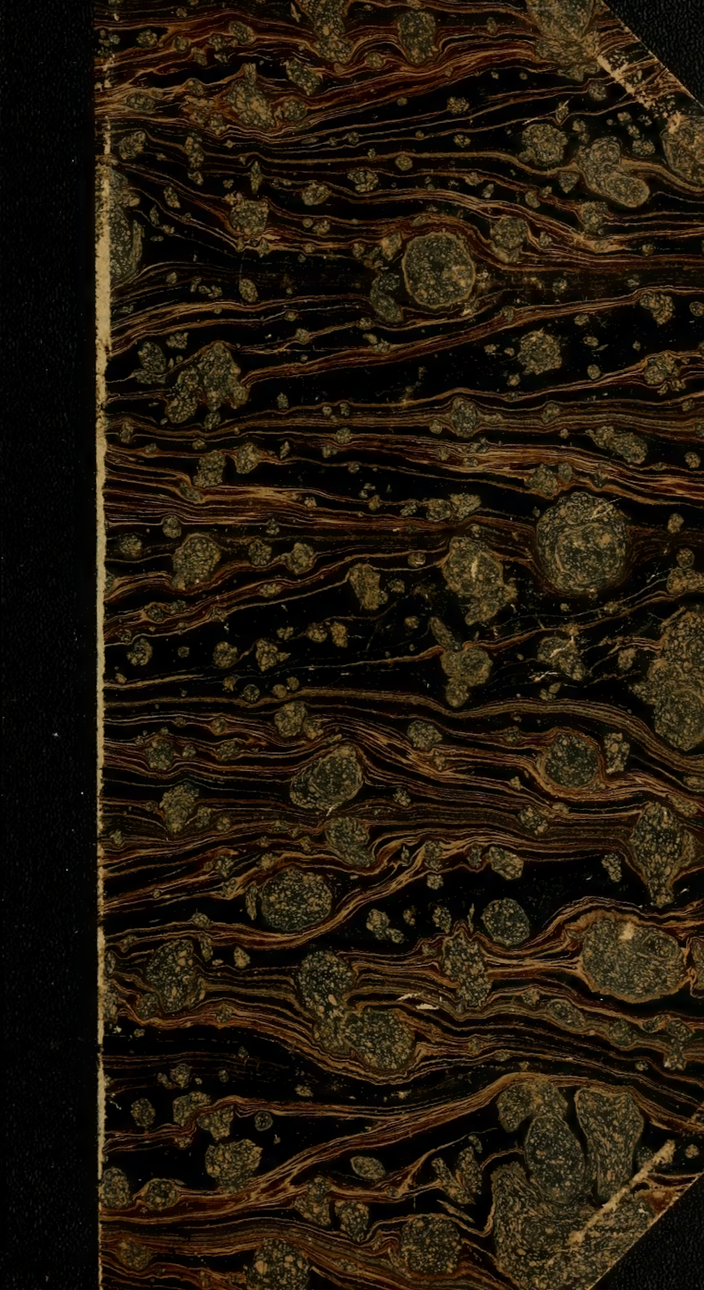


Bibliothèque
de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

Notre " Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique ", inaugurée en 1897, réalise lentement, mais persévéramment, son programme qui était de reprendre, avec les seules ressources de l'initiative privée, le projet confié jadis par Léon XIII aux cardinaux de Luca, Pitra et Hergenrœther, à la suite de la lettre pontificale sur les études historiques, — savoir la composition d'une « Histoire ecclésiastique universelle, mise au point des progrès de la critique de notre temps ».

Nous avons distribué la matière en une série de sujets capitaux, chacun devant constituer un volume indépendant, chaque volume confié à un savant sous sa propre responsabilité. Nous n'avons pas eu l'intention de faire œuvre pédagogique et de publier des manuels analogues à ceux de l'enseignement secondaire, ni davantage œuvre de vulgarisation au service de ce que l'on est convenu d'appeler le grand public : il y avait une œuvre plus urgente à faire en matière d'histoire ecclésiastique, une œuvre de haut enseignement.

Le succès incontesté des volumes publiés jusqu'ici nous a prouvé que notre programme répondait au désir de bien des maîtres et de bien des étudiants de l'enseignement supérieur français, autant que de bien des membres du clergé et de l'élite des catholiques. Nous continuerons l'œuvre sans nous lasser des lenteurs inséparables d'une exécution aussi difficile. La direction générale de la publication est confiée à un comité sous la présidence de Mgr Pierre Batiffol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse.

V. LECOFFRE.

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

Les origines du catholicisme.

Le christianisme et l'empire romain.

Les églises du monde romain.

Les anciennes littératures chrétiennes.

La théologie ancienne.

Les institutions anciennes de l'Église.

Les églises du monde barbare.—Les églises du monde syrien.

L'église byzantine. — L'État pontifical.

La réforme du XI[e] siècle. — Le sacerdoce et l'Empire.

Histoire de la formation du droit canonique.

La littérature ecclésiastique du moyen âge.

La théologie du moyen âge.—Les institutions de la chrétienté.

L'Église et l'Orient au moyen âge.

L'Église et le Saint-Siège de Boniface VIII à Martin V.

L'Église à la fin du moyen âge.

La réforme protestante. — Le concile de Trente.

L'Église et l'Orient depuis le XV[e] siècle.

La théologie catholique depuis le XVI[e] siècle.

Le protestantisme depuis la Réforme.

L'expansion de l'Église depuis le XVI[e] siècle.

L'Église et les gouvernements d'ancien régime.

L'Église et les révolutions politiques (1789-1870).

L'Église contemporaine.

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

VOLUMES PARUS :

Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose, par M. PAUL ALLARD. *Sixième édition.*

Histoire des Dogmes : I. La théologie anténicéenne, par M. J. TIXERONT, doyen de la Faculté catholique de théologie de Lyon. *Troisième édition.*

Anciennes littératures chrétiennes : I. La littérature grecque, par Mgr PIERRE BATIFFOL, recteur de l'Institut catholique de Toulouse. *Quatrième édition.*

Anciennes littératures chrétiennes : II. La littérature syriaque, par M. R. DUVAL, professeur au Collège de France. *Troisième édition.*

L'Afrique chrétienne, par DOM H. LECLERCQ, bénédictin de Farnborough. Deux volumes. *Deuxième édition.*

L'Espagne chrétienne, par DOM H. LECLECQ.

Le Christianisme dans l'Empire perse, par M. J. LABOURT, docteur en théologie et docteur ès lettres. *Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

L'Église byzantine de 527 à 847, par le R. P. J. PARGOIRE, des Augustins de l'Assomption. *Deuxième édition.*

L'Église et l'Orient au Moyen Age : Les Croisades, par M. LOUIS BRÉHIER, professeur d'histoire à l'Université de Clermont-Ferrand.

Le grand schisme d'Occident, par M. SALEMBIER, professeur à la Faculté de théologie de Lille. *Troisième édition.*

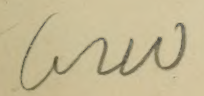
L'Église romaine et les Origines de la Renaissance, par M. JEAN GUIRAUD, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Besançon. *Ouvrage couronné par l'Académie française. Troisième édition.*

Chaque volume in-12. Prix : 3 fr. 50.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

Bibliothèque
de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

L'ÉGLISE ET L'ORIENT
AU MOYEN AGE
LES CROISADES



Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

L'ÉGLISE ET L'ORIENT
AU MOYEN AGE
LES CROISADES

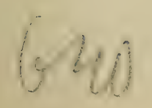
PAR

LOUIS BRÉHIER

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ DE CLERMONT-FERRAND

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90

1907



INTRODUCTION

LES SOURCES ET LES INSTRUMENTS DE TRAVAIL

L'histoire des rapports entre l'Église et l'Orient du vᵉ au xvᵉ siècle est intimement mêlée à l'histoire générale du moyen âge : toutes les puissances de cette époque ont eu l'occasion d'intervenir en Orient ou ont subi le contre-coup des événements qui s'y déroulaient. On se bornera donc à indiquer les sources et les collections qui ont un intérêt spécial pour cette étude : afin de s'orienter au milieu de la complexité qu'elles présentent, on mentionnera d'abord les collections d'ensemble et on étudiera dans une deuxième partie les catégories de documents et les recueils particuliers à chacune des puissances qui ont joué un rôle historique dans les rapports entre l'Église et l'Orient au moyen âge.

I. — COLLECTIONS D'ENSEMBLE.

1. Bongars, *Gesta Dei per Francos sive orientalium expeditionum et regni Francorum hierosolimitani historia*. Hanovre 1612, 2 t. f°.

La collection de Bongars est le premier recueil où l'on ait eu l'idée de réunir les ouvrages relatifs à l'Orient latin. Le t. I contient les historiens de la première croisade. Le t. II est occupé surtout par l'ouvrage de Marino Sanudo. L'ouvrage resta inachevé.

2. Les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur entreprirent au début du XVIII[e] siècle de publier toutes les pièces relatives à l'histoire de l'Orient latin, chroniques, diplômes, lettres, etc... En 1739, le travail était assez avancé pour les chroniques occidentales. En 1770, dom Berthereau professeur de grec et d'hébreu à l'abbaye de Saint-Denis fut chargé d'extraire des manuscrits de la Bibliothèque du Roi et de Saint-Germain des Prés les passages des auteurs arabes intéressants pour les croisades. Il mourut en 1794 dans la misère, son travail ayant été arrêté par la Révolution. Ses papiers se trouvent à la Bibliothèque Nationale (Riant, *Inventaire du recueil dit de dom Berthereau. Arch. Orient latin*, II, p. 105 et suiv.).

3. Michaud, *Bibliothèque des Croisades*, Paris 1829, 4 vol. in-12.

Le recueil de Michaud comprend des extraits traduits en français de tous les documents relatifs aux croisades, classés par pays et par collections. Il forme donc une table analytique des collections de documents antérieures au XIX[e] siècle qui peuvent intéresser les croisades : I, Chroniques de France ; II, Id. et chroniques d'Italie et d'Angleterre ; III, Chroniques d'Allemagne, des pays du nord, grecques, turques ; IV, Chroniques arabes (extraits rangés par ordre chonologique, traduction *Reinaud*).

4. *Collection de l'Histoire des Croisades* publiée par l'Académie des Inscriptions. Paris, depuis 1841, f°.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres « ayant regardé comme un devoir de recueillir l'héritage que lui a légué l'illustre congrégation de Saint-Maur et d'achever les ouvrages qu'elle fut, en périssant, condamnée à laisser imparfaits », décida sur le rapport d'une commission composée de Hase, Quatremère, Reinaud, Guérard et Beugnot, de reprendre le projet des Bénédictins et de réunir tous les documents relatifs aux croisades. Ce programme n'a pu être qu'imparfaitement exécuté. Volumes publiés : *Historiens occidentaux*, 5 vol. — *Historiens orientaux arabes*, 4 vol. 1872 et suiv. — *Historiens grecs*, 2 vol. 1875 et suiv. — *Documents arméniens*, 1 vol. 1869 (le t. II est sous presse). — *Lois*, 2 vol., 1841 (éd. Beugnot).

5. *Société de l'Orient Latin* (publications de la). Paris et Genève, 8°.

Cette société s'est formée en 1875 pour publier tous les documents laissés en dehors du programme de l'Académie des Inscriptions et qui devaient former deux sections : 1° *Série géographique* (itinéraires de pèlerins et de voyageurs en Palestine). 2° *Série historique* (chroniques, lettres, chartes etc...). L'exécution systématique de ce plan n'a pu être menée à bonne fin et les publications sont maintenant présentées au public sous une forme périodique. Les *Archives de l'Orient latin*, 2 vol. 4°, 1881 et 1884, assez semblables aux anciens *Spicilegia*, ont marqué une

période transitoire ; elles contiennent un grand nombre de textes, d'inventaires et d'études originales. Enfin depuis 1893 paraît la *Revue de l'Orient Latin* (t. X, 1903-1904), qui contient les mêmes éléments publiés au fur et à mesure de leur découverte et comprend en outre une excellente bibliographie périodique (*III Livres et articles divers*) de tous les ouvrages ou articles qui se rapportent à l'Orient du moyen âge. La société de l'Orient Latin a donné aux études relatives à l'histoire des croisades une impulsion féconde et ses publications sont le meilleur instrument de travail que l'on possède dans ce domaine. Les plus illustres spécialistes de France et de l'étranger ont collaboré et continuent à collaborer à son œuvre. Il suffit de citer les noms de son fondateur, le comte Riant et ceux de Molinier, Röhricht, Hagenmeyer, de Mas-Latrie, Schlumberger, Ch. Kohler, Delaville-Leroulx, etc.

On trouvera dans la *Revue de l'Orient latin* l'analyse des publications des sociétés étrangères, analogues à la Société de l'Orient latin : Deutsche Palaestina Verein, Palestine Exploration found, etc... dont le domaine d'études est plus étendu que la période du moyen âge.

Ouvrages d'ensemble.

MICHAUD, *Histoire des Croisades*, 1re éd., 3 vol. Paris 1812-1817. Édit. de 1824-29, 7 vol. 8° (Michaud, 1767-1840, tout en se livrant au journalisme, s'éprit d'un véritable amour pour le moyen âge et entreprit de réhabiliter les croisades assez maltraitées au XVIIIe siècle. Il eut ainsi le mérite de rendre populaire l'étude de l'Orient latin. Son œuvre qui n'est qu'une sorte de décalque des chroniques n'a plus qu'une faible valeur scientifique : comme vérité historique elle correspond assez bien aux tableaux du Musée de Versailles qu'elle a contribué à inspirer).

WILKEN, *Geschichte der Kreuzzüge*. Leipzig 1807-1832, 7 vol. 8°.

KUGLER, *Geschichte der Kreuzzüge* (collect. ONCKEN, 1880, 8°).

RÖHRICHT, *Geschichte der Kreuzzüge im Umriss*. Innsbruck 1898 (excellent précis, mais qui s'arrête à 1291).

HEYCK, *Die Kreuzzüge und das heilige Land*. Leipzig 1906.

HEEREN, *Essai sur l'influence des croisades* (trad. franç.). Paris 1821, 8°.

PRUTZ, *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*. Berlin 1883.

(Le huitième centenaire des croisades célébré à Clermont-Ferrand en 1895 a donné lieu à un certain nombre d'études générales sur les croisades. Voy. DESDEVISES DU DÉZERT, *Bibliographie du centenaire des croisades*. Clermont 1895 et *Les croisades*. Clermont 1895).

II. — SOURCES ET COLLECTIONS PARTICULIÈRES.

a) États latins d'Orient.

1° *Documents d'archives.*

Chartes, lettres, actes, etc... Chacune des puissances de la Terre Sainte, rois de Jérusalem, princes d'Antioche, rois de Chypre, ordres militaires, évêchés, ordres religieux, etc..., avait ses archives particulières dont la plus grande partie a disparu après la conquête musulmane : les débris en sont épars dans tous les dépôts d'archives de l'Europe. On a tenté plusieurs essais de restitution ou d'inventaires et de publication des textes conservés :

Rois de Jérusalem. — RÖHRICHT, *Regesta regni hierosolymitani 1097-1291*, Innsbruck 1893, 8° — et *Additamentum*, Innsbruck 1904, 8° (donne année par année l'analyse des chartes et lettres imprimées ou inédites relatives au royaume de Jérusalem).

Rois de Chypre. — DE MAS-LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre sous les princes de la maison de Lusignan*, t. II et III : Documents. — Paris 1852-53, 8° (les archives de Chypre se trouvent à Gènes, à Venise, etc... : les documents sont analysés ou publiés par ordre chronologique.)

Hospitaliers de St-Jean. — Les archives centrales des Hospitaliers sont conservées à Malte (voy. DELAVILLE-LEROULX, *Les archives, la bibliothèque et le trésor de St-Jean de Jérusalem à Malte*. Biblioth. de l'École Française de Rome 1883), mais un grand nombre de dépôts renferment les archives des commanderies particulières et une partie des archives des Templiers dont les Hospitaliers ont hérité sous Philippe le Bel. Au XVIII[e] siècle le Père Paoli avait publié d'après les archives de Malte un *Codice diplomatico* de l'ordre de St-Jean (Lucques 1733-1737, 2 vol. f°). Aujourd'hui toutes les archives des Hospitaliers ont été explorées par M. Delaville-Leroulx qui a constitué le *Cartulaire général des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem* (1100-1310), Paris, 4 vol. f° (depuis 1894), recueil monumental de toutes les pièces émanant des dignitaires de l'ordre, des papes, empereurs, rois, etc... Le recueil intéresse en partie l'histoire des Templiers.

Ordre teutonique. — STREHLKE, *Tabulæ ordinis Teutonici*. Berlin 1869 (d'après les archives de Berlin et de Vienne).

Églises, chapitres. — DE ROZIÈRE etc., *Cartulaire de l'église du St-Sépulcre de Jérusalem*. Paris 1849-4° (d'après un manuscrit du Vatican apporté autrefois d'Orient par Philippe de Mézières, donne des renseignements précis sur le droit public et privé du

royaume de Jérusalem). — DELABORDE, *Chartes de terre sainte provenant de l'abbaye de Notre-Dame de Josaphat.* Bibl. Ec. de Rome, 1880 (d'après les archives d'état de Palerme). Cette publication a été complétée par M. CH. KOHLER (*Rev. Orient lat.*, VII, p. 108 et suiv.) d'après un registre conservé à la Bibliothèque communale de Palerme.

2° *Documents législatifs.*

Ils sont formés par les *Assises* ou coutumes rédigées dans les différents états sous la direction des cours de chevaliers ou de bourgeois à partir de la seconde moitié du XIIe siècle.

Assises de Jérusalem, éd. BEUGNOT. *Hist. crois. Lois. I Assises de la Haute-Cour. II Assises des bourgeois.*

Assises d'Antioche, Venise 1876-4° (d'après une traduction arménienne).

A cet ordre de documents se rattache la *Règle du Temple* (éd. de CURZON, Société de l'Histoire de France. Paris 1886).

3° *Chroniques.*

Comme on l'a déjà vu, il n'existe pas de collection complète des chroniques relatives à l'Orient latin. Pour le détail voir la bibliographie spéciale de chaque chapitre. La chronique particulière à l'histoire du royaume de Jérusalem est celle de Guillaume, archevêque de Tyr, mort en 1190 (éd. *Hist. Crois.*, I). Elle comprend 23 livres (1095-1184) et a depuis l'année 1143 la valeur d'une source originale. Elle fut traduite du latin en français sous le nom de *Livre d'Eracles* (le récit commence par mentionner l'empereur Héraclius) et dans un grand nombre de manuscrits cette traduction est suivie de plusieurs continuations en français jusqu'à la fin du XIIIe siècle. Il existe en outre deux continuations antérieures à la traduction française : celles d'Ernoul, écuyer de Balian d'Ibelin (jusqu'en 1229), et de Bernard, trésorier de St-Pierre de Corbie (jusqu'en 1231) (éd. *Hist. Crois.* et de *Mas-Latrie*, Soc. Hist. de Fr.). L'étude critique de ces continuations est loin d'être définitive.

4° *Récits de Voyages.*

Itinera hierosolymitana sæculi IIII-VIII (éd. P. GEYER). *Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, 39. Vienne 1898, 8°.

Itinera hierosolymitana et *descriptiones Terrae Sanctae*, éd. TOBLER et MOLINIER. 2 v. 1877-80 (*Orient Latin. Série géographique*).

Itinéraires français XIe- XIIIe siècles, éd. MICHELANT et G. RAYNAUD. 1882 (*Id.*).

Recueil de Voyages et de mémoires publiés par la Société de Géographie. Paris 1824-1866, 8 v. 4°.

Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle. Paris. Leroux.

Palestine pilgrims text society. Londres (depuis 1884. Traductions en anglais des principaux itinéraires grecs, latins, arabes, etc... de la fin de l'antiquité et du moyen-âge).

Itinéraires russes en Orient (traduct. franç. *Orient Latin. Série géog.*). 1889.

La *Revue de l'Orient latin* continue à publier un grand nombre d'itinéraires inédits. Une bonne bibliographie des itinéraires orientaux se trouve dans Heyd, *Histoire du commerce du Levant* (trad. franç., I, p. XIX)

Röhricht, *Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande*, 2 éd. Innsbruck 1900.

5° *Généalogies et archives de famille.*

Le livre des lignages d'outre-mer. Histoire des familles nobles des royaumes de Jérusalem et de Chypre : rédaction A (avant 1291), éd. La Thaumassière (édition des Assises de Jérusalem. Paris et Bourges 1690); rédaction B (après 1321), éd Beugnot (*Hist. Crois. Lois*, II, 439-474). Un commentaire inédit de Ducange a été publié par Rey : *Les familles d'outre-mer.* Paris 1869 (*Doc. Inéd. Hist. Fr.*).

Cabinet Courtois. Chartes achetées à Gênes et comprenant les cédules de prêts consentis par divers banquiers génois aux croisés français. La collection comprenait 2.000 pièces qui furent apportées au roi Louis-Philippe par leur acquéreur en 1839. L'inventaire en fut dressé par une commission d'archivistes-paléographes; il est conservé à la Bibliothèque nationale (Nouv. acq. lat. 1664-1665). La collection fut dispersée, mais quelques débris sont conservés avec l'inventaire (Voy. Bellaigue de Bugheas, *l'Auvergne aux croisades*, dans *l'Auvergne historique et littéraire*, Riom 1897, publicat. d'une série de chartes relatives aux croisés originaires d'Auvergne et qui s'étendent de 1101 à 1270).

6 *Sigillographie et numismatique.*

Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin.* Paris 1878, 4°. — *Les principautés franques du Levant d'après les plus récentes découvertes de la numismatique*, Paris 1877, 8° et *Revue des Deux-Mondes*, juin 1876. — *Sceaux et bulles de l'Orient latin* (*Musée archéologique*, 1879). — *Trois sceaux et deux monnaies de l'époque des croisades* (*Arch. Or. lat.*, I). — *Sceau inédit de Boniface de Montferrat* (*Revue numismatique*, 1886). — Voyez aussi *Rev. nu-*

mismat., 1890, 1891, 1893; *Rev. Orient lat.*, 1894. — *Bulletin monumental*, 1894 et 1898. — *Mém. de la Soc. Antiq. de France*, LXIV.

DELAVILLE-LEROULX, *Sceaux des archives de l'ordre de St-Jean de Jérusalem* (*Mémoires de la Soc. Antiq. de France*, XLI-XLVII).

DE MAS-LATRIE, *Notice sur les monnaies et les sceaux des rois de Chypre* (*Biblioth. de l'école des Chartes*, Ire s., t. V).

7° *Architecture.*

DE VOGÜÉ, *Les églises de Terre Sainte.* Paris 1860, 4°.

REY, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie et dans l'île de Chypre.* Paris 1871, 4° (*Doc. inéd. Hist. France*).

ENLART, *L'art gothique et la Renaissance en Chypre.* Paris 1899, 8°. — *La cathédrale St-Jean de Beyrouth* (*Centenaire de la Société des Antiquaires de France*, Paris 1904, p. 121). — *L'architecture gothique en Grèce* (*Revue de l'art chrétien*, 1897).

8° *Ouvrages relatifs à l'histoire des états latins.*

REY, *Essai sur la domination française en Syrie pendant le moyen âge.* Paris 1866, 4°. — *Recherches géographiques et historiques sur la domination des Latins en Orient.* Paris 1877, 8°. — *Les Colonies franques de Syrie aux XIIe et XIIIe siècles.* Paris 1883, 8°.

Royaume de Jérusalem. — DODU, *Histoire des Institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalen.* Paris 1894, 8. — CONDER, *The latin kingdom of Jerusalem.* London 1897, 8°. — RÖHRICHT, *Geschichte des Königreichs Jerusalem.* Innsbruck 1898, 8°.

Principauté d'Antioche. — REY, *Résumé chronologique de l'histoire des princes d'Antioche* (*Rev. Or. lat.*, IV). — *Les dignitaires de la principauté d'Antioche* (*Rev. Or. lat.*, VIII).

Royaume de Chypre. — DE MAS-LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan.* Paris 1852-61, 3 v. 8° (est restée inachevée).

Arménie. — DULAURIER, Introduction au t. I des *Documents Arméniens* (*Hist. Crois.*).

Clergé. — RÖHRICHT, *Syria Sacra* (*Zeitschrift der deutschen Palaestina Vereins*, 1887). — DE MAS-LATRIE, *Les patriarches latins de Jérusalem* (*Rev. Or. lat.*, I). — *Les patriarches latins d'Antioche* (*Rev. Or. lat.*, II).

Ordres militaires. — VERTOT, *Histoire des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.* Paris 1726, 4 v. 4°. — DELAVILLE-LEROULX, *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre* (1100-1310). Paris 1904, 8°. — WILCKE, *Geschichte der Tempelherrenordens.*

Halle 1860, 2 v. 8°. — PRUTZ, *Entwickelung und Untergang der Tempelherrenordens.* Berlin 1888, 8°.

Une part très importante a été faite à la bibliographie de l'Orient latin dans A. MOLINIER, *Les Sources de l'Histoire de France des origines aux guerres d'Italie.* Paris 1902-1904, 5 v.

b) **Les papes.**

1° *Documents d'archives.*

Les plus importants sont les lettres des papes dont un nombre considérable se rapporte aux affaires d'Orient. Jusqu'à Innocent III ces lettres se trouvent soit dans des compilations canoniques, soit dans des collections de registres où les papes faisaient transcrire leurs actes. A partir d'Innocent III, sous le règne duquel les usages de la chancellerie pontificale se fixent et prennent un caractère invariable, la correspondance des papes est conservée dans les registres originaux des archives du Vatican (Archivio segreto), qui forment une série ininterrompue d'Innocent III à Sixte-Quint. Ces documents sont la base fondamentale de toute étude sur les rapports de l'Église avec l'Orient. Depuis 1881, grâce à l'initiative de Léon XIII, les archives secrètes sont accessibles aux travailleurs, mais une partie seulement en a été publiée. Avant le XIXe siècle les registres pontificaux avaient été utilisés dans les *Annales ecclésiastiques* de Baronius et de Raynaldi. Des fragments des registres d'Innocent III ont été publiés par Baluze en 1682 et La Porte du Theil en 1791. Depuis 1881 une partie des registres est éditée aux frais du gouvernement pontifical: d'autre part l'École française de Rome a entrepris les publications suivantes :

1° *Registres des papes du XIIIe siècle* (voy. le détail aux bibliographies spéciales).

2° *Lettres des papes d'Avignon se rapportant à la France.* — Beaucoup de ces documents, jusque-là inconnus, ont permis de renouveler en partie l'histoire des rapports de l'Église avec l'Orient; un grand nombre demeure malheureusement inédit. Toute la politique orientale des papes d'Avignon est contenue dans le registre 62, copié après le retour d'Urbain V à Rome et qui comprend des lettres de Clément V, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, toutes relatives à l'Orient (Voy. une étude sur ce registre dans GAY, *Clément VI et les affaires d'Orient*, p. 8 et suiv.). Enfin les regestes des papes ont été constitués par :

JAFFÉ, *Regesta pontificum Romanorum* (*ad ann. 1198*), 2e éd. Leipzig 1885-88, 2 v. 4°.

POTTHAST, *Regesta pontificum Romanorum* (*ab anno 1198 ad ann. 1304*). Berlin 1874-75, 2 v. 4°.

2° *Documents divers et principales collections.*

Il est impossible de séparer l'histoire générale de l'Église de celle de ses rapports avec l'Orient; on se bornera donc à indiquer l'essentiel en renvoyant pour plus de détails aux ouvrages spéciaux. On devra consulter spécialement : Les vies des papes (*Liber Pontificalis* et sa continuation jusqu'en 1178, éd. Duchesne, Bib. Ec. de Rome). — Les actes des Conciles, éd. Labbe, Paris 1674, 17 vol. f°, ou Mansi, Florence et Venise 1759-98, 31 vol. f°. En outre les documents d'origine ecclésiastiques, lettres et vies des papes, chartes, etc., sont contenus dans :

Migne (abbé), *Patrologie latine*, 231 v. 8°, jusqu'au XIIIe siècle. — *Patrologie grecque*, 166 vol. 8° jusqu'au XVIe siècle, réédition des anciennes collections dont la pagination est conservée.

Baronius, Raynaldi, etc., *Annales Ecclesiastici*, éd. Mansi. Lucques 1738-59, 38 vol. f°.

c) **États italiens.**

1° *Documents d'archives.*

L'importance des rapports entre les états maritimes d'Italie et l'Orient explique la richesse des archives de Gênes, Venise etc., dont les documents ont une importance de premier ordre.

Venise. — Aux archives des Frari sont conservés les *Registres du Sénat* dans lesquels se trouvent les délibérations les plus anciennes concernant les pays étrangers de 1293 à 1440; les 14 premiers registres sont perdus et on en a conservé seulement les rubriques de 1293 à 1332 (A. Baschet, *Les Archives de Venise*. Paris 1870, 8° et *Revue des questions historiques*, X). Principales publications : Tafel et Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*... I, 814-1205-II, 1256-1299 (*Fontes rerum austriacarum*, 2e sect., vol. 12-14). Venise 1856-1857. — Thomas, *Diplomatarium Veneto-Levantinum*... a 1300-1350 (*Monumenti storici pubblicati dalla R. Deputazione Veneta di storia patria*, vol. V). Venise 1880.

Gênes. — L'Archivio di Stato comprend : Les Registres des délibérations de la Seigneurie à partir de 1380, — les minutes des instructions données aux ambassadeurs depuis 1350, — les archives des notaires (très importantes pour l'histoire de l'Orient latin), — les archives de la Banque Saint-Georges.

Ricotti, *Liber jurium reipublicæ Genuensis* (*Historiæ patriæ monumenta*, t. VII et IX). 1854-1857.

Desimoni a publié des études sur les actes notariés (*Archives de l'Orient latin* et *Revue de l'Orient Latin*, I et II).

D'après les archives de Gênes et de Venise : Jorga, *Notices et*

extraits pour servir à l'histoire des croisades au XIVe siècle. Paris 1902, 8° et *Rev. Orient Latin*, t. IV-VIII.

Naples. — Durrieu, *Les Archives angevines de Naples. Études sur les registres du roi Charles Ier.* Paris 1886, 2 v. 8° (Biblioth. École de Rome).

2° *Documents divers* (chroniques, chartes, etc...) *et principaux ouvrages.*

Muratori, *Rerum italicarum scriptores* (ve-xve s.). Milan 1723-1728, 27 v. f° (Une refonte complète de ce recueil est en préparation, dirigée par G. Carducci et V. Fiorini. La nouvelle édition comprendra d'abord les textes donnés par Muratori en 29 vol. 4 puis des « accessiones novissimae »; quelques livraisons ont déjà paru (Citta di Castello, depuis 1903).

Monumenta historiae patriae. Turin, 17 v. f°, 1836-1884.

Fonti per la Storia d'Italia (sous la direction de l'Institut historique d'Italie). Rome, 21 v., 1887-1893, 8°.

Ouvrages relatifs au commerce italien avec l'Orient :

Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au moyen âge* (trad. Furcy Raynaud). Leipzig et Paris, 2 v., 1885, 8°.

Yver, *Le commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIIIe et au XIVe siècle.* Paris 1903, 8° (Bibl. Ec. de Rome).

Manfroni, *Storia della marina italiana* (1261-1453). Parte I, Livourne 1902, 8°.

d) États d'Occident.

Il ne peut être question de faire ici même mention de toutes les archives d'Occident, qui presque toutes, même les plus humbles, contiennent des documents relatifs à l'Orient Latin. Voy. l'excellent guide de Ch.-V. Langlois et H. Stein, *Les Archives de l'Histoire de France.* Paris 1891, 8° (renseignements sur les principaux dépôts de l'étranger).

Principales collections de documents :

Monumenta Germaniae historica. I. *Scriptores*, 29 v. Hanovre 1826-1892, f°. — II. *Leges*, 5 v., 1835-89, f°. — III. *Diplomata*. I, 1872, f°. — IV. *Epistolae*, 6 v., 4°. — V. *Antiquitates*, 4° (Pour la période antérieure à Charlemagne, éd. in-4° des Auctores antiquissimi, Scriptores rerum merovingicarum, etc.....).

Jaffé, *Bibliotheca rerum germanicarum.* Berlin 1864-1873, 6 v. 8°.

Recueil des historiens des Gaules et de la France, commencé par les Bénédictins et continué par l'Académie des Inscriptions. Paris 1737-1876, 23 v. f°.

Collection des Documents Inédits de l'Histoire de France (Paris depuis 1835), 4°.

Société de l'Histoire de France (depuis 1835). Paris, 85 v. 8° et Annuaires, bulletins de la Société.

Collection de textes pour servir à l'enseignement de l'Histoire, Paris, Picard, depuis 1886.

Collection de chroniques belges inédites, Bruxelles 1836-75, 14 v. 4°.

Fontes rerum austriacarum (sous la direction de l'Académie des Sciences de Vienne), *Scriptores*, 8 v., 1855-75, 8°. — *Diplomata* (depuis le XIIIe siècle), 47 v., 1849-85, 8°.

Rerum britannicarum medii aevi scriptores, 98 v., Londres, 1858-1893, 8° (en cours de publication).

e) **Empire byzantin.**

KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2e éd. Munich 1897, 8° (on trouvera dans ce recueil monumental la bibliographie de toutes les sources et de tous les ouvrages relatifs à l'histoire de l'empire byzantin). Pour la bibliographie périodique et les études critiques :

Byzantinische Zeitschrift. Leipzig (fondée en 1892, t. XVI, en 1906).

Byzantina Chronika (*Vizantijski Vremennik*). St-Pétersbourg (en russe, grec et français), fondée en 1894.

L'Association internationale des Académies a décidé de publier un Corpus de tous les diplômes des empereurs byzantins (Voy. *Plan eines Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*. Münich 1903, donne la liste des diplômes déjà publiés).

L'École française d'Athènes travaille de son côté à un *Corpus inscriptionum christianarum* (Voy. le plan publié par G. MILLET, *Byzantinische Zeitschrift*, t. XV, 1 et 2).

Les seuls recueils de chroniques byzantines sont toujours ceux du Louvre (Paris, 39 v. f°, 1648-1812), — de Bonn (1828-1878, 49 v. 8°, rééditée en partie dans la *Patrologie Grecque* de Migne). — La collection Teubner (Leipzig) a donné quelques nouvelles éditions (Theophanes, Anne Comnène, Zonaras, etc...). — Voy. aussi *Recueil des Historiens des Croisades de l'Académie des Inscriptions : Historiens grecs*, 2 v.

On trouve un grand nombre de diplômes impériaux et de documents de tout genre dans : MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*. Vienne 1860, 6 v. 8°.

f) **Peuples orientaux.**

(Arméniens, Chrétiens de Syrie et d'Égypte, Turcs, Arabes, Mongols, etc...)

1° Publications de sources. ASSEMANI, *Bibliotheca orientalis*. Rome 1719-1728, 4 v.

Publications de l'École des langues orientales vivantes, 4 séries. Paris.

Historiens des Croisades. Documents Arméniens, 1, éd Dulaurier avec introduction historique. — Tome II sous presse.

Langlois, *Le trésor des chartes d'Arménie ou cartulaire de la chancellerie royale des Roupéniens*. Venise 1863.

Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, 2 v. Paris, 1867-1869.

Chabot, Guidi, etc... *Corpus scriptorum christianorum orientalium*. Paris (depuis 1902).

Graffin et Nau, *Patrologia orientalis*. Paris (depuis 1902).

De Mas-Latrie, *Traités de paix et de commerce et documents divers contenant les relations des chrétiens avec les Arabes d'Afrique septentrionale au moyen âge*. — Paris, 1866, 8°. Supplément 1872.

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques. Extraits d'écrivains orientaux. Paris, depuis 1787.

2° Périodiques.

Journal Asiatique ou recueil de mémoires, d'extraits et de notices relatifs à l'histoire, à la philosophie, aux langues et à la littérature des peuples orientaux, publié par la Société Asiatique. Paris (depuis 1822), 10 séries.

Revue de l'Orient chrétien, fondée en 1895. Paris.

Oriens christianus, Römische Halbjahrhefte für die Kunde des christlichen Orients (fondée en 1901). Leipzig.

La *Revue de l'Orient latin* a publié aussi plusieurs traductions en français d'auteurs orientaux (en cours de publication : *Histoire d'Egypte de Makrizi*, trad. Blochet).

Les Echos d'Orient. Paris et Constantinople (depuis 1898).

3° Principaux ouvrages.

Weill, *Geschichte der Chalifen*. Manheim 1846-62, 5 v.

De Guignes, *Histoire générale des Huns, Turcs et Mongols*. Paris 1756-1768, 5 v. 4°.

Mosheim, *Historia Tartarorum ecclesiastica*. Helmstadt 1741. 4°.

Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols. Des origines à 1405*. Paris 1896, 8°.

g) Missions chrétiennes en Orient.

Les archives des missions sont dispersées et n'ont été jusqu'ici l'objet d'aucune étude critique. Un des dépôts les plus importants est celui des archives franciscaines au couvent de Saint-Sauveur, à Jérusalem; on pourrait en tirer un cartulaire de l'ordre en Terre Sainte : elles ont servi à la publication du

R. P. Girolamo Golubovitch, *Serie cronologica dei reverendissimi superiori di Terra Santa, ossia dei provinciali, custodi e pre-*

sidenti della medesima... (Append. : Documents et firmans arabes inédits). Jérusalem 1898, 4°.

HENRION, *Histoire générale des missions catholiques depuis le XIIIe siècle*. Paris 1847, 4°.

Franciscains. WADDING, *Annales Minorum seu historia trium ordinum a S. Francisco institutorum*. Lyon 1625-48, 8 v. f°. — R. P. MARCELLIN DE CIVEZZA, *Histoire universelle des missions franciscaines* (trad. de l'italien par le R. P. BERNARDIN). Paris 1898, 8°. I et II : Asie et Afrique. Custodie franciscaine de Terre Sainte.

Dominicains. *Monumenta Ordinis Fratrum prædicatorum historica*. Rome 1897-1901, 10 v. 8°.

Pour l'histoire des évêchés fondés à la suite des missions : LEQUIEN, *Oriens christianus*. Paris 1740. Tome III : *Ecclesia Maronitaeum, Patriarchatus Hierosolymitanus et quotquot fuerunt ritus Latini tam Patriarchae quam inferiores Praesules in quattuor Patriarchatibus et in Oriente universo.*

ABRÉVIATIONS LES PLUS USUELLES

Ann. Eccles. = Baronius et Raynaldi, *Annales Ecclesiastici.*
Arch. Or. lat. = *Archives de l'Orient latin.*
A. Sanct. Boll. = *Acta Sanctorum*, édition des Bollandistes.
Bib. des Crois. = Michaud, *Bibliothèque des Croisades.*
Byz. Zeit. = *Byzantinische Zeitschrift.*
Coll. de textes. = *Collection de textes pour servir à l'étude de l'Histoire.* Librairie Picard.
Doc. inéd. Hist. Fr. = *Documents inédits de l'Histoire de France.*
Heyd = Heyd, *Histoire du Commerce du Levant* (traduction française Furcy-Raynaud).
Hist. crois. = Collection de l'*Histoire des Croisades* publiée par l'Académie des Inscriptions.
Hist. occid. crois. = *Id.* Historiens occidentaux.
Journ. As. = *Journal asiatique.*
Lavisse, *H. de Fr.* = E. Lavisse, *Histoire de France.*
Mabillon, *A. O. S. B.* = Mabillon, *Annales Ordinis Sancti Benedicti.*
Mém. Ac. Inscript. = *Mémoires* publiés par l'Académie des Inscriptions.
Mém. Antiq. Fr. = *Mémoires* de la Société des Antiquaires de France.
M. G. SS. = *Monumenta Germaniae Scriptores.*
Not. et ext. des mss. = *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale.*
P. G. = Migne, *Patrologie grecque.*
P. L. = Migne, *Patrologie latine.*
Rec. Hist. Fr. = *Recueil des Historiens de France.*
R. Or. lat. = *Revue de l'Orient latin.*
R. Q. H. = *Revue des Questions Historiques.*
Soc. Hist. Fr. = *Société de l'Histoire de France.*
Soc. Or. Lat. = *Société de l'Orient Latin.*
Tafel et Thomas. = Tafel et Thomas, *Urkunden, etc...*
W. Norden = W. Norden, *Das Pappstum und* et *Byzanz.*

L'ÉGLISE ET L'ORIENT

AU MOYEN AGE

CHAPITRE PREMIER

LES RAPPORTS RELIGIEUX ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT AVANT L'INVASION PERSANE

§ 1. — État des chrétientés orientales à la fin de l'antiquité.

Les pays d'Orient, Asie Mineure, Syrie, Palestine, Égypte, apparaissent aux IVe et Ve siècles comme le véritable centre politique, économique, intellectuel et religieux du monde civilisé. L'Occident est devenu le

BIBLIOGRAPHIE. — Sources : SAINT JÉRÔME, Œuvres (et surtout correspondance), *P. L.*, XXII-XXX. — SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, *Lettres*, éd. *P. L.*, LXXVII. — EUSÈBE, *Vie de Constantin*, éd. *P. G.*, XX. — *Inventio Sanctae Crucis* (textes dans *Itin. lat.*, II, 36-52). — GRÉGOIRE DE TOURS (éd. KRUSCH, *M. G. S. rer. meroving.*). — Récits de pèlerinages : *Itinerarium Burdigalense* (333), éd. GEYER, *Corp. Script. eccles.*, 39. —Paula et Eustochium (*Itin. lat.*, I, 43-47). — Sainte Silvia (éd. GEYER, *Corp. Script. eccles.*, 39). — Sainte Mélanie la Jeune (*Itin. lat.*, II, 133-142). — Théodose : *de Situ Terrae Sanctae* (éd. GEYER, *Corp. Script. eccles.*, 39). — Antonin Martyr (*Itin. lat.*, I, 89-138, 360-391).

Monographies. — COURET, *La Palestine sous les empereurs grecs* (323-636). Grenoble. — AMÉDÉE THIERRY, *Saint Jérôme et la société chrétienne. L'émigration en Terre Sainte.* Paris, 1867. — LARGENT, *Saint Jérôme.* Paris, 1898 (Coll. les Saints). — Cardinal RAMPOLLA, *Santa Mela-*

théâtre, au IIIe siècle, des invasions, au Ve siècle, des établissements barbares. La restauration de l'empire par les Dioclétien et les Constantin n'a pu rendre à la culture latine sa vigueur passée. En transportant le siège de l'empire romain à Byzance, Constantin n'a fait que consacrer officiellement cette prééminence de l'Orient sur l'Occident. Sous ses successeurs, malgré quelques crises terribles qui ont surtout atteint la péninsule des Balkans et la Grèce, l'Orient est resté à l'abri des invasions. L'empire byzantin s'est constitué comme une véritable marche vis-à-vis de la barbarie germanique et, à deux reprises, ses politiques ont su détourner vers l'Italie le fléau de l'invasion gothique. Il n'est donc pas étonnant qu'au moment même où la vie urbaine et la culture antique s'affaiblissaient en Occident, on assiste au contraire en Orient à un développement fécond de l'activité économique et religieuse. C'est dans les grandes villes d'Orient, à Alexandrie, à Jérusalem, à Antioche, à Constantinople que sont concentrées toutes les richesses du monde civilisé : ce sont des Orientaux qui élaborent les manières de penser qui seront celles des hommes du moyen âge.

Tandis que l'Occident se dépeuple à la suite de l'invasion, l'Orient a gardé ses villes florissantes et populeuses qui sont des centres de propagande chrétienne. C'est en Orient que l'institution des *chorévêques* ou évêques de villages a atteint, à une époque très ancienne, son plus grand développement [1] ; ils sont la preuve vivante de l'expansion précoce du christianisme dans les campagnes d'Orient ; l'Occident, au contraire, devait

nia... Rome, 1906 (d'après une Vie inédite de l'Escurial). — DOM CABROL, *Étude sur la Peregrinatio Silviae. Les églises de Jérusalem, la discipline et la liturgie au IVe siècle.* Paris, 1895. — FÉROTIN, *Le véritable auteur de la Peregrinatio Silviae* (*R. Q. H.*, 1903). — CARRIÈRE, *Un chapitre de Grégoire de Tours relatif à l'histoire d'Orient* (*Annuaire* de l'École des Hautes Etudes, 1898).

1. GILLMANN, *Das Institut der Chorbischöfe im Orient.* Munich, 1903.

attendre jusqu'à la deuxième moitié du IVe siècle pour trouver dans la personne de saint Martin un « apôtre des paysans ». Les missionnaires orientaux ont même dépassé les limites de l'empire et au Ve siècle des églises sont organisées en Arménie, en Mésopotamie, chez les Arabes [1]. Dans l'île de Philé, dernier refuge du paganisme protégé par des conventions diplomatiques, une église se dressait dès le Ve siècle en face du temple d'Isis [2]. La vitalité des pays d'Orient se manifeste à cette époque par la renaissance des langues nationales, copte ou araméenne, qui deviennent, aux dépens du grec, les langues religieuses de l'Égypte, de la Syrie, de l'Arménie, de la Perse. En Orient aussi, naissent les premiers instituts monastiques destinés à exercer une influence si profonde sur la vie chrétienne et sur l'histoire de l'Église : à la fin du IVe siècle, le désert de Syrie, la Nitrie et la Thébaïde sont peuplés de colonies d'anachorètes ou de cénobites et les monastères pakhômiens possèdent déjà la plupart des caractères et des règlements qui se répandront plus tard presque sans changement dans toute la chrétienté [3].

Depuis la fondation du christianisme, l'Orient est resté la terre de prédilection de la science religieuse : aux IVe et Ve siècles, les écoles de théologie y atteignent leur apogée. Non seulement elles produisent la lignée des grands docteurs de l'église grecque, saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, etc..., mais leur influence s'exerce sur les plus illustres des pères d'Occident, saint Hilaire, saint Ambroise ou saint Augustin. C'est en Orient que

1. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*. Paris, 1904. — Erwand Ter-Minnassiantz, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den syrischen Kirchen*. Leipzig, 1904. — Duchesne, *Églises séparées*. Paris, 1896, ch. VII.

2. C'est ce qui ressort du papyrus Z de Leyde (voy. Wilken, *Archiv für Papyrusforschung*, I, p. 396).

3. Schiwietz, *Das morgenländische Mönchtum*, I. Mayence, 1904.

naissent les controverses dogmatiques dont la multiplicité montre l'intensité de la vie religieuse et si l'Orient est la terre des hérésies, c'est aussi sur son territoire qu'ont lieu les conciles œcuméniques composés en majorité d'évêques orientaux. Dans cette élaboration de la pensée religieuse on ne saurait trop insister sur l'importance d'Eusèbe dont les ouvrages devaient servir de types au moyen âge tout entier. Dans sa *Chronique,* connue seulement par des traductions, il établit pour la première fois une concordance entre la chronologie de l'histoire profane et celle de l'Écriture; elle est en quelque sorte la base sur laquelle se sont appuyées toutes les chroniques et toutes les annales du moyen âge. D'autre part, son *Histoire ecclésiastique* eut une fortune analogue et devint la source principale de tous les ouvrages de ce genre.

Enfin, c'est dans cette période féconde des IVe-Ve siècles que l'art chrétien apparaît en Orient avec ses principaux caractères. Comme on l'a montré récemment [1], on trouve en Asie Mineure, en Syrie et en Égypte dès le IVe siècle, les principaux types d'édifices religieux qu'adoptera plus tard la chrétienté : basilique à colonnes, couverte d'une charpente; basilique dont la voûte en berceau repose sur des piliers; basilique à coupoles; martyria cruciformes ou octogonaux, etc... En Orient aussi se forment une iconographie religieuse et une décoration toute différente de l'ornement antique. C'est peut-être dans ce domaine que se fait sentir le plus profondément la réaction nationale contre l'hellénisme et c'est à cette source que les artistes de toute la chrétienté viendront puiser leurs inspirations.

1. Voy. les études, de STRZYGOWSKI, en particulier : KLEINASIEN, Leipzig, 1903 (recensions de DIEHL, *Journal des savants*, 1904. — MILLET, *Revue archéologique*, 1905). — DE VOGÜÉ, *Syrie centrale*. Paris, 1865-76. — GAYET, *L'art copte*. Paris, 1902. — L. BRÉHIER, *Les Basiliques chrétiennes*. Paris, 1906.

L'Orient est donc à la fin de l'antiquité le centre politique, le siège de la domination impériale dont le prestige est toujours vivant en Europe; il est aussi la terre des saints et des ascètes, la patrie des grands docteurs; il est couvert des basiliques somptueuses enrichies par la piété des empereurs. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il apparaisse aux Occidentaux comme une sorte de Terre promise et que beaucoup d'entre eux, même au prix des plus pénibles sacrifices, cherchent à entrevoir tout au moins ces pays dont on raconte tant de merveilles.

§ 2. — Les souvenirs et les reliques de la Passion.

Mais ce n'est pas seulement la curiosité qui attire les Occidentaux en Orient. Depuis Constantin le nom de la colonie païenne d'Ælia Capitolina est effacé de l'histoire : Jérusalem est redevenue la ville sainte du christianisme. Les fouilles exécutées par ordre de Constantin sous les décombres du temple de Vénus ont amené la découverte de la grotte du Saint-Sépulcre et de la colline du Calvaire[1]. Constantin a fait construire une basilique immense qui enferme dans une même enceinte ces reliques vénérées. La mère de l'empereur, l'impératrice Hélène, est venue en Palestine présider aux nouvelles constructions: elle a fait élever la basilique du mont des Oliviers et celle de Bethléem; une autre église s'est dressée au sommet de la colline de Sion[2]. La ville s'est bientôt couverte de constructions religieuses. Des hospices ont été aménagés pour recevoir les pèlerins qui commençaient à affluer de tous les points

1. Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 25-27.
2. Eusèbe, *ibid.*, III, 41-42. Ce voyage eut lieu en 326.

du monde chrétien et en particulier de l'Occident. Dès l'année 333, un Aquitain visite la Palestine et mentionne exactement toutes les étapes (*mansiones*) établies entre Bordeaux, Constantinople et Jérusalem [1].

A cette date les basiliques constantiniennes étaient achevées et les pèlerins n'omettaient dans leurs visites aucun des endroits célèbres de l'histoire sacrée. L'auteur énumère les citernes de Salomon, la « pierre angulaire », la maison de Caïphe, le prétoire de Pilate, le sycomore de Zachée, la fontaine d'Elisée, etc... C'est peut-être à cette époque et tout au moins au milieu du IVe siècle qu'apparaît la vénération de la vraie Croix. Une tradition, que le silence d'Eusèbe rend suspecte, mais qui fut admise universellement au Ve siècle, attribue sa découverte à sainte Hélène. Plus tard cet événement fut entouré de circonstances merveilleuses et plusieurs versions légendaires s'en constituèrent en Orient [2]. Le seul point qui paraisse certain, c'est que l'invention de la vraie Croix remonte au règne de Constantin, ainsi que le rappelle saint Cyrille évêque de Jérusalem dans sa lettre à Constance [3], écrite vers 350; dès cette époque on en avait détaché des parcelles qui étaient répandues dans le monde entier [4]. La sainte relique était conservée dans un étui

1. *Itinerarium a Bordigala Hierusalem usque...* éd. Tobler (*Itin. hieros.*, I, 3.)

2. Sur ces légendes voy. Lejay, *Revue Critique*, 1890 (2), p. 163. Elles paraissent s'être formées en Mésopotamie et à Edesse à la fin du IVe siècle.

3. *P. G.*, XXXIII, 1168 : « Ἐπὶ μὲν γὰρ... Κωνσταντίνου τοῦ σοῦ πατρὸς, τὸ σωτήριον τοῦ σταυροῦ ξύλον ἐν Ἱεροσολύμοις ηὕρηται. » *L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* ne mentionne pas encore cette découverte, mais il y est fait allusion dans une inscription découverte à *Tixter* (Afrique). Voy. Séances de l'Académie des Inscript., 23 mai 1890 (d'après une communication de M. Audollent). Voy. Audollent, *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'Ecole française de Rome*. 1890.

4. *Catech.* IV, 10 ; X, 19 ; XIII, 4. *P. G.*, XXXIII, 469, 685, 776.

d'argent et on la montrait solennellement aux fidèles le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Croix; cette fête était célébrée à Jérusalem dès le IV[e] siècle [1]. Désormais les reliques de la Passion et les souvenirs qui se rattachent aux principales localités de Palestine vont tenir une place de plus en plus grande dans les préoccupations des Occidentaux. L'Orient devient pour eux le pays des saintes reliques et beaucoup iront rechercher jusqu'en Égypte les traditions relatives à la Sainte Famille ou les étapes de la marche des Israélites vers la Terre Sainte.

§ 3. — Les « Syriens » et leur rôle dans les rapports entre l'Orient et l'Occident.

Les colonies de marchands orientaux, désignés sous le nom général de « Syriens », établies en Occident depuis une époque très ancienne, ont contribué dans une large mesure à répandre chez les Occidentaux le goût de la culture orientale et des voyages en Orient. Du IV[e] au VII[e] siècle on peut suivre les traces de leurs établissements en Gaule, en Italie, en Afrique et jusqu'en Bretagne [2]. Ils forment des groupes nombreux dans les grandes villes, à Rome, à Ravenne, à Trèves, à Lyon, à Bordeaux, à Narbonne, etc... On les trouve même établis loin des ports maritimes, dans la plupart des villes de la Gaule mérovingienne, à Orléans et à Paris par exemple. Ce mouvement d'expansion ne se dirigeait pas d'ailleurs seulement vers l'Occident. Les traces des Syriens se

1. PARGOIRE, *Église byzantine*, p. 114, montre que la fête de l'Exaltation, contrairement à l'opinion commune, est bien antérieure au règne d'Héraclius.

2. L. BRÉHIER, *Les Colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen âge* (*Byz. Zeit.*, XII, 1 et 2). — STRZYGOWSKI, *Der Dom zu Aachen*, p. 45.

retrouvent à la même époque en Arménie, en Perse, dans l'Inde, en Asie centrale et jusqu'en Chine[1]. Prédécesseurs des Arabes, les Syriens ont au VIe siècle le monopole du commerce transcontinental; ils sont les intermédiaires attitrés entre les lointaines civilisations d'Extrême-Orient et le monde gréco-romain. Partout où ils s'établissent ils apportent les denrées de leur pays, vin de Gaza et d'Ascalon, étoffes de lin de Tyr et de Béryte, pourpre de Césarée, palmes de Jéricho, pistaches de Damas[2], papyrus d'Egypte, verreries de Sidon et aussi les produits d'Extrême-Orient, les précieuses épices qui tiennent une si grande place dans la vie habituelle de cette époque et les admirables étoffes de soie tissées en Perse et, depuis le VIe siècle, en Syrie et à Constantinople. A ces importations économiques, si considérables qu'elles soient, ne se borne pas l'activité des Syriens. Au milieu des populations étrangères ils restent de purs Orientaux, continuent à parler leur langue nationale[3] et forment des quartiers séparés dans les villes où ils sont établis. Loin de s'assimiler aux indigènes, ils exercent au contraire sur eux sans le vouloir une action féconde. Ils introduisent en Occident de nouvelles conceptions et sous leur influence, l'architecture religieuse, l'art décoratif, l'iconographie[4] et aussi les idées religieuses de l'Orient pénètrent en Gaule et en Italie. En laissant de côté leur action artistique, il est impossible de ne pas être frappé de l'im-

1. Von SCALA, *Weltgeschichte von* HELMOLK. Leipzig, 1904, tome I, p. 53-54.
2. *Totius orbis descriptio. Itin. Hieros.*, II, 57.
3. GRÉGOIRE DE TOURS, *H. F.*, VIII, 1. Jusqu'au IVe siècle les inscriptions montrent que les Syriens prennent des noms latins, épousent des femmes d'Occident, etc... A partir du Ve siècle leurs inscriptions funéraires sont rédigées en grec et datées suivant leur calendrier national de l'ère des Séleucides.
4. BRÉHIER, *Les origines du crucifix dans l'art religieux*. Paris, 1904, p. 39 et suiv.

portance de leur influence religieuse. Beaucoup de ces Syriens ne se sont pas bornés à être des marchands ; dans les grandes villes, leurs colonies étaient assez puissantes pour fournir des titulaires aux sièges épiscopaux. De 396 à 425 ils ont possédé, sans interruption, celui de Ravenne[1]. A Paris, vers 596, l'un d'eux se fait élire évêque à force de présents[2]. A Rome enfin, ils arriveront à occuper le souverain pontificat pendant près d'un siècle et demi[3]. De tels choix étaient, il n'en faut pas douter, autant de bénéfices pour la propagande orientale.

D'ailleurs à côté des négociants, des moines et des ascètes venaient s'établir en Occident. Les institutions monastiques créées en Orient ont été introduites en Occident par leur intermédiaire. Les deux exils de saint Athanase, à Trèves en 336 et à Rome en 341, eurent à cet égard des conséquences importantes. Ce fut lui qui fit connaître à l'Occident la vie de saint Antoine et les deux solitaires égyptiens qu'il avait amenés avec lui à Rome éveillèrent non seulement la curiosité, mais un désir d'imitation qui porta bientôt ses fruits. Saint Augustin montre dans ses *Confessions* l'enthousiasme qu'excitait chez les Occidentaux la révélation « de ces irréfragables merveilles « de si récente mémoire, presque contemporaines, « opérées dans la vraie foi, dans l'Église catholique[4] ». Bientôt des monastères se fondent dans tout l'Occident. Des ascètes orientaux, saint Cassien, saint Abraham, etc... viennent apprendre aux Occidentaux les règles

1. Agnellus, *Lib. Pont. Eccl. Ravenn.* (*P. L.*, CVI, 513).
2. Grégoire de Tours, *H. F.*, X, 26.
3. On compte aux VIIe et VIIIe siècles huit papes de nationalité grecque et cinq originaires de Syrie. Voy. L. Bréhier, *Les Colonies d'Orientaux...*, p. 5.
4. Saint Augustin, *Confessions*, VIII, 6 (*P. L.*, XXXII, 754). Cf. Saint Jérôme, *Ep. ad. Pammachium* (*P. L.*, XXII, 641).

de la vie érémitique ou monastique[1]. L'orientalisme pénètre ainsi dans tous les domaines de la vie occidentale : dans l'art, dans la vie matérielle, dans la vie religieuse, dans le culte des saints et des reliques, on le trouve partout. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup d'Occidentaux aient été attirés en Orient par le désir de voir de près les solitaires et les instituts monastiques dont la réputation était arrivée jusqu'à eux. Des Gaulois firent le voyage de Syrie pour aller vénérer le célèbre saint Siméon Stylite sur sa colonne[2]. D'autres partaient avec le désir de s'instruire et de rapporter en Occident les principes d'une vie nouvelle. Telle fut l'origine des rapports étroits qui se nouèrent désormais entre l'Occident et l'Orient et des premiers établissements latins qui furent fondés en Palestine.

§ 4. — Pèlerinages et établissements latins en Palestine.

L'initiative de ces créations appartient sans conteste à saint Jérôme et aux grandes dames de l'aristocratie romaine que l'enthousiasme pour la vie monastique avait entraînées en Orient. Saint Jérôme, né vers 340 en Dalmatie de parents chrétiens, avait reçu dans les grandes écoles d'Occident, à Rome, à Trèves, à Aquilée, une éducation toute classique. Mais il étudia la théologie et voulut connaître l'Orient. Après un séjour de deux ans à Antioche (372-374) il résolut, à la suite d'une crise intérieure, d'abandonner les lettres profanes et de consacrer sa vie à l'ascétisme et à l'étude de l'Écriture

1. Sur saint Abraham voy. Crégut, *Le Cénobite Abraham* (Mem. de l'Acad. de Clermont, 2e s., fasc. VI). Clermont, 1893.
2. Théodoret, *Hist. eccles.*, *P. G.*, LXXXII, 1472.

Sainte. Pendant cinq ans (374-379) il se retira dans le désert de Chalcis, menant la rude vie d'anachorète, se livrant au travail manuel et à la copie des livres et, ce qui n'était pas pour lui la moins grande mortification, étudiant l'hébreu avec un Juif converti. Ce fut à cette époque qu'il composa la biographie de saint Paul de Thèbes, un des pères de l'ascétisme égyptien. Les lettres qu'il écrivait à ses amis d'Occident étaient lues avec un intérêt très vif et circulaient en particulier dans la société des dames romaines qui s'étaient retirées autour de Marcella pour mener une vie ascétique dans une maison du Mont Aventin. A la suite de difficultés, saint Jérôme dut quitter son désert et après avoir reçu la prêtrise, il se rendit à Constantinople où il acheva de se pénétrer de la science théologique de l'Orient. Ce fut là, en effet, qu'il apprit sous saint Grégoire de Nazianze l'exégèse biblique telle que la comprenaient les pères de l'église grecque. Là aussi, il traduisit en latin la *Chronique Universelle* d'Eusèbe et inaugura ainsi son rôle de vulgarisateur de la science hellénique en Occident. Mais il ne s'en tint pas à l'hellénisme et par delà la Version des Septante, il résolut de remonter au texte hébraïque de l'Écriture. De retour à Rome, en 382, il vint se mettre au service du pape Damase et composa la traduction latine des quatre Évangiles et des Psaumes.

Ce fut dans ces circonstances que saint Jérôme fut introduit dans la société du Mont Aventin où les Marcella, les Paula, les Mélanie, préoccupées avant tout d'ascétisme et de science religieuse, n'avaient pas hésité à apprendre le grec et même l'hébreu afin de pouvoir chanter les psaumes dans la langue de David. Mais la vie que menaient ces veuves et ces vierges de l'aristocratie romaine paraissait insensée et même coupable à la plupart de leurs parents et de leurs amis. Les rap-

ports qu'elles eurent avec saint Jérôme donnèrent un aliment facile à la malignité publique. Saint Jérôme et Paula résolurent de gagner l'Orient où leurs aspirations les attiraient. En 385, saint Jérôme se rendait à Antioche et peu de temps après Paula et sa fille Eustochium l'y rejoignaient après avoir visité les monastères de l'île de Chypre en compagnie de saint Epiphane; elles étaient accompagnées de quelques jeunes filles de Rome qui devaient former avec elles un monastère. A Antioche une caravane fut organisée en plein hiver et les exilés volontaires atteignirent Jérusalem. Après avoir visité la Palestine, ils se mirent en route pour l'Egypte afin d'aller étudier les institutions monastiques à leur source. Enfin lorsqu'ils eurent parcouru les monastères des oasis de Nitrie, ils revinrent se fixer à Bethléem. Là, au pied des collines boisées, saint Jérôme construisit un monastère sur le modèle de ceux qu'il avait visités en Égypte; il fut pourvu d'une tour qui en rendait la défense possible au besoin. A quelque distance au fond d'une vallée, Paula éleva une construction analogue, mais devant l'affluence des vierges et des veuves qui voulaient se consacrer à la vie monastique, elle dut bientôt en faire bâtir trois autres. Tous ces monastères avaient une église commune. Comme en Égypte, un hospice fut construit pour recevoir les pèlerins et les voyageurs. Enfin saint Jérôme dirigeait lui-même une école gratuite de grammaire où il expliquait les auteurs profanes aux jeunes gens de Bethléem. Ce devoir accompli, il se retirait dans une grotte voisine de celle de la Nativité, consacrant sa vie à l'étude de l'hébreu, pour laquelle il n'hésitait pas à se mettre en rapports avec les plus célèbres rabbins juifs, et à la traduction latine du texte biblique. Une partie même de la nuit était employée à la volumineuse correspondance qu'il entretenait avec ses amis d'Occident.

La place de saint Jérôme est donc unique dans l'histoire des rapports religieux entre l'Orient et l'Occident. Non seulement il est allé étudier à leur source même la science et la morale religieuse de l'Orient dont il devait répandre les principes dans l'église latine, mais il a fondé en Palestine les premiers établissements latins et son initiative n'a pas peu contribué à accélérer encore le mouvement qui chaque année emportait vers la Terre Sainte des flots de pèlerins occidentaux. Les invasions barbares du ve siècle ne paraissent même pas avoir ralenti cet enthousiasme pour la Palestine. D'Italie, de Gaule, d'Espagne, de Bretagne même, de nombreux pèlerins viennent en Orient pour visiter les Lieux Saints et quelquefois acquérir de précieuses reliques ou s'initier aux règles de la vie monastique. La relation du pèlerinage de sainte Silvia révèle une véritable organisation de ces voyages qui sont conduits par des clercs et protégés au besoin par des corps de troupes[1]. La relation écrite par une religieuse, nous montre quels sont les pays visités par ces pèlerins. Ils font l'ascension du mont Sinaï, reçoivent l'hospitalité dans un monastère et vont prier dans l'église construite au sommet de la montagne; ils parcourent tous les lieux dont il est question dans l'histoire de Moïse, voient le mont Horeb, la terre de Gessen, le Mont Nébo. Non contents de passer trois années en Palestine, ils poussent jusqu'à la Mésopotamie « afin d'y voir les saints « moines qui y mènent une vie plus exemplaire qu'au« cun récit ne pourrait l'exprimer ». Après avoir gagné Antioche, la voyageuse passe l'Euphrate et se rend à Edesse où elle visite le palais d'Abgar et vénère la sainte image, puis après avoir été jusqu'à la frontière persane et vu le puits de Jacob, elle revient par l'Asie

1. *S. Silviae peregrinatio*, IX, 3 (éd. Geyer).

Mineure et Constantinople ; elle avait ainsi parcouru tout l'Orient.

C'est en vain que quelques moralistes comme saint Augustin, s'élèvent contre les désordres qui sont parfois la conséquence de ces déplacements. Saint Jérôme reçoit dans son monastère tous les pèlerins et dans ses lettres il exhorte vivement ses amis à entreprendre le saint voyage [1]. La ville de Jérusalem compte bientôt trois cents monastères, églises ou hospices [2], et plusieurs de ces monuments sont dus à la munificence des empereurs de Constantinople [3]. L'ardeur pour les pèlerinages ne paraît même pas avoir diminué au VIe siècle. Nombreux sont les évêques dont les chroniqueurs rapportent le voyage en Orient comme un des événements les plus notables de leur histoire [4]. L'*Itinéraire* de Théodose (530), celui d'Antonin le martyr (570) nous révèlent la même curiosité de tous les pays orientaux que celui de sainte Silvie. Enfin on est vraiment surpris du grand nombre de témoignages sur l'Orient que Grégoire de Tours dit tenir des pèlerins. Il les interroge sur le Jourdain et la géographie de la Palestine [5] ; il décrit d'après eux les cotonniers qui poussent près de Jéricho, la fête de la translation des reliques de saint Thomas à Édesse et le marché franc qui l'accompagne [6] ; il reçoit d'eux très probablement les charmants récits, produits de l'imagination orientale, comme la légende des Sept Dormants d'Éphèse dont il enrichit ses œuvres hagiographiques. Malgré les désastres et les fléaux qui suivent les invasions, les

1. *Ep.* 47, *P. L.*, XXII, 493.
2. COURET, p. 212.
3. PROCOPE, *de Ædif.*, V, 6.
4. GRÉGOIRE DE TOURS, *H. F.*, II, 39 ; V, 37 ; X, 31. AGNELLUS, *Lib. Pont. Eccles. Ravenn.*, *P. L.*, CVI, 608-609.
5. GREG. DE TOURS, *In Gloria martyrum*, 16-17-21.
6. ID., 32.

choses d'Orient continuent à tenir une grande place dans les préoccupations des Occidentaux : ils n'oublieront plus désormais la route de Jérusalem.

§ 5. — Les papes et l'Orient.

Ces préoccupations des fidèles devaient être à plus forte raison partagées par les papes, si souvent appelés à intervenir dans les querelles dogmatiques et disciplinaires qui divisaient les églises d'Orient. Sans retracer ici l'histoire des luttes que les papes eurent parfois à soutenir contre les patriarches de Constantinople pour faire triompher leur primauté [1], il suffira de rappeler que les évêques d'Orient eurent souvent recours à leur arbitrage et qu'ils défendirent plus d'une fois les droits du siège d'Alexandrie contre les prétentions de Byzance. Malgré des schismes parfois prolongés comme celui d'Acace, qui dura de 484 à 519, leur autorité dogmatique finit toujours par triompher. Ce qui nous intéresse surtout ici, ce sont les rapports que les papes entretinrent avec la Syrie et l'intérêt qu'ils prirent aux pèlerinages. Le nombre croissant des monastères orientaux qui se trouvaient à Rome rendait plus fréquents et plus faciles leurs rapports avec l'Orient. Le pape même qui contribua à rendre vraiment universelle l'action de l'Église romaine, saint Grégoire le Grand, étendit sa sollicitude aux moines et aux pèlerins d'Orient. Non seulement il entretint une correspondance avec les moines du Sinaï et leur envoya des aumônes, mais en l'an 600 il chargea un certain abbé Probus d'aller construire un hospice à Jérusalem pour

1. Nous renvoyons pour ces questions à l'*Histoire de l'Église byzantine* de J. Pargoire publiée dans cette collection. Voy. aussi Duchesne, *Églises séparées*, p. 163 et suiv.

les pèlerins [1]. Mais au moment même où les Latins fondaient des établissements en Terre Sainte, de graves événements se préparaient qui allaient modifier la nature de leurs rapports avec l'Orient : après avoir été demander aux chrétientés orientales les principes de leur science et de leur morale religieuse, ils allaient être obligés de se poser en protecteurs de ces mêmes églises et de sauver leurs débris d'une ruine totale.

1. *Gregorii Epistolae*, XI, 28 : XIII, 58-29, *An. Vita Gregor.* (*A. SS.* mars II, p. 132). Cf. *In Evangel. II. homil.* 23, 1 (*P. L.*, LXXVI, 1182) : Peregrini ad hospitium non solum invitandi sunt, sed etiam trahendi.

CHAPITRE II

LA DESTRUCTION DE L'ORIENT CHRÉTIEN ET LE PROTECTORAT FRANC EN TERRE SAINTE

§ 1. — La destruction des chrétientés orientales.

En moins d'un demi-siècle la prospérité des chrétientés orientales fut anéantie par les invasions des Perses et des Arabes. La principale cause de cet effondrement soudain fut, il n'en faut pas douter, le

BIBLIOGRAPHIE. — **Sources** : Établissement du protectorat franc : Annales dites d'Éginhard (*Laurissenses majores*), éd. Pertz, *M. G. SS.*, I. — Eginhard : *Vita Caroli*, éd. *M. G. SS.*, 443-463. — Moine de Saint-Gall, *M. G. SS.*, II, *Commemoratorium de casis Dei vel monasteriis* (description des monastères de Jérusalem vers 808), éd. *Itin. lat.*, I, p. 299 et suiv.

Pèlerinages : Adamnus abbé d'Iona : *De locis Sanctis* (d'après le pèlerinage d'Arculf vers 670), éd. Geyer, *Corp. script. eccles.*, 39. — Saint Willibald, évêque d'Eichstadt, 723-726, éd. *Itin. lat.*, I, 241-283. — Le moine Bernard (867-870), éd. *Itin. lat.*, I, 307-320.

Lettres : Voy. Riant, *Inventaire des lettres historiques des croisades*, *Arch. Or. lat.*, I, études critiques sur les principales lettres antérieures à la première croisade — Lettre de l'église de Jérusalem à l'église romaine, dans les œuvres de Gerbert, éd. Havet, *coll. de textes*, p. 22-23.

Monographies : Pouqueville, *Mémoire historique et diplomatique sur les établissements français au Levant depuis l'an 500 jusqu'à la fin du XVII*e siècle (*Mém. Acad. des Inscript.*, 2e s., X). — Riant, *la donation de Hugue, marquis de Toscane, au Saint-Sépulcre et les établissements latins de Jérusalem au X*e *siècle* (*Mém. Acad. Inscript.*, 1884, XXXI). — Lalanne, *Des pèlerinages en Terre Sainte avant les croisades* (*Biblioth. École des Chartes*, 1845). — Schwab, *Sur une lettre* (*apocryphe*) *d'un empereur byzantin à Charlemagne* (*Journ. as.*, 1896, p. 498).

schisme religieux qui prit en Orient un caractère de protestation nationale contre l'hellénisme officiel de Constantinople. En vain les empereurs, en particulier Justinien et Héraclius, essayèrent-ils d'user de l'autorité dogmatique qu'ils s'arrogeaient pour imposer aux orthodoxes comme aux dissidents des formules de conciliation : leurs efforts n'aboutirent qu'à créer de nouveaux schismes et, dans leur ensemble, les pays d'Orient refusèrent avec obstination d'admettre les décrets du concile de Chalcédoine et le dogme des deux natures du Christ. Sans insister sur le caractère théologique de ces luttes [1], il suffira pour nous d'en marquer les conséquences historiques. L'Ekthesis d'Héraclius (639) ajouta une nouvelle faction, les Monothélites, à celles qui se disputaient déjà la prépondérance en Orient. Le parti orthodoxe, melchite ou impérial fut ainsi affaibli sans que le nombre des monophysites eût diminué sensiblement : le patriarche de Jérusalem, Sophronius avait déjà dénoncé la nouvelle hérésie au pape, et un conflit éclata entre Rome et Constantinople, que le « Typos » publié par Constant en 649 ne fit qu'irriter. Mais à cette époque la domination politique de l'Orient avait échappé pour toujours aux empereurs byzantins.

Ces luttes intestines firent en effet de l'Égypte et de la Syrie une proie pour les envahisseurs. S'il paraît faux que les jacobites de Syrie et les Coptes d'Égypte aient favorisé l'invasion musulmane [2], il n'en est pas moins vrai que la haine qu'ils éprouvaient pour les « chalcédoniens » et les monothélites devait paralyser la résistance. Comme leur historien, Jean de Nikiou, ils

1. Voy. Pargoire, *op. citat.*

2. C'est ce qu'a montré Butler, *Arab conquest of Egypt* (Londres, 1900), d'après le témoignage de Jean de Nikiou. Ce fut au contraire le patriarche melchite d'Alexandrie, Cyrus, qui négocia avec les Arabes.

voyaient dans cette catastrophe un effet de la colère divine. « Les empereurs romains perdirent la couronne « et les Israélites devinrent leurs maîtres, parce qu'ils « n'avaient pas suivi la vraie religion de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ et qu'ils avaient divisé Celui qui « est indivisible [1]. » Devant l'ardeur toute nouvelle des néophytes musulmans cette résignation ne pouvait qu'accélérer la défaite.

Deux courants successifs d'invasion amenèrent la ruine de la domination byzantine en Orient. En 614 les Perses s'emparèrent de Jérusalem, en massacrèrent les habitants et, au milieu de la désolation des chrétiens, emportèrent la vraie Croix comme un trophée de leurs victoires : de 616 à 618 ils occupèrent toute l'Égypte. Sans doute, grâce aux belles campagnes d'Héraclius, qui eurent le caractère d'une guerre sainte, les Perses durent abandonner toutes leurs conquêtes. En 629, les armées impériales avaient réussi à frapper au cœur la domination sassanide, Héraclius replaçait triomphalement la vraie Croix dans la basilique du Saint-Sépulcre, mais par une véritable ironie, il avait travaillé sans le vouloir pour des envahisseurs autrement redoutables que les Perses : en affaiblissant la puissance sassanide il devait favoriser la conquête arabe. Quatre ans en effet ne s'étaient pas écoulés depuis la victoire d'Héraclius que les premières troupes musulmanes violaient la frontière de Syrie (633). En trois ans la Syrie fut perdue sans espoir ; le 20 août 636 la bataille décisive se livrait sur les bords de l'Yarmouk. L'année suivante, le « commandeur des croyants », le calife Omar venait prendre possession de Jérusalem. Après avoir résisté jusqu'en 642, l'Égypte byzantine succomba à son tour. Dix ans plus tard les armées arabes étaient partout,

1. Jean de Nikiou, traduct. Zotenberg. Not. et ext. des mss. 1883, p. 586.

en Perse, en Arménie, en Afrique; une flotte musulmane menaçait les côtes de l'empire; Carthage et Constantinople elle-même étaient en danger; les nouveaux conquérants semblaient poussés par une force irrésistible qui devait seulement se briser devant Constantinople en 718 et à Poitiers en 732.

La conséquence de cette destruction des chrétientés orientales fut de rendre singulièrement plus difficiles qu'auparavant les rapports entre les Occidentaux et l'Orient. Au milieu des invasions persanes et musulmanes, il ne pouvait plus être question de pèlerinages. Sans doute les nouveaux conquérants garantissaient aux chrétiens l'exercice de leur culte, mais les lourds impôts dont ils les accablèrent, le grand nombre des apostasies et surtout l'instabilité légale qui faisait dépendre d'un caprice le sort des communautés religieuses, rendirent bien précaire la situation des chrétiens d'Orient[1]. Les patriarches d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem ne régnèrent plus que sur de maigres troupeaux de fidèles, et ce furent les églises dissidentes, nestorienne, jacobite ou copte qui, avec une liberté nouvelle de propagande, recueillirent les seuls bénéfices de la conquête arabe[2]. Le mouvement qui portait les Occidentaux à entreprendre le pèlerinage d'Orient fut donc arrêté brusquement au VIIe siècle; il ne cessa pourtant pas complètement et si les Occidentaux ne furent plus attirés en Orient, comme naguère, par le désir de s'instruire, l'intérêt qui s'attachait toujours à la visite des Lieux Saints suffit à maintenir des rapports dont la continuité nous est attestée par quelques témoignages. En 652, le pape Martin Ier, accusé par ses calomniateurs d'avoir entretenu des correspondances avec les Sarrasins, affirme dans une lettre qu'il

1. Voy. PARGOIRE, *op. citat.*
2. LABOURT, *De Timotheo Nestorianorum patriarcha*. Paris, 1904

a remis à des envoyés de Palestine des aumônes destinées aux chrétiens d'outre-mer [1]. Cet usage, dont saint Grégoire le Grand avait pris l'initiative, ne fut donc pas interrompu par l'invasion arabe. En 670, trente-trois ans après la prise de Jérusalem par Omar. Arculf, que l'on suppose avoir été évêque de Périgueux, parcourt la Palestine et séjourne neuf mois dans la Ville Sainte. D'après plusieurs écrits hagiographiques du VIIe siècle, l'ardeur pour les pèlerinages entraîna beaucoup d'Anglo-Saxons et d'Écossais de cette époque à Jérusalem [2]. Il semble même, comme le prouve une formule que Rozière date de la fin du VIIe siècle, que l'usage d'imposer ce pèlerinage comme une pénitence canonique était déjà en vigueur [3]. En 722, un de ces Anglo-Saxons épris de lointains pèlerinages, Willibald, se trouvant à Rome, eut le désir de pousser jusqu'en Palestine. Il réussit à trouver à Rhegium un navire égyptien sur lequel il s'embarqua. Le navire aborda en Lycie où l'on passa l'hiver, puis à Chypre et enfin en Syrie. A Emèse, Willibald et ses compagnons furent pris pour des espions; l'intervention d'un renégat espagnol les sauva de la prison et en novembre 724, près de deux ans après leur départ, ils arrivèrent à Jérusalem. Après être restés deux ans en Terre Sainte, les pèlerins s'embarquèrent à Tyr pour Constantinople où ils passèrent deux nouvelles années. Enfin en 729, ils revinrent en Italie en se joignant au cortège des légats pontificaux et des ambassadeurs impériaux qui se dirigeaient vers Rome : leur pèlerinage avait duré sept ans et cet exemple suffit à nous montrer à quel point les communications étaient devenues difficiles entre la Palestine et l'Occident. L'état de misère et de trouble

1. MANSI, *Concilia*, X, 849-850.
2. *Acta Sanct. Boll.*, I février, p. 913.
3. ROZIÈRE, *Formules*, n° 667, t. II, p. 939.

dans lequel se trouvaient la Gaule franque et l'Italie lombarde au début du VIIe siècle ne contribuait pas peu à les rendre plus rares.

§ 2. — L'établissement du protectorat franc en Orient.

Plusieurs événements ne devaient pas tarder à modifier cette situation. Tout d'abord l'offensive musulmane fut arrêtée au même moment par les empereurs isauriens en Asie Mineure et par les Carolingiens en Gaule. Une période pacifique, et qui fut marquée par une véritable renaissance de la civilisation orientale, succéda chez les Arabes à l'âge héroïque : l'heure des négociations diplomatiques était arrivée. D'autre part, la querelle des images qui fut une véritable tentative de l'orientalisme dirigée contre les usages de l'église grecque, contribua à faire perdre au pouvoir des empereurs byzantins le caractère universel qui avait jusque-là maintenu son prestige aux yeux des chrétiens d'Orient. Les empereurs isauriens renoncèrent à l'Italie et aux rêves de domination occidentale de leurs prédécesseurs, mais loin d'être approuvés dans les patriarcats orientaux, leurs décrets contre les images y rencontrèrent la plus vive opposition. Un clerc du patriarcat d'Antioche, saint Jean Damascène, fut en même temps qu'un des plus grands théologiens de l'église grecque, un des plus fougueux adversaires des doctrines iconoclastes. Dans ses trois discours contre les iconoclastes il fonda la théorie du culte des images et condamna avec force les pratiques du césaropapisme (726-737). En 764, une démarche encore plus significative eut lieu et les trois patriarches Théodore d'Antioche, Théodore de Jérusalem et Cosmas d'Alexandrie réunis en synode le jour de la Pentecôte

jetèrent l'anathème aux doctrines iconoclastes. Les Orientaux perdirent ainsi l'habitude de compter sur la protection des empereurs byzantins et ce fut désormais du côté de l'Occident que se tournèrent leurs regards.

Les papes eux aussi, obligés de renoncer à la protection si chèrement achetée parfois de Constantinople, avaient fait appel à la nouvelle puissance qui s'élevait en Occident, aux Carolingiens, pour empêcher Rome de tomber aux mains des Lombards. Le résultat de l'alliance conclue d'abord entre Pépin et Étienne II, puis entre Charlemagne et Zacharie, fut de donner justement à la royauté des Carolingiens ce caractère de puissance universelle auquel les empereurs iconoclastes semblaient renoncer. Après que Charlemagne eut mis fin à l'indépendance des Lombards, conquis la Saxe, détruit l'état des Avars, après qu'il eut reçu à Rome la couronne impériale, il apparut aux yeux des chrétiens d'Orient et des musulmans comme le défenseur suprême et le représentant de la chrétienté. Telle est l'origine des négociations qui aboutirent à l'établissement du protectorat franc en Terre Sainte.

L'initiative de ces rapports paraît avoir été prise par les Francs. Dès 762, Pépin le Bref envoyait à Bagdad une ambassade qui revint au bout de trois ans, accompagnée d'envoyés du calife : la maigre chronique de cette époque ne donne aucun détail sur l'objet des négociations et parle seulement d'un échange de présents[1]. Ces relations reprirent sous Charlemagne et eurent bientôt un résultat décisif : en 797 trois ambassadeurs francs, dont deux moururent en route, partirent pour Bagdad[2], tandis que deux ans plus tard le

1. Continuat. de Frédégaire, *Hist. Fr.*, V, p. 8.
2. Eginhard, *Annales*, 801. *M. G. SS.*, I, 190.

prêtre Zacharie était envoyé auprès du patriarche de Jérusalem[1]. Il semble bien, d'après la suite des événements, que l'objet de cette double mission était de faire reconnaître par le calife le protectorat du roi des Francs sur les chrétiens de Terre Sainte. Une pareille demande ne pouvait nullement choquer les Musulmans habitués à confondre les termes de religion et de nationalité; la souveraineté politique du calife sur la Palestine n'était pas en cause. D'autre part, il est difficile d'admettre, comme le racontent quelques chroniques postérieures[2], que l'idée de ce protectorat soit venue d'Haroun-al-Raschid lui-même. Là-dessus le témoignage de la vie de Charlemagne par Eginhard est formel : les ambassadeurs viennent trouver le calife et lui font part « du désir de leur maître ». Non seulement ils obtinrent tout ce qu'ils avaient demandé, mais à cette concession Haroun ajouta celle de la propriété du Saint-Sépulcre[3]. Malgré la concision regrettable de l'historien, il est impossible de ne pas voir dans l'expression « quae petebantur » la demande de protectorat accordée par le calife. A cette gracieuseté Haroun-al-Raschid en ajouta de lui-même une autre : il fit don à Charlemagne du Saint-Sépulcre en toute propriété.

Avant même que l'ambassade de Charlemagne, partie en 797, fût revenue en Europe, le calife trouva moyen d'informer le roi franc de son consentement à ses demandes par une voie plus rapide. Très certainement par son ordre le patriarche de Jérusalem adressa

1. Eginhard, *Annales*, 800. *M. G. SS.*, I, 187.

2. Moine de Saint-Gall, 2, 9. *M. G. SS.*, II, 753.

3. Eginhard, *Vita Caroli*, 16. *M. G. SS.*, II, 451. « Cum legati ejus, quos cum donariis ad sacratissimum Domini ac Salvatoris nostri Sepulchrum locumque resurrectionis miserat, ad eum venissent et ei domini sui volontatem indicassent, *non solum quae petebantur fieri permisit*, sed etiam sacrum illum et salutarem locum, ut illius potestati adscriberetur, concessit... »

à Charlemagne deux moines, l'un du monastère de Saint-Sabas, l'autre du mont des Oliviers. Le prêtre Zacharie envoyé par Charlemagne au patriarche revenait avec eux. Cette mission arriva à Rome le jour même où le pape Léon III, acceptant entre lui et ses ennemis l'arbitrage du roi, avait présenté sa justification dans l'assemblée des Francs (30 novembre 800). Les ambassadeurs remirent solennellement à Charlemagne les clefs du Saint-Sépulcre, l'étendard de la ville de Jérusalem et de précieuses reliques [1]. Moins d'un mois après, Léon III conférait au roi des Francs la dignité impériale et il est difficile de ne pas supposer que le succès diplomatique obtenu en Orient ne contribua pas dans une certaine mesure à préparer le grand événement de Noël de l'an 800. Peu de temps après, dans le cours de l'année 801, des ambassadeurs envoyés directement par le calife abordèrent à Pise et Charles leur donna audience entre Ivrée et Verceil; ils étaient chargés sans doute de lui apporter la confirmation officielle de l'investiture du protectorat de la Terre Sainte [2]. Ils donnèrent à l'empereur des nouvelles de sa première ambassade qui avait quitté l'Occident en 797. Le dernier survivant de cette mission, le juif Isaac, ne fut de retour à Aix-la-Chapelle qu'au mois de juillet 802; il remit à l'empereur de la part d'Haroun-al-Raschid de magnifiques présents parmi lesquels le célèbre éléphant qui excita l'étonnement des contemporains [3]. Ces relations avec l'Orient durèrent presque jusqu'à la la fin du règne de Charlemagne. En 802, une deuxième mission dirigée par Ratbert fut envoyée à Haroun-al-Raschid;

1. Eginhard, *Annales*, 800. *M. G. SS.*, I, 187. — *La chronique de Moissac*, 801. *M. G. SS.*, I, 305, place l'événement après la justification du pape, mais toujours avant le jour de Noël. — Cf. *Ann. Altahenses maj. M. G. SS.* XX, 783.
2. Eginhard, *Annales. M. G. SS.*, I, 190.
3. Eginhard, *Annales*, 802. *M. G. SS.*, I, 190.

le calife y répondit par une nouvelle ambassade chargée de présents plus splendides encore que la première fois : ce fut en 807 qu'Abdallah, accompagné de deux envoyés du patriarche de Jérusalem, apporta à Aix-la-Chapelle une merveilleuse horloge et des tentes de lin aux couleurs variées[1] ; rien ne pouvait mieux que ces échanges de politesses entretenir en Orient le prestige du nom de Charlemagne et de l'empire des Francs. On ne saurait donc trop insister sur un événement dont les conséquences devaient être si importantes : c'est depuis cette époque lointaine que les chrétiens d'Orient ont cessé d'être perdus en terre musulmane et se sont habitués à revendiquer vis-à-vis de leurs maîtres la protection des Occidentaux, des Francs, comme ils les appellent encore aujourd'hui.

Si l'on considère l'histoire du monde musulman, on constate que les conceptions politiques n'y ont pas beaucoup varié depuis les temps lointains du moyen âge jusqu'au XIX[e] siècle. Il faut donc se représenter le régime établi en Terre Sainte sous Charlemagne comme analogue à celui des capitulations conclues entre la France et l'empire ottoman aux XVI[e] et XVII[e] siècles. Le protectorat n'affaiblissait en rien le principe de la souveraineté du calife. Il conférait seulement à Charlemagne la juridiction sur les établissements et les sujets chrétiens ; cette juridiction devait être exercée tout naturellement par le patriarche de Jérusalem, chef de tous les chrétiens de langue grecque ou latine. L'intervention de Charlemagne devait se borner à la protection qui s'exerçait par voie diplomatique et à l'envoi de subsides et de secours matériels de toute espèce[2]. S'il faut en croire Eginhard, ses aumônes ne se bornèrent pas à la Terre Sainte, mais tous

1. EGINHARD, *Annales*, 807. *M. G. SS.*, I, 194.
2. RIANT, *art. cité*, p. 154 et suiv.

les chrétiens établis en terre musulmane, à Alexandrie et à Carthage, y participèrent [1]. A Jérusalem des basiliques et des monastères furent construits et le souvenir de ces bienfaits était encore vivant au xe siècle, comme en témoignent Constantin Porphyrogénète et Druthmar moine de Corbie [2]. Un traité anonyme, qui semble être un recensement officiel des monastères de Jérusalem entrepris vers 808, montre que ces établissements étaient encore nombreux au début du ixe siècle [3]. Un monastère de moines latins fut établi sur le mont des Oliviers [4] et un couvent de religieuses près du Saint-Sépulcre [5]. En outre Charlemagne acheta un endroit tristement célèbre dans les récits évangéliques [6], le Champ du Sang ou Hacheldama. Il y établit un hospice pour les pèlerins, une basilique, une bibliothèque et un marché et à ces créations furent assignés les revenus de douze domaines (*mansiones*), champs, vignobles et jardins, situés dans la vallée de Josaphat [7]. Les fondations de Charlemagne étaient encore en pleine activité en 870, au moment du pèlerinage de Bernard le Moine.

De nombreux témoignages attestent d'ailleurs à cette époque des rapports continuels entre l'empire franc et la Terre Sainte. Un capitulaire d'Aix-la-Chapelle (810) ordonne l'envoi d'aumônes à Jérusalem pour la restauration des églises [8]. Des ambassades et des lettres sont échangées à différentes reprises entre

1. *Vita Caroli*, 27.

2. *De administrando imperio*, XXVI : « χρήματα ἱκανὰ καὶ πλοῦτον ἄφθονον ἐν Παλαιστίνῃ ἀποστείλας ἐδείματο μοναστήρια πάμπολλα. » — DRUTHMAR *in Matth. P. L.*, CVI, 1485-1486.

3. *Commemoratorium de Casis Dei. Itin. hieros.*, I, p. 299.

4. *Itin. lat.*, I, 302. JAFFÉ, *Monum. carol.*, p. 382, 386.

5. *Itin. lat.*, I, 302.

6. *Matth.*, XXVII, 8.

7. BERNARD LE MOINE, *Itin. hieros.*, I, p. 314. DRUTHMAR, *loc. cit.*

8. *M. G. Leges*, I, 163.

le patriarche de Jérusalem, l'abbé latin du Mont des Oliviers, Charlemagne, le pape Léon III et les principaux personnages de l'empire franc [1]. Les moines latins invoquent l'arbitrage du pape et de l'empereur dans la querelle dogmatique qu'ils ont avec les Grecs et dont les conséquences devaient être funestes à l'unité chrétienne. Le jour de Noël de 808, un certain Jean a voulu expulser les Latins de la basilique de Bethléem en les accusant d'ajouter le *Filioque* au symbole ; l'abbé du Mont des Oliviers se plaignit à Léon III et un concile fut tenu à Aix-la-Chapelle en 809 pour trancher cette question [2]. La sollicitude de Charlemagne s'étendit donc à tout ce qui touchait aux intérêts matériels et moraux des chrétiens de Terre Sainte. Grâce à lui le nom des Francs ne devait jamais plus périr en Orient, tandis que le prestige glorieux qui s'attacha à sa mémoire contribuait à sauvegarder le zèle des Occidentaux pour la Terre Sainte. Bien qu'il n'ait jamais eu la moindre idée des croisades, il les rendit possibles, grâce à l'enthousiasme que le souvenir de son règne entretint dans la mémoire du peuple.

§ 3. — Le protectorat franc après Charlemagne.

Ainsi les concessions faites à Charlemagne par Haroun-al-Raschid n'ont pas été de simples satisfactions d'amour-propre, des droits purement honorifiques. L'intervention du grand empereur en Orient eut au contraire des résultats si féconds que, pendant près de deux siècles après sa mort, le seul prestige de son nom suffit à maintenir dans leur intégrité les établissements

1. *Alcuini Epist.*, 124. *P. L.*, C. 159. — Jaffé, *Mon. Carol.*, p. 382, 386.
2. Jaffé, *Mon. Carol.*, p. 382-383. — Labbe, *Concil.*, VII, 1194.

fondés par lui en Palestine et à faire renaître un mouvement régulier de pèlerinages en Terre Sainte. Au moment même où l'œuvre de Charlemagne était détruite en Occident par les morcellements territoriaux et les invasions barbares, les relations qu'il avait établies avec l'Orient continuaient à porter leurs fruits.

Il est certain tout d'abord que l'usage d'envoyer des aumônes régulières en Terre Sainte entra complètement dans les habitudes des Occidentaux. Louis le Pieux accomplit sur ce point les volontés de son père; il impose d'un denier chaque manse de sa couronne pour l'entretien des Lieux Saints [1]; il correspond avec le patriarche de Jérusalem [2]; il reçoit même peut-être une ambassade du calife [3]. Quelques années plus tard, les papes qui viennent de subir le fléau de l'invasion sarrasine, montrent cependant la même sollicitude pour la Palestine. En 879 Jean VIII envoie par l'intermédiaire de trois moines de Jérusalem venus à Rome une aumône dont il excuse la modicité due « aux ravages des païens [4] ». Les patriarches de Jérusalem ne manquent pas de solliciter eux-mêmes ces secours et envoient leurs émissaires « dans toute l'Europe ». Ils pénètrent jusqu'en Angleterre [5]; ils vont même à Constantinople où ils reçoivent des présents de Constantin Porphyrogénète [6]. En 881, le patriarche Hélie III s'adresse « à tous les rois de la race de Charlemagne et au clergé d'Occident » et recommande les moines Gisbert et Reinard qui doivent recueillir des subsides destinés à dégrever les biens de l'église de Jérusalem

1. Moine de Saint-Gall, *M. G. SS.*, II, 753.
2. *Miracula S. Benedicti. Soc. de l'Hist. de France* (éd. Certain, I, 38).
3. *Vita ludovici*, 46, *M. G. SS.*, II, 634. Le roi des Sarrasins dont il est question est-il le calife de Bagdad? C'est ce qui reste douteux.
4 Joh. VIII, Epist., 170. *P. L.*, CXXVI, 829.
5. Haymo, *Homel. sup. Evangel.*, 67. *P. L.*, CXVIII, 420.
6. Lettres de Nicétas à Constantin VII. *Arch. Or. lat* p. 377.

chargés d'hypothèques par suite de la reconstruction de nombreux sanctuaires [1].

En 900, c'est l'évêque d'Amasie qui vient de la part du même patriarche rassembler la rançon des moines faits prisonniers par les Turcs de la Caspienne [2]. La « lettre de l'église de Jérusalem à l'église romaine » qui se trouve insérée dans la correspondance de Gerbert et dans laquelle on a voulu trouver à tort un projet de croisade, peut bien cependant n'avoir pas été un simple exercice de rhétorique, mais une éloquente adjuration destinée à réchauffer le zèle des fidèles pour la Terre Sainte [3]. L'usage s'introduit d'ailleurs au xe siècle de donner en toute propriété aux monastères de Terre Sainte des biens-fonds situés en Occident dont les moines de Jérusalem viennent recueillir les revenus. Telle est la dotation faite en 993 par Hugue marquis de Toscane et Juliette sa femme au Saint-Sépulcre : les revenus de biens situés dans les comtés d'Orvieto, de Sovana, d'Aquapendente, devaient servir à l'entretien des moines de Sainte-Marie la Latine de Jérusalem et des pèlerins auxquels ils donnaient l'hospitalité [4]. L'église fondée par Charlemagne existait donc encore à cette époque. Des donations analogues furent faites par Richard II duc de Normandie au Saint-Sépulcre et même à des monastères du Sinaï. Chaque année des moines venaient à Rouen et retournaient en Palestine chargés de présents [5]. Au début du xie siècle, l'église

1. Dom Bouquet, *Rec., H. F.*, IX, 294.
2. *Acta Sanc., Boll.*, mai VII, 700.
3. *Lettres de Gerbert*, éd. Havet (*Coll. de textes...*), p. 22-23. Telle est l'opinion de J. Havet. Riant y voit aussi une pièce excitatoire composée avant la première croisade (*Arch. Or. lat.*, I), tandis que dans les *Mém. Ac. Insc.*, XXXI, p. 179-183, il semble se ranger à l'opinion de Havet.
4. Riant, *art. cité*.
5. Raoul Glaber, I, 5, 21. *Vita S. Simeonis. M. G. SS.*, VIII, 210.

du Saint-Sépulcre possédait plusieurs terres en Italie et dans le midi de la France[1].

Ces faits prouvent assez que les chrétiens de Palestine continuèrent à jouir jusqu'au XIe siècle des avantages que leur avaient assurés les démarches de Charlemagne. Théodose patriarche de Jérusalem, dans une lettre écrite en 869 à son collègue de Constantinople, Ignace, se loue de la bienveillance des Sarrasins, qui permettent aux chrétiens de construire des églises et de vivre selon leur loi. « Ils sont justes et ne nous font tort ni violence en aucune manière[2]. » Les pèlerinages des Occidentaux en Terre Sainte s'accomplissent sans obstacles, à condition toutefois qu'ils se soumettent aux lois du pays et produisent un passe-port aux autorités des villes qu'ils traversent. Le récit de Bernard le Moine qui séjourna en Orient de 866 à 870 est à cet égard bien caractéristique. Avant de quitter l'Italie, l'auteur et ses deux compagnons se rendent à Bari qui appartenait aux Sarrasins depuis 840[3] et là ils reçoivent un véritable passe-port dans lequel se trouve leur signalement et l'exposé du but de leur voyage[4]. De Tarente où ils s'embarquent les pèlerins gagnent Alexandrie où ils doivent acquitter un droit de six *aurei* pour descendre à terre. Chaque fois qu'ils entrent dans une ville il leur faut faire renouveler leur passe-port et acquitter un nouveau droit de treize deniers par tête; l'oubli ou l'ignorance de cette formalité leur vaut un court emprisonnement à Babylone (Le Caire)[5]. Cette fiscalité est onéreuse; elle l'est moins que celle qui règne en Occident à la même époque et elle est l'indice d'un état régulier. L'auteur admire la sécurité

1. Voy. les textes dans RIANT, *Arch. Or. lat.*, I, p. 28, note 12.
2. MANSI, *Concilia*, XVI, 26.
3. GAY, l'*Italie méridionale et l'empire byzantin*, p. 52.
4. *Itin. hieros.*, I, p. 310.
5. *Itin. lat.*, I, p. 312.

avec laquelle on peut circuler dans ces contrées : « Si la bête de somme qui porte mon maigre avoir meurt en chemin, et si, laissant là mes bagages sans surveillance, je vais à la ville voisine chercher une autre monture, à mon retour je retrouverai le tout intact : telle est la paix qu'ils observent. Mais si dans une ville, ou sur mer, ou dans un chemin on trouve un homme errant nuit et jour sans charte ou sans passeport portant le sceau de quelque prince ou gouverneur du pays, on le met en prison jusqu'à ce qu'on ait pu reconnaître s'il est espion[1]. »

A partir des premières années du xe siècle les pèlerinages en Terre Sainte deviennent de plus en plus fréquents. Il n'est guère de grand personnage laïque ou ecclésiastique dont les biographes ne mentionnent un et quelquefois plusieurs voyages à Jérusalem. Ces entreprises conviennent à l'humeur aventureuse de la société féodale; quelques-unes sont le résultat d'un vœu prononcé dans un grand danger, d'autres ont pour motif la recherche des reliques des saints; la curiosité des pays d'Orient se mêle souvent aux considérations religieuses; enfin le pèlerinage est quelquefois imposé comme expiation d'un crime. L'énumération, si sèche soit-elle, des principaux pèlerins de cette époque suffit à montrer combien les rapports entre les Occidentaux et la Palestine étaient fréquents à cette époque. Vers 920, saint Conrad évêque de Constance entreprend trois fois le saint voyage[2]; en 937, Foulque abbé de Flavigny va chercher à Jérusalem de précieuses reliques, pour enrichir son monastère[3]; en 965, Hidda comtesse de Souabe et sœur de Gero, le

1. *Itin. lat.*, I, p. 319.
2. *M. G. SS.*, IV, 433. Voy. un grand nombre de textes dans RIANT, *art. cité*, p. 166.
3. *M. G. SS.*, VIII, 359.

Grand Margrave du Nord, meurt à Jérusalem au cours de son pèlerinage [1]; en 970, Judith belle-sœur d'Otton le Grand entreprend le même voyage [2]; à la même époque saint Jean de Parme va six fois à Jérusalem [3], Léon frère d'Aligerne abbé du mont Cassin en rapporte un morceau de la vraie Croix [4], Jean de Bénévent plus tard abbé du même monastère visite la Terre Sainte et les monastères du mont Athos [5]. En 990, a lieu le pèlerinage de Poppon abbé de Stavelot [6]; en 997, celui de Frédéric comte de Verdun [7]; en 1002, le premier pèlerinage du terrible Foulque Nerra comte d'Anjou [8]: en 1005, celui de Roger abbé de Figeac [9]. Tous ces pèlerins semblent voyager rapidement et sans grande difficulté; ils ne forment pas encore de grandes troupes, mais se réunissent au nombre de deux ou trois compagnons. La sécurité qui avait frappé Bernard le Moine existait donc encore dans les pays musulmans à la fin du xe siècle et l'on peut dire que la période de relations pacifiques inaugurée par Charlemagne s'est prolongée jusqu'à cette époque. Désormais le pèlerinage en Terre Sainte hante l'imagination des Occidentaux et devient une des manifestations favorites de leur piété. Ceux qui ne peuvent entreprendre le long voyage se consolent en lisant les récits qui circulent dans toute l'Europe, en vénérant les reliques rapportées à Jérusalem, en priant dans les églises qui s'élèvent dans toute l'Europe sur le modèle de la rotonde du Saint-Sépulcre [10]. Le mouve-

1. *Ann. Saxo, M. G. SS.*, VI, 619.
2. *Acta Sanct.*, *Boll.*, jan. I, 539.
3. *Acta Sanct.*, *Boll.*, mai V, 181.
4. *Chron. Casin.*, *M. G. SS.*, VII, 636.
5. *Id. M. G. SS.*, VII, 637, 652.
6. *M. G. SS.*, XI, 295.
7. *M. G. SS.*, IV, 49.
8. Raoul Glaber, II, 4, éd. Prou, p. 32.
9. Mabillon, *Ann. O. S. B.*, s. IV, p. 184.
10. Parmi les exemples de saints sépulcres déjà nombreux au xe siècle,

ment a même atteint les extrémités de l'Occident et c'est à la fin du xe siècle que l'on voit arriver en Terre Sainte les premiers pèlerins scandinaves dont quelques-uns sont venus de la lointaine Islande[1].

citons ceux élevés par saint Conrad, évêque de Constance vers 920 (*M. G. SS.*, IV, 433) et par Foucaud, évêque de Limoges en 947 (Adhémar de Chabannes, t. III, 24, éd. CHAVANON. *Coll. de textes*, p. 145) à leur retour de Jérusalem.

1. RIANT, *Expéditions et pèlerinages en Terre Sainte*... Paris, 1865, p. 96 et suiv.

CHAPITRE III

LE PROTECTORAT BYZANTIN ET L'INVASION DES TURCS. ORIGINES DES CROISADES

§ 1. — La destruction du Saint-Sépulcre (1009).

Il ne semble pas que la révolution qui plaça la Palestine sous la domination des califes fatimites d'Égypte (969) ait modifié d'abord la situation des chrétiens ou compromis la sécurité des pèlerinages. Au début du XIe siècle, les relations entre les Occidentaux et l'Orient étaient en pleine activité lorsqu'un événement inattendu vint mettre fin au régime pacifique

BIBLIOGRAPHIE. — Sources : Les détails sur la situation de la Palestine et les pèlerinages en Terre Sainte au XIe siècle sont dispersés dans les chroniqueurs arabes, byzantins, occidentaux. Voy. GUILLAUME DE TYR, *Hist. Occ. Crois.*, I (historique de l'état de la Palestine avant les croisades. — RAOUL GLABER (1re moitié du XIe siècle), éd. PROU (*Coll. de textes*). — ADHÉMAR DE CHABANNAIS (né en 988, mort à Jérusalem vers 1034), éd. CHAVANON (*Coll. de textes*). — ORDERIC VITAL (1075-1143), éd. LEPRÉVOST et L. DELISLE (*Soc. Hist. Fr.*). — *Annales Altahenses majores* (source originale à partir de 1054; détails importants sur le pèlerinage de Günther), éd. GIESEBRECHT. *M. G. SS.*, XX, 772-824, etc... *Lettres de Grégoire VII*, éd. JAFFÉ, *Monum. Gregoriana* et *P. L.*, CXLVIII (voy. le comment. critique de RIANT, *Arch. Or. lat.*, I, 56 et suiv.

Monographies. — Voy. les ouvrages cités au chap. II, de POUQUEVILLE, LALANNE, RIANT. — SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine*. Paris, 1898-1905 3 v. — LOUIS BRÉHIER, *Le schisme oriental du XIe siècle*. Paris, 1899. — DEFRÉMERY, *Histoire des Seldjoucides*, *Journ. As.*, 1848. — G. PARIS, *La Chanson du pèlerinage de Charlemagne*, *Romania*, IX, 1880. — WENTZEL, *Das Patriarcat von Jerusalem im Jahre 1099*. Sagan, 1885.

établi depuis Charlemagne. Un fou couronné, le calife Hakem, célèbre par la cruelle extravagance de ses édits et son fanatisme pour la doctrine schiite, ordonna brusquement au gouverneur de Syrie, le Turc Yarouk, de démolir le Saint-Sépulcre, de faire disparaître de Jérusalem tous les emblèmes chrétiens et d'anéantir toutes les reliques. Youssof, fils de Yarouk, partit pour la Ville Sainte, s'empara de toutes les offrandes accumulées dans la basilique du Saint-Sépulcre, renversa le monument de fond en comble sans pouvoir arriver cependant à en arracher les substructions; sa fureur n'épargna même pas le Golgotha. Le monastère de religieuses fondé près du Saint-Sépulcre et l'église Sainte-Marie Latine subirent le même sort. La populace fut invitée au pillage, les moines furent chassés et tous les bâtiments monastiques détruits[1] (28 septembre 1009). En même temps une violente persécution, qui dura plusieurs années, atteignait tous les chrétiens soumis au calife fatimite. Le biographe de saint Lazare de Galesion, moine grec d'Asie Mineure établi à Jérusalem, nous montre le saint réduit à s'enfuir dans son pays devant les menaces des musulmans[2]. De 1009 à 1020, Hakem organisa une véritable chasse aux chrétiens et aux juifs, tant en Syrie qu'en Égypte; ceux qui eurent le courage de rester furent obligés de porter au cou des signes infamants, les chrétiens une croix de cuivre du poids de dix livres,

1. Le récit le plus complet est celui du médecin arabe Jahjâ d'Antioche, témoin oculaire des évenements. Voy. l'analyse de sa relation dans SCHLUMBERGER, *Epopée byzantine*, II, p. 442-444. Les chroniqueurs occidentaux mentionnent l'événement et rapportent que les Juifs d'Occident furent accusés d'avoir provoqué la persecution d'Hakem: les traitements qu'ils subirent de la part de ce calife suffit à les absoudre de cette accusation. RAOUL GLABER, III, 7 (éd. PROU, p. 71). — ADHÉMAR DE CHABANNAIS (éd. CHAVANON, p. 169). — *Chron. de saint Martial de Limoges* (DOM BOUQUET, *H. F.*, X, 262). — CEDRENOS, *P. G.*, CXXII, 189; ZONARAS, XVII, 9.

2. Voy. *Byz. Zeit.*, VII, p. 478.

les juifs un billot de bois qui avait la forme d'une tête de veau, en souvenir du veau d'or. La terreur était telle que la foule s'écrasait dans les bureaux de l'administration musulmane où l'on recevait les promesses d'abjuration [1]. Il va sans dire que les pèlerins occidentaux n'étaient pas épargnés : l'évêque de Verceil, Pierre, fut arrêté en Égypte et jeté en prison et il ne dut son salut qu'à l'intervention d'un moine italien, saint Bononius, établi depuis plusieurs années en Orient; il réussit, on ne sait par quel moyen, à obtenir la délivrance de son compatriote [2].

Puis brusquement les dispositions d'Hakem changèrent : soit par un nouveau caprice, soit pour des raisons politiques, telles que le désir de rétablir les relations rompues avec l'empire byzantin, il cessa de persécuter les chrétiens et accueillit même leurs demandes avec bienveillance. En 1020, il refusait de recevoir des dénonciations contre les chrétiens de Syrie qui se réunissaient dans des maisons pour y prier; la même année il recevait favorablement la requête de Salomon, higoumène du mont Athos, qui demandait la restitution des biens de son monastère confisqués en Égypte [3]; enfin le patriarche de Jérusalem étant mort, il choisissait pour lui succéder le prêtre chrétien Nicéphore qui exerçait les fonctions de charpentier dans son palais [4]. La situation des chrétiens de Terre Sainte redevint donc tolérable, mais la persécution d'Hakem n'en porta pas moins un coup funeste à l'influence des Latins en Orient. Le protectorat franc établi par Charlemagne était détruit et une autre puissance allait en recueillir momentanément l'héritage.

1. Schlumberger, p. 444.
2. *Vita S. Bononii*, Mabillon, *A. O. S. B.*, *VI saec.*, pars I, p. 268.
3. Schlumberger, p. 457.
4. Schlumberger, p. 458 (d'après le récit de Jahjâ).

§ 2. — Le protectorat byzantin sur la Terre Sainte.

Les empereurs de la dynastie macédonienne en effet avaient repris contre l'islam une vigoureuse offensive qui en un demi-siècle avait porté leur domination de l'Asie Mineure aux frontières de la Palestine. La conquête de l'île de Chypre et la prise d'Antioche sous Nicéphore Phocas (965-968) et surtout les victoires de Jean Tzimitzès, qui en 974 s'empara d'Édesse, d'Émèse, de Nazareth, de Césarée et de Beyrouth, excitèrent un moment l'espoir des chrétiens de Palestine et rétablirent en Orient le prestige des empereurs de Constantinople[1]. « Notre désir était d'affranchir le saint tombeau du Christ des outrages des musulmans », écrivait Tzimitzès à Aschod roi d'Arménie[2]. Si les circonstances, et en particulier la grande lutte avec la Bulgarie, empêchèrent les empereurs byzantins de réaliser ces projets, ils n'en acquirent pas moins sur la Syrie une influence qui leur permit de substituer leur protectorat sur les Lieux Saints à celui des Francs. Un fait peu connu rapporté par la chronique de Jahjâ montre quel était alors leur prestige. En 1012, un chef bédouin se révolta contre Hakem et s'empara de toute la Syrie; à peine était-il maître de Jérusalem qu'il ordonna aux chrétiens de reconstruire le Saint-Sépulcre et, afin de s'attirer les bonnes grâces des empereurs byzantins, il s'employa lui-même avec activité à cette entreprise[3].

1. L'émotion excitée en 966 par les succès de Nicéphore Phocas amena à Jérusalem des troubles à la suite desquels le patriarche Jean fut massacré et le Saint-Sépulcre violé une première fois. SCHLUMBERGER, *Épopée byzantine*, II, p. 442.

2. *Chron. de Mathieu d'Édesse*, *Histor. Armen. des Croisades*, I, p. 16-19.

3. SCHLUMBERGER, *Épopée*, II, p. 447.

La restauration complète des Lieux Saints, commencée dès cette époque, ne devait cependant être achevée que beaucoup plus tard [1]. Une première convention fut conclue en 1027 entre le fils d'Hakem, le calife fatimite Al-Zahir et l'empereur Constantin VIII, d'après laquelle le nom du calife devait être prononcé à la prière dans les mosquées situées sur le territoire de l'empire; une mosquée établie à Constantinople serait relevée et on y établirait un muezzin pour appeler les fidèles à la prière. De son côté le calife autorisait officiellement la réédification du Saint-Sépulcre et permettait à tous les chrétiens convertis de force à l'islam de retourner au christianisme [2].

Après de nouvelles hostilités qui furent marquées par une expédition byzantine contre Alexandrie (1033) [3], ce traité fut renouvelé sous Michel IV en 1036 [4] et l'empereur envoya à Jérusalem des ouvriers et de l'argent. Les constructions furent terminées seulement en 1048 par le patriarche Nicéphore et avec les subventions de Constantin Monomaque. Le protectorat byzantin paraît même avoir amélioré la condition des chrétiens de Jérusalem; non seulement l'église du Saint-Sépulcre et tous les établissements chrétiens furent rebâtis, mais le quartier chrétien fut entouré d'une solide muraille et mis ainsi à l'abri de nouvelles injures [5].

1. Raoul Glaber, III, 7 (éd. Prou, p. 73) affirme à tort que la restauration eut lieu en 1014.
2. Schlumberger, *Épopée,* III, p. 23 (d'après Makrizi).
3. Schlumberger, *Épopée,* III, p. 131.
4. Id., *ib.,* p. 203-204.
5. Guillaume de Tyr, IX, 18; voy. Riant, *La donation de Hugue marquis de Toscane,* p. 157. L'auteur croit avec raison qu'à cette époque il n'y a plus un seul établissement entièrement latin à Jérusalem.

§ 3. — Le schisme grec et ses résultats en Orient.

Jusqu'au XIe siècle les rapports religieux paraissent avoir été excellents entre les papes et les patriarches orientaux. Sans doute au moment de la querelle de Photius les patriarches d'Orient montrèrent une attitude un peu indécise. Après avoir pris part au huitième concile œcuménique (869-870) et s'être associés au rétablissement d'Ignace, ils paraissent avoir cédé plus tard aux sollicitations de Photius et, si leurs lettres produites par le patriarche dans son synode de 879 semblent avoir reçu des additions intéressées, elles n'en constituaient pas moins une démarche en sa faveur [1]. Cet incident ne rompit pas cependant la communion des Orientaux avec Rome. Les patriarches avaient encore à la fin du Xe siècle un respect suffisant de la juridiction des papes pour les consulter officiellement sur des questions de discipline : en 995, les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem demandent au pape Jean XV s'ils peuvent recevoir à la prêtrise des jacobites convertis et consacrer seulement les voiles qui couvrent les autels de leurs églises, exposées aux injures des Sarrasins [2]. A la veille du schisme de Cérulaire, en 1052, Pierre, élu patriarche d'Antioche, envoyait au pape Léon IX par l'intermédiaire d'un pèlerin une lettre pour lui apprendre son avènement et lui adresser sa profession de foi [3]. Rien ne faisait donc présager une rupture lorsque les entreprises du patriarche de Constantinople vinrent retrancher l'Orient de la communion romaine.

1. HERGENROETHER, *Photius II*, p. 47 et suiv., 416 et suiv.
2. *Lettre de Léon, abbé de Saint-Boniface, aux rois de France Hugue et Robert. M. G. SS.*, III, 689.
3. L. BRÉHIER, *Le Schisme oriental du XIe siècle*, p. 16-17.

Le 15 juillet 1054 en effet, les légats du pape Léon IX déposaient sur l'autel de sainte Sophie la bulle qui excommuniait le patriarche de Constantinople. Le 20 juillet suivant, Michel Cérulaire répondait à cet anathème par un autre anathème et la rupture était consommée ; puis, non content d'avoir rompu avec Rome, il travailla à entraîner les trois patriarches d'Orient dans son parti et il leur adressa des lettres dans lesquelles il présentait la conduite des légats romains sous le jour le plus odieux et les invitait expressément à conformer leur attitude à la sienne [1]. Le patriarche d'Antioche était en outre chargé de faire une enquête pour savoir si le nom du pape figurait toujours dans les diptyques des deux autres patriarcats et si dans celui de Jérusalem on faisait toujours usage d'azymes pour le pain eucharistique [2]. Le résultat de ces efforts paraît avoir été bientôt couronné de succès. Sans doute, Pierre d'Antioche, bien qu'il approuvât les doctrines de Cérulaire, repoussait absolument toute idée d'un schisme avec Rome [3], mais son successeur, Théodore, paraît avoir été dévoué sans réserve au patriarche de Constantinople : il joue même un rôle actif dans la célèbre sédition de 1057 et reçoit de Cérulaire la mission de proclamer Isaac Comnène empereur devant le peuple assemblé [4].

Bien que nous n'ayons aucune donnée sur l'accueil fait aux exhortations de Michel Cérulaire à Jérusalem et à Alexandrie, il semble bien que depuis 1054 les trois patriarches orientaux se soient toujours considérés comme solidaires de leur collègue de Constanti-

1. Bréhier, p. 231 et suiv.
2. Id., p. 239-41. C'est ce qui ressort du dialogue du cardinal Humbert (Baronius, XI, 745 ab).
3. Will, *Acta et scripta quæ de controversiis ecclesiæ græcæ et latinæ sæculi XI composita exstant*. Leipzig, 1861, p. 200 et suiv.
4. Cedrenos, II, 636.

nople vis-à-vis du pape. La mésintelligence qui séparait les Grecs et les Latins se traduisit bientôt par des vexations auxquelles les pèlerins furent en butte de la part du gouvernement byzantin. Un an après le commencement du schisme, en 1055, saint Lietbert, archevêque de Cambrai, se préparait à visiter Jérusalem et parvenait jusqu'à Laodicée de Syrie. Là, à la nouvelle que la route était interceptée par les Turcs, il s'embarqua sur un navire qui fit escale en Chypre, mais le gouverneur byzantin ou *catapan* le retint plusieurs jours et l'empêcha de continuer son voyage sous prétexte de l'empêcher de tomber aux mains des infidèles [1]; il dut revenir à Laodicée et renoncer à voir Jérusalem. L'année suivante, le pape Victor II écrivait à l'impératrice Théodora pour lui dénoncer les exactions dont les pèlerins étaient victimes de la part de ses fonctionnaires. Tout cavalier devait payer trois *aurei* et la même somme était levée sur deux piétons; en outre on volait quelquefois les chevaux des pèlerins [2]. C'est là un indice du mauvais vouloir que les Grecs commencent dès cette époque à montrer aux Occidentaux et il est permis de supposer que le schisme religieux fut pour beaucoup dans ce changement d'attitude. De ce conflit est sorti l'immense malentendu qui devait pendant tout le cours du moyen âge rendre les efforts de la chrétienté stériles en Orient.

§ 4. — Les pèlerinages occidentaux au XIe siècle.

Et pourtant malgré les nouveaux obstacles qu'ils avaient à redouter tant de la part des musulmans que des Grecs, jamais les pèlerins occidentaux en Terre Sainte ne furent aussi nombreux que dans le cours du

1. *Gesta Lietberti*. *M. G. SS.*, VII, 197 et 535.
2. *P. L.*, CXLIX, 961-962.

XI[e] siècle. Obligés cependant de faire face à des dangers inconnus jusque-là, ils prirent le parti de modifier le caractère de leurs pèlerinages. Au lieu de se diriger vers la Terre Sainte en petites troupes de quatre ou cinq pèlerins et sans armes, ils se groupèrent quelquefois au nombre de plusieurs centaines d'hommes armés et leurs pèlerinages ressemblèrent à de véritables expéditions. Sans doute les pèlerins qui voyagent séparément sont encore très nombreux au XI[e] siècle. En 1011, au moment où les relations sont encore bonnes entre Rome et Constantinople, Foulque Nerra, comte d'Anjou, a pour toute sauvegarde une lettre de recommandation du pape aux empereurs byzantins [1]. A Constantinople, on lui fournit des guides qui le conduisent en Terre Sainte; à Jérusalem il doit payer le tribut levé par les musulmans sur les chrétiens qui veulent pénétrer dans la ville et grâce à sa générosité, une foule de pauvres pèlerins, retenus impitoyablement devant les portes, faute de ressources, peuvent accomplir leur pèlerinage en même temps que lui [2]. A la même époque Meingoz archevêque de Trèves n'a pour l'accompagner à Jérusalem que l'ermite saint Siméon, Grec de Sicile que ses voyages dans tout l'Orient ont préparé à faire un excellent guide [3]. Au milieu du XI[e] siècle, Ulrich, plus tard prieur du monastère de Zell, se rend en Terre Sainte avec un serviteur et une unique monture qu'il partage avec lui; chaque jour il ne monte à cheval qu'après avoir récité tout le psautier [4]. En 1058, le chroniqueur Lambert de Hersfeld quitte son monastère sans avertir l'abbé, traverse tout le continent et revient après avoir atteint

1. *Gesta Consulum Andegavensium* (éd. *Soc. H. de Fr.*, p. 101).
2. *Id.*, p. 102-103.
3. *M. G. SS.*, XI, p. 136. *Vie de Meinwerk, év. de Paderborn.*
4. *Vita Udalrici*, *M. GG. SS.*, XII, 249-267.

Jérusalem [1]. La conversion des Hongrois au christianisme sous saint Étienne (997-1038) eut d'ailleurs pour résultat de rendre plus faciles les pèlerinages par la voie de la vallée du Danube. La future route continentale de la croisade était donc déjà ouverte et on y rencontrait déjà des hospices fondés par de grands personnages pour donner asile aux pèlerins. Orderic Vital cite un établissement de ce genre situé « aux frontières des Bavarois et des Hongrois », d'après Pertz à Molk (Autriche), à la tête duquel se trouvait un chevalier normand entré dans les ordres, Ansgot, parent de Roger de Toeni [2]. Les pèlerinages à Jérusalem avaient donc reçu un commencement d'organisation.

Mais à côté de ces voyages entrepris individuellement on trouve surtout à cette époque de véritables expéditions qui traversent toute l'Europe et l'Orient non sans être parfois en butte à l'hostilité des indigènes. Un des premiers pèlerinages de ce genre fut celui de Richard abbé de Saint-Vanne; il eut lieu en 1026-1027 aux frais de Richard II, duc de Normandie [3], qui montrait un si grand zèle pour tout ce qui concernait la Terre Sainte. L'abbé de Saint-Vanne était à la tête de sept cents pèlerins parmi lesquels se trouvaient plusieurs chevaliers normands. La même année Guillaume, comte d'Angoulême, suivi de plusieurs abbés de l'ouest de la France et « d'une grande troupe de nobles [4] », se dirigeait vers Jérusalem à travers la Bavière et la Hongrie; les pèlerins reçurent l'hospitalité du roi saint Étienne et accomplirent heureusement leur voyage (1026-1027). L'année suivante leur exem-

1. *Ann. Lamberti*, *M. B. SS.*, V, 159.

2. Orderic Vital (éd. *Soc. H. de Fr.*, t. II, p. 64), *id.*, p. 53 : en 1016 pèlerinage de Drogon avec 100 de ses compagnons.

3. *Vie de Richard*. Mabillon, *Acta O. S. B.*, VI saec., p. I, p. 528 et suiv., 549 et suiv.

4. « Cum magna caterva nobilium », Adhémar de Chabannais, III, 65 (éd. Chavanon, p. 189).

ple suscita un nouveau départ des seigneurs de l'Ouest : les évêques de Poitiers et de Limoges, et de nouveau Foulque, Nerra comte d'Anjou, partirent pour la Terre Sainte[1]. En l'année 1033, d'après Raoul Glaber, il y eut au Saint-Sépulcre une affluence de pèlerins telle qu'on n'en avait pas encore vu de semblable : toutes les classes et tous les rangs y étaient représentés depuis le bas peuple jusqu'aux princes et aux nobles. « Ce qui n'avait jamais eu lieu, les uns nobles, les autres pauvres entreprirent le voyage ; beaucoup avaient le désir de mourir avant de regagner leur pays[2]. » Quelques années plus tard, en 1035, le fameux Robert le Diable, duc de Normandie, après avoir rassemblé l'or et l'argent nécessaires à ses offrandes, prit la route de Palestine « avec une multitude de ses sujets ». Il mourut à son retour à Nicée où il fut enseveli[3].

Mais de toutes ces expéditions la plus célèbre et la plus importante fut celle des évêques et des chevaliers de l'Allemagne du sud qui eut lieu en 1065 sous le commandement de Günther évêque de Bamberg et qui comprenait plus de douze mille hommes[4]. Sur le passage de cette armée des logements avaient été préparés à l'avance[5]. Le départ eut lieu à l'automne de 1064 ; parmi les chefs on remarquait Siegfried archevèque de Mayence, Otton évêque de Ratisbonne, Guillaume évêque d'Utrecht, « les colonnes et les chefs des Gaules[6] ». Un pareil cortège ne pouvait traverser l'Europe sans difficultés : les prélats « en faisant une « montre inconsidérée de leurs richesses dans les pays « qu'ils traversaient, furent exposés aux plus grands

1. Adhémar de Chabannais, III, 68 (éd. Chavanon, p. 194).
2. Raoul Glaber, IV, 6 (éd. Prou, p. 106).
3. Raoul Glaber, IV, 6 (*id.*, p. 108). O. Vital (éd. *Soc. H. F.*, t. III, 224).
4. *Annales Altahenses majores* (*M. B. SS.*, XX, 815).
5. Riant, *Arch. Or. lat*, I, 54 : lettre du prévôt de Passau à Günther au sujet des logements préparés dans le diocèse de Passau.
6. Lambert de Hersfeld (*M. G. SS.*, V, 168).

« périls... Aux barbares qui venaient en foule des « villes et des campagnes pour contempler ces illus- « tres personnages, ce train magnifique des pèlerins « parut d'abord merveilleux, puis excita en eux l'es- « poir et le désir du butin[1] ». Les pèlerins arrivèrent cependant sans encombres à Constantinople où leur magnificence aurait excité une telle admiration que l'empereur vit dans Günther un prince déguisé sous le costume d'un évêque pour pouvoir atteindre plus facilement la Terre Sainte[2]. Après avoir traversé l'Asie Mineure au milieu de dangers de toute sorte, ils atteignirent enfin le territoire musulman et se reposèrent quelques jours à Laodicée[3]. Là, ils trouvèrent des pèlerins qui revenaient de Jérusalem après avoir subi des vexations et des attaques de la part des musulmans ; ils leur annoncèrent que la route était interceptée et essayèrent de les dissuader de continuer leur voyage[4]. Malgré ces avis la troupe des pèlerins se remit en route. A Tripoli, ils coururent un grand danger et un orage qui éclata à propos mit le trouble parmi les musulmans qui voulaient les arrêter. A Césarée, le 24 mars 1065, ils célébrèrent le Jeudi Saint (Cœna Domini)[5], mais le lendemain ils étaient à une journée de Ramleh lorsqu'ils furent enveloppés subitement par une tribu de Bédouins pillards. Plusieurs pèlerins avaient fait vœu de n'emporter aucune arme : ils furent immédiatement percés de coups et dépouillés de leurs vêtements ; l'évêque d'Utrecht fut laissé pour mort. Ses compagnons, en se défendant à coups de pierres, parvinrent à gagner un portique protégé par un petit mur : au milieu se trouvait une maison dans

1. Lambert de Hersfeld (*M. G. SS.*, V, 168.
2. *Ann. Altah.* (*M. G. SS.*, XX, 815).
3. Id.
4. Id.
5. Id.

laquelle les chrétiens se barricadèrent. Retranchés derrière le mur, les chevaliers parvinrent à repousser la première attaque des Arabes : ils purent même leur arracher des épées et des boucliers et firent des sorties pour les poursuivre. Les ennemis abandonnant l'assaut, commencèrent alors un siège régulier en se succédant sans relâche devant le mur afin de tenir les chrétiens en haleine. Le siège dura du Vendredi Saint au dimanche de Pâques à la troisième heure. A ce moment les chrétiens épuisés songèrent à capituler. Le chef arabe s'élance à cheval dans leur camp après avoir placé à la porte une garde de dix-sept hommes commandée par son fils pour empêcher un pillage immédiat. L'évêque de Bamberg lui offre d'abandonner tous ses bagages s'il consent à laisser passer les chrétiens librement. Le barbare répond que des vaincus n'ont pas à dicter des conditions et se jetant brutalement sur Günther, il s'écrie que les vainqueurs mangeront la chair des chrétiens et boiront leur sang. Mais l'évêque a bientôt fait de se dégager après avoir renversé son adversaire d'un coup de poing. Les chrétiens s'emparent des Arabes et leur lient les mains, puis courant au mur, ils menacent de couper la tête de leurs otages si le combat ne cesse pas. A ce moment une intervention inattendue changea la face des choses. Les chrétiens blessés dans la première rencontre avaient pu se traîner jusqu'à Ramleh et prévenir l'émir qui arrivait avec des troupes régulières. La seule nouvelle de son approche suffit à disperser les Bédouins ; l'émir reçut avec reconnaissance les prisonniers des chrétiens et les remercia d'avoir débarrassé le pays de ces chefs dangereux qui furent envoyés « au roi de Babylone ». En retour il leur donna une escorte pour les conduire à Jérusalem [1]. Le pèlerinage se poursuivit alors sans

1. Lambert de Gersfeld (*M. G. SS.*, V, 169).

difficulté : au retour le chef de l'expédition, Günther, mourut en Hongrie, le 23 juillet 1065[1].

Ces expéditions ne sont pas encore des croisades : elles ne diffèrent des pèlerinages ordinaires que par le nombre de ceux qui y participent ; elles n'en tiennent pas moins une place importante dans l'histoire des origines de la croisade. Non seulement elles ont rendu familières aux Occidentaux les étapes de la route de Palestine et servi à déterminer les itinéraires qui seront plus tard ceux des croisades, mais elles ont contribué à entretenir en Europe l'enthousiasme pour la Terre Sainte et le culte du Saint-Sépulcre. C'est à cette époque qu'apparaît dans la littérature populaire la légende du pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem. Comme l'a montré Gaston Paris[2], le poème du voyage de Charlemagne est antérieur aux croisades et il renferme à côté de détails purement fabuleux un certain nombre de souvenirs historiques du protectorat exercé par Charlemagne et des établissements qu'il a fondés en Terre Sainte[3]. Mais ce voyage de Charlemagne et de ses douze pairs n'est encore qu'un pèlerinage pacifique analogue à ceux des xe et xie siècles : dans la Chanson de Roland au contraire apparaît l'idée de la guerre sainte contre l'islam ; comme l'a fait remarquer Gaston Paris dans une de ses dernières études, ce poème ne peut être postérieur à la première croisade, à laquelle il ne fait aucune allusion, mais il contribue à nous éclairer sur l'ardeur nouvelle qui allait entraîner la chrétienté à la conquête de l'Orient[4].

1. *Ann. Altah. maj.* (*M. G. SS.*, XX, 816). Lambert (*Id.*, V, 169). Riant, *Arch. Or. lat.*, I, 53 et suiv.
2. *Romania*, 1880 (IX), p. 16 et suiv.
3. G. Paris, *Romania*, 1880, p. 23.
4. Dans une étude sur la *Tapisserie de Bayeux*, M. Marignan avait cru pouvoir reporter la date de l'apparition de la *Chanson de Roland* après la première croisade. Voy. les arguments décisifs que lui oppose

Enfin l'importance nouvelle prise par les pèlerinages au XI[e] siècle eut pour résultat la restauration des établissements latins détruits sous le règne de Hakem ou des créations nouvelles destinées au service des pèlerins. Saint Étienne, roi de Hongrie (979-1038), fonda à Jérusalem des monastères d'hommes et de femmes auxquels ses dons assurèrent des ressources suffisantes [1]. Dès la fin du X[e] siècle les marchands d'Amalfi mettaient à profit le protectorat dans lequel les tenait l'empire byzantin pour entretenir des relations commerciales avec l'Égypte et la Syrie [2]. La riche famille des Maurus et des Pantaléon, qui tient une place si grande dans l'histoire des rapports artistiques et économiques de l'Italie avec Byzance [3], montra son zèle pour la Terre Sainte en fournissant aux pèlerins l'argent nécessaire à leur voyage et en fondant pour eux des hospices à Antioche et à Jérusalem [4]. Peut-être relevèrent-ils de ses ruines l'établissement de Sainte-Marie Latine et en 1080 ils fondèrent l'hôpital Saint-Jean qui devait être le berceau des Hospitaliers [5]. Tous les pèlerins d'Occident y étaient reçus sans distinction. En outre des aumônes plus ou moins régulières étaient toujours envoyées en Palestine et dès 1083 les nouveaux établissements recevaient des donations de biens-fonds dans le midi de la France, notamment dans le diocèse d'Albi [6]. L'a-

G. PARIS, *Romania*, 1902, p. 404 : la première croisade était impossible sans la *Chanson de Roland*.

1. *Vitae Stephani* (*M. G. SS.*, XI, p. 227 et 235).
2. HEYD, I, 98 et suiv.
3. Voy. ses dons de portes de bronze, fabriquées à Constantinople, aux basiliques italiennes, BERTAUX, *Hist. de l'art dans l'Italie méridionale*.
4. AYMÉ, *Histoire de li Normant* (éd. *Soc. H. de Fr.*, p. 231). — GUILL. DE TYR, XVIII, 4,5.
5. HEYD, I, 105. — DELAVILLE-LEROULX, *Les Hospitaliers en Terre Sainte*, p. 11.
6. *Bib. de l'Ecole des Chartes*, XXV, p. 552.

mour des Occidentaux pour la Terre Sainte avait donc triomphé de toutes les difficultés et leurs relations avec l'Orient devenaient pour eux comme une nécessité religieuse, lorsqu'une nouvelle catastrophe, l'invasion des Turcs, vint tout remettre en question.

§ 5. — Les invasions des Turcs et les origines des croisades.

Ce fut en 1064 que les Seldjoucides, maîtres du califat de Bagdad, commencèrent à menacer les solides frontières de l'empire byzantin. Ils s'attaquèrent d'abord à ses annexes. Ani, la ville principale de l'Arménie byzantine tomba dans leurs mains (6 juillet 1064) et ils purent étendre leurs ravages jusqu'à l'Euphrate. Le prince arménien de Kars, incapable de se défendre, céda son état à l'empire et reçut en échange dans le Taurus cilicien un territoire qui fut l'origine du royaume de Petite-Arménie. En 1068 Alp-Arslan, neveu et successeur de Togrul-bey, passait l'Euphrate et s'emparait de Césarée de Cappadoce, une des grandes métropoles ecclésiastiques de l'empire : les barbares pillaient l'église de Saint-Basile et profanaient le tombeau du saint. Au même moment les Turcs attaquaient les possessions des Fatimites : le kharismien Ansiz-ibn-Abik s'emparait de Jérusalem en 1070, massacrait trois mille musulmans, mais épargnait les chrétiens défendus par les murailles de leur quartier. Un des meilleurs généraux de Constantinople, Romain Diogène, proclamé empereur en 1067, tenta d'arrêter l'invasion par un effort considérable. Mais sa magnifique armée de 100.000 hommes, dont une division était commandée par le Français Roussel de Bailleul, fut entièrement détruite à la bataille de Mantzikert; Romain lui-même fut fait prisonnier et

l'Asie Mineure livrée sans défense à l'invasion (1071). Elle devint le sultanat de Roum dont la capitale fut établie à Iconium, pendant qu'un des fils d'Alp-Arslan s'emparait de Jérusalem (1078). Les Turcs furent bientôt les maîtres de l'Orient tout entier : leurs émirs s'établirent à Nicée et à Cyzique en 1081. En 1084, la grande ville d'Antioche redevenue chrétienne depuis les temps de Nicéphore Phocas, était prise. En 1092, ils pénétraient à Smyrne, Clazomène, Chio, Lesbos, Samos, Rhodes. Une à une les métropoles asiatiques, illustrées par les souvenirs dès l'âge apostolique ou des grands docteurs de l'Église, tombaient aux mains des musulmans.

Les Occidentaux ne pouvaient rester indifférents à cette catastrophe qui menaçait d'emporter l'empire byzantin et marquait une nouvelle offensive de l'islam contre la chrétienté. Non seulement la sécurité des pèlerinages en Terre Sainte était compromise, mais l'existence même du Saint-Sépulcre et des établissements latins de Jérusalem pouvait paraître remise en question. Enfin la destruction des églises d'Asie Mineure était pour tous les chrétiens un sujet de crainte et d'humiliation. Il semble donc que dès les premiers désastres l'idée d'une expédition au secours de Constantinople et de Jérusalem soit née en Occident.

Cette idée fut d'ailleurs provoquée par les empereurs byzantins eux-mêmes. En 1073, Michel VII écrivit dans ce sens au pape Grégoire VII[1], en lui promettant la réunion de l'église grecque au Saint-Siège. Le pape accueillit d'abord favorablement cette invitation. Dans une lettre datée du 2 février 1074, il exhorte Guillaume comte de Bourgogne à aller défendre Constantinople

1. La lettre est connue d'après la réponse de Grégoire VII (9 juillet 1073), *Ep.* I, 18, *P. L.*, CXLVIII, 300.

menacée par les infidèles[1]. Le 1er mars dans une encyclique adressée à tous les fidèles, il leur annonce le danger que court « l'empire chrétien » et leur demande de lui faire connaître par des ambassades les résolutions qu'ils auront prises[2]. Le pape reçut immédiatement des propositions de secours, car dans sa lettre à Guillaume VI, comte de Poitiers, il le remercie de ses offres : le bruit d'une victoire sur les Turcs a fait ajourner l'expédition[3]. Au contraire dans la lettre adressée à Henri, roi des Romains (7 décembre), respire un nouvel enthousiasme pour la guerre sainte : il annonce qu'Italiens et ultramontains ont répondu à ses demandes et qu'il est prêt à marcher en personne à la tête d'une armée de 50.000 hommes pour délivrer l'Orient et le Saint-Sépulcre en faisant rentrer dans l'unité chrétienne les églises dissidentes ; avant son départ il confie à Henri IV la défense de l'Église romaine[4].

Ainsi le pape Grégoire VII, dont les conceptions politiques ou religieuses sont si remarquables par leur netteté, a vu clairement l'intérêt qu'avait l'Occident à s'opposer aux progrès de l'islam et à la ruine éventuelle de l'empire byzantin. Sans doute l'expédition qu'il méditait n'avait pas tous les caractères d'une croisade. Il est moins question dans ses lettres de la conquête du Saint-Sépulcre que de la défense de Constantinople et de la réunion des églises dissidentes ; aucune indulgence spéciale n'est promise aux fidèles qui prendront les armes. Malgré ces différences, les lettres de Grégoire VII n'en exposent pas moins le premier plan de

1. *P. L.*, CXLVIII, 325. Sur ces lettres et leur authenticité, voy. RIANT, *Arch. de l'Orient latin*, I, p. 56.

2. *P. L.*, CXLVIII, 329.

3. *P. L.*, CXLVIII, 360.

4. *P. L.*, CXLVIII, 386. Les autres lettres sont regardées par RIANT comme douteuses (*P. L.*, CXLVIII, 390. JAFFÉ, *Monum. Gregoriana*, p. 532).

guerre sainte qui ait été conçu en Occident. Au milieu de la diversité et de la division qui caractérisent le monde féodal du XIe siècle, le pape a gardé seul la conscience de l'unité chrétienne et des intérêts communs à tous les fidèles. En face des dangers que présentent les agressions musulmanes, non seulement en Orient, mais en Sicile et en Espagne, il veut constituer une force capable de sauver la chrétienté et il voit dans la réunion des églises dissidentes la condition nécessaire à une entente générale de toutes les puissances chrétiennes. Les circonstances empêchèrent le pape de réaliser cette grande idée : Grégoire VII fut bientôt engagé dans la querelle des investitures (1076) et dans l'alliance des Normands d'Italie, ennemis de l'empire byzantin. Nicéphore Botaniatès (1078-1081) et Alexis Comnène se montrèrent hostiles à la réunion des deux églises. Cependant l'idée d'une intervention des Occidentaux n'était pas perdue et un fait passé longtemps inaperçu semble témoigner qu'elle entrait toujours dans les plans du gouvernement de Constantinople. En 1083 Euthymius, patriarche de Jérusalem, qui se trouvait alors dans l'empire byzantin, fut chargé par Alexis Comnène d'aller négocier la paix à Thessalonique avec Bohémond, prince de Tarente, qui avait envahi le territoire impérial[1]. Le choix de ce messager est significatif et l'on peut penser que parmi les arguments destinés à entraîner le consentement des Normands, celui de la situation de Jérusalem et de la défense commune de la chrétienté devait peser d'un certain poids[2]. Il est donc permis d'affirmer qu'en 1088, au moment de l'avènement d'Urbain II, l'idée de la guerre sainte de

1. Le fait est connu par le typicon d'un monastère de Philippopoli qui porte la souscription d'Euthymios. Voy. *Byzant. Zeitschrift*, II, 306.
2. On ne s'expliquerait pas autrement que l'empereur eût choisi pour négociateur un prélat étranger à son empire.

tous les chrétiens contre les musulmans flottait pour ainsi dire dans l'air. Le danger immédiat des Turcs poussa Grégoire VII à la formuler le premier, mais elle est en réalité l'expression spontanée de l'enthousiasme pour la Terre Sainte que deux siècles de pèlerinages ininterrompus et les souvenirs de la grandeur de Charlemagne avaient imprimé dans le cœur des chrétiens d'Occident. Si l'on méconnaît la valeur de ce passé, il est impossible de s'expliquer la genèse des croisades.

CHAPITRE IV

LA PREMIÈRE CROISADE ET LA FONDATION DES ÉTATS LATINS D'ORIENT

(1095-1130)

§ 1. — L'initiative de la croisade.

Il était réservé au pape français Urbain II, deuxième successeur de Grégoire VII, de réaliser des projets

BIBLIOGRAPHIE. — Sources : 1° *Récits originaux* : Anon. *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum* (l'auteur paraît être un Normand de l'Italie méridionale qui a suivi Bohémond, puis Raimond de Saint-Gilles ; son récit a le caractère d'un journal de route), éd. LE BAS, — *Hist. Occ. Crois.*, III, 121-163, sous le faux titre de *Tudebodus abbreviatus* et HAGENMEYER. Heidelberg, 1890. — Raimond d'Aguilers (chanoine du Puy, a suivi l'armée de Raimond de Saint-Gilles), éd. *Hist. Occid. Crois.*, III, 235-309. — Foucher de Chartres (a suivi Robert Courte-Heuse, puis est devenu chapelain de Baudouin d'Édesse auquel il est resté attaché), éd. *Hist. Occid. Crois.*, III, 311-485.

2° *Récits indirects* (composés d'après des récits de témoins oculaires ou d'après des narrations originales dont plusieurs ont disparu). Anne Comnène, *L'Alexiade*, histoire du règne de son père Alexis Comnène, écrite vers 1137-40 (point de vue de la cour de Constantinople), éd. REIFFERSCHEID. Leipzig, 1884, in-8°. — Raoul de Caen (né vers 1080, est allé en Palestine en 1107, attaché à l'armée de Tancrède) : *Gesta Tancredi* (1099-1105), éd. *Hist. Occ. Crois.*, III, 537-601. — Pierre Tudebode prêtre de Civray en Poitou ; son ouvrage est un plagiat des *Gesta Francorum*, éd. *Hist. Occ.*, III, p. 1-117. — Albert d'Aix-la-Chapelle, mort vers 1120, chanoine de l'église d'Aix, *Historia hierosolymitana* (1095-1121) (Sybel regardait cet ouvrage comme un véritable roman ; au contraire KUGLER, *Albert von Aachen*, Stuttgart, 1885, a montré qu'il s'était servi de chroniques lorraines originales aujourd'hui perdues ; il met Godefroi de Bouillon au premier plan), éd. *Hist. Occ.*

dont il fut peut-être le dépositaire. Mais, avant d'apercevoir clairement d'où est partie l'initiative de la croi-

Crois., IV, 265-713. — Robert le Moine (de Saint-Remy de Reins) : son ouvrage écrit après 1118 est une compilation qui a eu une grande autorité au moyen âge, ed. *Hist. Crois.*, III, 717. — BAUDRI DE BOURGUEIL, archevêque de Dol † 1130, a eu pour principale source les *Gesta Francorum*, éd. *Hist. Occ. Crois.*, IV, 1-111. — Guibert de Nogent † 1124, dépend de la même source qu'il a mise en beau langage, éd. *Hist. Occ. Crois.*, IV, 115-263. — L'ouvrage de Guillaume de Tyr n'a pas pour la première croisade la valeur d'un document original. — Ekkehard, d'Urrach † 125, *Hierosolymita* (extrait de sa *chronique universelle*. Témoin oculaire de la croisade de 1101), éd. *Hist. Occ. Crois.*, V, 1-40. — Caffaro, 1080-1166 (patricien de Gênes, rédacteur des *Annales Genuenses*, 1099-1163), éd. *M. G. SS.*, XVIII, 11-356 (participation des Génois à la croisade).

3° *Récits orientaux* (il n'existe pas de récits orientaux contemporains de la première croisade ; la plupart se trouvent dans des Chroniques composées à la fin du XII[e] ou au XIII siècle) : Mathieu d'Édesse, *Chronique arménienne* de 963 à 1129 continuée jusqu'à 1162. Extraits de DULAURIER, *Documents arméniens*, I, 1-150. — Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1169-1199), dit Michel le Grand : Chronique Syriaque jusqu'en 1199, éd. et traduct. CHABOT, Paris, 1900. — Aboul Féda (XIV[e] s.), Chronique. Extr. *Hist. Or. Crois.*, I, 1-165. — Ibn-el-Athir (1160-1233) de Mossoul : *Histoire des Atabeks de Mossoul*. Extr. *Hist. or. Crois.*, I, 198-744 et trad. franc. — Kemal-ed-Din (1192-1262), *Histoire d'Alep de 1098 à 1146*. Extr. *Hist. or. Crois.*, III, 577-690, trad. franç. BLOCHET, *R. Or. lat.*, III, IV, V. — *Vie d'Ousama-ibn-Mounkidh* (1095-1188), ed. DERENBOURG (*Publications de l'École des langues orientales*, II) et trad. franc., *R. Or. Lat.*, II. — Makrizi † 1441, *Histoire d'Égypte*, trad. BLOCHET, *R. Or. Lat.*, VI et suiv.

4° *Lettres*. Lettres d'Urbain II (*P. L.*, t. CLI). Lettres des chefs de la croisade en Occident et surtout d'Étienne comte de Blois et d'Anselme de Ribemont. Édition d'ensemble : HAGENMEYER, *Epistulae et chartae ad historiam primi belli sacri spectantes...* Innsbrück, 1901 (reduit au chiffre de 23 le nombre des documents authentiques). — Voy. aussi l'analyse critique de RIANT, *Arch. or. lat.*, I. — Sur la lettre d'Alexis Comnène au comte de Flandre, voy. plus loin.

5° *Œuvres poétiques*. La première croisade a donné naissance à un certain nombre d'œuvres épiques dont la plus remarquable est la *Chanson d'Antioche*, œuvre du trouvère artésien Richard le Pèlerin et connue seulement par un remaniement de Graindor de Douai (fin du XII[e] siècle), éd. P. PARIS, 1848, 2 vol.

Monographies. — HAGENMEYER, *Chronologie de la première croisade*. Paris, 1902, et *Rev. Or. lat.*, VI et suiv. (a détermine toutes les dates et donné toutes les références par ordre chronologique).

SYBEL, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, 1[e] éd. 1841 ; 2[e] éd. Dusseldorf, 1881 (premier travail veritablement critique, fait d'après les historiens originaux). — RÖHRICHT, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*. Innsbruck, 1901. — CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*. Paris, 1900.

DOM RUINART, *Vita B. Urbani II* (*P. CLI.*, I.). — PAULOT, *Un pape*

sade, il faut d'abord se dégager des documents apocryphes et des légendes qui ont longtemps obscurci la vérité.

Sans rouvrir un débat dont l'étude comporte déjà une bibliographie abondante[1], il est nécessaire d'éclaircir d'abord la difficulté que soulève la lettre écrite par Alexis Comnène au comte de Flandre pour exciter les chevaliers d'Occident à lui porter secours. Cette lettre, dont le texte grec est inconnu, a été résumée par Guibert de Nogent[2] et Hugue de Fleury[3]. L'*Historia hierosolymitana* de Robert de Reims en donne dans plusieurs manuscrits la traduction latine[4]. L'empereur y exhorte les chevaliers flamands à venir défendre Constantinople contre les Turcs et les Petchénègues ; il montre les progrès des infidèles en Orient, leurs ravages cruels, leur haine contre les églises qu'ils transforment en écuries. Pour lui, il préfère soumettre Constantinople aux Latins plutôt que d'y voir dominer des païens. Tout doit attirer les Occidentaux dans cette ville, les reliques insignes qu'elle possède, ses trésors, supérieurs à ceux du monde entier et même la beauté

français, Urbain II. Paris, 1903. — CRÉGUT, *Le concile de Clermont et la première croisade.* Clermont, 1895. — W. NORDEN, *Das Pappstum und Byzanz.* Berlin, 1903, p. 46 et suiv.

HAGENMEYER, *Peter der Eremit.* Leipzig, 1879 (trad. F. RAYNAUD, *Le vrai et le faux sur Pierre l'Ermite.* Paris, 1879).

Godefroi de Bouillon et les croisades (Collection de chroniques belges inédites. VII, 2, append. I). — GINDLER, *Graf Balduin I von Edessa.* Halle, 1901.

1. Principaux travaux : RIANT, *Alexii Comneni... ad Robertum I. Flandrensem comitem epistola spuria.* Genève, 1879 (conclusions combattues par P. PARIS. *Revue critique*, 1879). — WASILJEWSKI, *Journal du ministère de l'Inst. pub. russe*, 1880, t. 207, p. 223-261. — HAGENMEYER, *Der Brief des kaisers Alexios... Byz. Zeit.*, VI, 1897. — RIANT, *Arch. de l'Orient latin*, I, p. 71-89. — CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène.* Appendice.

2. *Hist. Occid. des Crois.*, IV, p. 131.

3. *De modernis regibus Francorum* (*M. G. SS.*, IX, 392).

4. Le texte ne se trouve que dans l'édition princeps de ROBERT, Cologne, 1470, *P. L.*, CLIV, 466.

pectio 155

des femmes grecques[1]. Après avoir rétabli la puissance chrétienne en Orient, ils iront conquérir le Saint-Sépulcre et gagneront ainsi le royaume du ciel.

A côté d'une description exacte des périls de l'empire cette lettre renferme des détails si étranges et si peu conformes aux habitudes de la chancellerie byzantine, qu'ils suffisent à en infirmer l'authenticité. En fait il est exact que le comte Robert de Flandre ait eu des rapports avec Alexis Comnène. Au retour d'un pèlerinage à Jérusalem en 1087 il prêta serment de fidélité à l'empereur « à la manière des Français » et s'engagea à enrôler pour lui en Flandre 500 chevaliers[2]. A ce moment les Grecs venaient d'être battus par les Petchénègues à Dristra et la cavalerie faisait défaut à l'armée impériale[3]. Il est possible, suivant l'hypothèse de M. Chalandon, qu'une fois revenu en Flandre, Robert ait oublié sa promesse : Alexis lui aurait envoyé alors une ambassade et une lettre, mais bien différente certainement du texte qui nous est parvenu[4]. Quant à ce document apocryphe, il aurait été composé, peut-être à l'aide de la lettre authentique, au moment du siège d'Antioche, en 1098, pour demander des renforts en Occident[5]. La lettre d'Alexis n'a donc rien à voir avec les origines de la croisade.

D'après une autre théorie qui n'a en sa faveur que l'aveuglement avec lequel les historiens l'ont acceptée longtemps sans contrôle, l'initiative de la croisade appartiendrait à un ascète picard, Pierre l'Ermite, qui serait venu trouver le pape de la part du patriarche de

1. Ce dernier détail ainsi que celui des églises changées en écuries ne se trouvent que dans Guibert.

2. ANNE COMNÈNE, *Alex.*, VII, 4. — JEAN D'YPRES, *M. G. SS.*, XXV, 784.

3. CHALANDON, p. 325 et suiv.

4. ID.

5. Telle est l'hypothèse de RIANT. D'après HAGENMEYER le faux aurait été fabriqué en Flandre avant la croisade pour entrainer les chevaliers.

Jérusalem et, après lui avoir dépeint la situation lamentable des chrétiens de Palestine, aurait reçu de lui la mission de prêcher la croisade. En réalité aucun document vraiment contemporain de la première croisade, ni les chroniqueurs, ni les correspondances ne mentionnent cette intervention. Tudebode, Foucher de Chartres, Raoul de Caen et même Guibert de Nogent et Ordéric Vital parlent des prédications de Pierre l'Ermite sans dire un seul mot de son pèlerinage à Jérusalem. Anne Comnène, qui semble n'avoir commencé à écrire qu'après la mort de l'empereur Jean (1143) et ne connaissait que par des récits les faits de la première croisade, dit seulement que Pierre, à la suite des maux qu'il eut à souffrir de la part des Turcs, dut renoncer à accomplir le pèlerinage de Jérusalem et qu'il se résolut alors à prêcher la croisade [1]. C'est seulement au milieu du XIIe siècle que se forme la légende de Pierre l'Ermite. L'« Historia belli sacri » rédigée vers 1131 raconte qu'après s'être endormi dans une église de Jérusalem, il vit en songe le Christ qui lui ordonna de se rendre auprès du pape et de prêcher la croisade [2]. Pierre tient surtout une grande place dans le récit d'Albert d'Aix qui essaye visiblement d'attribuer aux ascètes tout le mérite de la croisade [3]; à la vision s'ajoute une lettre du patriarche de Jérusalem au pape. Ce récit figure alors avec des variantes dans les chroniques postérieures. Dans Guillaume de Tyr la vision n'a lieu qu'après la remise des lettres du patriarche. Désormais Pierre l'Ermite sera considéré comme le principal instigateur de la croisade [4]. En fait il est loin d'avoir eu ce rôle éminent; il fut seule-

1. *Alex.*, X, 8.
2. *Hist. Occid. des Crois.*, III, 169 (continuat. de Tudebode).
3. Albert d'Aix, *Historia hieros.*, I, 2, *M. G. SS.* — Cf. *la chanson d'Antioche* (début du XIIe s.), v. 170 suiv. (éd. P. Paris, I, p. 13).
4. Sur la légende de Pierre l'Ermite voy. Sybel, *op. cit.* — Hagenmeyer,

ment un des nombreux prédicateurs que souleva l'appel d'Urbain II et, plus tard, un des chefs de la croisade populaire. Sa réputation ne semble pas avoir dépassé un cercle assez restreint : elle apparaît dans le nord de la France et en Allemagne, mais ni les Anglais ni les Italiens ne la connaissent.

C'est en réalité au pape Urbain II, et à lui seul, qu'appartient l'initiative de la prédication de la croisade. « Le « pape Urbain II, écrit Foucher de Chartres, gouver- « nait la ville de Rome; remarquable tant par sa vie « que par son caractère, il fit ses efforts pour élever « sans cesse la situation de la Sainte Église et pour « agir en tout avec autant de sagesse que de courage. « Mais à la vue des dommages énormes que tous, « clercs ou peuple, causaient à la foi chrétienne et des « guerres incessantes qui divisaient les princes de la « terre..., à la nouvelle que les provinces de la Ro- « manie[1] avaient été conquises par les Turcs sur les « chrétiens et réduites brutalement en servitude, tou- « ché de compassion et poussé par l'amour de Dieu, « il franchit les montagnes et descendit en Gaule[2]. » Les « Gesta Francorum » où l'on trouve le même développement, ajoutent aux motifs qui font agir le pape la nouvelle que le Saint-Sépulcre et les Lieux Saints ont été profanés par les Turcs[3]. Le désir de mettre fin par une diversion en Orient aux désordres et aux violences qui accablaient la chrétienté et de délivrer les provinces orientales tombées sous le joug des Turcs,

Peter der Heremite. Leipzig, 1879 (trad. franç. : Furcy Raynaud, *Le vrai et le faux sur Pierre l'Ermite*. Paris, 1883). — Riant, *Arch. Or. lat.*, I, 94. — Kugler qui regarde Albert d'Aix comme la source fondamentale de la première croisade combat, naturellement, les conclusions d'Hagenmeyer: *Albert von Aachen*. Stuttgart, 1885.

1. Le terme de *Romanie* est employé au moyen âge aussi bien par les Occidentaux que par les Grecs pour désigner l'empire byzantin.

2. Foucher I, *Hist. Occid. Crois.*, III, 321.

3. Gesta Francorum, *Hist. occid. Crois.*, III, 123.

telles sont donc, d'après les contemporains, les raisons qui ont déterminé Urbain II à convoquer le concile de Clermont. En fournissant une carrière infinie à l'humeur batailleuse des princes et des chevaliers d'Occident, la croisade pouvait réussir où la trêve de Dieu avait échoué; d'autre part le pape abandonne momentanément l'idée de réunir les églises orientales et se préoccupe d'abord de les délivrer. Avec une largeur de vues admirable et appuyé sur le seul prestige de son autorité religieuse, Urbain II va accomplir ce prodige, de réunir dans une entreprise commune des peuples de toutes les provinces de l'Europe que leurs langues, leurs habitudes nationales, leurs intérêts divergents tendaient à éloigner les uns des autres.

Cette initiative du pape a-t-elle été sollicitée par Alexis Comnène? L'empire byzantin a-t-il vraiment fait appel aux secours de l'Occident? Il est certain qu'à plusieurs reprises Alexis, suivant en cela une tradition constante, a cherché à enrôler des Occidentaux dans son armée. Des demandes ont été adressées à cet effet au comte de Flandre[1] et au pape. En 1091, l'empereur attendait une armée qui devait venir de Rome afin de l'aider contre les Petchénègues[2]. En 1094, à la veille de la croisade, si l'on en croit l'auteur contemporain Bernold, en général bien informé, des ambassadeurs de Constantinople parurent au concile que le pape tenait à Plaisance et supplièrent Urbain II et tous les chrétiens « de leur accorder quelque secours contre « les païens pour la défense de la Sainte Église... » Le pape excita les fidèles à prendre les armes et beaucoup s'engagèrent par serment à prêter leur appui à l'empereur[3]. Il est donc certain qu'Alexis Comnène a de-

1. Voy. plus haut.
2. ANNE COMNÈNE, *Alex.*, VIII, 5.
3. BERNOLD, *M. G. S. S.*, V, 450; voy. les observations de CHALANDON,

mandé au pape de favoriser l'enrôlement des auxiliaires qu'il voulait recruter en Occident, mais de là à mettre en mouvement les grandes armées de chevaliers qui, quelques années plus tard, se dirigèrent vers Constantinople, il y a loin. Il est probable que ces demandes répétées de secours ont dû agir sur l'esprit d'Urbain et lui inspirer l'idée d'un appel général à tout l'Occident ; le succès obtenu par ses exhortations au concile de Plaisance a pu lever ses dernières hésitations, mais en provoquant la croisade, le pape ne répondait nullement à un désir exprimé par Alexis Comnène ; il agissait de son propre mouvement et n'avait en vue que le bien de la chrétienté et le salut des églises orientales.

§ 2. — Les préparatifs de la croisade.

Sa résolution prise, Urbain II résolut de passer en France afin d'y tenir un concile. L'assemblée de Plaisance avait eu lieu du 1er au 7 mars 1095. Le 15 juin le pape se trouvait à Verceil[1] ; il traversait les Alpes dans le courant de juillet et le 15 août il était reçu au Puy par l'évêque Adhémar de Monteil et, après avoir hésité entre plusieurs endroits, Vézelay ou le Puy, il se décida à convoquer un concile à Clermont pour l'octave de la Saint-Martin (18 novembre)[2]. Dans l'intervalle Urbain II parcourut le midi et l'est de la France. Son séjour est mentionné à la Chaise-Dieu (18 août), à Romans (23 août), à Saint-Gilles (1er septembre), à Lyon,

p. 129 et 155, qui diminue un peu trop l'importance du témoignage de Bernold. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les historiens originaux de la croisade, personnages de second ordre, ne soient pas au courant de ces négociations.

1. Hagenmeyer, *Chronol.* (7).

2. Hagenmeyer, *Chronol.* (8). Guill. de Tyr, I, 14. Lettre de convocation adressée à Lambert, év. d'Arras, *P. L.*, CLI, 422.

Cluny, à Mâcon, à Autun dans le courant d'octobre[1]; il dut au cours de ces voyages préparer le triomphe que l'idée de la croisade devait obtenir à Clermont. Du 18 au 28 novembre 1095[2], une véritable multitude vint camper dans la plaine qui s'étendait en dehors des murailles, à l'est de Clermont[3]. Quatorze archevêques, deux cent cinquante évêques, quatre cents abbés assistaient au concile dans lequel l'excommunication fut prononcée contre le roi de France Philippe Ier, qui fut sommé de répudier Bertrade. Le 27 novembre[4], le concile terminé, le pape s'adressa lui-même à la foule des clercs et des chevaliers et l'exhorta à prendre les armes pour aller délivrer le Saint-Sépulcre et les chrétiens d'Orient[5]. Ses paroles soulevèrent l'enthousiasme des fidèles qui aux cris de : « Dieu le veut ! » se précipitèrent vers lui pour le prier de consacrer leur vœu d'aller en Palestine ; Adhémar de Monteil, un des premiers, s'agenouilla devant le pape et prit cet engagement ; plusieurs milliers de chevaliers suivirent cet exemple, et tous fixèrent sur leur épaule une croix d'étoffe rouge qui fut désormais le signe de la croisade[6]. En même temps furent déterminées les conditions dans lesquelles allait avoir lieu la guerre sainte, pour laquelle aucun précédent n'existait. A ceux qui prenaient la croix l'Église remettait les pénitences qu'ils devaient subir pour la rémission de leurs péchés[7]. Des précautions étaient prises cependant contre un enthou-

1. Crégut, *op. cit.*
2. Hagenmeyer, *Chronol.* (9).
3. Crégut, p. 123, exactement entre la place Delille actuelle, Montferrand et le quartier de la gare.
4. Hagenmeyer, d'après Robert le Moine, *Hist. Occid. des Crois.*, III, 727-730.
5. Le texte authentique du discours du pape n'existe plus. Voir les essais de restitution de Crégut.
6. Foucher de Chartres, Robert le Moine, Guibert de Nogent, Baudri de Dol, *Hist. Occid. des Crois.*, III, 321, 727-730: IV, 12-16, 137-140.
7. Riant, *Arch. Or. lat.*, I, p. 115, *P. L.*, CXLII, 717.

siasme irréfléchi; les moines ne devaient pas faire de vœu sans le consentement de l'évêque ou de l'abbé; les simples fidèles devaient prendre conseil des clercs et des réserves étaient faites pour les jeunes gens et les femmes mariées [1]. Le vœu une fois prononcé était irrémissible; sa violation entraînait l'excommunication [2]. Pendant leur absence les biens des croisés devaient être placés sous la protection de l'Église; dans chaque diocèse l'évêque en prenait la tutelle et il lui était enjoint de veiller à ce qu'à leur retour, les croisés en fussent remis en paisible possession [3]. Cette législation créée en 1095 fut désormais de règle dans toutes les croisades.

Avant la séparation du concile le pape envoya des lettres synodales à tous les évêques de la chrétienté qui n'avaient pu y assister [4]. L'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, qui avait déjà fait le pèlerinage de Jérusalem, fut désigné par Urbain II pour être le légat du Saint-Siège et son représentant à la croisade [5]. La date du 15 août 1096 fut fixée pour le départ et Constantinople choisie comme point de concentration de toutes les bandes de croisés [6]. Bientôt une grande activité se manifesta dans toute la France et se propagea dans tout l'Occident. Par les lettres qu'il adressait dans toutes les directions [7], par les assemblées et les conciles provinciaux qu'il présidait en personne, à Limoges (novembre 1095 — janvier 1096), à Angers (février 1096), à Tours (mars 1096), à Nîmes (juillet 1096), à Pavie (septembre 1096), enfin à Rome au palais de

1. Règlement de Pavie (19 septembre 1096). HAGENMEYER, *Chronol.* (72). *P. L.*, CLI, 483.
2. ORDÉRIC VITAL, X, 2.
3. MANSI, XVIII, 31,
4. O. VITAL, IX, 3.
5. HAGENMEYER, *Chronol*, (10). — RIANT, *Arch. Or. lat.*, I, p. 220.
6. ID. — (65).
7. *Lettre aux Flamands*. RIANT, *Arch. Or. lat.*, I, p. 220.

Latran (janvier 1097)[1], le pape tenait en haleine le zèle des fidèles. Des prédicateurs populaires commencèrent avec l'assentiment du pape à prêcher la croisade, Pierre l'Ermite dans le Berry[2], Robert d'Arbrissel en Anjou[3]. Enfin des armées s'organisèrent sous le commandement des plus puissants barons. Avant même la séparation de l'assemblée de Clermont, Raimond de Saint-Gilles, célèbre par son dévouement à l'Église, faisait informer le pape de son dessein de prendre la croix[4]. Le 11 février 1096 une assemblée fut tenue à Paris en présence du roi Philippe, dont le frère, Hugues comte de Vermandois, fut choisi comme chef par les seigneurs français[5]. Au mois de septembre de la même année les Génois recevaient du pape l'invitation de mettre leurs forces maritimes au service de la croisade et l'on verra quel rôle prépondérant ils y jouèrent[6]. Aucune précaution ne fut donc négligée pour assurer le succès de l'expédition : au moment où les plus grands souverains de l'Europe excommuniés[7] s'isolaient dans leur abstention, le pape, qui avait réussi à soulever les fidèles, apparaissait comme le véritable chef de la chrétienté et son seul défenseur contre les progrès de l'islam. Il n'est pas indifférent non plus que la première croisade ait été prêchée en France et par un pape français : la France devait être jusqu'à la fin du moyen âge la terre d'élection des croisades et c'est à cette circonstance qu'elle a dû le prestige dont elle a joui si longtemps en Orient.

1. Hagenmeyer, *Chronol.* (14), (18), (23), (53), (72). — Riant, *Arch. Or. lat.*, I, 116.
2. Albert d'Aix, I, 2.
3. *Vie de Robert d'Arbrissel*, par Baudri de Dol (*A. Sanct. Boll.*, III février, 695).
4. Baudri de Dol, *Hist. Occid. Crois.*, IV, 16.
5. Guib. de Nogent, *Hist. Occ. Crois.*, IV, 149.
6. Cafaro, *Hist. Occid. Crois.*, V, 49 : « *ita ut ad deliberandum viam sepulcri Domini cum galeis ad orientales partes irent* ».
7. L'empereur Henri IV, les rois Philippe I et Guillaume le Roux.

§ 3. — La croisade populaire.

Le mouvement dont Urbain II avait pris l'initiative devait aboutir dans sa pensée à une expédition régulière et disciplinée des chevaliers d'Occident en Terre Sainte. Mais l'enthousiasme soulevé par la prédication de la croisade produisit un résultat inattendu. Dans toute la France et dans l'ouest de l'Allemagne des bandes populaires s'organisèrent spontanément pour marcher à la conquête de Jérusalem. « Lorsque les temps furent accomplis, que le Christ avait fixés dans son Évangile, lorsqu'il dit : Qui est avec moi prenne ma croix et me suive [1], le grand mouvement commença en Gaule [2]. » Ce soulèvement qui allait entraîner la chrétienté vers le Sépulcre du Sauveur, n'était-il pas un nouveau miracle? Les hommes de cette époque le croyaient fermement : ils en trouvaient la prophétie dans l'Évangile en donnant un sens littéral aux paroles divines. Les phénomènes naturels, tels qu'une pluie d'étoiles, leur semblaient des signes manifestes de la volonté divine [3]. D'autre part chez tous ces paysans courbés sur la glèbe et qu'une mauvaise récolte ou des brigandages incessants exposaient souvent aux horreurs de la famine, l'appel du pape fit naître un immense espoir. Beaucoup, dans leur simplicité, confondaient la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste; la croisade était pour eux l'inconnu, la certitude d'une vie meilleure : ils s'y précipitèrent avec un élan irrésistible. « Les Français souffraient alors de la famine; de mauvaises récoltes

1. *Luc*, IX, 23.
2. *Gesta Francor. Hist. Occ. Crois.*, III, 121.
3. Lupus Protospathaire, *M. G. SS.*, V, 51. — O. VITAL (éd. *Soc. H. F.*, II, 462).

survenues coup sur coup avaient fait monter le prix des grains à un taux excessif. Des marchands cupides spéculaient, suivant leur coutume, sur la misère de tous. Il y avait peu de pain et il était cher. Les pauvres y suppléaient en mangeant des racines et des herbes sauvages. Tout à coup le cri de la croisade, retentissant partout en même temps, brisa les serrures et les chaînes qui fermaient les greniers. Les provisions qui étaient hors de prix, alors que personne ne bougeait, se vendirent pour rien quand tout le monde se leva et voulut partir. C'est ce que prouve ce fait vraiment inouï qu'on vit sur un marché sept brebis vendues pour cinq deniers. La famine disparut et fut remplacée par l'abondance. Comme chacun s'empressait de prendre le chemin de Dieu, on se hâtait de convertir en numéraire tout ce qui ne pouvait pas servir en voyage; le prix de la vente était fixé non par le vendeur mais par l'acheteur. Fait singulier et merveilleux, on voyait à la fois tout le monde acheter cher et tout le monde vendre à bas prix. Ce qui coûtait fort cher c'étaient les objets nécessaires à la route. mais le reste était vendu pour rien[2]... » Des femmes, des enfants, des vieillards partaient avec l'espoir de subir le martyre dans les prisons des Sarrasins et de gagner le ciel. « Rien de plus touchant que de voir ces pauvres croisés ferrer leurs bœufs comme des chevaux, les atteler à une charrette à deux roues sur laquelle ils mettaient leurs pauvres bagages et leurs petits enfants. A tous les châteaux, à toutes les villes qu'ils apercevaient sur le chemin, ceux-ci, tendant leurs mains, demandaient si ce n'était pas encore là cette Jérusalem vers laquelle on se dirigeait[2]. »

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la clôture

1. Guib. de Nogent, II, 3.
2. *Id.*

du concile de Clermont que plusieurs de ces bandes avaient déjà pris le chemin de l'Orient. Quelques-unes mêlant à leur enthousiasme pour le Saint-Sépulcre des souvenirs de superstitions païennes, erraient au hasard sans autre guide qu'une chèvre ou une oie, animaux sacrés de la mythologie germanique [1]. Une des plus importantes se forma sous la direction de Pierre l'Ermite dont l'autorité sur les foules paraît avoir été considérable. « Nul mieux que lui ne savait apaiser les discordes et ramener l'entente entre les ennemis les plus irréconciliables. Quelque chose de divin se sentait dans ses moindres mouvements, dans toutes ses paroles; cela allait au point que le peuple arrachait, comme si c'eût été des reliques, les poils du mulet sur lequel il était monté... Il allait nu-pieds, portant sur la peau une tunique de laine, sur les épaules une longue robe à capuchon qui lui descendait jusqu'aux talons et, par-dessus, une cape de bure. Le pain était sa seule nourriture; c'est à peine si l'on pouvait l'obliger quelquefois à manger un peu de poisson. Jamais il ne buvait de vin [2]. » Au même moment un chevalier allemand, Gautier surnommé Sans-Avoir, réunissait une autre troupe dans laquelle se trouvaient seulement huit chevaliers [3]; Guillaume le Chambellan, vicomte de Melun, espèce de géant grossier, conduisait vers l'est en traversant Toul et Nancy une bande de Français et d'Anglais qui dévastait tout le pays sur son passage [4]; quinze mille Franconiens, Souabes ou Lorrains se dirigeaient vers le Danube sous le commandement du prêtre allemand Gottschalk [5]; des Lombards passaient les Alpes et rejoignaient la bande de Gautier; des na-

1. Albert d'Aix, I, 30 « *De superstitione auseris et capellæ* ».
2. Guibert de Nogent, II, 4.
3. Alb. d'Aix, I, 6 (*Hist. Occ. Crois.*, IV, 274).
4. Alb. d'Aix, I, 28.
5. Alb. d'Aix, I, 28. — Ekkehard, *Hierosolym.*, I, 7.

vires apportaient en Flandre des pèlerins anglais qui se joignant à une troupe de Flamands choisissaient pour chef un des seigneurs brigands des bords du Rhin, le comte Emicho [1]. Avec la barbarie que montre la foule dans tous les temps, ces cohues, dirigées par des aventuriers, ravageaient les pays qu'elles traversaient et, sous prétexte de venger le Christ, massacraient les Juifs établis dans les villes allemandes, à Spire, Worms, à Mayence, à Prague. Les évêques de Worms et de Mayence, qui avaient donné asile aux Juifs placés sous leur juridiction, virent leur palais épiscopal emporté d'assaut par les bandes furieuses du comte Emicho [2].

Dès leur arrivée en Hongrie les croisés eurent à subir l'hostilité des habitants exaspérés par les pillages de cette invasion de barbares : ce fut le commencement de leur perte. A Neitra (juin 1096) les bandes conduites par le prêtre allemand Folkmar furent presque entièrement massacrées [3]. Celles de Gautier et de Pierre l'Ermite parvinrent à atteindre l'empire byzantin, non sans avoir été harcelées sans cesse par les populations hongroise et bulgare qui leur causèrent de nombreux dommages. Le premier août 1096 Pierre l'Ermite arrivait à Constantinople : l'empereur Alexis voulut le voir et lui donna le conseil d'attendre l'arrivée de troupes régulières, mais il n'était pas au pouvoir de Pierre de contenir l'impatience des siens qui d'ailleurs, dénués de tout, commençaient à piller Constantinople et allaient jusqu'à enlever les toits de plomb des églises. Au bout de cinq jours l'empereur fut trop heureux de leur faire traverser le Bosphore. Mais l'entrée en

1. Alb. d'Aix, I, 28.
2. Hagenmeyer, *Chronologie* (25) et suiv., d'après les sources juives.
3. *Gesta Franc.*, II, 2. — Guib. de Nogent, *Hist. Occ. Crois.*, IV, 143. — Alb. d'Aix, I, 14.

Asie fut le signal de la débandade : les pèlerins se répandirent dans tous les sens en ravageant le pays. Le 20 septembre 1096 une troupe de Lombards et d'Allemands quitta le camp établi à Civitot et s'en alla piller les environs de Nicée ; repoussée par les Turcs, elle se réfugia dans le château abandonné de Xerigordos où elle soutint un siège de treize jours : le 7 octobre les Turcs occupaient Xerigordos et massacraient sa garnison[1]. Pierre l'Ermite était rentré à Constantinople : la plupart de ses compagnons périrent sous les coups des Turcs ou moururent de faim et de soif[2]. Un secours envoyé par Alexis Comnène à la demande de Pierre l'Ermite, força les Turcs à lever le siège de Civitot et permit aux derniers survivants de cette grande aventure de regagner Constantinople[3].

§ 4. — La croisade des barons.

Pendant ce temps la véritable croisade s'organisait en Occident et au milieu du mois d'août 1096 avaient lieu les premiers départs. Quatre armées principales allaient par des voies différentes opérer leur concentration à Constantinople. Des Lorrains, des Français du nord, des Allemands s'avancèrent par la vallée du Danube sous le commandement de Godefroi de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, et de son frère Baudouin ; leur chef avait suivi dans la querelle des investitures le parti de l'empereur, sans avoir déployé une grande activité pour le soutenir ; retiré dans son château natal, il occupait sa vie à des luttes monotones contre ses voisins. Il semble avoir saisi avec joie l'occasion de mettre fin à cette existence et avant son départ, il engagea son

1. *Gesta Franc.*, II, 4. — Alb. d'Aix, I, 16. — Anne Comnène, X, 6.
2. Alb. d'Aix, I, 18-20. *Gesta Franc.*, II, 8-9.
3. Albert d'Aix, I, 22. — Anne Comnène, X, 6.

château de Bouillon à l'évêque de Liège et vendit ses autres biens patrimoniaux[1]. D'après Anne Comnène, dont le chiffre semble exagéré, il aurait été suivi de 10.000 chevaliers et de 70.000 piétons[2]. Après avoir traversé la Hongrie, non sans difficulté, cette armée arriva devant Constantinople le 23 décembre 1096[3].

Plusieurs bandes de Normands et de Français parties séparément, traversèrent les Alpes, allèrent s'embarquer dans les ports d'Apulie, abordèrent à Dyrrachium et gagnèrent Constantinople par la *via Egnatia.* Hugues de Vermandois, dit Hugues le Grand, frère du roi Philippe I, prince brouillon et vaniteux, Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, qui avant son départ engagea son duché à son frère Guillaume le Roux pour 6.666 livres d'argent, Étienne comte de Blois et de Chartres en étaient les principaux chefs. Le premier, Hugues le Grand débarqua à Dyrrachium; fait prisonnier par le gouverneur de la place qui craignait de mauvais desseins de la part des Occidentaux[4], il fut conduit à Constantinople sous bonne escorte et y arriva vers le mois de novembre 1096[5]. Robert Courte-Heuse, Étienne de Blois et Robert de Flandre le suivirent : à Lucques ils reçurent la bénédiction d'Urbain II[6]; à Rome ils faillirent être maltraités par les partisans de l'antipape Guibert[7]. Ils arrivèrent en Apulie (novembre 1096) déjà épuisés par cette longue route et durent y passer l'hiver : un grand nombre de croisés à bout de souffrances vendirent leurs armes et retournèrent

1. Albert d'Aix, II, 1. — *Gesta episc. Virdun.* (*M. G. SS.*, X, 486). — *Gesta pontif. Leodensium* (Dom Bouquet, *H. F.*, XIII, 605).
2. Anne Comnène, X, 9.
3. *Gesta Franc.*, III, 4.
4. *Gesta Franc.*, III, 3. — Foucher (*H. Occ. des Crois.*, III, 327). Anne Comnène, X, 8.
5. Foucher, p. 327. — Anne Comnène, X, 8.
6. Foucher, p. 329.
7. Foucher, *Hist. Occ. Crois.*, III, 329.

dans leur pays [1]. Ils n'étaient pas cependant au bout de leurs épreuves ; quand ils s'embarquèrent pour l'Épire au printemps de 1097, un navire qui portait quatre cents croisés fit naufrage près de Brindisi et plusieurs de ceux qui se trouvaient sur la rive, terrifiés par cette catastrophe, renoncèrent à l'accomplissement de leur vœu [2]. Pendant leur passage en Bulgarie un grand nombre d'autres se noyèrent dans la traversée d'un fleuve [3]. Enfin au mois de mai 1097 ils atteignaient Constantinople et allaient rejoindre la grande armée des croisés devant Nicée [4].

Les Français du midi avaient pour chef Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence etc... Avant son départ il alla vénérer les reliques de saint Robert au monastère de la Chaise-Dieu [5]. Dans son armée se trouvaient le légat pontifical. Adhémar de Monteil, évêque du Puy et un grand nombre de clercs. Lui-même avait fait vœu de ne jamais revenir dans ses états. Après avoir quitté la Provence au mois d'octobre 1096, il traversa l'Italie du nord et s'engagea dans les vallées longitudinales des Alpes orientales. Son armée eut beaucoup à souffrir en traversant l'Esclavonie et la Dalmatie par un hiver très rigoureux, au milieu de montagnes à travers lesquelles aucun chemin n'était frayé et de populations féroces. Il fallut souvent combattre les Slaves qui harcelaient l'armée en massacrant les traînards [6]. Dans les environs d'Ochrida Adhémar de Monteil fut blessé par les Petchénègues [7]. Enfin le 18 avril 1097 les Provençaux

1. Foucher, *Hist. occ. Crois.*, III, 329.
2. Id., p. 330.
3. Id.
4. Id., p. 351.
5. *Histoire générale du Languedoc*, III (nouv. éd.), p. 491.
6. Raimond d'Aguilers, *Hist. Occ. Crois.*, III, p. 235.
7. Id., p. 237.

arrivaient à Rodosto, surveillés de près et quelquefois molestés par les troupes byzantines, et à la fin de ce mois ils paraissaient devant Constantinople où leur chef les avait précédés [1].

La quatrième armée était formée par les Normands de l'Italie méridionale qui avaient à leur tête Bohémond et Tancrède, l'un fils aîné, l'autre neveu de Robert Guiscard. Tous deux avaient pris part aux expéditions normandes contre l'empire byzantin et, seuls de tous les croisés, avaient la pratique de la diplomatie orientale. En septembre 1096 les Normands, achevant leur conquête de l'Italie méridionale, assiégeaient Amalfi sous le commandement de Roger, comte de Sicile. Les premières bandes de croisés traversaient l'Apulie. A cette nouvelle, Bohémond et Tancrède prirent la croix et leur exemple entraîna un grand nombre de leurs compagnons. Ils furent bientôt à la tête d'une armée de dix mille chevaliers et de vingt mille piétons qui débarquèrent dans les ports d'Épire (novembre 1096). Malgré la discipline que les Normands essayèrent d'abord d'observer, le souvenir de leurs déprédations dans l'empire byzantin était encore trop récent pour qu'il fût possible d'éviter des conflits. Tantôt les habitants du pays refusaient des vivres que les croisés prenaient de force, tantôt ils avaient à soutenir l'attaque de l'armée impériale qu'Alexis avait chargée de les surveiller. Enfin après bien des pourparlers l'armée de Bohémond arriva à Constantinople le 26 avril 1097 et fut transportée de suite en Asie Mineure [2].

Ainsi au mois de mai 1097 la concentration des quatre grandes armées était un fait accompli, mais le passage des croisés dans l'empire byzantin n'avait pas

1. *Hist. Occ. Crois.*, III, 235. — *Gesta Franc.*, VII, 1.
2. *Gesta Francorum*, IV-VII. — *Hist. belli sacri* (*Hist. Occ. Crois.*, III, 177). Albert d'Aix, II, 18.

été sans soulever de graves difficultés et les rapports qu'ils eurent avec Alexis Comnène contribuèrent à engendrer le malentendu irrémédiable qui eut des suites si funestes, et pour Constantinople, et pour l'avenir des conquêtes chrétiennes en Orient. Le passage des bandes de Pierre l'Ermite et de Gautier Sans-Avoir n'avait guère contribué à donner aux Grecs bonne opinion des Occidentaux. Aussi lorsque Alexis apprit l'approche de nouvelles armées, devant ce mouvement qu'il n'avait pas sollicité et dont il ne saisissait peut-être pas le caractère généreux, il résolut d'agir de tout son pouvoir pour préserver son empire d'une ruine totale et tirer profit pour lui-même de l'entreprise des Occidentaux. Dès qu'une armée de croisés avait franchi les frontières de l'empire, des envoyés impériaux venaient trouver ses chefs et leur demandaient de s'abstenir de toute déprédation; en même temps des corps de troupes impériales surveillaient tous les mouvements des croisés et réprimaient toute tentative de pillage. Arrivés à Constantinople, les chefs étaient habilement circonvenus par un mélange savant de présents et de menaces, et mis en demeure de prêter serment de fidélité à l'empereur. Le dessein d'Alexis était de se servir des croisés pour restaurer son pouvoir en Asie Mineure et en Syrie. Godefroi de Bouillon, arrivé le premier à Constantinople avec son armée, refusa de prendre cet engagement : cantonné dans le faubourg de Péra, il résista tout l'hiver aux sollicitations impériales sans accepter même une entrevue avec Alexis, et attendit l'arrivée de Bohémond. Mais c'était précisément cette jonction que l'empereur voulait éviter : le 2 avril 1097 il menaça les croisés de leur couper les vivres. Un conflit se produisit entre eux et l'armée impériale. Une première fois les croisés vinrent brûler la porte des Blachernes, mais un second

engagement fut favorable aux Grecs et Godefroi, après avoir prêté le serment demandé, fut comblé d'honneurs, reçu à la table impériale et transporté en Asie avec ses troupes[1]. Bohémond, dont l'armée arrivait au même moment, fut plus facile à séduire; sur l'invitation d'Alexis il se rendit à Constantinople dès le 1er avril et prêta sans difficulté le serment; il reçut en échange de magnifiques présents et, enhardi par cet accueil, demanda à l'empereur la dignité de grand Domestique qui en eût fait le chef de l'armée impériale : sans lui opposer un refus formel, Alexis sut ajourner sa réponse[2]. Tous les autres chefs, Robert Courte-Heuse, Etienne de Blois, etc... prêtèrent serment sans résistance; plein de mansuétude pour les terribles hôtes qu'il lui fallait subir, Alexis les comblait de présents, leur permettait de parcourir les salles du palais et souffrait même que l'un d'eux au mépris de toute étiquette, s'assît sur le trône impérial[3]. Seul Raimond de Saint-Gilles refusa avec obstination de répondre à la demande de l'empereur. Irrité des dommages que les troupes impériales lui avaient causés à son arrivée, il méditait de mauvais desseins contre Constantinople et protestait « qu'il n'était pas venu pour servir un autre « seigneur que celui pour lequel il avait quitté sa pa- « trie ». Ce ne fut qu'après l'intervention de Bohémond qu'il consentit à jurer de ne rien entreprendre contre la vie et l'honneur de l'empereur, mais il fut impossible de tirer de lui davantage. Alexis ne lui fit que peu de présents[4].

Le premier résultat de l'alliance conclue entre l'empereur et les croisés fut la prise de Nicée après un

1. Chalandon, p. 175 et suiv. Discussion critique des témoignages d'Albert d'Aix et d'Anne Comnène.
2. Chalandon, p. 183 et suiv.
3. Anne Comnène, X, 10.
4. Chalandon, p. 187 et suiv.

siège d'un mois (14 mai-19 juin 1097)[1], mais Alexis, désireux d'empêcher le sac de la ville, négocia secrétement avec les habitants et, au moment où les croisés allaient donner l'assaut, ils virent flotter sur les murs l'étendard impérial ; les troupes grecques pénétrèrent dans la place, dont l'entrée fut interdite aux croisés. Alexis leur distribua le butin conquis sur les Turcs et après une dernière entrevue dans laquelle les chefs renouvelèrent leur serment de fidélité (Raimond de Saint-Gilles et Tancrède restèrent irréductibles), il les laissa s'engager en Asie Mineure tandis que ses troupes profitaient du succès de la prise de Nicée pour reprendre les ports et les îles de l'Archipel[2]. La victoire remportée sur les Turcs dans la plaine de Dorylée (1[er] juillet 1097) ouvrit aux chrétiens la route du sud, mais harcelés sans cesse par un ennemi insaisissable, accablés sous leurs lourdes broignes de cuir couvertes d'écailles de fer, sans approvisionnements et sans eau, les croisés s'avancèrent péniblement à travers les steppes brûlées par le soleil. Hommes et chevaux mouraient en grand nombre; des chevaliers en étaient réduits à monter sur des bœufs et à charger leurs bagages sur des moutons et sur des chiens[3]. En même temps la bonne entente était loin de régner parmi les barons et les ambitions particulières commençaient à se montrer. A la fin de septembre Tancrède et Baudouin se séparèrent de l'armée principale et traversant le Taurus, entrèrent sur le territoire habité par les Arméniens [4]. Tancrède réussit à chasser les Turcs de Tarse, mais au moment où il allait en prendre possession, Baudouin survint avec une armée

1. *Gesta Francorum*, VIII, 2-7. — FOUCHER (*Hist. Occ. Crois.*, III, 333). Voy. HAGENMEYER, *Chronologie* (160), et CHALANDON, p. 191 et suiv.
2. CHALANDON, p. 195 et suiv.
3. FOUCHER, *Hist. Occ. Crois.*, p. 336). *Gesta Francorum*, X, 3.
4. Voy. plus haut, chap. III.

cinq fois plus forte et réclama sa part de la ville. Un conflit faillit éclater entre les deux chefs ; toutefois ils se réconcilièrent et pendant que Tancrède s'emparait des places de Cilicie, Baudouin appelé par les Arméniens, franchissait l'Euphrate (octobre 1097) et occupait tout le pays jusqu'à Edesse. Le prince arménien d'Edesse Thoros l'adopta comme son successeur, puis les Arméniens, pressés de l'avoir pour seigneur, se débarrassèrent de Thoros (9 mars 1098) : Baudouin épousa une princesse arménienne et fonda ainsi la première principauté latine qui ait existé en Orient. Il était à craindre que son exemple ne fût suivi par les autres barons au grand détriment de l'objet même de la croisade[1].

Pendant ce temps le gros de l'armée trouvait la fin de ses souffrances sur le territoire de la Petite Arménie, dont les habitants se montrèrent pleins de zèle pour le ravitaillement des chrétiens. Le Taurus fut franchi au milieu des combats avec les Turcs et le 20 octobre 1097 les croisés arrivèrent devant Antioche[2] dont l'émir Jagi-Sian avait amassé de grandes provisions, confiant dans sa garnison de seize mille hommes et surtout dans les formidables défenses de la ville, resserrée entre l'Oronte et la montagne, que ses murs, protégés par 450 tours, escaladaient : au sommet se trouvait la citadelle. Les croisés s'attaquèrent justement au côté le plus fort de la place, aux murs du nord et de l'est qui n'étaient interrompus par aucune porte pendant douze kilomètres ; or ils ne possédaient nullement les machines de guerre indispensables au siège d'une pareille place ; aucune discipline

1. *Gesta Franc.*, X, 5. — TUDEBODE, *Hist. Occ. Crois.*, III, 30. — *Historia belli sacri*, 31. *Hist. Occ. Crois.*, 184. — FOUCHER, *Hist. Occ. Crois.*, III, 337-338.

2. *Gesta Franc.*, XII, 2. — *Hist. b. sacri.*, 34. *Hist. Occ. Crois.*, III, 186. Le premier corps qui parut devant Antioche fut celui de Bohémond.

générale ne régnait entre les divers corps de troupes. Chacun d'eux réglait lui-même ses approvisionnements et les consommait librement sans s'inquiéter de l'avenir. Au bout d'un mois le pays fut épuisé et la famine commença, accompagnée d'une épidémie qui emporta le septième de l'armée. Encore une fois les Arméniens sauvèrent l'armée chrétienne et la ravitaillèrent. mais la garnison d'Antioche harcelait les assiégeants par des sorties incessantes et il fallut entourer le camp d'un mur de protection[1]. Au moment où le siège se poursuivait ainsi sans qu'on pût espérer aucun résultat, on apprit l'arrivée au port Saint-Siméon, à l'embouchure de l'Oronte, d'une flotte[2] qui portait des croisés génois et qui fut bientôt suivie de navires anglais[3]. Grâce à une expédition qui fut sanglante pour eux et pour les Turcs, Bohémond et Raimond de Saint-Gilles purent amener les nouveaux arrivants devant Antioche[4]. Parmi eux se trouvaient des ingénieurs et des charpentiers ; ils construisirent en face de la porte Saint-Georges, située à l'ouest entre la montagne et l'Oronte, un château en bois, dit de la « Mahomerie » ; désormais les sorties des Turcs furent arrêtées[5] et grâce à leurs machines de guerre, les Génois commencèrent à battre les murs de la place. Bientôt la famine régna à Antioche : un renégat arménien, commandant d'une tour de l'ouest, négocia avec Bohémond. Le chef normand proposa au conseil des barons de leur livrer Antioche si on voulait lui en assurer la possession future ; devant

1. *Gesta Fr.*, XII, 2 et suiv. Raimond d'Aguilers (*Hist. Occ. Crois.*, III, 252 suiv.). *Hist. belli sacri*, 35 suiv. (*Hist. Occ. Crois.*, p. 186 et suiv.).
2. Cafaro, *Liberatio civit. Orientis* (*Hist. Occ. Crois.*, V, 49-50). — Raimond d'Aguilers (*Hist. Occ. Crois.*, III, 242).
3. Raimond d'Aguilers (*Hist. Occ. Crois.*, III. 248). — Riant, *Arch. Or. lat.*, I, 224.
4. Hagenmeyer, *Chronol.* (242), (243).
5. Id. (248).

l'approche d'une armée turque au secours de la place on dût souscrire à cette violation des engagements pris envers Alexis[1]. Dans la nuit du 2 juin 1098, Firouz mit la troupe de Bohémond en possession de sa tour; les croisés pénétrèrent dans la ville, massacrèrent les Turcs et ouvrirent toutes les portes à leurs compagnons. La garnison cernée de tout côté ne fit qu'une faible résistance et fut massacrée[2].

Mais à peine les croisés entraient-ils dans Antioche qu'ils y étaient assiégés à leur tour. Le lendemain même de leur victoire, le 4 juin 1098, Kerbûga émir de Mossoul paraissait devant la place avec une armée de deux cent mille hommes[3]. Aux orgies qui avaient signalé l'entrée des croisés dans la ville succéda bientôt une affreuse famine; on mangea des chevaux, puis de l'herbe, des racines, du cuir et jusqu'à des cadavres de Turcs. La peste et la famine enlevèrent cent mille hommes en quelques jours. Des chevaliers s'échappèrent la nuit en se laissant glisser le long des murs au moyen de cordes : on les surnomma les « funambules », mais parmi eux se trouvait un des chefs de la croisade, le comte Etienne de Blois, et les autres barons songèrent même à en faire autant[4], mais la masse de l'armée gardait sa foi dans le caractère divin de la croisade. Un prêtre provençal, Pierre Barthélémy, vit en songe saint André qui lui apprit que la lance avec laquelle le centurion avait percé le flanc du Christ était cachée dans une église d'Antioche. On découvrit en effet la sainte relique à l'endroit indiqué; cet événement vint relever le moral de l'ar-

1. *Gesta Francor.*, XX, 2, 3. — *Hist. belli sacri* (*Hist. Occ. Crois.*, III, 196).
2. Hagenmeyer, *Chronol.* (265) et suiv.
3. Hagenmeyer, *Chronol.* (270), (272).
4. Hagenmeyer, *Chronol.* (278).—Baudri de Dol, *Hist. Occ. Crois.*, IV, 64-65.

mée[1]; après plusieurs jours de jeûne accompagnés de processions solennelles, une attaque décisive eut lieu le 28 juin contre l'armée de Kerbûga. Bohémond avait reçu le commandement suprême; grâce à ses habiles dispositions les Turcs ne purent pas, suivant leur tactique habituelle, tourner l'armée chrétienne divisée en quatre corps et appuyée à la montagne et à l'Oronte. Après avoir pris le camp turc, les croisés mirent en déroute les Sarrasins; la citadelle d'Antioche qui avait résisté jusque-là se rendit : la route de Jérusalem était libre[2].

Mais les dissensions entre les chefs de la croisade allaient retarder pendant dix mois encore la marche décisive. Deux partis se formèrent bientôt dans l'armée, celui de Raimond de Saint-Gilles et celui de Bohémond qui se disputaient tous deux la possession d'Antioche. Le légat Adhémar de Monteil, qui aurait pu leur servir d'arbitre, mourut de la peste. Par haine de Bohémond, le comte de Toulouse se rapprocha d'Alexis Comnène et, bien qu'il eût refusé de lui prêter serment, il opina pour que la place d'Antioche fût remise aux envoyés impériaux[3]. En revanche les Normands jetèrent des doutes injurieux sur la véracité du miracle de la Sainte Lance; pour l'affirmer Pierre Barthélemy dut subir l'épreuve du feu et mourut quelques jours après de ses blessures[4]. La prise de la ville de Marra (11 décembre 1098) amena un nouveau conflit entre les deux rivaux. D'autre part un vif mécontentement commençait à se manifester dans

1. *Gesta Francor.*, XXVIII, 1. — Raimond d'Aguilers (*Hist. Occ. Crois.*, III, 257). — Hagenmeyer, *Chronol.* (284).
2. Hagenmeyer, *Chronol.* (291).
3. *Gesta Francor.*, XXXI, 3. — Raimond d'Aguilers (*Hist. Occ. Crois.*, III, 67).
4. Raimond d'Aguilers, *Hist. Occid. Crois.*, III, 283-285. — Hagenmeyer, *Chronol.* (364).

l'armée contre ces barons qui oubliaient leurs vœux pour des intérêts temporels : plusieurs parlaient de détruire Antioche de fond en comble ou de se choisir d'autres chefs pour accomplir enfin leur pèlerinage.

Ce fut seulement au mois d'avril 1099, plus d'un an après leur arrivée devant Antioche, que les croisés, laissant Bohémond en possession de sa conquête, commencèrent leur marche sur Jérusalem. Pour se dédommager de son échec à Antioche, Raimond de Toulouse s'établit solidement à Tripoli[1]. Dès leur entrée en Asie Mineure les croisés avaient envoyé une ambassade au calife fatimite d'Égypte, ennemi naturel des Turcs qui lui avaient enlevé la Palestine ; mais au mois d'août 1098 les Egyptiens avaient repris Jérusalem et le calife refusait de tenir l'engagement qu'il avait pris de céder cette ville aux croisés. Aussi après avoir traversé la Palestine sans difficulté, les chrétiens le cœur débordant de joie, parurent enfin devant Jérusalem dont ils commencèrent le siège (7 juin 1099). Ce fut en vain qu'ils essayèrent de prendre la ville d'assaut et leur embarras eût été grand sans la nouvelle intervention de ces Génois qui avaient déjà rendu de si grands services à Antioche. Leur flotte avait suivi la côte jusqu'à Jaffa; ils parvinrent au camp des croisés et après avoir trouvé du bois à grand'peine, commencèrent à construire des machines de siège. A la suite d'une nouvelle vision d'un Provençal, à qui apparut Adhémar de Monteil, tous les chrétiens pieds nus firent une immense procession autour de la ville au milieu des provocations et des insultes des Sarrasins. L'assaut commença le 14 juillet et se poursuivit le lendemain avec acharnement : des sorcières cherchaient à détourner les traits des assaillants par des

1. Hagenmeyer, *Chronol.* (371).

incantations magiques; des femmes du haut des toits excitaient les guerriers par des chansons belliqueuses. Le 15 juillet au matin Godefroi de Bouillon et son frère Eustache de Boulogne poussèrent une tour roulante contre les murailles, abattirent le pont-levis et pénétrèrent dans la ville. Au même moment Tancrède et Robert Courte-Heuse ouvraient une brèche à la porte Saint-Étienne, le comte Raimond se faisait livrer la Tour de David en négociant avec la garnison égyptienne, les croisés pénétraient dans la ville de tous les côtés. Alors commença un affreux massacre de tous les habitants sans distinction de sexe ni d'âge; tandis que Tancrède allait piller la mosquée d'Omar, les autres croisés parcouraient les rues en tuant tout ce qui vivait sur leur passage. Dans l'enceinte du temple de Salomon les chevaux avaient du sang jusqu'au poitrail. Après plus de deux ans de souffrances et d'épreuves de toute sorte, les croisés avaient enfin atteint leur but [1].

§ 5. — La fondation des états chrétiens.

Mais la prise de Jérusalem était loin de résoudre les difficultés qui menaçaient la situation des chrétiens. Ils durent d'abord choisir un chef pour défendre la nouvelle conquête : Raimond de Saint-Gilles, que son alliance avec Alexis rendait impopulaire, fut écarté et l'on élut d'un commun accord le duc de Lorraine, Godefroi de Bouillon [2]. Il ne prit pas le titre de roi, mais soit par humilité, soit par sentiment de son impuissance réelle, il se contenta de celui d' « avoué du Saint-Sépulcre » [3]. Le patriarche grec Siméon étant mort en

1. Hagenmeyer, *Chronol.* (385-405).
2. Hagenmeyer, *Chronol.* (409).
3. Sur le titre de Godefroi, voy. Dodu, *Les Institut. du royaume de Jérusalem*.

Chypre, on lui élut un successeur et l'on choisit Arnoul de Rohez, chapelain de Robert Courte-Heuse; il fut le premier patriarche latin de Jérusalem. A peine installés dans leur nouvelle conquête, les chrétiens eurent d'abord à repousser une tentative du calife fatimite pour reprendre la Palestine; une armée égyptienne fut battue par les croisés à Ascalon, le 12 août 1099, et ils revinrent à Jérusalem chargés de butin [1]. Mais si des villes importantes étaient occupées par des garnisons franques, le plat pays était encore au pouvoir de bandes de Bédouins pillards et les communications n'étaient même pas assurées entre Joppé (Jaffa) et Jérusalem. Les Turcs tenaient encore plusieurs places maritimes et chaque jour de nouvelles bandes de croisés reprenaient le chemin de l'Europe. Au nord la rupture avait éclaté entre Alexis et Bohémond qui cherchait à arrondir sa principauté d'Antioche aux dépens du territoire byzantin. En juillet 1100, dans une expédition contre les Turcs, Bohémond lui-même fut fait prisonnier [2].

La situation des croisés était donc fort précaire : aussi dès que la nouvelle de la prise de Jérusalem fut connue en Occident, où elle excita un grand enthousiasme, on commença à organiser des expéditions qui apporteraient des renforts en Palestine. Avant sa mort qui eut lieu le 29 juillet 1099, le pape Urbain II eut la joie de voir la plupart de ses anciens ennemis, et jusqu'à des parents de l'antipape Guibert, prendre la croix [3]. En Italie, en France, en Allemagne le mouvement fut général. Une première armée composée de Lombards traversa la Dalmatie et la Bulgarie et, après avoir

1. Hagenmeyer, *Chronol.* (421).

2. Foucher de Chartres (*Hist. occ. Crois.*, III, 368). Mathieu d'Edesse (*Hist. arm. des Crois.*, I, 51). Hagenmeyer, *Chronol.* (495).

3. Riant, *Un dernier triomphe d'Urbain II* (*Rev. des Quest. histor.*, 1883, XXXIV).

pillé le territoire byzantin, arriva à Constantinople (mars 1101); l'empereur voulait les faire passer de suite en Asie; sur leur refus d'obéir, il leur coupa les vivres, mais les croisés se vengèrent en pillant les faubourgs de Constantinople. Enfin, grâce à l'intervention de Raimond de Saint-Gilles, qui se trouvait alors à Constantinople, ils traversèrent le Bosphore et furent bientôt rejoints par d'autres bandes, des Français sous Etienne de Blois, qui voulait racheter sa conduite à Antioche, et des Allemands avec Conrad, connétable de l'empereur Henri IV. Le comte Raimond se mit à la tête de cette armée et se proposa de traverser l'Asie Mineure pour marcher sur Bagdad, et délivrer Bohémond, mais, après avoir pris Ancyre, les croisés épuisés par la traversée du désert, furent enveloppés par les Turcs entre Amasée et Siwa et mis en déroute : les fugitifs s'enfuirent à Sinope [1]. Peu de temps après, le comte de Nevers, qui avait pris la route de l'Italie méridionale, arriva avec la seconde armée, plus disciplinée que la première. Accompagné d'un corps de troupes byzantines, il poussa jusqu'à Ancyre dans l'espoir de rejoindre la première armée, mais après avoir renoncé à ce dessein, il battit en retraite, fut vaincu par les Turcs près d'Héraclée et parvint à regagner, avec les débris de sa bande, la principauté d'Antioche [2]. Enfin arriva une troisième armée d'Aquitains et d'Allemands, commandée par Guillaume IX, duc d'Aquitaine et par Welf IV, duc de Bavière, et dans laquelle se trouvait le narrateur de l'expédition, Ekkehard, abbé d'Urrach. La défiance était portée à son comble contre Alexis Comnène qu'on accusait d'avoir trahi les expéditions précédentes : beaucoup de croisés comme Ekkehard, s'embarquèrent directement pour la Pales-

1. Albert d'Aix, VIII, 3 et suiv. — Anne Comnène, XI, 8.
2. Albert d'Aix, VIII, 26 et suiv.

tine; les autres s'engagèrent à travers l'Asie Mineure et furent presque tous massacrés par les Turcs près d'Héraclée [1].

Les débris de cette croisade de 1101 s'étaient réfugiés à Antioche où Tancrède avait pris la régence, mais en 1103 Bohémond, délivré de sa captivité moyennant une rançon, vint reprendre sa lutte contre l'empire byzantin. Laissant Tancrède aux prises avec une flotte impériale et une armée turque, il se rendit en Occident pour chercher des secours, reçut un accueil triomphal en Italie et en France [2] et, après avoir recruté une armée, attaqua l'empire byzantin, comme autrefois Robert Guiscard en assiégeant Dyrrachium. Cette entreprise échoua complètement; assiégé lui-même dans son camp par les troupes impériales, Bohémond dut faire sa soumission. Par le traité de Déabolis il se reconnaissait l'homme-lige d'Alexis et de son fils, s'engageait à ne rien entreprendre contre eux, à leur restituer toutes ses conquêtes; en échange l'empereur lui cédait Antioche à titre de fief, à condition que le patriarche en serait toujours un Grec choisi dans le clergé de Sainte-Sophie (1107) [3]. La mort de Bohémond (1111) vint enlever à Alexis l'avantage de ce traité; Tancrède refusa de l'exécuter et garda Antioche qui resta indépendante de l'empire [4].

Pendant ces luttes les états chrétiens de Palestine se fondaient lentement. Godefroi de Bouillon était resté à Jérusalem avec deux cents chevaliers; après sa mort (18 juillet 1100), une ambassade des barons alla inviter son frère Baudouin, comte d'Edesse, à recueillir la sei-

1. Ekkehard, 23 et suiv.). (*M. G. SS.*, VII, p. 234 suiv). — Albert d'Aix, VIII, 34.
2. Chalandon, p. 236 et suiv.
3. Chalandon, p. 242-249.
4. Chalandon, p. 252. Sur la curieuse sépulture de Bohémond à Canosa voy. Bertaux, *L'art dans l'Italie méridion.*, p. 314.

gneurie de Jérusalem [1]. Baudouin accepta et arriva avec deux cents chevaliers et sept cents piétons ; à la différence de son frère il prit le titre royal et se fit couronner dans la basilique de Bethléem par le patriarche Daimbert (25 décembre 1100) [2]. Ce fut lui qui, grâce aux secours incessants que la croisade recevait d'Europe, constitua véritablement l'état de Jérusalem. L'enthousiasme pour le Saint-Sépulcre était encore dans toute sa ferveur et des pays les plus éloignés de l'Europe, de l'Angleterre et de la Norvège, des troupes de chevaliers partaient sans cesse pour venir aider le nouvel état contre les musulmans. En 1112, par exemple, eut lieu le voyage de Sigurd le Jorsalafarir, roi de Norvège ; après avoir hiverné successivement à Londres, en Galice, à Naples, il vint se mettre au service de Baudouin et prit part à plusieurs opérations [3]. Mais l'appui le plus efficace fut celui que les flottes des villes italiennes, Gênes, Pise, Venise, fournirent aux croisés. Le 25 avril 1101, le roi Baudouin concluait avec les Génois un traité qui leur assurait la possession d'un quartier et un tiers du butin dans toutes les villes qu'ils l'aideraient à conquérir [4]. Les opérations commencèrent immédiatement contre les ports de la côte de Syrie qui tombèrent l'un après l'autre, Arsûf et Césarée (1101), Apamée (1106), Laodicée (1109), Tyr (1124) [5]. A ce moment les états chrétiens formaient une masse compacte : tandis que la principauté d'Antioche restait indépendante, le comté de Tripoli fondé par Raimond de Saint-Gilles qui mourut en 1105 et eut son fils pour successeur et la lointaine principauté d'Edesse devin-

1. Hagenmeyer, *Chronol.* (489).
2. Hagenmeyer, *Chronol.* (524).
3. Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte*. Paris, 1865, p. 173 et suiv.
4. Foucher de Chartres, *Hist. occ. Crois.*, III, 387.
5. Voy. sur ces opérations Heyd, I, p. 131 et suiv.

rent des fiefs du nouveau royaume. L'œuvre de la croisade n'avait donc pas été stérile et la pensée du pape Urbain II se réalisait : les églises orientales étaient délivrées du danger musulman et Jérusalem devenait une terre latine.

CHAPITRE V

LA PREMIÈRE DESTRUCTION DU ROYAUME DE JÉRUSALEM

(1138-1187)

§ 1. — L'organisation des états chrétiens.

Le mouvement des premières croisades a eu pour résultat la création, en Orient, d'une véritable colonie

BIBLIOGRAPHIE. — Pour tout ce qui concerne l'histoire des institutions politiques des états latins, voyez Introduction II *a*.

Sources. — Guillaume de Tyr (voy. Introduct.) est la source la plus importante de l'histoire du royaume de Jérusalem de 1144 à 1184, éd. *Hist. Crois.*, I. — Eude (Odon) de Deuil moine, puis abbé de St-Denis, chapelain de Louis VII qu'il a suivi à la croisade : *de Ludovici VII profectione in Orientem*, récit de l'expédition envoyé à Suger, éd. *P. L.*, CLXXV et Waitz, *M. G. SS.*, XXVI, 60-73. — *Gesta Ludovici VII*, compilation faite au xiiie siècle, éd. *M. G. SS.*, XI, 136-158. — Otton de Freisingen, *Gesta Friderici imperatoris* (récit de la croisade de Conrad III à laquelle Frédéric Barberousse a pris part). L'ouvrage a eté composé vers 1156, éd. *M. G. SS.*, XX, 347 et suiv. — *Historia pontificalis* (1148-1152), continuat. de la *Chronique universelle* de Sigebert de Gembloux écrite d'après les archives de l'Église de Rome et dont l'auteur serait Jean de Salisbury, éd. *M. G. SS.* XX, 515-545.

Jean Kinnamos (Cinnamus) (1143-1185), secretaire de Manuel Comnène. Son « epitome » comprend le règne de Jean Comnène et une partie de celui de Manuel, éd. de Bonn, *P. G.*, CXXXIII et *Hist. grec. crois.*, I, 207-337. — Nicetas Acominatos (mort vers 1220), *Histoire*, 1180-1206 (fait suite à Anne Comnène, éd. de Bonn. *P. G.*, CXXXIX et *Hist. gr. Crois.*, I. Miller (a amélioré le texte).

Pour les historiens orientaux voy. le chapitre précédent.

Vies et lettres des papes : Gelase II (1118-19), *P. L.*, CLXIII. — Calixte II (1119-1124), *P. L.*, CLXIII et V. Robert, *Bullaire du pape Calixte II*, 2 v.,

européenne alimentée sans cesse par de nouveaux immigrants et visitée par de nombreux pèlerins ou commerçants. Les états ainsi fondés ont un caractère tout à fait international : ils sont l'expression de la chrétienté, de l'empire des Francs, ainsi que les Orientaux désignent encore l'Occident. Celui qui est en théorie le chef temporel de l'Europe, l'empereur, n'a pris aucune part à cette entreprise ; il n'est donc pas un seul moment question de lui subordonner les nouvelles conquêtes ; au contraire l'existence des états latins est due aux efforts répétés d'Urbain II et de ses successeurs ; la croisade devient à partir de cette époque la préoccupation constante de tous les papes ; il n'est donc pas étonnant que la Terre Sainte, patrimoine commun de tous les fidèles, soit rattachée étroitement à leur autorité et qu'ils y envoient souvent leurs légats. Un autre caractère de cette colonie est la place considérable qu'y tient dès l'origine l'élément français. Les Français ont fourni la plus grosse partie du contingent de la croisade : c'est ce qui explique que le

1891. — Honorius II (1124-1130), *P. L.*, CLXVI. — Innocent II (1130-1143), *P. L.*, CLXXIX. — Célestin II (1143-1144), *P. L.*, CLXXIX. — Lucius II (1144-1145), *P. L.*,CLXXVIII. — Eugène III (1144-53), *P. L.*, CLXXX. — Hadrien IV (1154-59), *P. L.*, CLXXXVIII. — Alexandre III (1159-1181), *P. L.*, CC et vie par Boson, éd. DUCHESNE, *Lib. Pont.*, II, 351-446. — Lucius III (1181-1185), *P. L.*, CCI. — Urbain III (1185-1187), *P. L.*, CCII.

Lettres des rois, princes et prélats de Terre Sainte au roi Louis VII. *P. L.*, CLV, 1265-1282.

Monographies. — Ouvrages généraux de DODU, RÖHRICHT, REY, DELAVILLE-LEROUX, etc... (voy. Introduct.).

WOLFF, *König Balduin I von Jerusalem.* Kœnigsberg, 1884. — RÖHRICHT, *Amalrich I, König von Jerusalem* (*Mittheilungen des Instituts für œsterreichische Geschichtsforschung*, 1891). — DELAVILLE-LEROULX, *De prima origine Hospitalariorum.* Paris, 1885. — NEUMANN, *Bernard von Clairvaux und die Anfange des zweiten Kreuzzuges.* Heidelberg, 1882. — VACANDARD, *Saint Bernard et la seconde croisade* (*Rev. Q. H.*, XXXVII). — SCHLUMBERGER, *Renaud de Châtillon prince d'Antioche, seigneur de la terre d'Oultre-Jourdain.* Paris, 1898. — E. CASPAR, *Roger II* (1101-1154), *und die Gründung der normannisch-sicilischen Monarchie.* Innsbrück, 1904. — G. PARIS, *La légende de Saladin* (*Journal des Savants*, mai 1893).

français ait été dans les nouveaux états la langue officielle et courante et que des dynasties françaises se soient implantées dans toutes les principautés et dans la plupart des fiefs; à côté des Français dont toutes les variétés provinciales, depuis les Provençaux jusqu'aux Lorrains, sont représentées en Terre Sainte, les villes italiennes exercent, surtout dans les ports, une grande influence; quant aux Allemands, c'est surtout à la fin du xiie siècle qu'ils arriveront en grand nombre.

Au point de vue territorial ces états étaient compris d'une manière générale entre l'Euphrate et l'Égypte. Ils arrivèrent à posséder toute la côte de Cilicie et de Syrie; dans l'intérieur au contraire leur extension fut très inégale : à l'ouest, ils furent menacés par les progrès de l'empire byzantin en Asie Mineure; à l'est ils ne purent occuper les trois grandes villes d'Alep, Hamah et Damas; au sud ils se heurtèrent à l'Égypte mais parvinrent à exercer leur protectorat sur les monastères du Sinaï et à occuper le port d'Aïla sur la mer Rouge. Au nord la principauté d'Antioche avait comme annexe la Petite Arménie placée sous son protectorat; le comté de Rohez (Edesse) formait la limite extrême des conquêtes latines : la ville de Mélitène sur l'Euphrate en faisait partie.

Cette division en quatre états à peu près indépendants les uns des autres n'était guère favorable à l'unité de la politique chrétienne qui eût été pourtant si nécessaire. Bien plus dans l'intérieur de chaque principauté le pouvoir du souverain était arrêté par un grand nombre d'obstacles. L'organisation féodale limitée en Occident par des rois qui avaient conservé des débris de leur pouvoir historique, se développa au contraire en Orient sans résistance. Le royaume de Jérusalem, par exemple, ressemblait à une fédération

de fiefs et de puissances de toute sorte sur laquelle le roi n'exerçait qu'une autorité strictement limitée. Malgré l'appareil somptueux dont les rois s'entourèrent depuis Baudouin I[er], qui revêtit le costume oriental et fit porter devant lui un bouclier d'or décoré d'un aigle, malgré l'étiquette à moitié byzantine adoptée à leur cour, la souveraineté leur appartenait moins qu'à l'ensemble des feudataires dont l'organe était la Cour des Liges ou Haute-Cour, établie par Godefroi de Bouillon. Cette assemblée qui comprit non seulement les vassaux, mais même les arrière-vassaux, exerçait un contrôle permanent sur l'exercice du pouvoir royal. Le droit même de succession au trône dépendait d'elle. Godefroi de Bouillon en 1099, Baudouin I[er] en 1100, son cousin Baudouin du Bourg en 1117 furent élus expressément par les barons. Sans doute ils appartenaient à la même famille et à la fin du XII[e] siècle l'hérédité dynastique parut prévaloir; bien plus au XIII[e] siècle on admit que la veuve d'un roi mort sans enfants pût apporter la couronne de Jérusalem en dot à son deuxième mari : ce fut ainsi que Jean de Brienne l'obtint en 1210. Cependant, en cas de contestation, les prétendants devaient faire valoir leurs droits devant la Haute-Cour : ce fut elle qui, en 1269, examina les droits contradictoires de Hugues III et de Marie d'Antioche. Elle était d'ailleurs le pouvoir suprême en matière législative et aucune « assise », aucune loi fondamentale ne pouvait être mise en vigueur sans le consentement du patriarche, des barons et des « hauts hommes ». Le roi prêtait serment devant elle de respecter les « assises et coutumes »; il ne pouvait, sans un jugement des barons, priver un vassal de son fief. « Et c'il avient puis en aucune manière, que il vaise « contre ses sairements il renée Dieu, puis qu'il fauce « ce que il a juré. Et ne le deivent soufrir ces homes

« ni le peuple[1] » ; c'est la proclamation officielle du droit à l'insurrection. En matière de justice la Haute-Cour, présidée par le roi ou par le maréchal, forme donc le tribunal suprême; ses jugements sont sans appel et le roi lui-même est son justiciable. Les Assises de Jérusalem rédigées à la fin du XIIe siècle forment le recueil de sa jurisprudence. A côté de la Haute-Cour, la cour des Bourgeois organisée dès le XIIe siècle a une juridiction analogue sur tous les procès entre les bourgeois et peut condamner un criminel à l'exil ou même à mort. Enfin dans chaque fief siègent des cours mixtes de chevaliers et de bourgeois dont les pouvoirs vis-à-vis du seigneur sont aussi grands que ceux des cours centrales en face du roi ; dans les ports sont organisés des tribunaux de police et de commerce[2].

A côté de la noblesse et des bourgeois, la puissance ecclésiastique contribue à limiter plus étroitement encore l'action du pouvoir royal. Le patriarche de Jérusalem, seigneur spirituel du royaume, est presque l'égal du roi ; de lui dépendent les quatre métropolitains de Tyr, Césarée, Bessan, Pétra, sept évêques suffragants et un grand nombre d'abbés, ceux du Mont de Sion, de la Latine, du Temple, du Mont Olivet, de Josaphat, de Saint-Samuel, du Saint-Sépulcre, etc... Au moment où les croisés sont entrés en Palestine la hiérarchie grecque était désorganisée et le patriarche grec s'était réfugié dans l'île de Chypre[3]. Des clercs de rit latin furent donc tout naturellement placés à tous les degrés de la hiérarchie. Des monastères se fondèrent et à la suite de donations considérables, le clergé devint le plus grand propriétaire du royaume ; bien plus les églises et les

1. *Assises II*, *Livre des Bourgeois*, XXVI, p. 33-34.
2. DODU, p. 159 et suiv.
3. Voy. plus haut.

monastères de Terre Sainte reçurent des croisés la propriété de domaines importants situés en Europe. Voici par exemple quelles étaient en 1178 les possessions de l'abbaye du Mont de Sion : à Jérusalem la montagne de Sion et ses dépendances, tout un quartier dans la ville avec le droit d'ouvrir une porte dans les murs ; en Syrie, des *casaux* (propriétés rurales) sur les territoires d'Ascalon, Jaffa, Naplouse, Césarée, Acre, Tyr, Antioche, des maisons et une église à Tyr ; en Asie Mineure le droit de faire naviguer un navire en franchise sur la rivière de Tarse ; en Europe des églises et des maisons dans les diocèses d'Agrigente, de Catane, d'Albano, de Pavie, d'Orléans, de Bourges, de Poitiers, de Valence, etc...[1]. La juridiction spirituelle du clergé de Jérusalem s'exerçait même parfois jusque dans ces possessions européennes : c'était le cas par exemple à Barletta, en Apulie où les chanoines du Saint-Sépulcre relevaient du patriarche de Jérusalem et où l'église Sainte-Marie de Nazareth avait à sa tête un vicaire général de l'archevêque de Nazareth[2]. A plusieurs reprises des discordes, funestes pour les états latins, éclatèrent entre les rois et les tout-puissants patriarches, notamment sous le règne de Baudouin Ier, dont les démêlés avec le patriarche Daimbert sont célèbres.

Il ne faudrait pas exagérer cependant la faiblesse des rois de Jérusalem : les limites que rencontrait leur pouvoir bornaient aussi celui des autres princes d'Occident et les germes d'esprit public qui se développaient d'une manière si remarquable dans la société féodale de Syrie se manifestaient presque à la même époque dans les Deux-Siciles et en Angleterre. Les ressources matérielles qu'ils avaient à leur disposition dépassaient certainement celles des autres princes contemporains :

1. Rey, p. 281.
2. Bertaux, *L'art dans l'Italie méridionale*, p. 691.

les douanes établies dans tous les ports et tenues par des indigènes qui faisaient leurs écritures en arabe, paraissent leur avoir assuré des revenus très fructueux[1]; il en était de même des péages levés sur les caravanes, des monopoles exercés sur plusieurs industries et surtout du droit de battre monnaie qui appartenait exclusivement au roi, au prince d'Antioche, aux comtes d'Edesse et de Tripoli[2]. Malheureusement l'état de guerre perpétuelle et aussi des concessions trop nombreuses de franchises rendirent ces revenus insuffisants. Plusieurs fois les rois obtinrent des barons des ressources extraordinaires : en 1182 un véritable parlement réuni à Jérusalem établit une taille pour défendre le royaume contre Saladin : tous les revenus, même ceux de l'Église, furent frappés d'un impôt de 2 %[3].

C'était surtout dans l'organisation militaire que l'absence d'unité politique produisait ses plus fâcheux effets. Le roi était bien le chef suprême de l'armée des feudataires et ceux-ci, à la différence de la coutume d'Occident, devaient le service sans limite de temps et dans toute l'étendue du royaume; en revanche les seigneurs, et le roi le premier, donnaient une solde à leurs vassaux et une indemnité pour la perte des chevaux et bêtes de somme inscrits par le maréchal des logis au « restor »[4]. Malgré cette organisation, plus complète que celle de l'Occident, le service féodal était insuffisant : le roi et les seigneurs enrôlaient des vassaux, souvent des indigènes, moyennant une rente viagère ou « fief de soudée »; une cavalerie légère de « Turcoples » armés et montés à la manière sarrasine était sous le commandement du maréchal; des archers maronites du Liban, des fantassins arméniens et syriens com-

1. Rey. Dodu, p. 235 et suiv.
2. Schlumberger, *Numismat. de l'Orient latin.*
3. Guill. de Tyr, XXII, 23.
4. Registre de recensement des chevaux de guerre. Dodu, p. 186 et suiv.

plétaient les contingents de cette armée cosmopolite[1]. Le chiffre des forces était d'ailleurs peu élevé et ne dépassait guère 20.000 hommes, dont quelques centaines de chevaliers, et encore on ne pouvait pas dire qu'elles fussent entièrement dans la main du roi : retirés dans les châteaux qui s'étaient élevés dans toutes les positions stratégiques à l'imitation de ceux d'Occident, les grands vassaux menaient une vie presque entièrement indépendante; leur humeur indisciplinée les poussait à contrecarrer les ordres du roi et ils ne reculaient même pas devant l'alliance avec les infidèles. En 1132, Hugue du Puiset. seigneur de Jaffa, accusé de lèse-majesté devant la Haute-Cour, fait défaut au jour fixé pour le duel judiciaire; condamné par contumace, il se venge en provoquant les incursions des Sarrasins d'Ascalon dans le royaume; le roi Foulque vint l'assiéger dans son château de Jaffa, puis le patriarche pris comme arbitre décida qu'il serait banni du royaume pendant trois ans[2]. Le fief de Montréal créé par le roi Baudouin I, en 1115, au delà du Jourdain, devint bientôt un véritable état indépendant qui s'étendait de la mer Morte à la mer Rouge: ses quatre châteaux du Crac, du Crac de Montréal, d'Ahamant et du Vau de Moïse étaient de formidables défenses capables d'arrêter toute une armée. Le Crac avec son enceinte de tours carrées qui surplombaient de trois côtés au-dessus des précipices, avec ses citernes, ses réservoirs, ses casemates qui formaient jusqu'à six étages et pouvaient contenir d'immenses approvisionnements, était un asile inviolable. Ce sera un des seigneurs de Montréal, Renaud de Châtillon, qui par ses entreprises particulières contre l'Égypte, attirera, en désobéissant aux ordres du roi, la catastrophe finale sur Jérusalem.

1. Dodu, p. 205 et suiv.
2. Guill. de Tyr, XIV, 15-16.

La nécessité d'avoir, pour défendre les états chrétiens, une force plus régulière que les armées féodales amena la création si originale des ordres de chevalerie religieuse dans lesquels l'idéal des croisés trouva sa véritable expression. Le monastère fondé par les Amalfitains à Jérusalem avant la première croisade fut le berceau des Hospitaliers[1] : quelques seigneurs français s'organisèrent en congrégation chargée de recueillir les pèlerins et de soigner les malades. Leur « Maison des Pauvres » ou « Hôpital Saint-Jean » recevait les malades et distribuait les aumônes ; leurs seules ressources étaient d'abord les quêtes faites en leur nom dans toute la chrétienté. Mais bientôt l'ordre réorganisé par Gérard du Puy changea de caractère et ses membres se proposèrent comme but la guerre contre les infidèles et la défense des états chrétiens (1113)[2]. Quelques années plus tard, en 1118, des chevaliers au nombre de neuf, « firent profession entre les mains du patriarche de vivre à jamais dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté ». Le roi leur céda un logement dans le palais situé près du Temple, d'où leur nom de Templiers. Leur premier grand maître fut Hugue de Payens. En 1128, au concile de Troyes, leur règle fut composée par saint Bernard d'après celle de Cîteaux. L'ordre comprenait les *chevaliers* qui devaient tous être nobles, les *sergents*, pris dans la bourgeoisie, écuyers ou intendants, les *clercs* qui servaient de chapelains. Tous prononçaient les trois vœux monastiques ; ils devaient avoir des armes solides, mais dépourvues de tout ornement ou de dorure ; sur leur haubert de mailles flottait un manteau

1. DELAVILLE-LEROULX, *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre*, ch. I. L'auteur établit que les premiers établissements de l'Hôpital ont été fondés sur le même emplacement que le monastère amalfitain.
2. DELAVILLE-LEROULX, p. 34 et suiv.

d'uniforme, blanc pour les chevaliers, noir pour les sergents : le pape Eugène III y ajouta la croix rouge, tandis que les Hospitaliers avaient la croix blanche. Ils portaient les cheveux ras et la barbe courte afin « de pouvoir regarder devant et derrière ». Les abstinences prolongées leur étaient interdites et ils devaient au contraire se bien nourrir afin d'entretenir leur vigueur. A la tête de l'ordre était un véritable gouvernement composé du grand maître et des officiers, mais les décisions importantes ne pouvaient être prises que par le chapitre des chevaliers[1]. Bientôt les ordres religieux militaires devinrent populaires en Syrie et en Europe; l'admiration qu'ils excitaient assura leur recrutement. En outre ils furent comblés de donations ou de privilèges tant spirituels que temporels aussi bien par les rois de Jérusalem que par les papes ou les princes d'Occident. Soumis directement au pape, ils échappaient, eux et leurs chapelains, à la juridiction épiscopale ; ils étaient en quelque sorte l'armée permanente de la chrétienté. A la fin du XIIe siècle, ils possédaient un nombre incalculable de fiefs et de châteaux en Palestine ou en Europe. Ces richesses étaient employées à la croisade et, outre les chevaliers, chaque ordre eut bientôt ses turcoples indigènes et sa marine particulière. Aux points stratégiques les plus importants, Hospitaliers et Templiers élevèrent de formidables forteresses défendues par plusieurs enceintes concentriques. Tels étaient le château de Margat et le Crac des chevaliers, que les Hospitaliers avaient élevés pour défendre la frontière du nord ; celui-ci commandait un des cols du Liban qui relie la vallée de l'Oronte à la Méditerranée ; chacun d'eux comprenait deux enceintes séparées par un large fossé et défendues par d'énormes

1. DE CURZON, *Règle du Temple.*

tours, pourvues dès le XII[e] siècle de mâchicoulis[1]. Un des principaux châteaux des Templiers, celui de Tortose, était complètement séparé de la ville et communiquait librement avec la mer par des casemates creusées sous les fondations ; il était entouré aussi de deux enceintes étagées l'une au-dessus de l'autre ; un donjon carré de 35 mètres de côté et flanqué de deux tours formait le réduit de la défense[2].

Cette puissance redoutable échappait tout naturellement à l'influence du roi de Jérusalem. Les chevaliers n'avaient d'autre supérieur que le pape; s'ils mettaient leurs forces au service des états chrétiens, ils avaient à côté de la politique royale leurs entreprises particulières et le droit de conclure des traités avec les Musulmans. Il en résulta souvent entre les rois et les ordres militaires des conflits qui devaient être fatals à l'unité et à l'efficacité de la défense.

Et pourtant malgré cette organisation imparfaite et la situation instable qu'elle créait, les colonies franques de Syrie eurent au XII[e] siècle un développement des plus prospères et qui fut fécond pour la civilisation générale de l'Europe. Pour repeupler le pays dévasté par la conquête, le roi Baudouin I attira les débris des communautés chrétiennes qui habitaient au delà du Jourdain [3]. Le retour à l'unité chrétienne des Maronites du Liban, isolés depuis plusieurs siècles dans leur hérésie monothélite, fut un événement avantageux pour les états chrétiens; en 1182 ils abjurèrent leurs erreurs devant le patriarche d'Antioche Aimeri [4]. La plupart des indigènes chrétiens, jacobites, arméniens, nestoriens, grecs firent de même; ils formèrent dans les

1. REY, *Monuments de l'Architect. milit. des croisés*, p. 39. — ENLART, *Manuel d'archéologie française*, II, 531 et suiv.
2. REY, *Id.*, p. 70.
3. GUILL. DE TYR, XI, 27.
4. GUILL. de TYR, XXII, 8.

villes une bourgeoisie active et intelligente, et eurent le droit de posséder des terres ainsi qu'une administration autonome sous des magistrats appelés *reïs*[1]. En outre dans tous les ports, les villes italiennes reçurent en toute franchise et sans aucune servitude féodale la concession de maisons ou même d'un quartier tout entier qui formait un petit état autonome avec son bailliage, ses entrepôts, ses églises et dans la banlieue des casaux où l'on cultivait un grand nombre de plantes orientales, telles que le coton et la canne à sucre; quelques-unes de ces colonies jouissaient même de certains revenus productifs : les Génois, par exemple, percevaient le tiers des bénéfices du port à Tyr, à Acre, à Laodicée, à Saint-Siméon. Les habitants de Marseille reçurent du roi Baudouin I, en 1117, des privilèges analogues[2]. Italiens et Marseillais eurent bientôt le monopole du commerce du Levant; les caravanes parties de Bagdad et de Damas, qui étaient à cette époque les principaux marchés de l'Orient, apportaient dans les ports de Syrie les précieuses épices des îles, les perles du Golfe Persique, la soie et la porcelaine de Chine, etc...; enfin les industries créées en Syrie, le raffinage du sucre auquel excellaient les indigènes, les étoffes de soie et de coton, les teintureries, les verreries de Tyr assuraient des bénéfices fructueux aux navires vénitiens, génois, marseillais qui venaient chaque année aborder dans les ports syriens, soit pour transporter de nouveaux croisés, soit pour apporter aux chevaliers d'Occident les produits qui leur étaient nécessaires[3]. Ce commerce du Levant devint bientôt un élément important de la vie économique de l'Eu-

1. Rey, *Colonies franques,* p. 75.
2. Heyd, I, p. 156 et suiv.
3. Heyd, I, p. 163 et suiv. — Cf. *Hist. or. Crois.*, III, 449, sur la canne à sucre. Ducange, *Familles d'outre-mer,* p. 18-19.

rope; né des croisades, il devait être par la suite une des principales causes de leur ralentissement. En même temps cette brillante civilisation d'Orient, si nouvelle pour les chrétiens, si différente de la vie étroite et monotone que l'on menait dans les châteaux d'Occident, ne tarda pas à les conquérir. Le costume oriental avec ses amples draperies leur parut mieux approprié au climat que leur vêtement national; sur leur casque ils enroulèrent la *kouffieh* arabe, sorte de turban destiné à les garantir du soleil; ils recherchèrent les vêtements de soie garnis d'or ou de perles, les chaussures à pointes recourbées et ils s'habituèrent aussi à la cuisine raffinée, au luxe de l'ameublement et aux fêtes somptueuses des Orientaux [1]. Les Français en un mot surent s'adapter à leurs nouvelles conditions d'existence. On a cru quelquefois que de ce contact intime avec la culture orientale l'idée de la croisade sortit affaiblie : ne faudrait-il pas chercher au contraire dans la sympathie qui unit les croisés aux Syriens indigènes le secret de la longue résistance que les états chrétiens d'Orient surent opposer aux dangers qui les menaçaient de toute part?

§ 2. — La lutte contre l'empire byzantin (1138-1144).

L'histoire des principautés franques au XIIe siècle en effet est celle d'une lutte perpétuelle contre les ennemis qui les entouraient de tous les côtés à la fois : au sud les califes d'Égypte occupaient Ascalon jusqu'en 1153; à l'est les émirs seldjoucides de Damas, d'Hamah, d'Alep, ravageaient sans cesse leurs frontières et la lointaine principauté d'Édesse pouvait être facilement bloquée par les forces musulmanes; au nord

1. Rey, *Colon. franques*, p. 11-12 (cf. p. 8-10).

enfin les empereurs de Constantinople n'avaient pas renoncé au dessein d'Alexis Comnène de placer les états latins sous leur suzeraineté et en 1138 ils crurent le moment favorable pour y arriver. Bohémond II prince d'Antioche était mort en 1131 en laissant comme unique héritière la princesse Constance, fiancée à Manuel Comnène. Le roi de Jérusalem Foulque, en sa qualité de suzerain, maria Constance à un cadet de la maison des comtes de Poitiers, Raimond, qui devint ainsi prince d'Antioche. A cette nouvelle l'empereur Jean Comnène prépara une expédition et, traversant la Cilicie avec une grande armée, il prit Tarse et parut devant Antioche; il se fondait pour réclamer l'entrée dans la ville sur le serment prêté par les chefs de la première croisade entre les mains d'Alexis Comnène. La situation était critique : Raimond avait été obligé de courir au secours du roi de Jérusalem attaqué par les Sarrasins : d'autre part l'empereur disposait de machines de guerre qui rendaient impossible toute résistance de la place. A la fin les habitants d'Antioche se portèrent comme arbitres entre l'empereur et leur prince : il fut entendu que Raimond ferait hommage d'Antioche à l'empereur qui en échange l'aiderait à s'emparer d'Alep et de Césarée sur l'Oronte. La cérémonie de l'hommage eut lieu au camp impérial et la bannière de l'empereur fut arborée sur la ville (1137) [1].

L'année suivante l'empereur voulut exercer effectivement ses droits de suzerain : il convoqua ses vassaux, le prince d'Antioche et le comte d'Édesse pour aller assiéger Césarée. Revêtu d'une cuirasse et d'un casque d'or, Jean Comnène dirigeait lui-même les travaux du siège, tandis que le comte d'Édesse et le prince d'Antioche, pour témoigner de leur mauvais

1. Nicétas, I, 11. — Guill. de Tyr, XIV, 30.

vouloir, passaient leur temps à jouer aux dés. Irrité de leur indolence, l'empereur donna le signal de la retraite après avoir pris un faubourg de la ville et entra en grande pompe à Antioche, reçu par le patriarche et le clergé au chant des cantiques; puis il voulut se faire livrer la citadelle et obtenir le droit pour les armées impériales de traverser la ville. Mais une émeute excitée par le comte d'Édesse éclata contre lui; Jean Comnène effrayé battit en retraite et regagna Constantinople. Au même moment (28 mars 1138), le pape Innocent II blâmait dans une bulle cette tentative contre les états latins et défendait aux fidèles d'aider l'empereur à occuper les villes possédées par les croisés [1].

Pendant l'expédition contre Alep, en 1142. les habitants d'Antioche rappelèrent cependant à Jean Comnène ses promesses de secours. Il revint avec une armée et réclama encore la citadelle d'Antioche; en même temps il faisait demander au roi Foulque de le recevoir à Jérusalem; il lui fut répondu qu'il pourrait y entrer, mais en simple pèlerin. De nouveaux conflits s'annonçaient donc lorsqu'en traversant les montagnes du Taurus cilicien, Jean Comnène fut tué à la chasse d'une flèche empoisonnée (1143). Le prince Raimond d'Antioche voulut profiter de cet événement pour envahir les territoires byzantins; le successeur de Jean, Manuel Comnène, envoya contre lui une armée et une flotte; cerné par les Impériaux, Raimond dut venir s'humilier à Constantinople, renouveler le serment d'hommage-lige et promettre d'accepter à Antioche un patriarche choisi dans le clergé de Constantinople (1144) [2].

Manuel était ainsi parvenu à réaliser les desseins d'A-

1. GUILL. DE TYR, XV, 3. — ROZIÈRE, *Cartul. du Saint-Sépulcre*, p. 86-87.
2. NICÉTAS, I, 11. — *Cinnamus*, ed. de Bonn, p. 30-35.

lexis Comnène et à exiger l'accomplissement du traité conclu naguère à Déabolis entre cet empereur et Bohémond. L'empire byzantin avait profité des croisades pour recouvrer l'Asie Mineure et il menaçait d'englober les états latins dans sa suzeraineté. Les papes avaient cru un moment qu'ils pourraient trouver dans les empereurs de Constantinople des auxiliaires qui dirigeraient la lutte de la chrétienté contre les musulmans. Urbain II avait exhorté les croisés à « délivrer les églises orientales ». Pascal II avait négocié avec Alexis Comnène un rapprochement des églises de Rome et de Constantinople : en 1112, il avait même songé à le couronner empereur à Rome pour l'opposer à Henri V. L'intransigeance du clergé grec avait rendu vaines toutes ces tentatives de conciliation[1]. Non seulement les empereurs n'avaient pas reconnu la suprématie spirituelle des papes, mais ils prétendaient imposer un patriarche grec aux Latins d'Antioche et profiter des conquêtes franques pour rétablir leur domination sur tout l'Orient. Dès cette époque l'empire byzantin apparaît comme un obstacle à la croisade ; il ne faut donc pas s'étonner des mauvais desseins que nourrissent déjà contre lui certains Occidentaux ; la catastrophe de 1204 ne fut que le résultat final de cet arriéré de haines.

§ 3. — La chute d'Édesse et la deuxième croisade.

Mais déjà un nouveau danger menaçait les états chrétiens. L'Atâbek de Mossoul, Imad-ed-Din-Zenki, attaqua le comté d'Édesse, y prit plusieurs villes et parut le 28 novembre 1144 devant sa capitale. Ses machines de guerre ouvrirent bientôt des brèches dans les murailles ; la garnison composée de 1.000 hommes se réfugia

1. W. NORDEN, p. 88-102.

dans la citadelle, mais le 25 décembre elle dut capituler [1]. Imad-ed-Din-lui-même ayant été assassiné, son fils Nour-ed-Din continua la lutte contre les états chrétiens. Ce fut au mois de novembre 1145 que les premières demandes de secours furent adressées au pape Eugène III à Viterbe par une ambassade d'Arméniens qui venaient conclure leur réconciliation avec l'église romaine et qui étaient accompagnés par Hugues de Gibelet, un des évêques les plus importants de la principauté d'Antioche [2]. Il ne semble pas que ces demandes aient été accueillies d'abord avec un grand enthousiasme. L'initiative de la croisade fut prise en réalité par le roi de France, Louis VII. Le 25 décembre 1145, à la cour plénière qu'il tint à Bourges, Geoffroi évêque de Langres raconta la prise d'Édesse et exhorta les chevaliers à aller secourir leurs frères d'Orient, mais sans rien conclure, on se contenta de fixer une nouvelle réunion à Pâques [3]. Le motif qui fit agir Louis VII fut uniquement, d'après Odon de Deuil, son zèle religieux [4] et ce fut après avoir reçu la lettre où il lui annonçait son dessein, qu'Eugène III décréta l'expédition [5]. Mais Louis VII trouva en saint Bernard un allié capable d'entraîner toutes les résistances. A l'assemblée de Vézelay (31 mars 1146), lorsque du haut d'une chaire improvisée dans la plaine, il eut parlé à la foule qui l'entourait, « un cri général s'éleva : Des croix, des croix! Les « croix que le saint abbé avait fait préparer à l'a- « vance furent bien vite épuisées; il fut forcé alors de

1. GUILL. DE TYR, XVI, 5-6.
2. GUILL. DE TYR, XVI, 18.
3. ODON DE DEUIL, *Rec. Hist. Fr.*, XII, 92.
4. LUCHAIRE, *Histoire de France*, de LAVISSE, III, p. 12, rejette l'opinion traditionnelle d'apres laquelle Louis VII aurait pris la croix pour expier la catastrophe de Vitry ou pour accomplir le vœu que son rère Philippe n'avait pu exécuter. « La situation et le tempérament de Louis VII suffisent à expliquer son depart. »
5. *P. L.*, CLXXX, 1064 (1er décembre 1145).

« couper ses propres vêtements pour en tailler d'autres « croix, qu'il donna de même, et il ne cessa de vaquer « à cette œuvre tant qu'il resta à Vézelay, confirmant « sa prédication par de nombreux miracles[1] ». Le roi Louis VII, la reine Aliénor, un grand nombre de chevaliers et de dames prirent la croix. Saint Bernard fit sienne l'idée de la croisade et il conçut le projet grandiose de pousser toute l'Europe contre le monde païen en l'attaquant à la fois en Syrie, en Portugal et sur les bords de l'Elbe. De lui-même il partit prêcher la croisade en Allemagne. Les premières demandes qu'il fit à l'empereur Conrad III furent repoussées. Il revint à la charge à la diète de Spire, le 25 décembre 1146, et remporta, grâce à son éloquence, un succès inespéré qu'il appelait lui-même « le miracle des miracles ». L'empereur, les princes, les chevaliers prirent la croix en grand nombre[2]. Dans toute l'Europe, en Angleterre, en Italie, en Bohême, les lettres et les exhortations de saint Bernard entraînaient les adhésions.

La nouvelle croisade eut cependant un caractère moins populaire et moins universel que l'expédition de 1095. Des efforts furent faits pour imposer aux chevaliers une certaine discipline; les armées étaient moins nombreuses : Louis VII et Conrad étaient chacun à la tête de 70.000 hommes. Ces armées furent cependant accompagnées de nombreux pèlerins non combattants qui devaient être un embarras et une cause d'insuccès. D'autre part les divisions qui régnaient entre les puissances chrétiennes, étaient une circonstance défavorable pour la croisade. Au moment même où elle allait commencer, l'empereur Manuel Comnène rompait ses relations d'une manière insultante avec le roi Roger de Sicile et une flotte normande ravageait

1. Odon de Deuil, *Rec. Hist. Fr.*, XII, 92.
2. Otto de Freisingen, *M. G. SS.*, XX, 372-373.

les côtes de la Grèce. Roger voulait empêcher Louis VII de traverser l'empire byzantin et, pour le faire participer à ses desseins, cherchait à l'attirer en Italie [1]. Ces avances furent repoussées et les armées croisées prirent la route de la vallée du Danube ; leur passage à Constantinople devait cependant contribuer à augmenter la mésintelligence déjà grande entre l'empire byzantin et l'Occident. La traversée de la Thrace par les Allemands fut marquée par de tels pillages que Manuel envoya ses troupes contre eux et un combat s'engagea près d'Andrinople dans lequel les croisés eurent le dessous [2]. En vain Manuel avait essayé d'obtenir que Louis VII et Conrad III lui fissent hommage de leurs futures conquêtes : il reçut un refus formel [3] et manifesta dès lors sa mauvaise volonté d'une manière encore plus acrimonieuse. Lorsque Conrad traversa le faubourg de Péra, Manuel refusa même de le voir et menaça de l'assiéger avec toute son armée, s'il ne passait de suite en Asie. Les Allemands franchirent donc le Bosphore et, sans attendre Louis VII, Conrad se lança avec les plus braves chevaliers à la poursuite des Turcs : une sanglante défaite près de Dorylée fut le résultat de cette témérité [4].

Pendant ce temps les Français atteignaient Constantinople après avoir traversé l'empire avec une parfaite discipline ; Louis VII réprimait impitoyablement les moindres écarts et « faisait souvent couper le nez et « les oreilles et même les pieds » à ceux qui se rendaient coupables de quelques déprédations [5]. Le roi de France fut reçu avec égards au palais des Blachernes et visita en compagnie de l'empereur les églises de

1. Odon de Deuil, *P. L.*, CLXXXV, 1208.
2. Odon de Deuil, *M. G. SS.*, XXVI, 64-65.
3. Id.
4. Id.
5. Id.

Constantinople. Malgré cet accueil, la haine contre les Grecs était grande dans son armée et plusieurs de ses conseillers, parmi lesquels l'évêque de Langres, lui proposaient de commencer la croisade en prenant Constantinople : Louis VII refusa[1]. Les Français passèrent donc le Bosphore [2], et traversèrent l'Asie Mineure en prenant par l'ouest afin d'éviter la traversée pénible des steppes. Près d'Attalia une foule de pèlerins surpris par les Turcs dans un défilé furent massacrés et Louis VII lui-même, séparé des siens, dut tenir tête à plusieurs ennemis. Au port d'Attalia l'armée française trouva une flotte byzantine qui la transporta à Antioche, mais un grand nombre de pèlerins abandonnés sur le rivage devinrent les victimes des Turcs. Après un séjour à Antioche qui fut marqué par ses dissentiments avec Aliénor de Guienne, Louis VII partit pour Jérusalem où il retrouva l'empereur Conrad arrivé par mer[3]. Les désastres subis par les deux armées avaient rendu l'expédition d'Édesse impossible; le roi Baudouin III, en négociations avec l'émir de Bosra révolté contre le prince de Damas, entraîna les croisés dans une expédition contre Damas. Au mois de juillet 1148, 50.000 hommes partirent de Tibériade et commencèrent par repousser dans la ville l'armée du prince de Damas qui les attendait dans les jardins voisins des murs, mais pendant qu'ils pillaient les magnifiques vergers, les Sarrasins purent se barricader dans la ville. Une attaque dirigée du côté du désert échoua et le 28 juillet, les souverains découragés levèrent le siège[4]. La trahison n'aurait pas été étrangère à leur échec et le prince de Damas aurait envoyé au roi de

1. Odon de Deuil, *M. G. SS.*, XXVI, 66.
2. Id., 67.
3. Id., 69.
4. Id., 70-72.

Jérusalem des pièces d'or qui se trouvèrent être de la fausse monnaie, pour qu'il décidât les chrétiens à battre en retraite [1]. Conrad retourna à Constantinople et de là en Allemagne. Louis VII resta à Jérusalem jusqu'aux fêtes de Pâques de 1149 et ne revint en France que sur les instances de Suger; il s'embarqua pour l'Italie et vit en passant le roi Roger et le pape Eugène III. L'échec de la croisade causa un grand mécontentement en Occident et saint Bernard en fut rendu responsable : lorsqu'en 1150 il voulut avec l'appui de Suger organiser une nouvelle croisade, ses paroles ne trouvèrent pas plus d'écho chez le roi que chez les seigneurs [2]. Suger songea alors à conduire lui-même une croisade et il avait déjà levé une petite armée quand il mourut. Séduit par les projets du roi de Sicile, Roger. il eût voulu réunir Louis VII, Conrad et Roger dans une même coalition contre l'empire byzantin. Mais Manuel Comnène sut retenir Conrad dans son alliance, reprit Corfou sur les Normands et vint même occuper Ancône en 1151; le projet de croisade à Constantinople fut abandonné; bien plus par suite des progrès menaçants des Sarrasins, les Latins allaient être obligés d'accepter l'alliance que Manuel Comnène leur offrait.

§ 4. — La lutte contre l'Égypte et la prise de Jérusalem (1187).

Jamais en effet les inconvénients qui résultaient de l'absence d'une autorité unique et capable de s'imposer à tous ne se firent mieux sentir que dans les trente dernières années qui précédèrent la chute de Jérusalem. Ce n'était que luttes dans l'intérieur de la famille

1. *Chron. syriaque d'Aboulfaradj.* Luchaire (Lavisse, *H. de Fr.*, III, 18-19).
2. *Rec. Hist. Fr.*, XII (*Vita Sugeri*), 110.

royale, querelles entre les ordres militaires, les rois et les patriarches, entreprises particulières, guerres sans suite, politique contradictoire. L'influence de Manuel Comnène sur les états latins s'affirme durant cette période. En 1158, il marie une de ses cousines, Théodora, au roi de Jérusalem, Baudouin III et il reparaît lui-même aux frontières de la principauté d'Antioche. Renaud de Châtillon, devenu prince d'Antioche par son mariage avec la veuve de Raimond, est forcé de venir lui demander pardon des ravages qu'il a commis dans l'île de Chypre et de renouveler le serment de vassalité de son prédécesseur[1] : le roi Baudouin III lui-même paraît à sa cour. Le jour de Pâques de l'année 1159, Manuel fait son entrée dans Antioche accompagné de Renaud qui tient son cheval par la bride et suivi du roi de Jérusalem[2]. Le 25 décembre 1161, Manuel épousait lui-même en secondes noces à Sainte-Sophie, la princesse Marie d'Antioche, fille du dernier prince Raimond. C'était l'époque où un rapprochement religieux entre Rome et Constantinople était de nouveau agité et où le pape Alexandre III songeait à couronner Manuel empereur à Rome, pour l'opposer à Frédéric Barberousse[3]. Sous Amauri, qui succéda à Baudouin III, son frère, cette alliance fut encore resserrée : en 1167 le roi de Jérusalem épousa une princesse porphyrogénète, Marie Comnène, sœur de Manuel[4], et sur une inscription en mosaïque consacrée dans l'église de Bethléem en 1172, il souffrit que le nom de l'empereur fût écrit au-dessus du sien[5]; c'était comme une reconnaissance officielle de sa suzeraineté.

Les états chrétiens recueillirent de cette alliance un

1. Guill. de Tyr, XVIII, 23.
2. Guill. de Tyr, XVIII, 24-25.
3. W. Norden, p. 92.
4. Guill. de Tyr, XXII, 4.
5. *Corpus inscriptionum græcarum*, 8736.

véritable bénéfice : Nour-ed-Din s'était emparé de Damas en 1154 et menaçait la principauté d'Antioche ; en 1164, le nouveau prince d'Antioche, Bohémond III, et le comte de Tripoli tombaient entre ses mains, mais par crainte de Manuel il s'abstint d'assiéger Antioche. D'autre part les rois de Jérusalem, sans s'inquiéter suffisamment de Nour-ed-Din, reprenaient leurs entreprises contre l'Égypte. En 1153, Ascalon, la dernière ville possédée par les califes fatimites en Palestine, fut prise par Baudouin III. Sous le roi Amauri une lutte d'influences commença en Égypte entre Nour-ed-Din et les chrétiens. Deux vizirs se disputaient le pouvoir auprès du calife : l'un d'eux, Schaver, chassé d'Égypte, se réfugia auprès de Nour-ed-Din qui envoya un de ses meilleurs généraux, Schirkouh, Kurde de naissance, le rétablir par la force. Mais bientôt l'influence de Schirkouh devint plus grande auprès du calife que celle de Schaver et celui-ci implora l'alliance du roi de Jérusalem. En 1164, une armée chrétienne vint forcer Schirkouh à quitter l'Égypte; une tentative qu'il fit pour y rentrer en 1167 fut repoussée de même. Mais à peine l'armée chrétienne était-elle de retour à Jérusalem qu'Amauri regrettait d'avoir abandonné l'Égypte. En 1168, il se mit d'accord avec Manuel Comnène pour en préparer la conquête; sûr du succès, il en distribuait déjà les territoires aux Hospitaliers. Au mois d'octobre, l'armée chrétienne envahissait pour la troisième fois l'Égypte, prenait d'assaut Bilbaïs et marchait sur le Caire. Mais le 13 novembre, l'incendie de Fostat allumé par Schaver arrêtait la marche des chrétiens. Schaver et son maître s'étaient jetés dans les bras de Nour-ed-Din et Schirkouh revenait en Égypte, tournait l'armée chrétienne et entrait au Caire le 18 janvier 1169. Amauri battit en retraite : Schirkouh, resté maître de l'Égypte, fit périr Schaver et

prit le titre de grand vizir. Il mourait lui-même le 23 mars suivant, mais il était remplacé par son neveu. Salah-ed-Din, qu'il avait amené avec lui et qui sous le nom du calife devint le maître de l'Égypte [1].

Saladin avait passé sa jeunesse à Damas où il s'était plus occupé d'études et de plaisirs que de guerre; musulman orthodoxe ou sunnite, il avait hérité des plans gigantesques de Schirkouh et rêvait de détruire les états chrétiens de Syrie et même d'attaquer l'Occident. En 1169 sa situation n'en était pas moins très critique et ce fut à son habileté et à son énergie qu'il dut son salut. Une flotte byzantine parut en octobre à l'embouchure du Nil, tandis qu'Amauri assiégeait Damiette sans pouvoir s'en emparer. En 1171, le calife étant mort, Saladin ne lui nomme pas de successeur et trois ans plus tard réprime cruellement une conspiration des Fatimites contre lui. Mais l'événement le plus heureux pour lui fut la mort de Nour-ed-Din en 1174 : tandis que ses fils et ses neveux se disputaient ses nombreuses possessions, Saladin profitait de ces troubles pour envahir la Syrie et s'emparer de Damas; de là il gagna la Mésopotamie qu'il conquit tout entière, sauf Mossoul [2]. Il entourait ainsi les états chrétiens de tous les côtés et les craintes commençaient à être vives à Jérusalem, d'autant que les demandes de secours adressées par Amauri à Louis VII, à Frédéric Barberousse, à tous les souverains d'Europe restaient sans réponse. Le voyage d'Henri le Lion en Terre Sainte (1172) fut un pèlerinage plutôt qu'une expédition. Tandis que leurs querelles particulières occupaient seules les princes d'Occident, le royaume de Jérusalem allait

1. *Chroniq. orientaux*, MICHAUD, *Biblioth. des Crois.*, p. 113 et suiv. — MAKRIZI (trad. BLOCHET), *Rev. Or. lat.*, VIII, 202 et suiv.

2. MAKRIZI (trad. BLOCHET), *Rev. Or. lat.*, VIII, 203-212 et 501 et suiv. GUILL. DE TYR, XIX.

être réduit à soutenir avec ses propres forces les attaques de l'ennemi le plus redoutable qui l'eût encore menacé.

Et ce fut le moment même où les discordes entre les chrétiens d'Orient augmentèrent. Le roi Amauri était mort en 1173 à l'âge de trente-huit ans ; il laissait un fils de treize ans, Baudouin IV, qui fut proclamé roi sous la régence de Raimond, comte de Tripoli : depuis l'âge de neuf ans le malheureux enfant était atteint de la lèpre, d'où son surnom de Baudouin le Mesel[1]. Un cadet de la maison de Lusignan, Guy, fils de Hugue VIII, comte de la Marche, banni d'Angleterre où il possédait des fiefs, pour avoir tué le comte de Salisbury, vint se mettre au service de Baudouin IV et acquit bientôt sa faveur. Il épousa la propre sœur du roi, Sibylle, veuve de Guillaume de Montferrat dont elle avait eu un fils appelé aussi Baudouin[2]. Deux partis se dessinèrent bientôt dans le royaume, celui du comte de Tripoli et celui de Guy de Lusignan. En 1183, Baudouin le Mésel perdit la vue : il nomma Guy régent, comte de Jaffa et d'Ascalon, en se réservant pour lui-même la ville de Jérusalem et un revenu de 10.000 pièces d'or. Puis la faveur de Guy cessa : Saladin lui ayant infligé un échec, le parti du comte de Tripoli reprit le dessus. Baudouin IV entreprit de priver Guy de la succession au trône ; il lui enleva la régence, fit couronner roi le fils de Sibylle, âgé de cinq ans, sous le nom de Baudouin V et, malgré l'opposition du patriarche Héraclius et des grands maîtres des ordres militaires, il rendit le pouvoir à Raimond de Tripoli. Mais Baudouin le Mésel mourut en 1184 et deux ans après, Baudouin V disparaissait à son tour. On accusa le comte de Tripoli de l'avoir em-

1. Guill. de Tyr, XXI, 1-2.
2. Guill. de Tyr, XXII, 1.

poisonné et le parti favorable à Guy de Lusignan reprit le dessus. Renaud de Châtillon, le grand maître du Temple, et les évêques firent fermer les portes de Jérusalem, afin d'assurer son élection à la royauté et, le 20 juillet 1186. Guy et Sibylle furent couronnés roi et reine de Jérusalem [1].

Mais déjà les progrès de Saladin mettaient en question l'existence même du royaume. Dès 1179 il avait envahi le territoire chrétien et remporté une victoire sur les bords du Jourdain, puis désireux de continuer ses conquêtes en territoire musulman, il avait signé une trêve en 1180. Malgré ce traité, Renaud de Châtillon qui, après avoir dû abandonner la principauté d'Antioche, s'était retiré dans son fief de Montréal, continua la guerre contre les musulmans et prépara l'entreprise la plus hardie qui eût encore été tentée par les chrétiens. En 1182, il réussit à occuper de nouveau le port d'Aïla sur la mer Rouge, et il y fit transporter à dos de chameaux cinq galères démontées et un grand nombre de bâtiments légers. Cette flotte tint la mer Rouge pendant un an, s'avança jusqu'à Aden, captura des navires chargés de pèlerins de la Mecque et ravagea les côtes du Hedjaz et du Yémen : les villes saintes ellesmêmes furent menacées; les chevaliers tentèrent un débarquement et s'avancèrent jusqu'à une journée de marche de Médine. Mais la flotte chrétienne avait été détruite par celle de Saladin; les chevaliers durent revenir à Aïla par terre : cette romanesque expédition n'arrivait pas à son heure et ne servit qu'à rendre impossibles les rapports diplomatiques entre Saladin et le royaume de Jérusalem [2].

La prise d'Alep par Saladin avait complété le cercle

1. Continuat. Guillaume de Tyr, XXIII, 17.
2. Schlumberger, *Renaud de Chatillon*. — Makrizi (trad. Blochet), *Rev. Or. lat.*, VIII, 550-552.

qui enfermait les états chrétiens : vainqueur du sultan d'Iconium, maître de Mossoul, affermi en Égypte par l'exécution des principaux Schiites, il n'attendait plus qu'un prétexte pour rompre la trêve conclue en 1180 : Renaud de Châtillon le lui fournit. En 1187, il pilla une caravane dans laquelle se trouvait la propre sœur du sultan : Saladin demanda au roi de Jérusalem la punition de son vassal, mais Guy de Lusignan n'avait ni le pouvoir, ni la volonté de l'accorder. Aussitôt Saladin fit prêcher la guerre sainte dans tout l'Orient musulman[1]. La situation des chrétiens était désespérée : ils n'avaient à compter ni sur les secours de l'Occident, ni sur ceux de l'empire byzantin où la mort de Manuel Comnène, en 1180, avait été suivie d'une période d'anarchie qui se termina par le massacre des Latins de Constantinople, en 1182, et l'usurpation d'Andronic Comnène. D'autre part, la rancune de Raimond de Tripoli contre Guy de Lusignan ne céda même pas au souci de sauver le royaume et il ne craignit pas d'appeler les musulmans. Un fils de Saladin parut à son instigation devant Tibériade[2].

Cependant Guy de Lusignan parvint à se réconcilier avec le comte de Tripoli; tous les hommes disponibles furent convoqués, l'on put réunir deux mille chevaliers et dix-huit mille piétons à Sephouri, au nord de Nazareth et à l'ouest du lac de Tibériade et une solde fut promise à tous ceux qui viendraient. Les Templiers abandonnèrent au roi les trésors que leur avait envoyés Henri Plantagenet, au moment où il se croisa pour expier le meurtre de Thomas Becket; enfin le patriarche Héraclius apporta la vraie Croix. Au mois de juillet, Saladin en personne vint s'emparer de Tibériade, mais les défenseurs de la ville se réfugièrent dans

1. Contin. Guill. de Tyr, XXIII, 23, 24, 25.
2. Id., 26.

la citadelle et la comtesse de Tripoli qui y était renfermée, fit demander secours à l'armée chrétienne. Le comte de Tripoli, redoutant pour ses compagnons la traversée du désert qui sépare Sephouri de Tibériade, était d'avis de sacrifier la place, mais le grand maître du Temple déclara au roi qu'il serait honteux pour lui d'abandonner une ville qui succombait à si peu de distance de lui. La marche commença donc le 4 juillet 1187 à travers un désert brûlant; les chrétiens harcelés de tous les côtés par des corps de Sarrasins, épuisés par la chaleur et mourant de soif, durent faire halte, pour y passer la nuit, au village de Hattin. Saladin ne cherchait qu'une occasion de leur livrer bataille; aussi vint-il s'établir devant eux, et si près, qu'on pouvait se parler d'un camp à l'autre. A la pointe du jour les chrétiens voulurent engager le combat, mais les Sarrasins reculèrent et attendirent que la chaleur fût dans son plein ; pour l'augmenter encore ils mirent le feu aux bruyères qui entouraient le camp chrétien. La situation devint intolérable : les piétons, incapables de supporter la soif, se faisaient prendre volontairement par les Sarrasins. Sur l'ordre du roi, le comte de Tripoli chargea à la tête des chevaliers pour arrêter la déroute, mais les rangs ennemis s'ouvrirent pour le laisser passer, puis se refermèrent. Guy de Lusignan restait isolé sur une colline, entouré des chevaliers du Temple et du reste de l'armée qui essayait, dans une confusion indescriptible, de se rallier autour de la vraie Croix. En vain les chrétiens essayèrent de s'ouvrir un chemin vers le lac de Tibériade : enveloppés de tous les côtés, ils furent massacrés ou faits prisonniers. Tandis que Raimond de Tripoli parvenait à s'enfuir dans Tyr, le roi Guy et les personnages les plus considérables du royaume, le grand maître du Temple, Renaud de Châtillon, Josselin de Courtenay, le marquis

de Montferrat, etc... tombaient au pouvoir de Saladin et étaient transportés à Damas; mais à la vue de Renaud, Saladin se rappelant l'agression contre les villes saintes et la captivité de sa sœur, fut saisi de colère; pour accomplir le vœu qu'il avait fait de le tuer lui-même, il demanda un cimeterre et lui trancha la tête [1].

La destruction de la dernière armée chrétienne entraîna la chute du royaume de Jérusalem; avant même que la résistance pût s'organiser, Saladin faisait occuper toutes les villes du royaume, sauf Tyr et Jérusalem qu'il vint lui-même assiéger (17 septembre). A la première brèche la ville capitula et Saladin accorda la liberté à tous les habitants moyennant une énorme rançon; le 2 octobre 1187 le sultan fit son entrée dans la ville [2]. En quelques mois l'œuvre de près d'un siècle avait été détruite et les chrétiens ne possédaient plus en Syrie que Tyr, Antioche et Tripoli : une nouvelle croisade était nécessaire.

1. Textes orientaux, Michaud, *Biblioth. des Crois.*, IV, 194 et suiv. — Makrizi, trad. Blochet, *Rev. Or. lat.*, IX, p. 21 et suiv. — Contin. Guill. de Tyr, XXIII, 33-46.

2. Contin. Guill. de Tyr, XXIII, 55-62.

CHAPITRE VI

LES TENTATIVES DE RESTAURATION DE L'ORIENT LATIN (1187-1198)

§ 1. — La prédication de la croisade.

La nouvelle de la défaite des chrétiens fut apportée par l'archevêque de Tyr à Guillaume roi de Sicile : le

BIBLIOGRAPHIE. — Sources : Lettres des papes : Grégoire VIII (1187), *P. L.*, CCII. — Clément III (1187-91), *P. L.*, CCIV. — Célestin III (1198), *P. L.*, CCVI. — Lettres adressées par les chrétiens de Syrie aux Occidentaux, *P. L.*, CCI. — Röhricht, *Regesta*, nos 658, 661, 663, 669, 670, 676, etc.

Croisade de Frédéric Barberousse. — Tageno doyen de Passau, *Descriptio expeditionis Asiaticae Friderici* (1189-1190) ; l'auteur a accompagné l'évêque Dietpold de Passau dont il était le chapelain, éd. *M. G. SS.*, XVII, 509-517. — Ansbert ? *Historia de expeditione Friderici imperatoris* (1189-1196), éd. *Fontes rer. austriacarum Scriptores*, V, 1-90. — *Epistola de morte imperatoris*, *M. G. SS.*, XX, 494-496.

Siège de Saint-Jean d'Acre. — Ambroise, *L'Estoire de la guerre sainte*, poème français en 12.000 vers de 8 syllabes. L'auteur semble avoir été un jongleur normand attaché à Richard Cœur-de-Lion. Mss. unique : Vatican 1659, éd. P. Paris (*Documents inédits de l'Histoire de France*, 1897). Les *Gesta Ricardi regis* dus à Richard, prieur de la Trinité de Londres, ne sont qu'une traduction latine de ce poème (fragments, *M. G. SS.*, XXVII, 195-219). Haymar le Moine, *De expugnata Accone liber tetrastichus*. L'auteur moine florentin, patriarche de Jérusalem (1194-1202), éd. Riant, Lyon, 1866. — Ricardus Divisiensis, *Chronicon de rebus gestis Ricardi regis* (1189-1192). L'auteur moine de Winchester a écrit avant 1198, éd. Howlett (*Chronicles of the reign of Stephen*, III, 1886). — *Annalium Salisburgensium additamentum*, *M. G. SS.*, XIII, 238-240 ; lettre sur la croisade de Richard.

Histoire du royaume de Jérusalem : Voy. Livres d'Eracles et continuateurs de Guillaume de Tyr (Introduction).

Auteurs arabes : Michaud, *Biblioth. des Croisades*, IV, 245 et suiv.

Henri VI : Otto de Saint-Blaise, Chronique 1160-1209, éd. *M. G. SS.*, XX,

pape Urbain III l'apprit avant sa mort qui eut lieu le 20 octobre 1187. Son successeur Grégoire VIII, à peine élu, adressa des lettres à tous les chrétiens pour les exhorter à la croisade, ordonna des jeûnes et des prières publiques et proclama la trêve de Dieu pour sept ans ; les cardinaux firent vœu de vivre d'aumônes, de ne pas monter à cheval avant la reprise de Jérusalem et de parcourir la chrétienté à pied, la croix à la main. Grégoire VIII lui-même mourut le 17 décembre 1187 et il fut réservé à Clément III d'accomplir les desseins de son prédécesseur[1]. L'annonce de la chute de Jérusalem causa une assez grande émotion dans la chrétienté pour faire cesser toutes les querelles entre les états. Le pape et l'empereur, toujours en conflit, même après la paix de Constance, donnèrent les premiers l'exemple. Le cardinal d'Albano parcourait l'Europe; le 21 janvier 1188, il amenait Philippe-Auguste et Henri II à se donner le baiser de paix sous l'orme de Gisors. Sans grande sincérité, mais forcés d'obéir aux vœux de leurs sujets, les deux souverains prirent la croix: le fils d'Henri II, Richard Cœur-de-Lion duc d'Aquitaine, les avait déjà prévenus et s'était croisé[2]. Continuant

302-324. — *Gesta Heinrici VI* (attribués à Godefroi de Viterbe), éd. *M. G. SS.*, XXII, 334-38. — Burchard d'Ursperg, Chronique écrite vers 1229, éd. *M. G. SS.*, XXIII, 333-383. — Annales de Marbach (XIIIe s.), éd. *M. G. SS.*, XVII, 142-180. — Sicard de Crémone, évêque de Crémone (1185-1215), Chronique (1213) Arnold de Lubeck, *Chronica Slavorum*, *M. G. SS.*, XX, éd. *P. L.*, CCXIII, 437-540.

Monographies. — FISCHER, *Geschichte des Kreuzzuges Kaiser Friedrich*, I. Leipzig, 1870. — PRUTZ., *Kaiser Friedrich*, I. Berlin, 1871-74, 3 v. — ZIMMERT, *Der deutschbyzantinische Konflict vom Juli* 1189 *bis februar* 1190. *Byz. Zeit.*, XII, 1903. — *Der Friede zu Adrianapol* (februar 1189-1190), *Id.*, XI, 1902. — RÖHRICHT, *Le siège de Saint-Jean d'Acre* (*Forschungen zur deutschen Geschichte* 1876). — DE MAS-LATRIE, *Histoire du royaume de Chypre*, I. — W. NORDEN, *Das Pappstum und Byzanz*, p. 117-133 (expose de la politique d'Henri VI en Orient). — LAVISSE, *De Hermano Salzensi ordinis Teutonici magistro*. Paris, 1878. — CARTELLERI, *Philipp II August II Der Kreuzzug*. Leipzig, 1906.

1. *Lettres de Grégoire VIII*, MANSI, XXII, 527, 531, 419.
2. LUCHAIRE (LAVISSE, *H. de Fr.*), III, 93-94.

sa marche, le cardinal d'Albano se dirigea vers l'Allemagne en soulevant les populations sur son passage[1]. Arrivé au terme de sa carrière, après avoir assuré à son fils aîné Henri VI l'héritage de l'Allemagne et des Deux-Siciles, Frédéric Barberousse embrassa avec ardeur la cause de la croisade. Le 27 mars 1188, jour du dimanche de « Lætare Jerusalem », à la diète de Mayence, le légat lut devant une nombreuse assemblée les lettres du pape. L'archevêque Philippe de Cologne et un grand nombre de princes qui avaient naguère combattu l'empereur étaient venus abdiquer leurs rancunes. Frédéric avait refusé de présider l'assemblée en disant que le Christ y était présent. Chacun des évêques allemands parla en faveur de l'expédition : l'empereur qui versait des larmes de joie, reçut la croix des mains de l'évêque de Würzbourg. Son exemple fut aussitôt suivi par son fils Frédéric, landgrave de Thuringe, un grand nombre de princes, d'évêques, de chevaliers. A la seule diète de Mayence treize mille fidèles firent le vœu de croisade[2].

Ce mouvement se propagea bientôt dans toute l'Europe. En Italie le pape Clément III s'interposait dans les querelles de Pise avec Gênes; Venise faisait la paix avec la Hongrie, Guillaume de Sicile avec l'empire byzantin. Dès le mois de mars 1188, le roi de Sicile envoyait les premiers secours en Orient : sa flotte parvint à empêcher Saladin de prendre Tripoli. Dans les pays scandinaves les lettres des papes reçurent le même accueil : en décembre 1187, la croisade fut prêchée en Danemark, puis en Suède et en Norvège. Un an plus tard une flotte de 55 navires portant 12.000 Danois, Frisons, Norvégiens, Suédois, se dirigeait vers la Terre Sainte, en faisant le tour de l'Europe : à leur

1. *Chron. magni presbiteri*, *M. G. SS.*, XVII, 509.
2. *Annales Marbacenses*, *M. G. SS.*, XVII, 164.

passage en Portugal les croisés du nord prirent part à la prise d'Alvor sur les musulmans[1]. Le seul obstacle à la croisade vint de la lutte engagée entre Philippe-Auguste et Henri Plantagenet. Au moment même où avait lieu le départ de Frédéric Barberousse (mai 1189) le roi de France se préparait à conquérir le Maine et la Touraine. Après la prise de Tours, Henri II vaincu signa le traité d'Azai et les deux rois décidèrent que le départ pour la croisade aurait lieu à Vézelai, à la mi-carême de 1190. Henri II mourut sur ces entrefaites et Richard Cœur-de-Lion son successeur renouvela son alliance avec Philippe-Auguste. Les deux rois décidèrent de prendre la route maritime et d'organiser leur expédition en Sicile, mais ce fut seulement le 4 juillet 1190 qu'ils partirent enfin de Vézelai pour accomplir leur vœu[2].

Rien n'est plus instructif que l'organisation de cette croisade qui révèle en Europe des conditions politiques toutes différentes de celles de la fin du XIe siècle. L'enthousiasme est encore très grand et continue à produire de véritables miracles, mais il est étroitement contenu et limité par les intérêts des souverains. La diplomatie, qui avait déjà joué son rôle en 1095, prend une place de plus en plus grande dans la préparation de la croisade. La chrétienté dans son ensemble a une politique extérieure dont les papes ont la pleine conscience et dont ils défendent les intérêts contre les litiges particuliers qui affaiblissent leur action. Avant de se lancer aveuglément sur la route de la Palestine, les chefs de la croisade cherchent par des négociations à s'assurer l'alliance des princes dont ils vont traverser les terres. Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion

1. RIANT, *Expédit. et pèlerinages des Scandinaves*, p. 277-278 (d'après une relation anonyme).
2. LUCHAIRE, *op. cit.*, III, p. 97-104.

sont les amis du roi de Sicile ; Frédéric Barberousse envoie ses ambassadeurs aux rois de Serbie et de Hongrie, à l'empereur Isaac l'Ange, au sultan d'Iconium ennemi de Saladin, à Saladin lui-même à qui il adresse un ultimatum. Enfin, du côté musulman aussi, la lutte change de caractère. Jusque-là les chrétiens n'ont eu affaire qu'à des tronçons d'état, séparés les uns des autres par des jalousies politiques et religieuses : maintenant ils ont devant eux un chef que la prise de Jérusalem a couvert de gloire dans le monde musulman et qui dispose à la fois des forces de l'Égypte et de l'Asie. Contre les chrétiens Saladin fait prêcher la guerre sainte et organise comme une contre-croisade. Jamais les adversaires en présence n'avaient eu l'intelligence aussi complète de l'importance de la lutte qui allait s'engager ; jamais la croisade n'avait encore pris aussi nettement ce caractère de duel entre la chrétienté et l'islam.

§ 2. — La croisade de Frédéric Barberousse.

Frédéric Barberousse quitta Ratisbonne le 11 mai 1189 ; son armée, qui aurait compris 100.000 hommes d'après les chroniqueurs, était divisée en bataillons de cinq cents hommes, chacun sous un chef, et un conseil de guerre de soixante seigneurs se réunissait autour de l'empereur. La Hongrie fut traversée sans difficulté, mais il n'en fut pas de même de la Bulgarie et de l'empire byzantin. Depuis le massacre des Latins, en 1182, les rapports étaient demeurés très mauvais entre Constantinople et l'Occident. Frédéric Barberousse avait encouragé les entreprises de Guillaume de Sicile contre les Grecs ; de son côté, à la nouvelle de la croisade, Isaac l'Ange n'avait pas hésité à se mettre en rapport avec Saladin, qui envoya

une ambassade à Constantinople en 1189 : pour prix de son alliance contre le sultan d'Iconium, Saladin promettait à l'empereur de rendre aux Grecs la possession des Lieux Saints. L'attitude d'Isaac l'Ange vis-à-vis des Allemands fut donc des plus douteuses : tout en les amusant par des négociations, il essaya d'arrêter plus que de faciliter leur marche. En Bulgarie les habitants s'enfuirent de tous côtés à leur approche en obstruant les routes avec des abatis d'arbres. Le 16 août, il fallut emporter d'assaut le défilé de Trajan; le 24, on arriva à Philippopoli vide d'habitants [1]. Le 25, Frédéric reçut une lettre d'Isaac qui lui refusait le titre d' « empereur romain » et lui défendait de continuer sa marche avant d'avoir livré des otages et promis de lui céder la moitié des conquêtes qu'il ferait en Syrie. Les ambassadeurs allemands à Constantinople étaient jetés en prison; le patriarche grec traitait les Latins de « chiens » et promettait des indulgences à qui les tuerait [2]. Transporté de colère. Frédéric fit mettre à feu et à sang tous les environs de Philippopoli et songea sérieusement à une attaque contre l'empire byzantin; des offres lui étaient faites dans ce sens par des chefs serbes et bulgares. Le 16 novembre, il écrivait à son fils Henri VI de rassembler une flotte dans les villes d'Italie et d'obtenir du pape que la croisade fût prêchée contre les Grecs [3]. Puis continuant sa marche, il mit à sac Andrinople qu'il trouva déserte et il aurait probablement attaqué Constantinople, si Isaac l'Ange n'eût enfin cédé. Le 21 janvier 1190, il fit promettre à Frédéric de ravitailler son armée, de la transporter en Asie et de lui donner des otages. Le passage des Allemands en Asie Mineure

1. Récit de Dietpold évêque de Passau-Tageno, *M. G. SS.*, XVII, 509-510.
2. Ansbert (*Font. rer. austriacarum*, *SS.*, V, 22, 24, 44).
3. Ansbert, 30-32.

s'effectua au détroit de Gallipoli du 21 au 30 mars 1190[1]. Cette traversée de l'empire byzantin par les croisés allemands ne devait pas peu contribuer à la terrible revanche que prirent les Occidentaux sur l'empire byzantin en 1204.

Pour la traversée de l'Asie Mineure, Frédéric comptait sur son alliance avec le sultan d'Iconium, mais de ce côté aussi il n'éprouva qu'une déception. Kilidsch Arslan venait d'être renversé par ses fils qui s'étaient partagé ses états. A peine les Allemands avaient-ils laissé le territoire byzantin que leur armée fut harcelée par des troupes de Turcs. Dans un engagement périt le *minnesaenger* Frédéric de Hausen. Bientôt les croisés se trouvèrent sans approvisionnements et commencèrent à souffrir de la faim ; ils durent manger les chevaux et les mulets et allumer du feu avec les harnais, faute de bois. Enfin le 18 mai, Frédéric arrivait devant Iconium et ses fils Frédéric et Philippe emportaient la ville d'assaut. Kilidsch-Arslan dut promettre d'assurer la route et les vivres de l'armée qui ne comptait plus que 42.000 hommes[2]. Les croisés purent donc atteindre les frontières de la Petite Arménie dont le chef, Léon II, leur fit le meilleur accueil. Mais le 10 juin 1190, l'empereur, conduit par des guides arméniens, après avoir franchi les montagnes, arrivait sur les bords du Selef et s'élançait à cheval au milieu du fleuve; soudain sa monture trébucha et on le vit disparaître : quand on parvint à le retirer, il avait cessé de vivre[3]. Cette mort subite ruina les espérances qu'avait fait naître une croisade dirigée par l'empereur en personne. Les princes allemands consternés se dispersèrent; une partie se

1. Ansbert, 30-33.
2. Tageno, *M. G. SS.*, XVII, 515.
3. Tageno, *M. G. SS.*, XVII, 516. — Cf. *M. G.*, XX, 494-496.

rembarqua pour l'Europe; d'autres, sous la conduite de Frédéric de Souabe, gagnèrent Antioche et eurent à y supporter une terrible épidémie; les débris de cette immense armée finirent par aller grossir les contingents croisés devant Saint-Jean d'Acre.

§ 3. — Le siège de Saint-Jean d'Acre (1189-1191).

Ce fut en effet autour de cette place importante que toutes les armées de la chrétienté se réunirent. Le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, délivré de sa captivité, avait rallié à Tripoli et à Tyr les débris de l'armée chrétienne et au mois de juin 1189, il vint s'installer devant Saint-Jean d'Acre, sur la colline dite des Francs, pendant que des navires pisans bloquaient le port[1]. Alors commença le siège, digne d'une épopée, qui pendant deux ans rassembla comme dans un champ clos toutes les forces de la chrétienté et de l'islam : aucun épisode ne fait mieux saisir les traits caractéristiques des deux civilisations qui se heurtaient ainsi en Orient.

La ville d'Acre était construite sur une colline qui forme en s'avançant dans la mer une sorte de presqu'île triangulaire : ses ports, situés au sud-est, étaient bien abrités. Du côté de la terre s'étend sur quatre lieues de long une plaine comprise entre le Saron au nord et le promontoire du Mont Carmel au sud : le Belus la traverse et se jette dans la mer à l'est de la ville; elle est couverte de jardins et de marécages au milieu desquels se dressent les derniers contreforts du Saron, au nord la colline de Montmusart, comprise en partie dans l'enceinte et, à l'est, le Turon ou colline des Francs, où se trouvait l'armée du roi

1. CONTIN. GUILL. LE TYR, XXIV, 14.

de Jérusalem. Les fortifications déjà considérables avaient été renforcées par ordre de Saladin : des fossés profonds séparaient la presqu'île du continent; à l'angle nord-est la Tour Maudite dominait la plaine, et le port était protégé par une digue sur laquelle s'élevait la Tour des Mouches.

Bientôt arrivèrent successivement les flottes qui portaient les croisés venus des pays d'Europe; les navires accostaient dans une petite anse située au nord de la ville ou à l'embouchure du Bélus. Le 13 septembre 1189, parurent les flottes septentrionales qui avaient dû contourner toute l'Europe, celle des Scandinaves et la flotte anglo-flamande conduite par l'archevêque de Cantorbery et Jacques d'Avesne[1]. Les croisés du nord s'établirent le long du Bélus qu'ils détournèrent de son cours : après avoir creusé des retranchements, ils firent des palissades avec le bois de leurs navires et des tentes avec les voiles[2]. Puis vinrent l'évêque de Beauvais avec des Champenois et des Italiens, Conrad de Montferrat avec 1.000 chevaliers et 20.000 piétons, le landgrave de Thuringe (septembre 1189). La navigation était interrompue en hiver, mais avec le retour de la belle saison, on voyait arriver de nouveaux renforts, Henri comte de Champagne accompagné de Français, d'Anglais, d'Italiens (28 juillet 1190), Frédéric de Souabe et ce qui restait de la croisade de Barberousse (septembre 1190) et enfin les deux princes dont les hésitations avaient excité la verve railleuse de Bertrand de Born, Philippe-Auguste roi de France (20 avril 1191) et Richard Cœur-de-Lion roi d'Angleterre, dont l'arrivée fut célébrée par des feux de joie. Partis ensemble de Vézelai

1. Contin. Guill. de Tyr, XXIV, 17.
2. Contin. Guill. de Tyr, XXIV, 17. Voy. Riant, *Expédit. pèlerin. des Scandinaves*, p. 280-282.

le 4 juillet 1190, ils étaient allés s'embarquer, Philippe à Gênes, Richard à Marseille pour se joindre de nouveau à Messine. Pendant six mois ils restèrent en Sicile dans une étrange inaction qui devait être fatale à la discipline de leurs armées et à la cordialité de leurs rapports. Richard cherchait querelle à son hôte le roi Tancrède de Lecce, à qui il réclamait le douaire de sa sœur, veuve de Guillaume le Bon; ses matelots s'étant pris de querelle avec les habitants de Messine, n'avait-il pas donné l'ordre de prendre la ville d'assaut et d'y planter sa bannière! Il fallut pour l'en empêcher l'intervention de Philippe-Auguste. Après des démêlés assez aigres qui se terminèrent par un traité de réconciliation[1], les deux rois quittèrent Messine au mois de mars 1191, mais tandis que Philippe faisait voile directement pour Saint-Jean d'Acre, Richard retardait son arrivée de deux mois pour conquérir l'île de Chypre. Guidé par son humeur aventureuse et son avidité, il acceptait la magnifique proie que les circonstances lui offraient.

La flotte anglaise venait d'être dispersée par la tempête devant l'île de Rhodes; trois navires, sur lesquels se trouvaient Bérengère de Navarre fiancée à Richard et sa sœur Jeanne de Sicile, furent entraînés sur les côtes méridionales de Chypre et se brisèrent sur les rochers non loin de Limassol. L'île appartenait à cette époque à Isaac Commène ancien gouverneur d'Arménie qui, obligé de s'enfuir de Constantinople à l'avènement du tyran Andronic, avait réussi à entraîner les habitants dans sa révolte et à se faire proclamer empereur. En bon orthodoxe il détestait les Latins et comme il se trouvait à ce moment à Limassol, il défendit d'abord aux naufragés d'entrer dans la ville, puis

1. LUCHAIRE, *op. cit.*, p. 106-107.

ayant appris que les princesses se trouvaient parmi eux, il leur envoya des provisions et chercha à s'emparer d'elles pour en tirer une riche rançon. Ses tentatives échouèrent grâce à l'arrivée de Richard qui fit débarquer son armée sans hésitation devant Limassol. Après des négociations qu'il fut le premier à rompre, Isaac Commène s'enfuit au centre de l'île, à Nicosie, pendant que Richard faisait célébrer son mariage à Limassol par l'archevêque d'York devant le roi Guy de Lusignan, venu pour le disposer en sa faveur. Puis Isaac Commène s'étant porté à la rencontre des Anglais avec toutes ses forces, une bataille s'engagea dans laquelle l'empereur de Chypre fut fait prisonnier. Richard le fit charger de chaînes qui furent, à sa demande, d'or et d'argent, puis il entra à Nicosie, reçut les serments des habitants et s'empara des trésors d'Isaac, pendant que Guy de Lusignan occupait le port de Famagouste[1]. La conquête de Chypre devait être d'une importance capitale pour l'avenir des expéditions chrétiennes en Orient.

Lorsque Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion parurent devant Saint-Jean d'Acre il y avait déjà deux ans que le siège se traînait sans grand résultat, malgré les forces immenses, 600.000 hommes d'après un chroniqueur arabe[2], rassemblées devant la place. Comme toujours la discipline et l'unité de commandement faisaient défaut aux chrétiens. Une furieuse rivalité avait éclaté entre Guy de Lusignan et le marquis de Montferrat : ils ne songeaient qu'à circonvenir les nouveaux arrivants pour les enrôler dans leur parti. D'autre part le camp des croisés était devenu, à la longue, une grande ville construite presque à demeure avec des églises, des marchés et des bazars dans lesquels on

1. DE MAS-LATRIE, *Hist. de Chypre*, I, p. 3-14.
2. Rachid-ed-Din.

voyait tous les produits de l'Orient; l'inaction forcée dans laquelle se trouvaient les troupes était fatale à la discipline. Avec le commencement de l'hiver, les ravitaillements, qui se faisaient uniquement par mer, étaient interrompus, et une période de disette et de souffrances commençait pour les croisés. Durant l'hiver de 1190-91 il fallut écorcher les beaux destriers pour avoir de la viande; des chrétiens se sauvaient au camp des Turcs et se faisaient musulmans pour avoir à manger; on récoltait de l'herbe pour faire des potages. Deux sergents qui n'avaient pour toute fortune qu'un denier angevin, convinrent, après avoir longtemps délibéré, de l'employer à acheter des fèves; le marchand leur en donna treize pour leur denier et dans le nombre il s'en trouvait une percée; un des sergents n'hésita pas à faire une longue route pour aller la changer. D'autres fléaux se joignirent à la famine : les pluies d'hiver inondèrent le camp et amenèrent une épidémie. « Chacun se prit à tousser et à s'enrouer et à s'enfler des jambes et de la tête. » Les dents tombaient de la bouche. Enfin avec le printemps arrivèrent des barques chargées de provisions et du jour au lendemain le blé tomba de 100 besants à 4 besants le muid [1].

A la nouvelle de l'arrivée des chrétiens devant Saint-Jean d'Acre, Saladin s'était porté au secours de la place avec toutes ses forces, mais il arriva un jour trop tard (29 août 1189); il put cependant, au mois de septembre, forcer la ligne des chrétiens et faire pénétrer des provisions dans la ville. Il établit ensuite son camp sur le mont Saron et ne cessa de correspondre avec Saint-Jean d'Acre soit par des pigeons voyageurs, soit au moyen d'excellents plongeurs qui parvenaient à gagner le port. Le 4 octobre 1189, les croisés résolu-

1. AMBROISE, éd. P. Paris, v. 4203-4551.

rent de l'attaquer et, dans un magnifique élan, gravirent la colline occupée par les musulmans : le comte de Bar parvint jusqu'à la tente de Saladin qui put à grand'-peine réunir autour de lui quelques mamlouks, tandis qu'au milieu de la confusion les esclaves cherchaient à emporter les bagages et s'enfuyaient déjà sur le chemin de Tibériade. Malheureusement l'indiscipline des croisés vint tout compromettre : pendant qu'ils pillaient son camp, Saladin rallia les fuyards; un incident vulgaire, un cheval échappé vers la ville que des soldats voulurent poursuivre, mit le trouble dans l'armée chrétienne. Les chevaliers désemparés ne purent soutenir à leur tour le choc des Sarrasins; les chefs furent entraînés par la multitude des fuyards qui jetaient leurs armes dans une panique indescriptible. Guy de Lusignan sauva la vie à son rival Conrad de Montferrat, entouré par les ennemis. Seuls les Templiers tinrent bon et couvrirent la retraite au prix de pertes énormes. « Ne plaise à Dieu, répondit le grand maître à ceux qui l'exhortaient à fuir, qu'on me revoie jamais ailleurs et qu'on puisse reprocher au Temple qu'on m'ait trouvé en fuite. »

Cette malheureuse tentative pour se débarrasser de Saladin ne fut pas renouvelée et les chrétiens portèrent tous leurs efforts du côté de Saint-Jean d'Acre. Tous les procédés de balistique connus au XIIe siècle furent employés. Les chrétiens construisirent des béliers et des tours roulantes, mais les assiégés les incendiaient à l'aide du feu grégeois ou les démolissaient avec leurs « pierrières ». Musulmans et chrétiens en effet avaient de puissantes machines de jet, les « pierrières » ou « châbles » qui, mues par des ressorts ou des cordes bridées, lançaient d'énormes pierres avec un grande précision; on les abritait sous des claies avec lesquelles on formait une « cercloie » des-

tinée à les garantir de l'incendie ou de la destruction. Dans les tours de Saint-Jean d'Acre se trouvaient aussi de grosses arbalètes que l'on pointait comme des pièces d'artilleries et au moyen desquelles on lançait des carreaux très longs, des barres de fer rouge, des dards garnis de pelotes incendiaires, des fusées de feu grégeois [1]. Philippe-Auguste avait une pierrière appelée *Male voisine* qui battait sans cesse les murs, mais elle était souvent endommagée par une pierrière d'Acre que l'on avait surnommée *Male cousine* : cependant la machine française finit par démolir la Tour Maudite [2]. Le roi d'Angleterre voulut aussi démolir une tour ; pendant que les mineurs essayaient de la saper par la base, Richard manœuvrait lui-même des arbalètes protégées par une cercloie et frappait en pleine poitrine les défenseurs qui se présentaient. « Les doubles hauberts, les doubles gambisons » ne pouvaient arrêter les carreaux d'arbalète ; le roi avait promis d'abord deux, puis quatre besants d'or à quiconque arracherait une pierre de la tour ; à la fin elle s'effondra, le comte de Leicester et l'évêque de Salisbury plantèrent leurs bannières sur ses ruines, mais la résistance des Sarrasins empêcha de profiter de cet avantage et l'assaut ne fut pas donné ce jour-là [3]. Du côté de la mer les Pisans et les Génois avaient essayé le 24 septembre 1190 de s'emparer de la Tour des Mouches qui commandait l'entrée du port : un énorme château de bois construit sur deux galères fut approché des murs et on put y appliquer des échelles, mais malgré la couverture de cuir qui protégeait la tour et les galères, les Turcs parvinrent à brûler cet engin avec le feu grégeois [4].

1. Ambroise, v. 3551-3561, 3880-3897.
2. Ambroise, v. 4736-4809.
3. Ambroise, v. 4927-5041.
4. Ambroise, v. 3771-3819.

Un résultat inattendu de ce long siège fut d'établir dans les intervalles des combats, des rapports presque cordiaux entre chrétiens et musulmans ; les uns et les autres apprirent à s'estimer et firent parfois assaut de courtoisie. Malgré l'horreur que lui inspire la religion des Sarrasins, l'auteur de « l'Estoire de la Guerre Sainte » ne peut se défendre d'admiration pour eux :

> Fierre iert la gent et orgoillose
> En la cité e merveillose.
> Se ço ne fust gent mescreue
> Onques mieldre ne fut veue [1].

Ces sentiments n'empêchaient pas les adversaires de retrouver leur acharnement au moment du combat ; alors la cruauté reprenait le dessus. Il n'y en avait pas moins là les principes des rapports nouveaux qui devaient s'établir entre la chrétienté et l'islam.

L'arrivée de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion avait donné aux travaux du siège une nouvelle activité : cependant la rivalité entre les deux rois et l'absence de commandement suprême étaient pour les chrétiens des causes de faiblesse. Enfin le 13 juillet 1191, les assiégés, n'espérant plus aucun secours de Saladin, capitulèrent : la garnison obtint de sortir librement à condition que Saladin paierait pour sa rançon 200.000 besants d'or, rendrait la vraie Croix et mettrait en liberté les prisonniers chrétiens [2]. Un délai de quarante jours était fixé pour l'exécution du traité et les assiégés livrèrent 2.000 otages pour la garantir. Aussitôt les bannières chrétiennes furent arborées sur les tours de la ville. Richard et Philippe après s'être partagé le butin allèrent se loger, l'un dans la maison des Templiers, l'autre au palais royal. Le 16 juillet, les églises

1. AMBROISE, v. 5063-5070.
2. MICHAUD, *Bib. des Crois.*, IV, p. 302-317 (d'après Ibn-Alathir).

converties en mosquées furent consacrées de nouveau solennellement. Les Génois et les Pisans reprirent possession de leurs anciens quartiers et toute l'armée commença à rebâtir les murs de la ville endommagés par les machines de siège [1]. Ainsi, après plus de deux ans de combats et au prix de pertes considérables [2], les croisés avaient conquis la place la plus importante de l'ancien royaume de Jérusalem : ils avaient maintenant à compléter cette œuvre et à reprendre la ville sainte elle-même, mais les défauts de leur organisation les en empêchèrent.

§ 4. — Richard Cœur-de-Lion en Palestine (1191-1192).

Le chef même qui leur fut imposé par les circonstances est en grande partie responsable de cet échec. D'une bravoure accomplie, amoureux des expéditions aventureuses d'où il revenait l'armure toute hérissée de flèches, devenu pour les Sarrasins un sujet de terreur et presque un personnage de légendes, Richard Cœur-de-Lion ne possédait ni la loyauté chevaleresque, ni le sens politique pour lequel la fidélité à la parole donnée est souvent l'habileté suprême. A peine entré à Saint-Jean d'Acre, il donna la mesure de ses prétentions : obligé de partager le butin avec les Français et Philippe-Auguste, il arriva néanmoins à en frustrer les croisés des autres pays. Le 16 juillet 1191, le duc Léopold d'Autriche ayant planté sa bannière sur une des tours de Saint-Jean d'Acre, Richard la fit ignominieusement renverser dans le fossé : il devait plus tard

1. Contin. Guill. de Tyr, XXVI, 1.

2. D'après les historiens arabes, il serait mort au siège d'Acre 120.000 chrétiens et 180.000 musulmans. Sur 12.000 croisés scandinaves il en resta à peine 100 capables de porter les armes.

expier cruellement cette insulte[1]. Ses querelles avec Philippe-Auguste déterminèrent celui-ci à quitter la Palestine le 28 juillet ; le roi de France jura bien de protéger pendant l'absence de Richard les domaines qu'il possédait en France : il n'en partait pas moins avec l'intention de satisfaire ses rancunes et de créer des embarras à son rival[2]. Le duc de Bourgogne resta en Palestine avec 10.000 chevaliers, mais Philippe-Auguste lui avait donné des instructions secrètes qui devaient contrarier l'autorité que s'arrogeait le roi d'Angleterre.

Après le départ du roi de France, Richard Cœur-de-Lion devint le chef suprême de la croisade. Le 28 juillet, il avait imposé son arbitrage aux deux prétendants au trône de Jérusalem : il fut convenu que Guy de Lusignan resterait roi jusqu'à sa mort, mais qu'il aurait pour successeur Conrad marquis de Montferrat, qui garderait en garantie les places de Beyrouth, Tyr et Sidon[3]. Le 20 août, Saladin n'ayant pas encore exécuté les conditions de la capitulation de Saint-Jean d'Acre, Richard fit massacrer devant les portes de la ville les deux mille otages musulmans livrés en garantie de l'exécution du traité ; cet acte de férocité peint bien son caractère impulsif et cruel[4]. Enfin la marche sur Jérusalem fut décidée et l'armée commença à se porter sur Jaffa en suivant la côte, menacée sur son flanc gauche par Saladin. Après avoir pris Césarée (7 septembre) et mis en fuite l'armée de Saladin à Arsur (10 septembre), l'armée chrétienne atteignit Jaffa où elle retrouva la flotte italienne qui lui apportait des provisions. Pendant ce temps Saladin détruisait de

1. *Ann. colonienses maximi*, *M. G. SS.*, XVII, 802.
2. Contin. Guill. de Tyr, XXVI, 5-6.
3. De Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, p. 30 (d'après les chroniq. anglais).
4. Contin. Guill. de Tyr, XXXI, 3.

fond en comble la ville d'Ascalon pour l'empêcher de tomber aux mains des chrétiens, puis il se rendait à Jérusalem dont il augmentait les moyens de défense.

Avant de marcher sur la ville les chrétiens tentèrent de l'obtenir par des négociations avec Saladin qui furent conduites séparément par Richard et par le marquis de Montferrat. Furieux du massacre des otages, qu'il n'avait pas voulu cependant venger dans le sang des prisonniers chrétiens, Saladin se montra intraitable et ne consentit à rendre ni Jérusalem, ni la vraie Croix. Un projet romanesque de mariage entre Jeanne de Sicile, sœur de Richard, et Malek-el-Adil, frère de Saladin, qui serait devenu gouverneur de Palestine, échoua également par suite du refus de Malek-el-Adil de se faire chrétien. Ces hésitations donnèrent le temps à Saladin de faire venir à Jérusalem des renforts d'Égypte et quand au mois de décembre Richard voulut tout à coup marcher sur la ville, les Templiers et les Hospitaliers le détournèrent de son dessein en lui montrant qu'il était impossible de la prendre. L'armée chrétienne se dédommagea en occupant les ruines d'Ascalon (19 janvier 1192) et en commençant à rebâtir cette ville avec ardeur[1].

Les nouvelles discordes qui éclataient sans cesse entre les croisés eurent d'ailleurs pour résultat de rendre impossible toute tentative de marche sur Jérusalem. A Saint-Jean d'Acre les Pisans et les Génois se disputaient la prépondérance tandis qu'une guerre ouverte commençait entre le marquis de Montferrat et le duc de Bourgogne. Richard leur imposa son arbitrage et continua ses négociations avec Malek-el-Adil. Le 29 mars 1192 eut lieu à Saint-Jean d'Acre une cérémonie étrange : devant toute son armée Richard con-

1. Contin. Guill. de Tyr, XXVI, 8.

féra l'ordre de chevalerie à Malek-el-Kamil, fils de Malek-el-Adil avec lequel fut élaboré un plan de partage de Jérusalem et de la Terre Sainte entre les chrétiens et les musulmans. Puis, comme il venait de recevoir de mauvaises nouvelles d'Angleterre, Richard voulut, avant son départ, assurer l'avenir de la Palestine. Ayant appris que les garnisons qu'il avait laissées dans l'île de Chypre étaient sans cesse attaquées par les indigènes, il résolut de se défaire de sa nouvelle conquête et la vendit aux Templiers moyennant 100.000 besants d'or, dont 40.000 lui furent remis immédiatement [1]. Mais les Templiers ne surent pas s'implanter dans l'île de Chypre : les impôts et les mauvais traitements dont ils accablèrent les indigènes excitèrent bientôt des révoltes. En face de la population ils disposaient de forces vraiment trop restreintes, 120 hommes, dont 14 chevaliers du Temple qui, assiégés au château de Nicosie, durent s'ouvrir un passage les armes à la main. Le grand maître du Temple restitua l'île au roi Richard et Guy de Lusignan lui proposa de se substituer aux Templiers comme acquéreur. Par un accord du mois de mai 1192, Guy reçut l'île de Chypre aux mêmes conditions que les Templiers : il dut payer 60.000 besants d'or au roi et restituer la somme avancée par les frères du Temple [2].

Guy de Lusignan avait déjà renoncé au royaume de Jérusalem. Les barons, consultés par Richard, déclarèrent qu'ils voulaient Conrad de Montferrat pour roi; mais le jour même de son couronnement à Tyr, il fut frappé par deux Assassins du Vieux de la Montagne. Le comte Henri de Champagne, qui était à la fois le neveu de Richard et de Philippe-Auguste, fut acclamé

1. Contin. Guill. de Tyr, XXVI, 24. Le marché fut conclu pendant le siège de Saint-Jean d'Acre. Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, I, 29.
2. Contin. Guill. de Tyr, *Id.* — De Mas-Latrie, I, p. 32-34, 37-38.

comme son successeur et épousa sa veuve[1]. Ces dispositions arrêtées, Richard Cœur-de-Lion se prépara à quitter la Palestine : à la suite d'un sermon de son chapelain, Guillaume de Poitou, il se décida à rester et étudia un plan de diversion sur l'Égypte. Le 23 juin, il allait lui-même enlever une caravane égyptienne qui traversait la Syrie. Cet acte fut le signal de la reprise des hostilités. Saladin vint assiéger Jaffa, dont les défenseurs se réfugièrent dans la citadelle. Parti d'Acre avec la flotte, Richard parut devant la place le 1er août : après avoir tourné les navires du côté de la ville, il se jeta à l'eau jusqu'à la ceinture, aborda le premier au rivage, chassa les musulmans et établit son camp à la place même de celui de Saladin. Il parvint à réunir autour de lui deux mille combattants, mais trois jours après il était surpris au petit jour par toute l'armée musulmane. Éveillé en sursaut, Richard eut à peine le temps de passer son haubert, et avec quelques compagnons marcha au combat les jambes nues. Dans tout le camp on ne trouva que dix chevaux : le roi et neuf des siens s'élancèrent dessus et parvinrent à repousser l'ennemi. Le roi rangea ensuite son armée en bataille et supporta une charge de sept mille Turcs : plein de fureur, il pourfendit un émir qui le défiait au combat en lui abattant d'un seul coup d'épée la tête, l'épaule droite et le bras droit, puis disparaissant au plus épais de la mêlée, il revint après avoir tué à droite et à gauche « tout hérissé de flèches, semblable « à une pelote couverte d'aiguilles ». Saladin dut abandonner Jaffa, mais l'abstention du duc de Bourgogne et des Français empêcha Richard de marcher sur Jérusalem[2]. Le 2 septembre 1192, il conclut avec Saladin une trêve de trois ans; il s'engagea à détruire

1. Contin. Guill. de Tyr, XXVI, 13-14.
2. Contin. Guill. de Tyr, XXVI, 15-16.

Ascalon et obtint pour les croisés anglais la liberté d'aller en pèlerinage au Saint-Sépulcre [1]. Le 9 octobre, il s'embarquait pour l'Europe : la terreur qu'il avait inspirée aux Sarrasins devait revivre longtemps après dans les chansons populaires et, pour calmer leurs enfants indociles, il suffisait aux mères de les menacer du roi Richard. La captivité romanesque que le duc d'Autriche lui infligea en représailles de l'insulte qu'il avait subie de sa part, servit encore à augmenter le prestige de sa figure auprès de la postérité [2]. Il n'en quittait pas moins la Palestine en laissant inachevée la tâche qu'il avait assumée : Jérusalem restait aux musulmans, mais le premier il avait essayé de la regagner par des négociations : son exemple ne devait pas tarder à être suivi.

§ 5. — La croisade des Allemands (1193-1198).

Peu de temps après le départ de Richard Cœur-de-Lion arriva un événement qui aurait changé la face des choses si les chrétiens eussent été capables d'en profiter. Saladin mourut en 1193 et ses dix-sept fils se partagèrent ses états, mais le frère de Saladin, Malek-el-Adil, s'empara de l'Égypte et de la Syrie : une guerre civile éclata entre les princes musulmans [3]. En Europe un seul prince paraissait capable de remplacer Richard : c'était le fils de Barberousse, l'empereur Henri VI, qui prétendait exercer dans leur plénitude les droits attachés au titre d'empereur. Richard Cœur-de-Lion avait déjà dû, pour sortir de captivité, lui faire hommage de ses états et il méditait de forcer Philippe-

1. Contin. Guill. de Tyr, XXVI, 17.
2. Voy. le récit de Roger de Hoveden, *M. G. SS.*, p. 158 et suiv.
3. Michaud, *Bib. des Crois.*, IV, 360 et suiv.

Auguste à le reconnaître comme son suzerain. En outre, maître de l'Italie centrale et couronné roi des Deux-Siciles à Palerme le 25 décembre 1194, il héritait de la politique orientale des rois normands et de leurs projets traditionnels contre l'empire byzantin. Tandis qu'Isaac l'Ange effrayé se rapprochait du pape Célestin III, Henri VI lui envoyait une sorte d'ultimatum pour lui réclamer les territoires conquis autrefois par les Normands, une indemnité pour les dommages reçus par Frédéric Barberousse pendant sa croisade, une flotte de guerre pour coopérer à la conquête de la Palestine[1]. Quand Isaac l'Ange eut été renversé du trône et aveuglé par son frère Alexis III (10 avril 1195), les projets d'Henri VI devinrent plus menaçants encore. Il fiança Irène, veuve du prétendant sicilien Roger et fille d'Isaac l'Ange, à son frère Philippe de Souabe, croyant ainsi lui créer des droits à l'empire de Constantinople. Le 31 mai 1195. Henri VI tint à Bari une diète solennelle ; il reçut la croix des mains de l'évêque de Sutri, et dans une lettre adressée au pape Célestin III ainsi qu'aux évêques allemands, il annonça l'intention d'envoyer en Terre Sainte 1.500 chevaliers et 1.500 sergents. Ces préparatifs étaient dirigés autant contre Constantinople que contre la Palestine [2].

C'était d'ailleurs la souveraineté de l'Orient tout entier que rêvait Henri VI et il inaugura la politique qui devait plus tard, sous son fils Frédéric II, transporter en Terre Sainte la lutte du sacerdoce et de l'empire. Les conquêtes des chrétiens en Orient avaient été considérées jusque-là comme le patrimoine de l'Église, mais d'après la théorie des jurisconsultes de

1. Nicétas, éd. de Bonn, p, 627-628.
2. Ann. de Marbach, *M. G. SS.*, XVII, 166. — Otton de St-Blaise, *M. G. SS.*, 326.

Barberousse, il ne pouvait y avoir dans le monde qu'une seule autorité, celle de César. Il était donc naturel qu'Henri VI revendiquât la souveraineté de l'Orient : puisqu'il était le chef de l'Europe, c'est à lui qu'appartenaient les territoires conquis en commun par tous les fidèles. Les circonstances paraissaient d'ailleurs justifier cette ambition : au moment même où il tenait une diète à Gelnhausen en Saxe pour préparer sa croisade (octobre 1195), il vit venir une ambassade d'Amauri de Lusignan qui avait reçu de son frère, Guy, la succession de Chypre. Amauri lui faisait hommage de ses états et s'adressait à lui pour obtenir le titre de roi. Peu de temps après, une demande analogue lui fut adressée par le chef de la Petite Arménie, Léon II. Henri VI accueillit avec joie des ouvertures qui constituaient pour lui un premier succès en Orient et en envoyant un sceptre à Amauri, il lui promit d'aller lui-même lui conférer la couronne de Chypre [1].

Cependant l'empereur hâtait les préparatifs de la croisade. Au mois de décembre 1195 une nouvelle assemblée de princes eut lieu à Worms ; chaque jour pendant une semaine l'empereur passa plusieurs heures à la cathédrale afin de solliciter lui-même les enrôlements. Les archevêques de Mayence, de Brême, de Prague, dix évêques, les ducs Frédéric d'Autriche, Henri de Brunswick, etc... et un grand nombre de chevaliers prirent la croix. Un véritable enthousiasme auquel le souvenir du grand empereur Frédéric Barberousse n'était pas étranger, s'empara de l'Allemagne. En 1197, les croisés allemands, très mal vus d'ailleurs des populations qui les considéraient « moins comme des pèlerins que comme des loups ravisseurs », commencè-

1. DE MAS-LATRIE, *Histoire de Chypre*, I, 127.

rent à affluer dans les ports de Pouille. Une flotte de croisés du Bas-Rhin et de la Saxe qui sur son passage avait aidé les Portugais à reprendre Silves aux musulmans, arriva à Messine. Les premiers départs eurent lieu en septembre 1197 [1]. Les navires firent voile pour Saint-Jean d'Acre pendant que Conrad, chancelier et archevêque de Mayence, accompagné de plusieurs princes, allait sacrer Amauri de Lusignan roi de Chypre dans la cathédrale de Nicosie, et, quelques mois plus tard, Léon roi d'Arménie dans celle de Tarse (6 janvier 1198) [2].

Les croisés envoyés par Henri VI en Palestine avaient pour mission de reprendre Jérusalem et peut-être de rejoindre ensuite l'armée que l'empereur préparait contre Constantinople. Leur séjour à Saint-Jean d'Acre parut bientôt odieux à la population ; ils durent camper hors de la ville et ils commencèrent à faire en territoire sarrasin des incursions qui s'étendaient souvent au delà du Jourdain. Le sultan Malek-el-Adil avait pu s'emparer sans peine de Jaffa dont presque tous les habitants furent massacrés (5 septembre 1197) [3]. Le roi de Jérusalem Henri de Champagne, qui vint trop tard au secours de la place avec une flotte pisane, se tua à son retour en tombant d'une fenêtre : plusieurs prétendants à la main de sa veuve et au royaume se présentèrent, mais le chancelier Conrad favorisa Amauri de Lusignan, afin d'attirer le royaume de Jérusalem sous la suzeraineté allemande. Le mariage d'Amauri avec la reine Isabelle et son élection comme roi de Jérusalem furent donc de nouveaux succès pour la politique allemande [4]. En outre les croisés allemands, commandés par le duc de Lorraine, s'emparaient de Sidon qu'ils trou-

1. *Ann. Marbacenses*, *M. G. SS.*, XVII, 167.
2. Contin. Guill. de Tyr, XXVI, 24.
3. Contin. Guill. de Tyr, XXVII, 2-3.
4. Contin. Guill. de Tyr, XXVII, 4-6.

vaient vide d'habitants, repoussaient victorieusement une attaque de Malek-el-Adil et par la prise de Beyrouth (23 octobre), rétablissaient les communications entre le comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem. La marche sur la ville sainte fut décidée, mais, du 28 novembre 1197 au 2 février 1198, les Allemands furent arrêtés devant la petite place de Tibnin. Tous leurs assauts furent repoussés et à l'approche d'une armée de secours, ils levèrent le siège[1]. A ce moment une nouvelle terrible et inattendue vint jeter la consternation parmi eux : depuis le 28 septembre l'empereur Henri VI était mort.

Au mois d'août 1197 il était venu lui-même à Messine pour diriger le départ des croisés ; il était plein d'ardeur et comptait rassembler soixante mille hommes ; peu après son arrivée il vit venir quarante-quatre navires sur lesquels se trouvaient les troupes du comte Palatin et de l'archevêque de Brême. L'expédition allait être dirigée contre Constantinople quand, le 6 août, Henri VI tomba malade d'une fièvre maligne ; sa maladie ne dura pas deux mois et il mourait le 28 septembre[2]. Une deuxième fois l'Orient échappait aux Hohenstaufen. Privés désormais de direction, les croisés allemands se dispersèrent : le 1er juillet 1198 les chrétiens furent trop heureux de signer une trêve avec Malek-el-Adil qui leur laissa Beyrouth, afin de pouvoir continuer tranquillement contre les fils de Saladin sa politique envahissante[3]. Malgré son échec et l'effondrement des ambitieux desseins de son chef, la croisade de 1197 n'en eut pas moins des résultats durables pour l'influence allemande en Orient : c'est de cette

1. Contin. Guill. de Tyr, XXVII, 9. — Arnold de Lubeck, *M. G. SS.* XX, 204 et suiv.
2. *Ann. Marbacenses*, *M. G. SS.*, XVII, 168.
3. Contin. Guill. de Tyr, XXVII, 9.

époque en effet que date l'organisation de l'ordre teutonique.

Avant 1143, un pèlerin allemand et sa femme avaient fondé à Jérusalem un hôpital et une église dédiés à la Vierge, destinés aux malades de nationalité allemande et desservis par des religieux qui suivaient la règle de saint Augustin [1]. Les papes Célestin II, en 1143, et Adrien IV (1154-1159) approuvèrent cette œuvre qui fut bientôt enrichie par des donations [2]. On voit en 1186 le chef des Hospitaliers de Sainte-Marie-des-Allemands avancer cent onze marcs au roi Guy de Lusignan. Ces Hospitaliers se transportèrent à Saint-Jean d'Acre où un hôpital nouveau fut fondé en 1190 par des bourgeois de Brême [3]. Enfin, en 1198, les « Frères de la maison allemande » furent organisés en ordre militaire sur le modèle des Hospitaliers et des Templiers. Leur règle fut approuvée par Innocent III, en 1199, et ils adoptèrent, pour se distinguer des autres ordres, le manteau blanc à croix noire [4].

Tels furent les résultats de l'entreprise qui, de 1187 à 1198, poussa contre la Syrie toutes les forces de l'Europe ; elle avait réussi à sauver les débris des états chrétiens et à reconstituer en partie le royaume de Jérusalem, mais de cette longue guerre de onze ans, l'idée de la croisade sortait profondément modifiée et dans une certaine mesure affaiblie. Ce n'est pas sur Jérusalem, mais sur les villes de la côte, nécessaires au commerce de Gênes et de Pise, que tous les efforts de la croisade avaient été concentrés ; dès l'époque de Richard on voit naître chez les croisés l'idée, une fois maîtres des ports, d'obtenir par des négociations la propriété

1. Jacques de Vitry, éd. Bongars, I, 1085 et trad. Guizot, p. 124-126.
2. Lavisse, *De Hermanno Salzensi*, p. 4-5.
3. Lavisse, p. 6.
4. Lavisse, p. 7.

du Saint-Sépulcre : les intérêts économiques des villes d'Italie deviennent un des éléments les plus importants de la politique chrétienne en Orient. D'autre part la Terre Sainte a cessé d'être le seul objectif des croisés et ce n'est pas seulement des papes qu'ils reçoivent leurs inspirations. Richard Cœur-de-Lion a songé à attaquer la puissance musulmane en Égypte et cette idée fera fortune. Henri VI a posé nettement la question de l'empire byzantin dont la solution va apparaître bientôt comme la condition préalable du succès des croisades. Peu à peu l'idéal religieux qui fut la source d'inspiration des premières croisades s'affaiblit et les politiques occupent désormais le devant de la scène.

CHAPITRE VII

LE PAPE INNOCENT III ET L'ORIENT (1198-1216)

§ 1. — Innocent III et les principes de sa politique orientale.

Au moment où mourut en janvier 1198 le pape Célestin III, l'influence allemande et impériale était prédo-

BIBLIOGRAPHIE. — Sources : Innocent III. — *Gesta Innocentii papæ* (1198-1208), récit fait par un contemporain d'après les archives pontificales, *P. L.*, CCXIV, XVII-CCXXVIII. — *Registres d'Innocent III*. Les parties éditées par Baluze et Laporte du Theil se trouvent dans *P. L.*, CCXIV-CCXVI. DELISLE, *Lettres inédites d'Innocent III* (*Bib. Ec. des Ch.*, XXXIV, 1873).

Venise : Voy. TAFEL et THOMAS (Introduction), et MURATORI, XII, 323-330.

4e Croisade : *Devastatio Constantinopolitana*, sorte de journal officiel, provient de l'entourage du marquis de Montferrat, *M. G. SS.*, XVI, 9-12. — Villehardouin, *La conquête de Constantinople*. Source la plus importante, par suite du rôle prépondérant joué par l'auteur, mais se présente comme une apologie de la politique des grands chefs de la croisade, éd. NATALIS de WAILLY, 1872. — Robert de Clari, chevalier picard du corps de Hugue d'Amiens, représente l'opinion de la moyenne des croisés; son témoignage complète utilement celui de Villehardouin (éd. préparée par RIANT en 1868, et HOPF, *Chron. gréco-romanes*, 1873). — Günther, moine de Pairis (Alsace) : récit composé en l'honneur des reliques trouvées à Constantinople, *P. L.*, CCXII, 222-255. — Voy. les chroniques flamandes, italiennes, russes (chronique de Novgorod) dans HOPF, *Chroniques gréco-romanes*. — Témoignages sur les enlèvements de reliques : RIANT, *Exuviæ sacræ Constantinopolitanae*. Genève, 1877, 2 v. et *Mém. Ant. Fr.*, t. 36, 40, 46. — Nicétas Acominatos (voy. chap. VI), point de vue byzantin.

Empire latin. — Lettres de l'empereur Henri (*P. L.*, CCXV, 706-710 et 1522. — TAFEL et THOMAS, II, 37. — BUCHON, *Recherches et matér.*, II, 211-213). —

minante en Italie. Non seulement les troupes allemandes occupaient les Marches et le royaume des Deux-Siciles où le fils d'Henri VI, Frédéric-Roger, avait été proclamé sous la tutelle de sa mère, la reine Constance, mais les environs de Rome n'étaient même pas sûrs. Afin d'être protégés contre une attaque possible, les cardinaux s'assemblèrent dans un monastère situé près du Colisée et ils élurent pape le plus jeune d'entre eux, Lothaire de Segni, âgé de trente-sept ans, qui prit le nom d'Innocent III. Le nouveau pape avait été choisi à

Henri de Valenciennes, continuateur de Villehardouin, éd. NATALIS DE WAILLY, 1872 (à la suite de Villehardouin). — *Chronique de Morée*, récit de la 4e croisade et de la conquête de la Morée au point de vue grec. Deux versions en grec (éd. SCHMITT, Londres, 1904), trad. franç. BUCHON, *Chron. étrangères,* 1840. Version française (éd. BUCHON, *Recherches et matériaux*, I). Version italienne (éd. K. HOPF, *Chron. gréco-romanes*). Version aragonaise (éd. MOREL-FATIO, 1885, *Soc. or. lat.*). La question des rapports entre ces différentes versions est toujours un problème insoluble.

Concile de Latran, MANSI, XXII, 954-1086.

Monographies. — HURTER, *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains* (trad. franç.). Paris, 1867, 3 v. — BRISCHAR, *Pabpst Innocenz III*, Fribourg, 1883.

Origines de la 4e croisade : WINKELMANN, *Philipp von Schwaben.* Leipzig, 1873, 2 v. — RIANT, *Innocent III, Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat* (*R. Q. H.*, 1875). — STREIT, *Venedig und die Wendung des Vierten Kreuzzugs gegen Constantinopel.* Anklam, 1877. — HANOTAUX, *Les Vénitiens ont-ils trahi la chrétienté en 1202? Rev. historique*, IV, 1877. — RIANT, *Le changement de direction de la quatrième croisade* (*R. Q. H.*, 1878). — ILGEN, *Markgraf Conrad von Montferrat.* Marbourg, 1881. — TESSIER, *La quatrième croisade.* Paris, 1884. — W. NORDEN, *Der Vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz.* Berlin, 1898. — *Das Pappstum und Byzanz.* Berlin, 1903, p. 133-164. — GERLAND, *Der Vierte Kreuzzug und seine Probleme* (*Neue Iahrbücher für das Klassiche Altertum Geschichte und deutsche Litteratur*, XIII).

Empire latin. DUCANGE, *Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français.* Paris, 1668. — HOPF, *Geschichte Griechenlands im Mitttelalter* (ERSCH et GRUBERS, *Encyclopädie*, 85). — PEARS, *The fall of Constantinople.* Londres, 1885. — GERLAND, *Geschichte der Kaiser Balduin I und Heinrich 1204-16.* Homburg, 1905 (fait partie d'une histoire générale de la domination des Francs en Grèce que l'auteur prépare en utilisant les regestes de Karl Hopf). — BUCHON, *Recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies.* Paris, 1845, 2 v.

RÖHRICHT, *Der Kinder Kreuzzug* (*Sybel's historische Zeitschrift*, XXXVI, 1876).

cause de sa connaissance du droit canon dont il avait reçu les principes à Bologne et de la théologie qu'il avait étudiée à Paris : cardinal depuis dix ans environ, il avait déployé une grande activité dans les conseils de l'Église ; enfin la gravité de ses mœurs et la fermeté de son caractère entraînèrent les suffrages. A peine était-il élu depuis quelques mois qu'il avait profondément modifié la situation critique dans laquelle son prédécesseur lui avait laissé le pouvoir. L'influence allemande était expulsée de l'administration de Rome, puis des villes de Toscane, puis des Marches dont les habitants prêtèrent serment aux cardinaux ; la tutelle de l'Église était établie sur les Deux-Siciles pendant la minorité de Frédéric-Roger ; son appui était assuré au guelfe Otton de Brunswick, candidat à l'empire contre Philippe de Souabe, dépositaire des projets d'Henri VI [1]. A la puissance universelle que prétendait exercer l'empereur, Innocent III allait opposer dans tous les domaines la puissance universelle de l'Église. La mort d'Henri VI avait ruiné l'influence impériale en Orient : Innocent III se proposa dès son avènement d'y restaurer l'autorité pontificale et de reprendre, comme ses prédécesseurs, la direction suprême de la politique chrétienne en face du monde musulman. Dans ses premières encycliques il s'engagea à mettre toutes ses forces au service de la Terre Sainte [2], appela toute la chrétienté à la croisade, puisque les états latins délaissés par les Allemands vivaient seulement par la grâce de leurs ennemis, et prit sous sa protection Amauri II et le royaume de Jérusalem [3]. Il enjoignit au patriarche de Jérusalem, Haymar, à l'évêque de Lydda et aux

1. LUCHAIRE, *Innocent III, Rome et l'Italie*. Paris, 1904.
2. *Epist. Innocent.*, I, 9, 11 (*P. L.*, CCXIV, 7, 9).
3. Le rapport d'HAYMAR a servi à constituer le pseudo-livre III de l'*Historia orientalis de Jacques de Vitry*. Fragments dans Bongars, I, 1125.

grands maîtres des ordres militaires de lui envoyer des rapports sur la situation de la Terre Sainte. Il se mettait aussi en relations avec le roi d'Arménie qui le reconnaissait comme évêque universel et à qui il envoyait une bannière bénite. On peut dire que depuis son avènement jusqu'à sa mort, Innocent III a toujours eu vis-à-vis de l'Orient la même politique : tous ses efforts, toutes ses démarches ont été subordonnés à la seule idée de la croisade et de la restauration complète des états chrétiens.

Mais pour assurer le succès de la croisade Innocent III ne pouvait se dispenser de trancher la question si difficile des rapports entre l'Occident et Constantinople. C'était une opinion commune à la fin du XIIe siècle que la neutralité malveillante gardée par l'empire byzantin avait contrarié la réussite des croisades. Henri VI avait voulu résoudre la difficulté en s'emparant de Constantinople ; cette solution eût rendu la prépondérance de la maison de Souabe si dangereuse en Europe que Célestin III n'avait pas hésité à se mettre en rapports avec Alexis III. Innocent III ne voulait pas avoir pour allié un schismatique et il était aussi peu disposé que son prédécesseur à favoriser une entreprise allemande contre Constantinople : Philippe de Souabe, gendre de l'empereur détrôné, Isaac l'Ange, était à la fois l'ennemi du pape et celui d'Alexis III. Innocent III résolut donc d'obtenir de l'empereur de Constantinople la réunion des églises et, quand il l'aurait ramené sous son obédience, de faire de lui un des principaux auxiliaires de la croisade. Les premières sollicitations vinrent d'ailleurs d'Alexis III lui-même, préoccupé de l'attitude qu'aurait le nouveau pape vis-à-vis de Philippe de Souabe. Dès le mois d'août 1198 Innocent III envoyait à Constantinople deux légats chargés de traiter les deux questions du rapprochement religieux

et de la croisade [1] et il entretenait lui-même avec le patriarche grec une correspondance destinée à venir à bout des objections du clergé orthodoxe [2]. En cas de résistance le pape menaçait de favoriser les plans de Philippe de Souabe. Au mois de février 1199 Alexis III répondit favorablement à ces ouvertures : il acceptait l'idée de la réunion d'un concile pour établir l'union religieuse et il se déclarait prêt à coopérer à la croisade si on lui rendait l'île de Chypre [3]. En réalité il cherchait à gagner du temps et à écarter le danger d'une expédition allemande contre Constantinople : il n'était en mesure ni d'imposer l'union à ses sujets, plus irrités que jamais contre les Latins, ni d'apporter une aide efficace à la croisade. Menacé par la nouvelle puissance bulgare avec laquelle Innocent III entretenait aussi des rapports, exploité par le commerce vénitien dont les exigences augmentaient sans cesse, l'empire byzantin marchait vers une prompte dissolution. Dans toutes les provinces, en Grèce, en Asie Mineure, dans les îles s'élevaient des dominations locales sur lesquelles l'action du pouvoir central était impuissante. La flotte n'existait plus ; l'armée était mal recrutée et mal payée. L'ignorance dans laquelle Innocent III était de cette situation paraît avoir fait naître chez lui des illusions qui devaient être fatales à la réussite de ses plans : l'empire byzantin n'était plus une force sur laquelle on pût compter pour secourir la Terre Sainte.

Cependant tout en poursuivant ses négociations avec Constantinople, le pape ne cessait de préparer l'organisation d'une croisade générale. Il envoyait des lettres pressantes à tous les princes de la chrétienté et ses légats parcouraient toute l'Europe en promettant la

1. *Innocentii epistolae*, *P. L.*, CCXIV, 326-327 (I, 353).
2. *Id.*, *P. L.*, CCXIV, 327-329, 757-759 (I, 354 ; II, 218, 219).
3. *Id.*, *P. L.*, CCXIV, 765-768 (II, 210).

rémission de leurs péchés à ceux qui prendraient la croix. Le clergé devait consacrer le quart de ses biens à l'entreprise : les laïques verseraient leurs contributions dans les troncs des églises; le pape lui-même offrit le dixième de ses revenus et l'équipement d'un navire [1]. Enfin le pape s'attachait à faire cesser les luttes qui divisaient tous les princes de la chrétienté : il tentait de réconcilier Richard Cœur-de-Lion avec Philippe-Auguste; il cherchait à obtenir que le duc d'Autriche rendît la rançon extorquée au roi d'Angleterre, et, malgré les mauvaises dispositions de Richard, le cardinal Pierre de Capoue obtenait de lui la signature d'une trêve de cinq ans avec Philippe-Auguste (trêve de Vernon, janvier 1199) [2]. Des exhortations analogues étaient adressées au roi de Hongrie qui devait acquitter le vœu fait par son père, au comte de Toulouse, Raimond VI, à tous les archevêques, évêques et abbés de la chrétienté. Bientôt parurent dans toute l'Europe et surtout en France des prédicateurs populaires. Un de ceux qui entraînèrent le mieux les foules fut le curé de Neuilly, Foulque, qui passait pour faire des miracles et qui aurait donné la croix à plus de deux cent mille pèlerins. Le pape l'avait désigné expressément comme prédicateur de la croisade. Le 28 novembre 1199, au tournoi d'Ecry-sur-Aisne son éloquence décida un grand nombre de princes et de chevaliers à prendre la croix : Thibaud, comte de Champagne, Louis, comte de Blois, Simon de Montfort et un grand nombre de vassaux de Champagne et de l'Ile de France parmi lesquels, l'historien de la croisade, Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne [3]. Le mouvement gagna le nord de la France et

1. *Gesta Innocent.* (*P. L.*, CCXIV, LXXXIX-XC).
2. LUCHAIRE (LAVISSE, *H. de Fr.*), III, 120.
3. VILLEHARDOUIN, éd. N. DE WAILLY, p. 2-7. — *Gesta Innocent.*, *P. L.*, CCXIV, XC-XCII.

le 23 février 1200, Baudouin, comte de Flandre, et la comtesse Marie sa femme, sœur de Thibaud de Champagne, prirent la croix à Bruges; leur exemple fut bientôt suivi par Henri, frère de Baudouin et par un grand nombre de seigneurs flamands [1]. Dans l'Allemagne du sud la croisade fut prêchée par Martin, abbé de Pairis, près de Colmar, qui, dans une assemblée tenue à Bâle, entraînait un grand nombre d'adhésions (septembre 1201). Après un pèlerinage à Cîteaux il vint lui-même se mettre à la tête des croisés allemands qui se dirigeaient vers l'Italie [2].

Tels furent les principaux résultats de l'initiative prise par Innocent III; malgré leur importance ils étaient loin de ce qu'attendait le pape, et les principaux souverains de l'Europe restaient indifférents, sinon hostiles, à la croisade. En Allemagne commençait la lutte entre Philippe de Souabe et Otton de Brunswick; en France Philippe-Auguste était excommunié après son divorce avec Agnès de Méranie; en Italie même le pape avait encore de puissants adversaires. Au concile de Dijon (janvier 1199), où fut prononcée l'excommunication de Philippe-Auguste, et où se trouvaient réunis quatre archevêques et dix-huit évêques, le légat ne put qu'à grand'peine faire voter l'impôt d'un trentième sur les biens ecclésiastiques. Ce fut dans ces conditions défavorables que s'engagea la croisade qui devait être pour le pape une source nouvelle de tristesse.

§ 2. — Les origines de la croisade de Constantinople.

Dans le cours de l'année 1200 les croisés français tinrent plusieurs assemblées dans lesquelles le comte

1. Villehardouin, p. 9. — *Devastat. Constantin.*, *M. G.*, XVI, 9-10.
2. Gunther, *P. L.*, CCXII, 224-229.

Thibaud de Champagne fut élu chef de la croisade. On décida d'aller s'embarquer sur des navires vénitiens et six ambassadeurs, parmi lesquels se trouvait Villehardouin, allèrent à Venise pour régler les conditions du passage avec le doge Henri Dandolo [1]. D'après le traité qu'ils conclurent en mars 1201, le gouvernement de Venise s'engageait à transporter en Orient 4.500 chevaliers, 9.000 écuyers, 20.000 sergents à pied, munis de provisions pour neuf mois; de leur côté les croisés acceptaient de payer 4 marcs par cheval et 2 marcs par homme, soit en tout 85.000 marcs (5.015.000 francs), et de céder à la République de Venise la moitié de toutes les terres dont ils feraient la conquête. On décida en outre que le débarquement aurait lieu en Egypte et que les croisés marcheraient sur Babylone (le Caire) « pour ce que par Babylone pourraient mieux les Turcs détruire que par aultre terre ». Le départ fut fixé à la Saint-Jean de l'année suivante (26 juin 1202)[2].

Mais au moment où l'ambassade regagnait la France, mourut le chef même de la croisade, Thibaud de Champagne (6 mai 1201). Ni le duc de Bourgogne, Eude, ni le comte de Bar ne voulurent accepter sa succession et prendre la croix : sur le conseil de Villehardouin, les croisés dans l'embarras résolurent de s'adresser à Boniface marquis de Montferrat, frère de l'ancien rival de Guy de Lusignan [3]. Sans aller chercher des causes secrètes à cette détermination, on peut dire que la réputation acquise en Terre Sainte par Conrad, qui avait compté beaucoup de Français parmi ses partisans, suffit à expliquer le choix de son frère comme chef de l'expédition. La prétendue intervention

1. VILLEHARDOUIN, p. 8-10.
2. VILLEHARDOUIN, p. 10-18.
3. VILLEHARDOUIN, p. 24 ss.

de Philippe-Auguste dans cette élection ne repose non plus sur aucun témoignage; la plupart des croisés étaient en mauvais termes avec lui et avaient pris parti pour son adversaire Richard Cœur-de-Lion. D'après Ernoul ce serait même la crainte des représailles possibles de la part du roi de France qui les décida à prendre la croix [1]. Boniface accepta la proposition des barons qui lui remirent le trésor de guerre laissé par le comte de Champagne et le 14 septembre 1201 il vint solennellement prendre la croix au monastère de Cîteaux [2].

Le pape Innocent III avait ratifié (8 mai 1201) le traité conclu entre Venise et les croisés, mais à condition qu'un légat suivrait la croisade et qu'aucun tort ne serait fait à un peuple chrétien quelconque [3]. Cette restriction ne peut guère s'expliquer que par une certaine crainte de voir la croisade dévier sur Constantinople; bien qu'à cette époque il ne fût question que de l'Égypte, le plan d'une conquête de l'empire byzantin était devenu pour ainsi dire populaire en Occident et l'idée de reprendre les projets d'Henri VI devait traverser bien des esprits. Sans doute l'homme qui eût pu incarner cette politique, Philippe de Souabe, était retenu en Allemagne par sa lutte contre les Guelfes, mais il se trouvait justement que le chef de la croisade était son cousin Boniface de Montferrat. Si Philippe de Souabe était le gendre de l'empereur détrôné, Isaac l'Ange, Boniface avait lui aussi dans les traditions de sa famille des liens qui le rattachaient à l'empire byzantin. Un de ses frères, Renier, avait épousé en 1178 la princesse Marie, fille de l'empereur Manuel Com-

1. Ernoul, éd. de Mas-Latrie, *Soc. H. de Fr.*, p. 337.
2. Villehardouin, p. 26.
3. *Gesta Innocent.*, 83, *P. L.*, CCXIV, CXXXI : « *ut videlicet ipsi Christianos non læderent, nisi forsan iter eorum illi nequiter impedirent* ».

nène, et reçu le titre de César; il était mort empoisonné par Andronic le tyran. Avant d'être roi de Jérusalem, son frère Conrad avait aidé Isaac l'Ange à devenir empereur. En face de la politique traditionnelle des papes qu'Innocent III voulait reprendre, se dressait le plan de croisade du parti gibelin. Pour le pape tous les efforts de la chrétienté devaient être subordonnés à la conquête des Lieux Saints et il suffirait de la diplomatie pour modifier les dispositions de l'empereur de Constantinople vis-à-vis de l'Occident et l'amener à coopérer à cette œuvre. Le plan gibelin, au contraire, consistait à détruire l'empire byzantin et à lui substituer un empire latin qui serait le meilleur auxiliaire de la croisade : Henri VI l'avait emprunté aux rois normands de Sicile ses prédécesseurs; son frère Philippe de Souabe en était le dépositaire; Boniface de Montferrat allait en être l'exécuteur.

Un événement inattendu vint donner corps à ces projets encore vagues. Un fils d'Isaac l'Ange, Alexis, s'échappa du palais, où il était détenu par ordre de l'usurpateur Alexis III, et aborda en Italie au printemps de 1201 [1], au moment même où les croisés concluaient leur traité avec Venise. Le jeune Alexis vint à Rome auprès d'Innocent III et lui promit, s'il régnait un jour à Constantinople, de rétablir l'union des deux églises [2]. De là il se rendit en Allemagne auprès de son beau-frère Philippe de Souabe qui, par une coïncidence vraiment singulière, eut avec Boniface de Monferrat, le chef de la croisade, une entrevue à Haguenau le 25 décembre 1201. Il n'existe aucun témoignage certain sur la nature de cet entretien, mais les événements postérieurs autorisent à croire que la restauration d'Isaac l'Ange et d'Alexis en fut le principal sujet. Quelques mois

1. W. NORDEN, *Das Pappstum*, p. 144.
2. W. NORDEN, *Id.*

après, en effet, au printemps de 1202, Boniface de Montferrat se rendait à Rome afin de régler avec le pape les affaires de la croisade et proposait ouvertement à Innocent III de travailler à cette restauration. « Mais « comprenant que l'esprit du pape était peu favorable « à cette idée, il termina les affaires relatives à la « croisade et revint dans son pays[1]. » Ainsi, avant même que la concentration des croisés eût lieu à Venise, il existait déjà un projet de diversion sur Constantinople.

Ce fut au mois de juin 1202 que les croisés commencèrent à quitter leur pays pour se diriger vers l'Italie. Quelques-uns s'embarquèrent en Flandre; d'autres allèrent à Marseille, mais la plus grande partie vint s'entasser dans l'île de Saint-Nicolas sur le Lido[2]. Les chefs de la croisade étaient à peine arrivés à Venise qu'ils étaient déjà l'objet de sollicitations de Philippe de Souabe et du jeune Alexis. Le prétendant leur promettait pour prix de leur concours les plus grands avantages, le retour de l'église grecque à l'obédience romaine et son appui pour la croisade. Ces négociations furent naturellement tenues secrètes : aucune chronique n'en parle, mais dans la lettre qu'il écrivit à Alexis III. le 16 novembre 1202, le pape les lui dévoila[3]. On ne sait quelle réponse les barons firent à ces premières ouvertures, mais la série d'événements qui se produisit alors semble avoir été amenée pour favoriser la réussite de ce plan audacieux. Le nombre des croisés venus à Venise se trouva fort inférieur aux prévisions; la somme promise par le contrat de nolis ne put être acquittée et après avoir rassemblé toutes leurs ressources les croisés restèrent encore redeva-

1. *Gesta Innocentii*, 83 (*P. L.*, CCXIV, CXXXII).
2. VILLEHARDOUIN, p. 30-32.
3. *Epist. Innocent*, V, 122 (*P. L.*, CCXIV, 1123-1125).

bles aux Vénitiens de 36.000 marcs. Alors un nouveau traité intervint : sur le conseil de Dandolo, les Vénitiens offrirent aux barons de les tenir quittes de leur dette s'ils voulaient les aider à reprendre la ville de Zara en Dalmatie que leur avait enlevée le roi de Hongrie. Malgré l'opposition de quelques croisés, le pacte fut conclu, Henri Dandolo prit solennellement la croix ainsi qu'un grand nombre de Vénitiens et les croisés s'embarquèrent (novembre 1202). Après un siège de quelques jours la ville de Zara capitula [1].

Cette première déviation de la croisade se rattachait-elle au plan byzantin de Philippe de Souabe? Il semble bien qu'on en a une preuve certaine : au moment même où les croisés se dirigeaient sur Zara, leurs chefs envoyaient le cardinal-légat Pierre de Capoue en ambassade auprès du pape pour lui demander d'approuver la restauration du prétendant. Par une singulière coïncidence, des envoyés d'Alexis III se trouvaient à Rome pour détourner Innocent III de s'allier avec le jeune Alexis [2]. Le pape soumit l'affaire à son conseil; l'offre des croisés y rencontra quelques partisans qui firent valoir la haine des Grecs pour l'église romaine; leur avis ne prévalut pas et Innocent III resta fidèle à son alliance avec Alexis III, mais cette démarche des croisés prouve suffisamment qu'en acceptant l'expédition de Zara, ils voulaient gagner du temps et entraîner le consentement du pape. La question de savoir s'il y avait dès ce moment entente entre eux et les Vénitiens, est plus difficile à résoudre. Il est cependant peu vraisemblable qu'Henri Dandolo n'ait pas été l'objet des mêmes sollicitations de la part de Philippe de Souabe que les autres chefs de la croisade. Il eût été en effet impossible sans son

1. Villehardouin, p. 32-36. Robert de Clari.
2. *Epist. Innocent.*, V, 122 (*P. L.*, CCXIV, 1123-1125).

appui d'entreprendre une expédition contre Constantinople; il eût été en outre maladroit de négliger des alliés qui avaient le plus grand intérêt à cette diversion. Les dernières révolutions de Constantinople avaient en effet amoindri la situation prépondérante que les Vénitiens avaient acquise dans l'empire byzantin. Alexis III avait favorisé leurs rivaux, les Pisans, et non content de violer les traités conclus avec eux, avait accablé leurs marchands d'impôts. Le doge Dandolo lui-même avait eu les yeux crevés par ordre de l'empereur; il avait donc tous les motifs d'accueillir les ouvertures d'un prétendant qui pourrait rendre à Venise les avantages qu'elle avait autrefois. Plus tard le chroniqueur Ernoul a accusé formellement les Vénitiens d'avoir trahi la chrétienté d'accord avec le soudan d'Égypte qui leur aurait promis des avantages commerciaux s'ils parvenaient à détourner la croisade qui le menaçait[1]. La vérité est tout autre et il a été impossible de prouver qu'à cette époque Venise eût encore conclu des traités avec les princes musulmans[2]. Il ne s'agissait pas pour elle de détruire l'empire byzantin mais de pouvoir en exploiter les richesses : telle fut la cause de son accord avec le prétendant.

Le pacte ne fut conclu définitivement qu'à Zara, mais dès le départ de Venise les grandes lignes en étaient arrêtées et la marche sur Constantinople décidée. L'expédition de Zara n'avait d'autre utilité que de donner le temps nécessaire à gagner le consentement du pape; lorsque Innocent III se fut montré inflexible, les chefs de la croisade décidèrent de passer outre. Au mois de novembre 1202 quatre ambassadeurs furent envoyés à Innocent III pour lui demander de lever l'excommunication que les croisés avaient encourue

1. Contin. Guill. de Tyr, XXVIII, 1-2.
2. Hanotaux, *Revue Historique*, 1877, IV, p. 74-102.

en attaquant un territoire chrétien [1]. L'évêque de Soissons rapporta l'absolution pontificale et sa mission paraît avoir eu un caractère exclusivement religieux. Quelques jours après parut au camp des croisés Boniface de Montferrat, qui n'avait pas assisté à la prise de Zara, et son arrivée fut suivie le 1er janvier 1203 de celle d'une ambassade de Philippe de Souabe qui, cette fois, venait proposer ouvertement la restauration du jeune Alexis. Le prétendant s'engageait à remettre l'empire byzantin sous l'autorité religieuse de Rome, à verser aux croisés une somme de 200.000 marcs d'argent, à prendre part en personne à la croisade et à entretenir perpétuellement en Terre Sainte un corps de 500 chevaliers [2]. Ces promesses étaient séduisantes et habiles : la nouvelle entreprise était présentée non comme un abandon de la croisade, mais au contraire comme la première condition de sa réussite. Ce fut pour cette raison que la grande majorité de l'armée les accepta, malgré l'opposition violente de Simon de Montfort et de quelques chevaliers [3]. Tandis que les mécontents s'embarquaient pour la Palestine, le jeune Alexis arrivait lui-même au camp de Zara (7 avril 1203) et quelques jours après la flotte appareillait pour Corfou [4]. On passa dans cette île trois semaines qui furent employées, semble-t-il, à vaincre les dernières résistances. Enfin le 24 mai, l'ordre du départ fut donné et la flotte fit voile pour Constantinople. Au même moment le pape Innocent III, mis au courant du pacte de Zara par le cardinal Pierre de Capoue, défendait formellement aux croisés d'attaquer l'empire byzan-

1. VILLEHARDOUIN, p. 58-60.
2. VILLEHARDOUIN, p. 50-54.
3. VILLEHARDOUIN, p. 54-58. — *Devastat. Constantinop.*, *M. G.*, XVI, 10.
4. VILLEHARDOUIN, p. 62.

tin[1]. Il était désormais trop tard : l'intrigue ourdie par Philippe de Souabe avait triomphé des efforts qu'il avait tentés pour maintenir la croisade sur la route de l'Orient.

§ 3. — Les deux sièges de Constantinople.

Le 23 juin 1203, après avoir relâché à Candie et traversé le bras de Saint-Georges, la flotte arriva à Saint-Etienne (San-Stefano) en vue de Constantinople. Dans un passage célèbre Villehardouin a résumé l'impression profonde que produisit sur les Occidentaux l'immensité de la ville. « Or pouvez savoir que moult « regardèrent Constantinople ceux qui oncques mais « ne l'avaient vue; qu'ils ne pouvaient croire que si « riche ville pût être en tout le monde, comme ils vi- « rent ces hauts murs et ces riches tours dont elle « était close tout entour à la ronde, et ces riches pa- « lais et ces hautes églises, dont il y avait tant que « nul ne pouvait croire, s'il ne les vît à l'œil, et le long « et le large de la ville qui de toutes les autres était « souveraine. Et sachez qu'il n'y eût si hardi que sa « chair ne frémit, et ce ne fut une merveille; que onc- « ques si grande affaire ne fut entreprise de nulle « gent, depuis que le monde fut créé[2]. » Après un conseil de guerre, on décida de débarquer d'abord sur la rive asiatique du Bosphore afin de s'assurer des approvisionnements. Le 24 juin, la flotte vint atterrir à Chalcédoine; les barons se logèrent dans le palais de l'empereur Alexis; on tira les chevaux des « huissiers » et les coureurs commencèrent à battre le pays; la récolte venait d'être faite et le blé était en meules dans les champs, « tant que chacun en volt prendre,

1. *Innocent. Epist.*, VI, 101 (*P. L.*, CCXV, 106).
2. VILLEHARDOUIN, p. 72.

« si en prist ». Puis la flotte ayant levé l'ancre, une nouvelle concentration de toute l'armée eut lieu à l'*Escutaire* (Scutari) et, après des négociations inutiles avec Alexis III, l'attaque fut décidée. Le 7 juillet, les croisés, qui avaient communié et fait leurs testaments, remontèrent sur les galères; on fit sonner les trompettes d'argent et d'airain « jusqu'à cent paires et tam-« bours et timbres tant que trop ». La flotte se dirigea sur le faubourg de Galata, situé sur la rive gauche de la Corne d'Or. Les chevaliers sautèrent dans la mer tout armés et s'emparèrent du port de Galata pendant que les mariniers faisaient sortir les chevaux des huissiers. Alexis III, n'osant engager le combat, se retira derrière les murs de Constantinople; la tour de Galata, à laquelle était fixée la chaîne de fer qui fermait l'entrée de la Corne d'Or, fut prise et la chaîne elle-même rompue par une galère vénitienne qui portait à la proue d'énormes ciseaux d'acier; beaucoup de galères furent prises ou brûlées. Puis tandis que la flotte vénitienne pénétrait dans le port, les chevaliers remontèrent la rive gauche de la Corne d'Or, reconstruisirent le pont coupé par les Grecs et vinrent camper à l'ouest de la ville sur une colline située en face de la muraille des Blachernes. L'assaut général eut lieu le 17 juillet 1203. Quatre « batailles » (corps d'armée) s'élancèrent aux échelles : quinze chevaliers parvinrent à escalader la muraille, mais ils trouvèrent en face d'eux la garde des Varanges, véritables géants, armés de la grande hache à double tranchant. Plusieurs des assaillants furent faits prisonniers et les autres durent battre en retraite. Pendant ce temps les navires vénitiens, dont les antennes avaient été munies de passerelles volantes, bombardaient les murs maritimes à coups de mangonneaux. Le vieux Dandolo débarqua le premier, le gonfanon de saint Marc à la

main ; bientôt, sans qu'on eût vu qui l'y avait portée, la bannière vénitienne parut au haut d'une tour. Les Vénitiens s'élancèrent pleins d'enthousiasme et occupèrent vingt-cinq tours ; attaqués par les Grecs, ils mirent le feu aux maisons voisines et l'incendie commença à gagner toute la ville [1].

Enfin après bien des hésitations l'empereur Alexis III se décida à tenter une sortie et à diriger une attaque sur le camp des croisés. Trois portes s'ouvrirent et livrèrent passage à une véritable multitude : avec une discipline remarquable les chevaliers quittèrent leurs montures et attendirent immobiles au pied des palissades de leur camp. « Et ce fut avec un bien grand sens, « car s'ils fussent allés en plaine, les autres avaient si « grande quantité de gens que nous eussions été noyés « parmi eux [2]. » Les dames et les demoiselles se préparaient à assister au combat des fenêtres du palais des Blachernes. Du côté des croisés tout le monde avait pris les armes ; les cuisiniers et les palefreniers eux-mêmes avaient saisi des broches et tout ce qui leur tombait sous la main. Robert de Clari croit naïvement que leur aspect épouvanta l'armée impériale. « Et ils « étaient si laids et si hideux que la menue gent à pied « de l'empereur, qui étaient par dehors les murs, en « eurent grand peur et grand hide quand ils les virent [3]. » Il est plus probable que l'attitude décidée des chevaliers et l'arrivée des Vénitiens venus au secours de leurs frères d'armes, effrayèrent l'empereur. Sans avoir même tenté l'attaque il donna le signal de la retraite. « Il se retira honteusement et augmenta la fierté des « Italiens qui poursuivaient ses gens et leur tiraient dans « le dos [4]. » A peine rentré dans son palais, le miséra-

1. Villehardouin, p. 74-100. *Devastat. Constantin.*, *M. G.*, XVI, 11.
2. Robert de Clari-Villehard., p. 101.
3. Robert de Clari.
4. Nicétas, *Hist. gr. Crois.*, I, 359.

ble souverain prenant avec lui sa fille Irène, mille livres d'or et des pierreries, s'enfuit sur un navire en abandonnant sa femme, ses enfants et son peuple[1].

Cette fuite honteuse ne fut connue à Constantinople que le lendemain (18 juillet). A cette nouvelle les habitants courent à la prison où était enfermé le vieil Isaac l'Ange, le revêtent des ornements impériaux, le portent aux Blachernes et lui prêtent serment. Des parlementaires sont envoyés aux croisés qui, avant de permettre au jeune Alexis d'entrer dans la ville, exigent que son père garantisse toutes les promesses qu'il leur a faites. Villehardouin, Montmorency et deux Vénitiens députés par les barons sont conduits au palais des Blachernes tandis que les terribles Varanges, la hache sur l'épaule, forment la haie sur leur passage. Après quelques difficultés, Isaac consent à faire honneur à la parole de son fils et de son gendre Philippe de Souabe. Le but de l'expédition était atteint : rien ne semblait plus s'opposer à la réussite de la croisade[2].

Malheureusement le jeune Alexis était dans l'impuissance absolue d'accomplir le traité qu'il avait conclu avec les barons. Il insista d'abord pour que l'armée n'entrât pas à Constantinople, où il ne pouvait répondre de sa sécurité. Les croisés allèrent se loger à Galata, mais par mesure de précaution, ils exigèrent qu'on abattît cinquante toises des murs de la ville. Après son couronnement, qui fut célébré le 1er août, Alexis IV acquitta une partie de ses engagements : sur les 200.000 marcs qu'il avait promis, 100.000 marcs furent remis aux croisés. Les Vénitiens eurent la moitié de cette somme et en plus les 36.000 marcs d'arriéré qui leur étaient dus par les croisés ; le reste

1. NICÉTAS, *Hist. gr. Crois.*, I, 359-360. VILLEHARDOUIN, p. 104.
2. VILLEHARDOUIN, p. 106-108.

fut donné à ceux qui avaient fait des avances [1]. Cependant le terme de la Saint-Michel, fixé pour le départ de la croisade. approchait ; Alexis IV supplia les barons de lui accorder un délai pour affermir sa situation : il avait en réalité son empire à conquérir. Après une délibération tumultueuse et malgré l'indignation des croisés qui voulaient s'embarquer sur l'heure, les hauts barons firent décider qu'on resterait à Constantinople jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Escorté par une partie des croisés, Alexis IV entreprit une chevauchée en Thrace, chassa Alexis III d'Andrinople, prit vingt cités et quarante châteaux, mais dut battre en retraite devant le tsar des Bulgares Johannitsa [2]. Pendant son absence la discorde éclata entre les Occidentaux et les Grecs. Isaac l'Ange interrompit les paiements commencés. Des Flamands et des Italiens voulurent piller la mosquée établie à Constantinople d'après le traité conclu avec Saladin : repoussés. ils se vengèrent en incendiant une maison. Le feu se propagea dans toute la ville et atteignit même l'église Sainte-Sophie ; pendant deux jours il dévora un grand nombre de palais et de maisons particulières. La colonie de Pisans et de Génois établie à Constantinople, ne se sentant plus en sûreté devant l'exaspération des habitants, vint rejoindre le camp des croisés sur ses navires [3].

Ce fut dans ces circonstances qu'Alexis IV revint de son expédition le 11 novembre 1203. L'accord qui avait duré jusque-là entre lui et les barons ne tarda pas à se rompre. Après avoir fait fondre les chandeliers et les vases sacrés des églises, il était à bout de ressources. En vain essayait-il de donner le change en

1. Villehardouin, p. 110.
2. Villehardouin, p. 112-114.
3. Villehardouin, p. 116-120. Nicétas, *Hist. occ. Crois.*, I, 358-370.

allant voir familièrement les chefs croisés : ceux-ci finirent par perdre patience et envoyèrent une ambassade aux deux empereurs pour les sommer de tenir leurs promesses; ils ne purent rien obtenir. En revanche l'hostilité des Grecs, contenue longtemps, se manifesta sans réserve : une nuit, des navires garnis d'étoupes enflammées furent poussés sur la flotte des croisés; elle eût été incendiée sans la présence d'esprit des Vénitiens qui, sautant dans leurs galères, saisirent les brûlots avec des crocs et les menèrent jusqu'à l'entrée du Bosphore pour les abandonner aux courants [1]. Profitant de l'impopularité des empereurs, un ambitieux, Alexis Ducas surnommé Murzuphle à cause de la jonction de ses sourcils, excita une émeute et se fit proclamer basileus (5 février). Isaac l'Ange, chargé de chaînes, mourut en prison; Alexis IV fut étranglé quelques jours plus tard et l'usurpateur entreprit de mettre Constantinople en état de défense [2]; il fit relever les murs qu'on avait abattus et attaqua même une troupe de chevaliers, mais Pierre de Bracheul lui enleva l'icône miraculeuse de la Vierge sculptée par saint Luc qu'il faisait porter en tête de son armée : Murzuphle rentra à Constantinople au milieu des huées, tandis que les croisés arboraient l'icône au grand mât d'une galère pour narguer les habitants (12 février) [3].

Un second siège de Constantinople était devenu nécessaire et de part et d'autre on se disposa à la lutte. Les croisés dressaient des pierriers et des mangonneaux sur leurs nefs et préparaient des échelles; les Grecs hourdaient les tours de l'enceinte en les surélevant de plusieurs étages, afin d'empêcher les Vénitiens

1. Villehardouin, p. 124-128.
2. Villehardouin, p. 128. Nicétas, *Hist. occ. Crois.*, I, 370.
3. Villehardouin, p. 132.

d'y appliquer leurs ponts volants. Pendant ce temps les politiques de l'armée préparaient l'avenir et prenaient devant le pape et la chrétienté tout entière la responsabilité de la destruction de l'empire byzantin. D'après le traité signé en mars 1204 entre les Vénitiens et les barons, il fut convenu qu'après la prise de la ville le butin serait partagé équitablement, puis un collège formé de six Vénitiens et de six Français élirait un empereur qui recevrait le quart des conquêtes soit dans Constantinople, soit au dehors, avec les palais du Boucoleon et des Blachernes en plus. Des trois autres quarts de l'empire, la moitié serait attribuée à Venise, l'autre moitié distribuée à l'armée des chevaliers sous forme de fiefs. C'est de ce pacte qu'est sortie toute l'organisation de l'empire latin : il était tout à l'avantage de Venise qui se réservait en outre l'église Sainte-Sophie et le droit de désigner le patriarche[1].

Ces dispositions prises, un premier assaut fut tenté le 9 avril, sans succès : les croisés éprouvèrent des pertes assez graves et durent se retirer. Le découragement se mit dans l'armée; dans un conseil de guerre plusieurs barons parlèrent encore du voyage en Syrie, mais leurs protestations furent étouffées et l'on décida un repos de deux jours[2]. Le dimanche de Pâques Fleuries (11 avril) tous les croisés se confessèrent et communièrent. Le lendemain l'assaut recommença. Les Vénitiens s'approchèrent des murs maritimes avec leurs galères et essayèrent de brûler les hourdages des tours, mais on les avait protégés avec des peaux; en outre chaque tour avait neuf pierriers qui déversaient sur les nefs d'énormes quartiers de roc. Murzuphle dirigeait lui-même la défense avec activité.

1. Tafel et Thomas, I, 446-47 et 450-51. Villehardouin, p. 134.
2. R. de Clari. Villehardouin, p. 136.

Enfin la nef de l'évêque de Soissons poussée par le vent heurta violemment une tour : un Vénitien parvint à s'y accrocher, mais fut massacré à coups de hache. La nef s'étant approchée de la tour une seconde fois, un chevalier, Andrieux de Dureboise, finit par y entrer en se cramponnant avec les pieds et les mains; pendant qu'il faisait fuir la garde varange jusqu'à l'étage inférieur, les chevaliers amarraient la nef avec de grosses cordes et des Français pénétraient dans la tour[1]. Au même moment Pierre d'Amiens et Aleaume de Clari enfonçaient une poterne à coups de hache et d'épée et entraient dans la ville; une troupe les suivait et allait briser une porte qui livrait passage à des flots de croisés[2]. Murzuphle abandonna son camp qu'il avait placé sur une colline près du monastère de Pantenopte et s'enfuit vers le Boucoleon[3].

La nuit survint et les croisés n'osèrent s'aventurer plus loin. Le comte Baudouin de Flandre occupait le camp impérial; son frère Henri campait devant le palais des Blachernes; le marquis de Montferrat était déjà au cœur de la ville et ses soldats ayant mis le feu à quelques maisons, l'incendie se propagea partout et dura un jour et demi. Pendant que Murzuphle s'enfuyait par la Porte Dorée avec sa suite, quelques fonctionnaires proclamaient empereur Théodore Lascaris qui, sans chercher à organiser la résistance, se retirait à Nicée[4]. Le lendemain 13 avril quand le jour parut, les croisés se préparaient à combattre de nouveau; grande fut leur surprise quand ils trouvèrent les rues désertes et virent venir à eux une procession de clercs suppliants. L'hésitation ne fut pas de lon-

1. Villehardouin, p. 140. Robert de Clari. *Devastat. Constant.*, *M. G.* XVI, 12.

2. Robert de Clari.

3. Villehardouin, p. 142.

4. Nicétas, *Hist. grec. Crois.*, I, 394-395.

gue durée et les barons s'assemblèrent immédiatement pour se partager les plus beaux palais de la ville : Boniface de Montferrat prit pour lui le Boucoleon, Sainte-Sophie et le palais patriarcal; Henri de Flandre s'empara des Blachernes[1]. Alors commença un pillage effréné de tous les trésors amassés depuis tant de siècles à Constantinople : dans cette journée disparurent les chefs-d'œuvre de l'art antique qui couvraient les places ou ornaient l'Hippodrome, mais les églises n'eurent pas moins à souffrir de la rage des vainqueurs : les mobiliers somptueux, les pièces d'orfèvrerie, les autels enrichis d'émaux, les manuscrits précieux, les étoffes incomparables, tout était arraché, lacéré, entassé enfin dans les trois églises où l'on avait ordonné d'apporter le butin. Les reliques dont les églises byzantines étaient remplies excitaient surtout la cupidité des croisés; beaucoup de clercs ne songeant qu'à enrichir les églises de leur pays, parcouraient la ville à la recherche des précieux dépôts dont la réputation était si grande dans toute la chrétienté. L'évêque de Halberstadt, profitant du séjour du marquis au Boucoleon, s'empara des reliques de la chapelle impériale dont il dut plus tard restituer une partie[3]. Enfin lorsque la première ardeur de pillage se fut éteinte, on commença à partager le butin : les Vénitiens en reçurent la moitié. Dans l'armée des croisés chaque chevalier reçut la même part que deux sergents à cheval ou quatre sergents à pied, mais Robert de Clari affirme que les hauts barons prirent pour eux les pierres précieuses, la vaisselle d'or et les étoffes de soie, tandis qu'ils

1. Villehardouin, p. 146 : « Chascuns prist ostel tel cum lui plot, et il en i avoit assez. »

2. Nicétas, *Hist. grec. Crois.*, I, 396 et suiv.

3. Riant, *Exuviæ sacræ*. Gunther, *P. L.*, CCXII, 245-246; Cf. *Rev. Or. lat.*, I, 553.

laissaient aux simples chevaliers les bassins d'argent qui servaient aux Grecs à prendre des bains. Villehardouin évalue à un million et demi de marcs (56 millions de francs) la valeur du butin. En outre 10.000 chevaux furent distribués aux chevaliers et les reliques, confiées à la garde de Nivelon de Chérisy, furent dispersées dans toute la chrétienté; il n'y eut guère d'église qui ne reçût quelqu'une des « dépouilles sacrées » de Constantinople[1].

§ 4. — Innocent III et l'empire latin.

Mais avant le partage du butin les vainqueurs avaient déjà procédé à l'organisation du nouveau gouvernement. Boniface de Montferrat, le chef de la croisade, semblait par sa popularité, par les liens qui unissaient sa famille à l'empire byzantin, par les sympathies qu'il trouvait chez les Grecs, les Lombards, les Allemands et même quelques Français comme Villehardouin, le candidat tout désigné pour le pouvoir suprême. Mais son élection aurait mécontenté les Vénitiens qui le trouvaient trop puissant et craignaient qu'il ne compromît leurs intérêts dans l'avenir; aussi Dandolo, que ses devoirs constitutionnels envers Venise empêchait de poser lui-même sa candidature, jeta les yeux sur un prince moins puissant, le comte Baudouin de Flandre. Le 9 mai 1204, le collège électoral formé d'après le traité de mars se réunit. Un Français offrit d'abord d'élire empereur le doge de Venise : les électeurs vénitiens refusèrent. Une longue discussion commença alors entre les partisans des deux candidats; enfin à minuit Nivelon de Chérisy évêque de Soissons proclama l'élection de Baudouin au milieu de l'en-

1. Villehardouin, p. 148.

thousiasme général : le marquis aidé de quelques chevaliers porta lui-même son rival en triomphe[1]. Le dimanche suivant, 16 mai, les barons et les Vénitiens vêtus de magnifiques costumes de soie et de brocart allèrent chercher Baudouin au palais du Boucoleon et le conduisirent à Sainte-Sophie. Là il revêtit le costume impérial, les chausses de soie, les sandales de pourpre chargées de pierreries, la cotte cousue de boutons d'or, le long pallium chargé de pierres précieuses, la chlamyde brodée d'aigles. Précédé du comte de Blois avec la bannière impériale, du comte de Saint-Paul qui tenait l'épée et du marquis de Montferrat qui, les bras soutenus par deux évêques, portait la couronne, l'empereur franchit les portes de l'iconostase et vint s'agenouiller devant l'autel. Là, un évêque lui ouvrit sa cotte pour faire les onctions, puis tous les évêques allèrent chercher la couronne déposée sur l'autel et, après l'avoir bénie, la lui imposèrent ; en guise de fermail ils lui pendirent au cou un admirable joyau que l'empereur Manuel avait acheté 72.000 marcs. Puis tenant le sceptre d'une main, le globe d'or de l'autre, l'empereur monta sur son trône ; après la messe il fut ramené au Boucoleon, monté sur un cheval blanc et, assis sur le trône de Constantin, il reçut les hommages des Grecs et des Latins, puis alla présider le festin du sacre[2].

Ainsi comme en Palestine après la prise de Jérusalem en 1099, une domination féodale et latine était fondée à Constantinople. Après une chevauchée du nouvel empereur, qui aboutit à la dispersion des derniers partisans d'Alexis III et de Murzuphle, on procéda au partage définitif de Constantinople et de tout

1. Villehardouin, p. 150-154. R. de Clari. Tafel et Thomas, I, 508.

2. Le récit le plus pittoresque est celui de Robert de Clari, p. 73 et suiv.

l'empire. L'empereur reçut les 5/8 de la ville, les Vénitiens en eurent 3/8 et l'église Sainte-Sophie. Le marquis de Montferrat, qui devait avoir pour lot l'Asie Mineure, obtint en échange, et malgré l'empereur, Thessalonique et la Macédoine. Puis on commença à pourvoir les comtes et les barons suivant l'importance de la troupe qu'ils avaient sous leurs ordres : il y eut des parts de 100, de 60, de 50, de 10 fiefs de chevaliers[2]. Le 1er octobre 1204 Baudouin arma 600 chevaliers et leur distribua des fiefs ; Henri de Flandre devint seigneur d'Adramyttion, Louis de Blois duc de Nicée, Renier de Trith duc de Philippopoli, Hugue de Saint-Paul seigneur de Didymoteichon. Les Vénitiens s'étaient réservé les régions de l'empire qui devaient leur assurer la prépondérance maritime : l'Epire, l'Acarnanie, les îles Ioniennes, le Péloponèse, les îles de l'Archipel, les ports de la Thrace, Gallipoli, Rodosto, Héraclée et dans l'intérieur Andrinople; par un traité secret conclu avec Boniface de Montferrat (12 août 1204) Venise se fit céder en outre l'île de Crète. Le doge Dandolo, qui resta à Constantinople et qui reçut très probablement le titre byzantin de « despote », fut dispensé de prêter l'hommage à l'empereur[2].

Quelle allait être en face de ces événements extraordinaires et inattendus l'attitude du pape Innocent III? Non seulement les barons avaient violé formellement sa défense d'attaquer l'empire byzantin, mais en détruisant cet empire, ils avaient détourné à leur profit personnel les forces destinées à la croisade. L'empereur Baudouin comprenait si bien la légitimité des griefs du pape, qu'il essaya, dans la première lettre qu'il lui écrivit, de rassembler tous les arguments qui pouvaient le rendre favorable à la prise de Constanti-

1. GERLAND, p. 17-20.
2. TAFEL et THOMAS, I, 512. Voy. GERLAND, p. 29 et suiv.

nople. C'était pour l'honneur de l'Église romaine et pour la délivrance de la Terre Sainte qu'il avait accepté la couronne. Il invitait Innocent III à venir lui-même célébrer à Constantinople l'union des églises qui mettrait fin au schisme des Grecs. « Désormais elle allait se dévouer à la confusion perpétuelle des ennemis de la croix, de la sainte église romaine et de la terre de Jérusalem, cette cité impériale qui depuis si longtemps avait été pour l'une et l'autre un adversaire redoutable »[1]. Mais le Templier qui portait cette lettre fut retenu quelque temps à Modon par des pirates génois. Inquiet de ne recevoir aucune réponse, Baudouin écrivit au pape à la fin de l'été une lettre dans laquelle il lui avouait le traité conclu au mois de mars avec les Vénitiens, puis à son instigation le marquis de Montferrat, les comtes de Blois et de Saint-Paul, Dandolo, écrivirent à Innocent III de leur côté[2].

A la nouvelle de la marche sur Constantinople, le premier sentiment du pape fut la tristesse, mais lorsque la prise de la ville par les croisés annoncée en Occident, y eut excité des transports d'enthousiasme, comment aurait-il pu se défendre de s'y associer? L'événement avait déjoué ses prévisions et ses précautions; il vit dans la chute de Constantinople un dessein de la Providence, dont les croisés n'avaient été à leur insu que les instruments. Il crut que cette catastrophe ouvrait à l'action de l'Église en Orient un champ dont l'étendue dépassait toutes les prévisions de la sagesse humaine : le schisme déplorable des Grecs allait cesser et l'empereur de Constantinople, véritable soldat de l'Église en Orient, allait consacrer les forces et les richesses inépuisables de son empire à la cause de la

1. Sur les lettres de Baudouin v. GERLAND, p. 111. INNOCENT, *Ep.*, VII, 152 (*P. L.*, CCXV, 447 et suiv.) (d'après les *Gesta Innocent.*, 91).
2. GERLAND, p. 12-13.

croisade. Telles sont les idées qu'Innocent III développe dans les lettres nombreuses qu'il expédie à Constantinople au cours des années 1204 et 1205. Le 13 novembre 1204, il écrit « au clergé et à tout le peuple de l'armée chrétienne de Constantinople » qu'aucun événement ne pouvait être plus heureux pour la Terre Sainte : « Si avant la « perte de la terre d'Orient, l'empire de Constanti- « nople avait déjà appartenu aux Latins, la chrétienté « n'aurait pas à pleurer aujourd'hui la perte de Jéru- « salem. » Le Seigneur a transféré l'empire des Grecs aux Latins et leur a ouvert une voie vers la Terre Sainte. Il enjoint donc aux croisés de rester encore pendant un an dans la terre de Romanie [1], « afin d'accorder à notre cher fils Baudouin aide et conseil [2] ». Il répond dans les mêmes termes à l'empereur et au doge Dandolo [3] à qui il promet de lever l'excommunication encourue par les Vénitiens. Il favorise même la levée des secours nécessaires à la défense de l'empire latin et ses légats, Pierre de Capoue et Soffrid Cajetani, s'embarquent pour Constantinople dans l'automne de 1204 avec cent chevaliers. Innocent III a donc eu foi tout d'abord dans la solidité de la conquête latine ; il a cru que Constantinople deviendrait le centre d'organisation des croisades, le point d'appui nécessaire aux conquêtes chrétiennes en Orient : les événements ne tardèrent pas à le détromper.

Dès les premiers mois qui suivirent la conquête en effet la situation précaire du nouvel empire apparut clairement. Loin de pouvoir imposer sa volonté à tous, l'empereur n'était, comme les souverains de Jérusalem ou d'Antioche, que le premier des barons ; la tentative

1. Sur le terme de *Romanie*, voy. p. 60.
2. Innocent, *Epist.*, VII, 154. Cf. 203 (*P. L.*, CCXV, 455, 512).
3. Innocent, *Epist.*, VII, 153 (*P. L.*, CCXV, 454).

qu'il fit pour empêcher le marquis de Montferrat d'occuper Thessalonique ne servit qu'à manifester sa faiblesse et il dut s'incliner devant l'arbitrage que les barons lui imposèrent [1]. D'autre part la possession de l'Asie Mineure était pour l'empire une question vitale; cette conquête était indispensable si l'on voulait établir des relations terrestres entre Constantinople et la Syrie chrétienne ou préparer la route de la future croisade. On attendit cependant au mois de novembre 1204 pour la commencer et, pendant ce temps, les débris du gouvernement byzantin purent s'installer solidement presque en face de Constantinople, à Nicée, tandis qu'un autre état hellénique s'organisait à Trébizonde. De plus, au moment même où Henri de Flandre, encouragé par ses premiers succès, allait peut-être détruire dans sa racine le pouvoir de Théodore Lascaris, toutes les forces franques furent rappelées en Europe par l'invasion bulgare. Johannitsa, qui s'intitulait tsar des Vlaques et des Bulgares, avait répondu à l'invitation des Grecs de Thrace révoltés contre la domination latine. Le 14 avril 1205, devant Andrinople, le comte Louis de Blois eut l'imprudence de poursuivre la cavalerie légère des Comans qui formaient l'avant-garde de l'armée de Johannitsa; attiré dans un véritable guet-apens, au milieu d'un marécage entouré de hauteurs, il fut bientôt entouré par toutes les forces bulgares : l'empereur Baudouin qui vint à son secours et combattit comme un simple chevalier, fut pris vivant et disparut sans laisser de traces; le comte de Blois, plusieurs barons et un grand nombre de chevaliers restèrent sur le champ de bataille [2].

L'empire latin eût été perdu sans l'énergie déployée

1. Gerland, p. 17-28.

2. Gerland, p. 46-51. Villehardouin, p. 208, 246 et suiv. Ernoul, p. 380. Nicétas, *Hist. gr. Crois.*, I, 497-499. Robert de Clari, p. 82.

par Henri de Flandre, frère de Baudouin. Choisi par les barons malgré sa jeunesse (il avait trente ans) pour être régent de Romanie, puis, lorsqu'on eut la certitude que Baudouin avait été tué par ordre de Johannitsa, couronné empereur (20 août 1206), Henri fut le véritable fondateur de l'empire latin[1]. Mais ses dix années de règne (1206-1216) furent consacrées à des chevauchées continuelles, soit contre les Bulgares, soit contre Théodore Lascaris, soit contre les Lombards du royaume de Thessalonique. A plusieurs reprises, en 1206, en 1207, en 1208 les Bulgares envahirent la Thrace et la première fois leurs coureurs arrivèrent jusqu'aux faubourgs de Constantinople : Henri sut leur disputer victorieusement son empire et gagner les indigènes qui, effrayés par les cruautés des Comans, cessèrent de favoriser Johannitsa. Le danger bulgare qui avait diminué après la mort de Johannitsa (1207) fut écarté définitivement en 1215 par une alliance matrimoniale : Henri épousa la fille du tsar Boril[2]. D'autre part Henri sut établir l'autorité impériale sur Thessalonique et même sur les fiefs lointains de Morée; après la mort de Boniface de Montferrat il intervint dans la lutte qui avait éclaté entre les vassaux lombards et les barons français du sud. Après avoir déjoué la trahison des Lombards, qui cherchèrent à le livrer aux Bulgares, Henri alla tenir à Ravennika près de Zeitouni un parlement dans lequel les nobles français de Morée, rejetant la suzeraineté de Thessalonique, lui firent un hommage direct de leurs fiefs (1209)[3]. Mais ces succès étaient chèrement achetés et, loin de songer à conduire une croisade en Palestine,

1. Gerland, p. 56 et 91.
2. Gerland, p. 154 et suiv. Principales sources : Villehardouin et Henri de Valenciennes.
3. Henri de Valenciennes, éd. N. de Wailly, p. 406. Gerland, p. 186 et suiv.

Henri n'avait pas trop de toutes ses forces pour maintenir son pouvoir; obligé d'être partout présent, il ne pouvait achever aucune de ses entreprises. La lutte contre les Bulgares l'empêcha d'inquiéter sérieusement Théodore Lascaris qui, couronné solennellement en 1206, devint aux yeux des Grecs le souverain légitime. En 1212, au moment où Henri commençait à devenir menaçant pour l'empereur de Nicée, il dut s'arrêter faute de troupes suffisantes et un accord intervint entre les deux ennemis [1].

A ce moment l'idée de faire servir l'empire latin à la croisade était complètement abandonnée. Loin d'être un auxiliaire pour la politique chrétienne en Orient, la Romanie détournait au contraire à son profit les forces qui eussent été si utiles en Syrie. Dans l'appel qu'il adresse aux chevaliers d'Occident en 1212, Henri leur promet des fiefs, mais ne parle plus de la conquête de Jérusalem [2]. Bien plus ces guerres continuelles ont affaibli chez les belligérants toute ardeur religieuse : en 1209, l'empereur Henri n'hésite pas à conclure, par l'intermédiaire des Vénitiens, un traité avec le sultan d'Iconium dirigé contre Nicée [3]. Théodore Lascaris lui-même a des chevaliers francs à sa solde : la guerre de Romanie a perdu son caractère de croisade : c'est une aventure glorieuse et souvent profitable pour ceux dont elle a enflammé l'imagination, mais elle est plus nuisible qu'utile aux intérêts de la Terre Sainte.

Un des plus grands avantages que le pape attendait de la prise de Constantinople, l'union des églises, ne fut même pas entièrement atteint. Malgré le caractère modéré des instructions données au cardinal de Sainte-

1. GERLAND, p. 210-219.
2. BUCHON, *Recherches et matériaux*, II, 130-131.
3. *Heinrici epist.* (BUCHON, *Rech. et mater.*, II, 212). GERLAND, p. 210-211.

Suzanne, légat pontifical à Constantinople (1205-1207), la plus grande partie du clergé grec refusa, par sentiment national, d'accepter l'union [1]. En réalité un malentendu irréparable séparait les vainqueurs et les vaincus : Michel Acominatos, archevêque d'Athènes, et les principaux prélats préférèrent abandonner leurs sièges plutôt que de reconnaître l'autorité du pape, et bientôt la cour de Théodore Lascaris à Nicée devenait le centre de l'opposition ecclésiastique à Rome. La douceur du cardinal de Sainte-Suzanne avait réussi au moins à gagner quelques évêques et il commença à organiser une église grecque-unie ; au contraire la fougue du cardinal Pélage qui entreprit en 1213 d'obtenir l'union par des mesures de rigueur ne fit qu'augmenter le nombre des prêtres fugitifs qui trouvaient un asile à Nicée [2]. A la place du clergé grec, les conquérants établirent comme en Terre Sainte une hiérarchie latine : des monastères de cisterciens, des commanderies de Templiers ou d'Hospitaliers, des chapitres remplacèrent souvent les caloyers orthodoxes. Cependant ce ne fut même pas sans lutte que le pape exerça son autorité sur cette église. Les Vénitiens prétendirent confisquer à leur profit le patriarcat de Constantinople, conformément au pacte de mars 1204 : d'autre part les croisés entendaient s'emparer des biens de l'Église grecque. Une lutte très vive commença entre les Vénitiens et les Francs pour la prépondérance ecclésiastique : un jeune noble de Venise, Thomas Morosini, fut élu patriarche par les chanoines de Sainte-Sophie [3]. Après avoir cassé son élection, le pape le rétablit *motu proprio* et Morosini s'attacha à ne confier qu'à des Vénitiens les fonctions et les bénéfices ecclésiastiques, contrariant même les

1. W. Norden, *Das Pappstum...*, p. 182 et suiv. *Innocent*, *Ep.*, VIII, 55.
2. W. Norden, p. 212 et suiv. *Ep. Innocent.*, XI, 21, 47
3. Gerland, p. 10 et suiv.

efforts du pape pour gagner le clergé grec[1]. La question des biens ecclésiastiques donna lieu aussi à des négociations difficiles qui se terminèrent par un compromis en 1210 : au deuxième parlement de Ravennika tenu par l'empereur Henri, les barons s'engagèrent à restituer les biens sécularisés pour lesquels l'Église accepta de payer l'impôt foncier[2].

§ 5. — Retour du pape à l'idée de la croisade.

Ainsi, loin d'améliorer les affaires de la chrétienté en Orient, la croisade de Constantinople, entreprise malgré le pape, n'avait été pour lui qu'une source de soucis et de difficultés. Il n'est donc pas étonnant qu'après s'être rendu un compte exact de la fragilité de cette nouvelle colonie chrétienne, il ait fini par renoncer à y chercher un auxiliaire pour la croisade. Jusqu'en 1206 il put conserver quelques illusions : l'empereur Henri s'entourait de Templiers ou d'Hospitaliers et exprimait dans ses lettres son zèle pour la croisade en affirmant que les intérêts de la Romanie et ceux de la Terre Sainte étaient solidaires et que son armée marchait au combat au cri de : Saint-Sépulcre[3] ! En mars 1207 Innocent III considérait encore comme des croisés les chevaliers de Constantinople et les engageait à prier Dieu de les aider à accomplir leur vœu[4]. Il avait cependant témoigné déjà son mécontentement aux Vénitiens qu'il accusait d'avoir, en détournant la croisade de sa destination, empêché la prise d'Alexandrie et de Jérusalem[5]. Enfin édifié sur les secours qu'il pouvait

1. GERLAND, p. 138 et suiv.
2. GERLAND, p. 192 et suiv. — Texte du traité : *Lettre d'Honorius*, III (*P. L.*, CCXVI, 970 et suiv.).
3. HENRI DE VALENCIENNES, p. 326.
4. *Innoc. Ep.*, X, 37.
5. TAFEL et THOMAS, II, 28.

attendre de l'empire latin, il cessa d'exciter les barons de Romanie à se préparer au voyage de Palestine. Dans l'automne de 1207 le retour à Rome du cardinal de Sainte-Suzanne, qui s'était dévoué avec ardeur à la cause de l'empire latin, et l'abandon des pouvoirs de légat du Saint-Siège au patriarche Morosini marquèrent un changement dans la politique orientale d'Innocent III [1]; considérant comme définitif l'échec de l'expédition de 1204, il travailla avec ardeur à préparer une nouvelle croisade.

Mais la situation politique de l'Europe était encore moins favorable à la prédication de la croisade qu'en 1198. En Allemagne la guerre durait toujours entre les Guelfes et les Gibelins. A la diète de Nordhausen, en 1207, Philippe de Souabe ne pouvait promettre au patriarche de Jérusalem et au grand maître des ordres militaires qu'une contribution en argent. Il était assassiné l'année suivante et en 1209 Otton le Guelfe, devenu seul empereur, prenait la croix, mais il n'allait pas tarder à entrer en lutte contre le pape. En France le pape lui-même faisait prêcher la croisade contre les Albigeois (1209) en accordant aux croisés les mêmes indulgences que s'ils étaient allés en Terre Sainte; en même temps la lutte territoriale engagée entre Philippe-Auguste et Jean Sans-Terre absorbait toutes les forces de ces deux souverains. La croisade est partout à cette époque : en Espagne contre les Almohades, en France contre les Albigeois, en Angleterre contre Jean Sans-Terre (1213), en Prusse contre les païens, à Constantinople contre les Grecs. Comment les forces chrétiennes ainsi dépensées pourraient-elles secourir la Terre Sainte?

Et pourtant l'idée de la délivrance du Saint-Sépulcre

1. Gerland, p. 137.

est encore assez forte pour produire dans les âmes des simples des élans de mysticisme analogues à ceux qui avaient accompagné la première croisade. Au mois de juin 1212 un jeune berger de Vendôme nommé Étienne se crut désigné par Dieu pour conduire les chrétiens en Palestine et annonça que la mer s'ouvrirait devant lui comme autrefois devant les Israélites. Bientôt un millier d'enfants abandonnèrent leurs parents et se réunirent autour de lui. Des prêtres, des marchands, des aventuriers de toute sorte et même des femmes se joignirent à eux. Monté sur un char richement orné, le nouveau chef de croisade fit son entrée à Marseille; là deux marchands s'engagèrent à transporter sa troupe en Palestine, mais deux de leurs galères firent naufrage et les autres allèrent déposer leurs passagers sur les marchés d'esclaves de Bougie et d'Alexandrie. Au même moment cette contagion gagnait l'Allemagne et un enfant de Cologne, Nicolas, qui avait des extases, se mit à prêcher la croisade, en annonçant qu'il allait fonder le règne de la paix en Palestine. Vingt mille enfants se mirent sous ses ordres, parvinrent à passer les Alpes et se dirigèrent vers Brindisi; un grand nombre mourut de faim et de fatigue; quelques-uns voulurent aller à Rome recevoir l'absolution du pape : bien peu revirent leur pays (1213)[1].

Cependant après la chevauchée de Frédéric II en Allemagne, Innocent III venait de triompher définitivement d'Otton de Brunswick; la seule venue de l'héritier des Hohenstaufen avait suffi à rallier autour de lui tous les princes. Ce fut le moment qu'Innocent III choisit pour donner une nouvelle activité aux préparatifs de la croisade. Dès l'année 1213, des prédications commencèrent dans toute l'Europe. En même temps

1. Albéric des Trois-Font., *M. G.*, XXIII, 893.

le cardinal Pélage envoyé en Orient était chargé de négocier une union religieuse avec Théodore Lascaris et d'obtenir de lui qu'il se reconnût vassal de l'empire latin[1]. Le pape renonçait ainsi à toute extension de l'empire latin et cherchait à maintenir en Romanie le statu quo. afin d'empêcher les croisés de se laisser entraîner à une nouvelle diversion. La bataille de Bouvines, en délivrant la France d'une invasion (1214), ruina les dernières espérances d'Otton IV. Le 25 juillet 1215, après son couronnement à Aix-la-Chapelle, l'empereur Frédéric II descendit dans le caveau de Charlemagne et là, en présence des légats pontificaux, de son propre mouvement et au grand étonnement de tous, il prit solennellement la croix[2] « pour témoigner sa reconnaissance à Dieu de tous les bienfaits qu'il en avait reçus ». Enfin, au mois de novembre suivant, le deuxième concile œcuménique s'ouvrait dans le palais de Latran : 412 évêques, 800 abbés ou prieurs, les patriarches de Jérusalem et des Maronites, celui de Constantinople, les ambassadeurs de tous les souverains se pressaient autour d'Innocent III. Le 11 novembre le pape ouvrit la première session en prêchant sur le texte : « J'ai désiré célébrer encore une fois la Pâque avec vous avant de souffrir[3] », et en expliquant le sens du mot Pâque qui signifie passage, *transitus*, il exhorta les fidèles à prendre la croix. Aux canons du concile fut annexé un décret relatif à la croisade. Le départ était fixé au 1er juin 1217 : tous les fidèles devaient prendre la croix ou contribuer à l'expédition de leurs revenus. Tout seigneur laïque entretiendrait un chevalier pendant trois ans. Pendant ce temps le clergé paierait le vingtième de ses revenus ; le pape et les cardinaux s'engagèrent à sacrifier le dixième du

1. W. NORDEN, p. 226 et suiv.
2. RICH. DE SAN-GERMANO, *M. G. SS.*, XIX, 337.
3. *Luc*, XXII, 15.

leur. Afin d'éviter tout naturellement la route de Romanie, l'expédition partirait des ports de l'Italie du Sud et de la Sicile. Il était enjoint à toutes les villes maritimes de fournir des vaisseaux. La paix générale était proclamée pour quatre ans dans toute l'Europe chrétienne avec menaces d'excommunication contre ceux qui la violeraient. Enfin les rapports entre puissances chrétiennes et musulmans étaient formellement interdits [1].

Lorsque Innocent III mourut à Pérouse, en 1216, il put croire que la pensée qui avait dirigé toute sa vie était près de se réaliser : dans toute l'Europe les fidèles se préparaient à obéir aux décrets de Latran; l'échec de la croisade de 1198 allait être réparé. Et pourtant le règne d'Innocent III a vu se manifester les obstacles nouveaux qui allaient rendre les croisades de plus en plus difficiles à organiser. A la politique œcuménique du pape défenseur des intérêts de la chrétienté, s'opposent désormais les intérêts des puissances territoriales et commerciales. Pour les unes la croisade est une diversion fâcheuse; pour les autres elle est un champ d'exploitation ouvert à leur avidité. S'il n'est pas exact que la république de Venise ait trahi la chrétienté en 1202, on peut dire qu'elle a du moins détourné dans le sens de ses intérêts particuliers le mouvement généreux des chevaliers français. D'autre part la conquête de Constantinople, la croisade des Albigeois, celles d'Angleterre, de Prusse, d'Espagne ont dispersé les efforts qui auraient pu se concentrer vers la Terre Sainte. Appliquée à des schismatiques, puis à des hérétiques, puis à des chrétiens révoltés, l'idée de la croisade a perdu son caractère religieux et a fini par se discréditer. Dès l'époque d'Innocent III il est

1. Mansi, XXII, 954-1082. Rich. de S.-Germano, *M. G. SS.*, XIX, 337. Albéric des Trois-Font., *M. G.*, XXIII, 903.

facile de discerner les causes qui vont ruiner cette idée en Europe et établir entre la chrétienté et les infidèles un ordre nouveau de rapports.

CHAPITRE VIII

LA LUTTE DE LA PAPAUTÉ ET DE L'EMPIRE EN ORIENT (1216-1244)

§ 1. — Les états chrétiens d'Orient au début du XIIIe siècle.

Pendant que l'empire latin détournait à son profit les forces de la croisade, les états chrétiens de Syrie

BIBLIOGRAPHIE. — **Sources** : Lettres des papes. Honorius III (1216-27), Registres, éd. PRESSUTI, Rome, depuis 1888. — Grégoire IX (1227-41) (*Bib. Éc. franç. de Rome*), éd. AUVRAY, depuis 1891. — Innocent IV (1243-54), éd. Élie BERGER (*Bib. Éc. franç. de Rome*), 1884-92. — Nicolas de Curbio, *Vie d'Innocent IV*, éd. MURATORI, III, 1, 592.

Croisades : Jacques de Vitry, evêque d'Acre, 1216, prend part à la 5e croisade, cardinal en 1228, mort en 1240 : *Historia Orientalis seu Hierosolymitana*, 2 l. (le 3e livre est apocryphe : c'est une compilation du rapport d'Haymar à Innocent III et du récit d'Olivier le Scolastique), éd. BONGARS, I, 1047-1125 (trad. franç. GUIZOT, *Collect. de Mémoires relat. à l'hist. de France*, t. 22). — Lettres sur la croisade, éd. RÖHRICHT, *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, XIV-XVI (et MARTÈNE, *Thes. Anecd.*, III, 287-307. — D'ACHERY, *Spicileg.*, III, 590-94. BONGARS, I, 1146-1149).

Olivier le Scolastique évêque de Paderborn et cardinal, mort en 1227 : 10 lettres (1214-1221), éd. RÖHRICHT, 1891 (*Westdeutsche Zeitschrift für Gesch. und Kunst*). — *Historia Damiatina*, éd. ECCARD. — *Corpus historicum*, II, 1397-1450. Les nombreux témoignages relatifs à l'expédition d'Égypte ont été réunis par RÖHRICHT, *Quinti belli sacri scriptores minores* (*Soc. Or. lat.*, 1879) et *Testimonia minora de quinto bello sacro e chronicis occidentalibus* (*Soc. Or. lat.*, 1882). — Thomas archidiacre de Spalato (croisade d'André de Hongrie).

Mémorial des podestats de Reggio (Siège de Damiette), éd. MURATORI, VIII, 1074 et suiv.

Royaume de Jérusalem. Continuateurs de Guillaume de Tyr (Eracles). *Hist. Occ. Crois.*, II. Ernoul et Bernard le Trésorier, éd. MAS-LATRIE. *Soc. Hist. de Fr.*

Frédéric II. HUILLARD-BRÉHOLLES, *Historia diplomatica Friderici se-*

jouissaient d'une paix presque complète. Au début du XIIIe siècle leur situation apparaît comme assez prospère; elle offrait les conditions les plus favorables à la croisade qui se préparait en Occident. Un certain nombre de croisés avaient refusé de s'engager dans la marche sur Constantinople ou même de s'embarquer

cundi. Paris, 1852-61, 12 v. — BOEHMER, *Regesta imperii*, éd. FICKER, Innsbruck, 1881-83, t. V.

Richard de San Germano, Sicilien, notaire de Frédéric II : Chronique, *M. G. SS.*, XIX, 323-384. — *Annales Colonienses maximi* (jusqu'à 1238). *M. G. SS.*, XVII, 729-847. — *Annales S. Pantaleonis coloniensis* (1238-1250), *M. G. SS.*, XXII, 529-547. — Albéric moine de Trois-Fontaines (dioc. de Châlons), Chronique universelle, éd. SCHEFFER-BOICHORST, *M. G. SS.*, XXIII, 674-950. — Roger de Wendover. Chronique jusqu'en 1235, éd. *M. G. SS.*, XXVII, 20-83. Matthieu Paris, *Chronica majora*, éd. LIEBERMANN, *M. G. SS.*, XXVIII, 107-455 (extraits), éd. complète LUARD, 1872-83, 7 v.

Missionnaires. Vie de saint François d'Assise par saint Bonaventure, éd. *A. SS. Bolland.*, 2 octobre. — Salimbene, frère mineur (1221-1290), Chronique 1167-1287, vénérable histoire de l'ordre des Mineurs, éd. BERTANI (*Monum. hist. ad provincias Parmensem et Placentinam pertinentia*), 1857. — Bernard Gui, frère prêcheur (1304), Histoire de l'ordre des dominicains. Extraits dans MARTÈNE, *Ampliss. Collect.*, VI, 397-539, et *Rec. Hist. Fr.*, XXI, 735-757.

Invasion des Mongols. Bibliographie des sources orientales par CAHUN (LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, II, p. 972-973). Voy. en particulier : Rachid-ed-Din. Histoire des Mongols de la Perse, éd. et trad. QUATREMÈRE. Paris, 1836. — Guiragos, prêtre arménien. Extr. trad. par DULAURIER, *Journal asiatique*, 1858. — Hayton, roi d'Arménie, mort en 1308 : Histoire des Tartares, éd. de BACKER (*L'Extrême-Orient au moyen âge*) et *Hist. Crois., Documents arméniens*, I, 469 et suiv. — Sur l'invasion de la Hongrie : *Rogerii* (Canonicii Varadiensis) *Carmen miserabile*, éd. *M. G. SS.*, XXIX, 546-567. Cf. les fragments *M. G. SS.*, XXIV, 65; XXIX, 599.

Monographies. — DE MAS-LATRIE, *Histoire du royaume de Chypre* (*op. cit.*). — DE MAS-LATRIE, *Les seigneurs tierciers de Négrepont* (*Rev. Orlat.*, I, 413). — RÖHRICHT, *Studien zur Geschichte des fünften Kreuzzuges*. Innsbruck, 1891, 8°. — *Die Kreuzfahrt des Kaisers Friedrich II.* Berlin, 1874, 8°. — HOOGEWEG, *Der Kreuzzug von Damiette* (1217-1221). Acad. de Vienne. *Mittheilungen*, 1887-1888. — WINKELMANN, *Geschichte Kaiser Friedrichs des zweiten und seiner Reiche*. Berlin, 1863. — LAVISSE, *De Hermano Salzenzi ordinis Teutonici magistro*. Paris, 1875. — BLOCHET, *Les relations diplomatiques des Hohenstaufen avec les sultans d'Égypte* (*Revue Historique*, LXXXI, p. 51-64). — BERTAUX, *Les Français d'outre-mer en Apulie et en Epire au temps des Hohenstaufen d'Italie* (*Revue Historique*, XCV, p. 225-551). — CHRISTEN, *Leben des heiligen Franciscus von Assis*. Innsbruck, 1899. — Sur l'histoire des missions et de l'invasion des Mongols, voyez l'Introduction.

à Venise. En 1202, parurent à Saint-Jean d'Acre des Flamands sous les ordres de Jean de Nesle, châtelain de Bruges; puis arrivèrent successivement l'évêque d'Autun, Gautier, le cardinal-légat Pierre, l'abbé de Pairis avec une troupe d'Alsaciens, Simon de Montfort, etc... (1203). Quelques-uns se mirent au service du prince d'Antioche, Bohémond IV, en guerre avec le roi d'Arménie; d'autres firent quelques incursions en territoire musulman[1]. Mais le roi Amauri renouvela la trêve conclue avec Malek-el-Adil et les événements de Constantinople ruinèrent toute espérance d'une nouvelle croisade. Le 1er avril 1205, Amauri mourut, laissant une fille unique, Mélisende, mariée à Bohémond IV prince d'Antioche, mais sa femme, Isabelle, avait eu de son mariage avec Conrad de Montferrat, roi de Jérusalem en 1192, une fille, la princesse Marie : ce fut elle que les barons déclarèrent la légitime héritière et ils s'adressèrent au roi de France, Philippe-Auguste, pour lui trouver un époux qui fût capable de défendre le royaume. Au lieu de choisir, comme ils s'y attendaient, un des plus riches barons, Philippe-Auguste leur désigna un cadet de la maison de Brienne dont le père avait été tué au siège de Saint-Jean d'Acre et qui avait lui-même assisté à la prise de Constantinople. Jean de Brienne était un chevalier accompli, mais il était âgé et peu fortuné. Il demanda deux ans pour réfléchir et alla d'abord à Rome où il obtint d'Innocent III un prêt de 40.000 livres tournois sur les terres du comté de Brienne dont il était « baile » pour son neveu Gautier IV. Il revint ensuite à Paris où Philippe-Auguste lui donna 40.000 livres tournois et en 1210 il alla s'embarquer avec cent chevaliers. Il épousa Marie de Montferrat et se fit

1. CONTIN. GUILL. DE TYR, XXXI, 3 et suiv.

couronner avec elle à Tyr, puis après une petite incursion devant Damiette, il renouvela la paix avec le sultan (1211)[1].

Pendant qu'à Antioche, une guerre de succession mettait aux prises le roi d'Arménie Léon Ier et le comte de Tripoli, un nouvel état franc, le royaume de Chypre, s'organisait en face de la Syrie : il allait être pour les croisades futures un point d'appui de premier ordre. Après avoir échangé Jérusalem contre Chypre en 1192, Guy de Lusignan commença à attirer des colons sur son nouveau domaine. En prodiguant les concessions de terres ou de franchises il réussit à réunir un grand nombre de chevaliers ou sergents d'armes que les conquêtes de Saladin avaient privés de leurs terres. « On vit de pauvres savetiers, des maçons, des écri- « vains publics qui n'avaient eu jusque-là pour vivre « que le produit de leurs écritures, devenir tout à coup « dans l'île de Chypre chevaliers et grands proprié- « taires[2]. » Trois cents chevaliers et deux cents écuyers ou turcoples reçurent des fiefs avec droit de succession, mais seulement en ligne directe ; aux roturiers furent concédés les droits de bourgeoisie ou de garnison (revenus en argent et en nature). Sous les successeurs de Guy, Amauri Ier (1196-1205) et Hugue Ier (1205-1219), le gouvernement fut organisé définitivement sur le modèle qu'offraient les principautés franques de Syrie. Le roi s'entoura de grands officiers chargés d'administrer son domaine et ses revenus de toute sorte, mais son pouvoir fut étroitement limité par celui de la Haute Cour, composée de tous les chevaliers pourvus d'un fief ou d'une solde, vassaux ou arrière-vassaux. Seule elle pouvait donner force de

1. Continuat. Guill. de Tyr, XXX, 13.
2. Continuat. Guill. de Tyr. *Hist. occ. Crois.*, II, p. 189 (mss. D). De Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, p. 43.

loi aux Assises, régler les questions de régence, de minorité, de succession au trône et accorder l'investiture de la royauté; elle avait son siège fixe à Nicosie. Entre cette constitution aristocratique et celle de la Syrie franque, il y avait cependant quelques différences à l'avantage du roi : les fiefs avaient été distribués par le roi, ils étaient d'étendue restreinte et on ne trouve pas en Chypre comme en Palestine de grands vassaux presque aussi puissants que le souverain. Les seigneurs n'avaient ni le droit d'hérédité en ligne collatérale, ni celui de battre monnaie, ni juridiction sur les bourgeois ou sur les serfs [1].

En même temps la hiérarchie ecclésiastique était réorganisée par les papes. Un archevêque latin était installé à Nicosie, avec trois suffragants, à Paphos, Limassol, Famagouste; des monastères latins recevaient des dotations en terre. Les Grecs restèrent, il est vrai, hostiles à l'union religieuse; leur hiérarchie et leur rite furent maintenus à condition que les évêques grecs ne résideraient pas aux mêmes endroits que les évêques latins. L'île de Chypre fut bientôt couverte de colons français qui formaient des groupes compacts au milieu de la population indigène assez clairsemée. Par leur activité et leur intelligence ils réussirent dans une certaine mesure à s'assimiler les Grecs; la langue française fut parlée dans toute l'île et même par les Grecs des hautes classes, tandis que le grec était réduit à l'état de patois. Enfin des architectes français portèrent en Chypre les procédés de construction de leurs écoles provinciales. Dès les premières années qui suivirent la conquête l'île commença à se couvrir d'églises et de châteaux dont les débris attestent encore aujourd'hui l'inspiration française, champenoise ou languedocienne.

1. De Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, I, p. 55-58 et 127-139.

Il s'y fonda une école artistique qui montra jusqu'à l'époque de la Renaissance la plus grande activité. La cathédrale Sainte-Sophie de Nicosie commencée à la fin du XII[e] siècle, mais dont la plus grande partie date de l'épiscopat d'Eustorge de Montaigu (1217-1251), originaire d'Auvergne, est le chef-d'œuvre de cette école : elle est dans ses grandes lignes la reproduction d'une des cathédrales de l'Ile de France[1].

Ce développement si remarquable du royaume de Chypre aurait pu favoriser de nouvelles croisades : malheureusement ce n'était pas en Orient mais en Occident que la guerre sainte devait rencontrer le plus d'obstacles. Après la mort d'Innocent III l'empire latin devait contribuer à détourner au détriment de la Terre Sainte l'attention des papes et les forces chrétiennes. Il était une conquête de l'Église, dont elle ne pouvait se désintéresser : la faiblesse même des empereurs l'obligeait à le rattacher plus étroitement à son autorité. En 1220, à la mort de Pierre de Courtenai, Constantinople se trouva à la fois sans empereur et sans patriarche : le pape Honorius III ordonna à son légat, le cardinal de Sainte-Praxède, de prendre le gouvernement spirituel et temporel de la Romanie. Le même pontife accorda aux empereurs la faculté de lever des subsides sur les églises ; après avoir d'abord, conformément aux idées d'Innocent III, interdit aux croisés d'aller en Romanie, il se relâcha de sa rigueur. Bien plus, sous Grégoire IX, la croisade de Romanie fut complètement assimilée à la croisade en Terre Sainte et conféra les mêmes avantages spirituels. Sans doute ses efforts ne furent pas inutiles : contrairement à toute prévision l'empire latin parvint à durer plus d'un demi-siècle ; si le royaume de Thessalonique s'effondra dès

1. ENLART, *L'art gothique et la Renaissance en Chypre.*

1223, les chevaliers français affermissaient leur pouvoir en Grèce. Otton de la Roche s'emparait d'Athènes, Guillaume de Champlitte et Geoffroi de Villehardouin soumettaient la Morée. Une « nouvelle France », suivant l'expression même employée par Honorius III dans une lettre à Blanche de Castille, s'établissait au milieu des populations helléniques. Mais tandis que la colonie de Chypre était directement utile à la croisade, les états français de Morée et d'Athènes devaient consacrer toutes leurs forces à leur propre défense. L'empire latin absorbait une partie des forces de la chrétienté, loin de pouvoir fournir lui-même le moindre secours.

Enfin, de tous les obstacles que devait rencontrer désormais la croisade, le plus important était la prépondérance acquise par les Vénitiens après la prise de Constantinople. Depuis 1204 Venise était devenue la plus grande puissance maritime et commerciale de l'Orient. Elle avait réussi à déloger ses rivaux, les Génois, des positions qu'ils occupaient dans l'empire byzantin. La Romanie était sa chose et elle tenait les empereurs latins dans sa dépendance. A côté d'eux elle avait installé à Constantinople, un véritable gouvernement dont le chef, le podestat, revêtu du titre pompeux de « despote et seigneur du quart et demi de l'empire », était étroitement rattaché au gouvernement de la métropole. Au début du XIIIe siècle, la république de Venise travaillait à conquérir les possessions qui lui avaient été cédées en Romanie par les traités. La froide cruauté de son gouvernement, le régime d'exploitation illimitée auquel il soumettait les indigènes rendirent sa tâche difficile. Elle eut alors recours à des aventuriers qui, après avoir conquis des territoires, devenaient ses vassaux ; elle eut l'audace de détourner des croisés du chemin de la Palestine et de les envoyer conquérir la Crète, sous prétexte que le pape avait

étendu à cette expédition les indulgences de la croisade (1209). Elle parvint ainsi à occuper toutes les positions maritimes de premier ordre. En Morée, Geoffroi de Villehardouin reconnut sa suzeraineté et elle s'empara des ports de Modon et de Corone qui commandaient les routes de l'Orient. En 1207, le patricien Marino Sanudo organisait à ses frais une expédition dans les Cyclades, s'emparait de Naxos dont il devenait le duc héréditaire et distribuait les îles voisines en fiefs à ses compagnons. L'île de Négrepont (Eubée) avait d'abord été occupée par Jacques d'Avesne au nom de Boniface de Montferrat, mais un des trois seigneurs vassaux ou *tierciers* entre lesquels l'île avait été partagée fit hommage de ses possessions à Venise; son exemple fut suivi par les deux autres seigneurs et la république envoya un *baile* gouverner l'île. Après d'assez longues luttes, l'île de Candie (Crète), cédée à Venise par le marquis de Montferrat, fut conquise et divisée en un grand nombre de fiefs de chevaliers ou de fantassins au profit des patriciens et des plébéiens de Venise. L'occupation de Gallipoli, qui reçut d'importantes fortifications, la possession des échelles de Constantinople et des 3/8 de la ville assurèrent aux Vénitiens le monopole de la navigation de la mer Noire : dès 1223, ils avaient établi des postes en Crimée.

Grâce à ces positions les Vénitiens devinrent les maîtres du commerce de l'Orient dont ils partageaient autrefois les bénéfices avec les villes italiennes. Le commerce de Gênes ne reprit quelque importance qu'après sa réconciliation avec Venise en 1257. Tous les produits naturels de l'Orient et de l'Archipel venaient alimenter les manufactures de Venise et, pour protéger ce commerce, la république avait à son service tout un corps de diplomates expérimentés qui se mettaient en rapports avec les puissances et obtenaient d'elles des traités

avantageux. Passe encore s'il se fût agi de princes chrétiens, mais les Vénitiens n'hésitaient pas à conclure des traités avec les pires ennemis de la chrétienté. L'année même où le concile de Latran interdisait les rapports avec les musulmans, Venise signait une alliance avec le sultan d'Iconium contre Théodore Lascaris [1]. Déjà Innocent III, averti de ce scandale, avait ordonné aux patriarches de Constantinople d'excommunier ceux qui enverraient à Alexandrie des armes et des bois de construction. Enfin au moment où la chrétienté se préparait à attaquer l'Egypte, Venise concluait avec le sultan Malek-el-Adil un traité de commerce qui lui assurait de grands avantages ainsi qu'à tous les navires chrétiens naviguant sous sa bannière [2]. Il y avait donc entre la politique vénitienne et les efforts des papes en Orient une opposition irrémédiable. Ceux-ci cherchaient à réaliser l'idée de la guerre sainte contre les musulmans ; pour les Vénitiens il s'agissait de la prépondérance commerciale : la croisade était déjà devenue pour eux la question d'Orient.

§ 2. — La croisade d'Égypte.

Ce fut dans ces circonstances que s'engagea la croisade prêchée par Innocent III peu de temps avant sa mort. Le cardinal Cencio Savelli, élu pape le 18 juillet 1216 sous le nom d'Honorius III, déclara continuer en tout la politique de son prédécesseur. Le jour même de son sacre il envoya des lettres à l'empereur Frédéric II, au roi de Jérusalem, à l'empereur de Constantinople pour les engager à partir sans délai pour la Terre Sainte. Mais en décembre 1216, à la diète de Nuremberg, Frédéric II obtint que son départ fût différé jusqu'au réta-

1. Voy. plus haut.
2. Tafel et Thomas, II, 184-193. — Heyd, I, 411.

blissement de la paix en Allemagne. La croisade était donc privée de son chef naturel. En France, où la croisade avait été prêchée par Jacques de Vitry qui devint évêque d'Acre, puis par le légat Simon, archevèque de Tyr, il y eut de nombreuses résistances. En revanche la croisade excita l'enthousiasme en Hongrie, où le roi André II avait résolu d'accomplir le vœu fait par son père, en Allemagne où le duc Léopold d'Autriche et un grand nombre d'évêques et de seigneurs de Brabant ou de Hollande prirent la croix, enfin dans les pays scandinaves où deux expéditions s'organisèrent : l'une, sous le commandement de Casimir duc de Poméranie et du prince norvégien Sigurd Konúngsfrændi, traversa l'Allemagne et alla s'embarquer à Venise et à Spalato avec le roi de Hongrie et les princes allemands; l'autre quitta la Norvège par mer, recueillit sur sa route des croisés rhénans et frisons, fit escale en Galice afin d'accomplir le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, aida les Portugais à prendre une ville musulmane et rejoignit la grande croisade en mai 1218 [1].

Malgré les efforts d'Innocent III et de son successeur pour assurer la concentration des forces chrétiennes, il n'y eut pendant cette croisade aucune unité de direction. Les premiers contingents arrivèrent à Saint-Jean d'Acre au mois de septembre 1217. L'armée chrétienne comptait 2.000 chevaliers, 1.000 sergents à cheval, 20.000 sergents à pied et un grand nombre de gens de traits. Les trois rois de Hongrie, de Chypre et de Jérusalem étaient à sa tête. Mais bientôt les approvisionnements vinrent à manquer : des Bavarois se mirent à piller les environs d'Acre. Il fallut de toute nécessité commencer l'expédition avant l'arrivée de nouveaux

1. Riant, *Expédit. et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte*, p. 320-327.

renforts. L'armée alla en reconnaissance jusqu'au lac de Génésareth et revint chargée de butin. Une deuxième fois elle s'avança jusqu'au Mont Thabor où Malek-el-Adil avait élevé une forteresse. Les musulmans furent repoussés derrière leurs murs, mais, faute de machines de sièges, il fallut battre en retraite. Le découragement commença à s'emparer des croisés. Enfin, après Noël, une expédition feignit de se porter sur Damas et s'avança jusqu'à Sidon sans trouver de résistance, mais tout à coup une violente tempête enleva les tentes et dispersa les bagages des croisés. L'armée commença à manquer de vivres et, pour échapper à la famine, dut se diviser en quatre corps[1]. Le roi de Hongrie, jugeant son vœu accompli, rentra en Europe par l'Arménie et l'Asie Mineure. Le roi de Chypre Hugue Ier mourut à l'âge de vingt-trois ans en laissant un enfant de neuf mois pour lui succéder[3]. Cependant le duc Léopold d'Autriche, les Allemands et la moitié des Hongrois restèrent auprès du roi Jean de Brienne afin d'attendre des renforts.

De nouveaux croisés arrivèrent en effet au printemps de 1218 et Jean de Brienne résolut de réaliser avec leur aide le plan si longtemps différé de l'attaque des musulmans en Égypte. Après avoir pris une des embouchures du Nil, les croisés devaient marcher sur Babylone (le Caire). Au mois de mai 1218, la flotte des croisés débarqua sur la rive droite du Nil en face de Damiette, défendue par des fossés profonds et une triple enceinte de murs[3]; les Sarrasins avaient élevé en outre une tour au milieu du Nil et y avaient fixé de grosses chaînes de fer qui interceptaient la navigation;

1. CONTIN. GUILL. DE TYR, XXXI, 10-12.
2. DE MAS-LATRIE, *Hist. de Chypre*, I, 196.
3. OLIV. SCHOLAST. : ECCARD II, 1402. *Memor. potest. Regiens. Murat.*, VIII, 1085. J. DE VITRY, *1e lettre à Honorius III*. MARTÈNE, *Thes. anecd.*, III, 288.

la place, qui passait pour imprenable, avait une garnison de 20.000 hommes. Les chrétiens essayèrent de s'emparer de la tour du Nil, mais leurs nefs furent fracassées à coups de pierres ou incendiées par le feu grégeois. Alors après avoir attaché ensemble deux nefs par des solives, ils construisirent dessus un énorme château de bois protégé par une cuirasse de cuivre, muni de galeries où se tenaient des combattants et d'un pont-levis destiné à s'abattre sur la tour. Trois cents chevaliers s'embarquèrent sur cette énorme machine et abordèrent auprès de la tour, puis ils voulurent abattre le pont-levis, mais les Sarrasins les couvrirent de feu grégeois. Enfin deux soldats parvinrent, en repoussant les défenseurs à coups de piques et de masses d'armes, à atteindre la plate-forme supérieure de la tour; un Frison qui à l'aide d'un fléau à battre le blé, renversait tout sur son passage, s'empara de l'étendard jaune du sultan. Les Sarrasins s'enfuirent au premier étage en mettant le feu au plancher, puis voyant la résistance impossible, ils capitulèrent : la tour resta aux chrétiens[1].

La croisade commençait sous d'heureux auspices et les avantages des chrétiens furent encore augmentés par la mort subite de Malek-el-Adil et les troubles qui en résultèrent. Ils ne surent pas en profiter et passèrent l'hiver dans l'inaction. Beaucoup de croisés, des Frisons et des Bretons reprirent le chemin de l'Europe. Comme toujours les provisions firent défaut et le seigneur de Gibelet dut avancer 50.000 besants d'or pour en faire venir de l'île de Chypre : les chrétiens trouvèrent au moins dans cette colonie les ravitaillements nécessaires. Au printemps de 1219, arrivèrent des croisés de France et d'Angleterre conduits par

1. *Memoriale potest.* (Murat, VIII, 1085-1086).

deux légats, Robert de Courçon, un des prédicateurs de la croisade et le cardinal Pélage qui par son caractère impérieux et sa prétention d'être regardé comme le chef de la croisade, ne tarda pas à entrer en conflit avec les barons. Les travaux du siège furent repris sans résultat et le découragement commença à s'emparer des croisés[1]. Pendant trois jours le camp fut inondé par un violent orage, puis à la suite des jeûnes et des processions ordonnés par Pélage, le soleil reparut et l'on vit un miracle dans cet événement. A ce moment le tumulte régnait dans le camp des musulmans : les émirs conspirèrent pour déposer le sultan qui, à la nouvelle du complot, s'enfuit vers Babylone, suivi d'une partie de son armée. Les chrétiens en profitèrent pour traverser le Nil, s'emparèrent du camp musulman et établirent un pont de bateaux pour faire communiquer les deux rives. Pour servir de ralliement aux troupes des croisés on construisit un « carroccio » à la manière lombarde sur lequel on plaça l'étendard de la croisade. Mais déjà l'automne arrivait et les croisés commençaient à partir : le cardinal Pélage, pour les retenir, étendit les indulgences de la croisade aux parents de ceux qui resteraient. De plus on était convaincu que l'empereur Frédéric II allait arriver avec une nouvelle armée. Le sultan ayant proposé la paix en promettant de rendre Jérusalem après en avoir rebâti les murs et de ne garder en Palestine que le Crac et Montréal en payant tribut, Jean de Brienne et la plupart des barons étaient d'avis d'accepter ces conditions, mais le cardinal Pélage s'y opposa : sans l'occupation de Damiette il ne voyait aucune garantie dans la parole du sultan.

Les hostilités recommencèrent : bientôt la famine

1. *Memoriale potest. Reg.* (MURAT, VIII, 1086-1087).

régna dans la ville. Enfin le 5 novembre 1219 le cardinal Pélage fit décider un assaut nocturne. Les croisés escaladèrent le mur en silence et s'emparèrent d'une tour : le légat à leur tête entonna le *Te Deum* pendant que les Templiers brisaient deux portes à coups de hache et livraient passage à toute l'armée. Une crue du Nil empêcha les troupes du Soudan de venir au secours de la ville; lorsque au matin les Turcs s'en approchèrent, ils aperçurent les bannières chrétiennes qui flottaient sur les tours. Les croisés entrèrent alors dans la ville, dont les rues et les maisons étaient encombrés de cadavres; dans les bazars et sur les places était entassé un véritable monceau de marchandises des Indes, épices, soieries, pierres précieuses, qui furent partagées entre tous les croisés. La grande mosquée ornée de cent cinquante colonnes de marbre devint une église consacrée à la Vierge. Cette victoire remplit les chrétiens d'enthousiasme et produisit une grande impression sur les musulmans [1].

Mais la prise de Damiette, qui n'était que l'opération préliminaire de la conquête de l'Égypte, sembla avoir épuisé l'énergie morale de l'armée chrétienne. A peine entrés dans la place, les vainqueurs se divisèrent : le partage du butin, la division des tours de l'enceinte entre les divers corps de nations, la question de la souveraineté sur la ville conquise furent des occasions de discordes et de scènes parfois violentes. Enfin une commission régla le partage du butin, les tours furent divisées entre les croisés et la souveraineté de la ville fut cédée par Pélage, après bien des résistances et en réservant les droits de l'Empereur, au royaume de Jérusalem. Puis on délibéra sur la conduite à tenir :

1. *Memoriale potest. Reg.* (MURAT, VIII, 1102-1103). — *4e lettre de Jacques de Vitry au pape* (*Thes. anecdot.*, III, 303). *Lettre des croisés* (MARTÈNE, *Ampl. coll.*, V, 1479). OLIVIER SCHOLAST. (Eccard, II, 1415).

le légat et le clergé conseillaient la marche immédiate sur le Caire et en présence de la terreur des musulmans attestée par les chroniques arabes, ce conseil paraît bien avoir été le plus raisonnable. Jean de Brienne et les chevaliers au contraire voulaient attendre Frédéric II qui faisait annoncer sans cesse son arrivée. Cet avis prévalut et le roi de Jérusalem retourna en Syrie. L'année 1220 se passa à peu près sans opération et les désordres qui furent la suite de l'inaction forcée dans laquelle se trouvait l'armée chrétienne, ne contribuèrent pas peu à affaiblir son moral. Enfin, en mai 1221, on vit venir le duc Louis de Bavière, le grand maître de l'ordre teutonique, Herman de Salza avec 500 chevaliers envoyés par Frédéric II dont ils annonçaient l'arrivée comme imminente. Le légat fit décider immédiatement la marche en avant : des prophéties sur la chute prochaine de la puissance musulmane couraient parmi les croisés. Malgré l'avis de Jean de Brienne, toute l'armée composée de 1.000 chevaliers, 5.000 sergents à cheval, 40.000 fantassins, remonta la rive droite du Nil. Le 24 juillet, elle arriva devant la forteresse d'el-Mansourah (la Victorieuse), que le sultan venait de faire construire et devant laquelle il campait avec toute son armée et sa flotte. Le sultan offrit pour la reddition de Damiette les mêmes conditions que trois ans auparavant : Pélage les fit encore refuser. Alors les Sarrasins attaquèrent le camp des chrétiens et le bombardèrent avec des machines de sièges; en même temps des nuées de Bédouins paraissaient sur les deux rives du Nil. L'armée chrétienne se trouvait enveloppée et coupée de Damiette. Une retraite qui se changea en déroute commença tandis que le sultan faisait ouvrir les écluses et inondait la plaine. Jean de Brienne prit sur lui de sauver l'armée chrétienne en traitant avec le Soudan et il dut

acheter sa retraite en vendant aux Sarrasins la ville de Damiette. En quelques heures tous les résultats de la croisade s'étaient évanouis [1].

§ 3. — Frédéric II en Palestine.

L'absence d'une autorité suprême avait été la principale cause de cet échec et celui qui en paraissait le plus responsable était justement l'empereur qui, après s'être posé en soldat de l'Église, avait différé de venir prendre le commandement de l'armée chrétienne et manqué ainsi à son devoir. Mais l'élan de mysticisme qui avait poussé Frédéric II à prendre la croix en présence des reliques de Charlemagne, que l'on regardait volontiers comme le premier des croisés, paraît s'être bientôt affaibli. Dès le mois de décembre 1216, il obtient d'Honorius III, son ancien précepteur, un premier délai, que la présence d'Otton IV en Allemagne suffisait à justifier. Au moment du siège de Damiette le pape le pressa de partir : le 12 janvier 1219, il demanda un nouveau délai afin de forcer le duc Henri de Brunswick à lui rendre les insignes de l'empire : le pape consentit à retarder son passage jusqu'au mois de mai de l'année suivante. En 1220, Frédéric annonça son intention de partir, mais voulut auparavant être couronné à Rome. Cette cérémonie eut lieu le 22 novembre 1220 : l'empereur prit de nouveau la croix, s'engagea à partir au mois d'août 1221 et à envoyer de suite 500 chevaliers devant Damiette ; ce fut ce renfort qu'amenèrent le duc de Bavière et le grand maître teutonique. Mais Frédéric II semble avoir été conquis alors par le charme de son royaume des Deux-Siciles où il revenait après six ans d'absence ; sans faire aucun

1. Contin. Guill. de Tyr, XXXII, 15-17.

préparatif, il se contentait d'écrire aux Italiens du nord de prendre la croix. Quand la nouvelle de la chute de Damiette arriva au mois de novembre, il avait seulement envoyé quarante trirèmes en Terre Sainte. A l'entrevue de Veruli (15 avril 1222), le pape et l'empereur remirent encore le départ d'un commun accord et on décida de convoquer, pour organiser la croisade, un congrès qui se tint à Ferentino, en mars 1223. Le pape, l'empereur, le roi détrôné de Thessalonique, les trois grands maîtres des ordres militaires y assistaient. La croisade fut ajournée à deux ans et pour attirer Frédéric II en Terre Sainte par son intérêt, le grand maître Herman de Salza eut l'idée de lui proposer d'épouser en secondes noces la fille de Jean de Brienne, Isabelle, âgée seulement de onze ans et unique héritière du royaume de Jérusalem. Ce projet flattait l'ambition de l'empereur; il l'accepta et parut retrouver une nouvelle ardeur pour la croisade. Il promit de partir le jour de la Saint-Jean de 1225, envoya Herman de Salza prêcher la croisade en Allemagne et fit équiper une flotte sur l'Adriatique [1].

Mais deux ans plus tard il exigeait que son mariage fût accompli avant le commencement de la croisade, et après avoir obtenu encore un délai, il jurait entre les mains du cardinal Pélage de partir au mois d'août 1227 avec 50 nefs, 100 transports, 2.000 chevaliers et cela sous peine d'excommunication. Au mois de mars 1225, une flotte commandée par l'amiral de Sicile, Henri de Malte, aborda à Saint-Jean d'Acre. L'amiral remit à Isabelle de Brienne les présents de l'empereur et l'épousa au nom de son maître dans l'église Sainte-Croix, puis elle fut couronnée reine de Jérusalem dans la cathédrale de Tyr; enfin, après des fêtes magni-

1. *Ann. Colon. Max. M. G.*, XVII, 837. — RICH. DE S. GERMANO, *M. G. SS.*, XIX, 343.

fiques, elle s'embarqua pour l'Italie avec une nombreuse suite. Son mariage avec Frédéric II fut célébré le 9 novembre dans la cathédrale de Brindisi : après la cérémonie l'empereur déclara à Jean de Brienne et à ses barons qu'il était désormais le seul roi légitime de Jérusalem. Jean protesta qu'Herman de Salza avait stipulé qu'il resterait roi sa vie durant; Frédéric répondit qu'il n'en avait aucun acte écrit, se fit remettre son sceptre et força les seigneurs de son nouveau royaume à lui faire hommage. Puis sans même avertir son beau-père il quitta Brindisi brusquement et prit désormais dans tous ses actes le titre de roi de Jérusalem. Au mois de juillet suivant il se faisait accorder par le pape un nouveau délai de deux ans. Il avait exploité l'idée de la croisade pour gagner un royaume sans coup férir [1].

Mais Honorius III mourait le 19 mars 1227, et son successeur, le cardinal Hugolin, élu sous le nom de Grégoire IX, n'avait pas vis-à-vis de Frédéric II les mêmes motifs de condescendance que son prédécesseur. Parent d'Innocent III qui l'avait créé cardinal, il partageait toutes ses doctrines et voulait continuer sa tradition. Dans la première lettre qu'il écrivit à l'empereur il lui enjoignit d'accomplir son vœu sans retard [2]. Une deuxième lettre, écrite le 8 juin 1227, fut plus pressante encore. Enfin des croisés allemands s'assemblèrent dans les Deux-Siciles et le 8 septembre Frédéric II s'embarquait. Mais à peine avait-il fait quelques milles en mer que sous prétexte de maladie, il rebroussait chemin vers Otrante, en ordonnant aux autres croisés de continuer leur route. Alors le 29 septembre à Anagni le pape lançait l'excommunication

1. RICHARD DE S. GERMANO, *M. G. SS.*, XIX, 344-5. — CONTIN. GUILL. DE TYR, XXXII, 20.
2. HUILLARD-BRÉHOLLES, *Histor. diplomat.*, III, 6.

contre Frédéric II et dans une encyclique envoyée à tous les princes faisait l'historique de ses atermoiements depuis 1215[1]. La querelle du sacerdoce et de l'empire recommençait : Frédéric II allait la transporter en Orient.

Ce n'était pas en effet un simple pèlerinage qu'il allait accomplir lorsqu'il repartit de Brindisi le 18 juin 1228 avec cinquante navires dans lesquels se trouvaient mélangés les chevaliers souabes et les Sarrasins de la garnison de Lucera, après avoir chargé l'archevêque de Magdebourg de demander au pape sa bénédiction. La croisade de Frédéric II fut une expédition purement politique : héritier des traditions de son père Henri VI, il résolut de revendiquer pour l'autorité impériale les états chrétiens d'Orient qui avaient été regardés jusque-là comme une conquête de l'Église. Imbu des nouvelles doctrines politiques qui étaient la conséquence de la renaissance des études de droit romain, c'était aux Césars de l'ancienne Rome que, par delà Otton et Charlemagne, il rattachait les racines de son pouvoir : il regardait donc comme son droit absolu d'exercer la souveraineté sur l'Orient comme sur l'Occident, sur l'Église comme sur l'État. Déjà en 1217, lorsque Pierre de Courtenai était allé se faire couronner empereur de Constantinople par le pape, Frédéric II avait affirmé le droit de suzeraineté qu'il prétendait exercer sur la Romanie et Honorius III avait consenti à célébrer la cérémonie dans une autre église que Saint-Pierre de Rome[2]. Son mariage avec Isabelle de Brienne lui donnait en Syrie un point d'appui solide : Isabelle venait de mourir en lui laissant un fils, Conrad, qui devenait l'héritier légitime du

1. Rich. de S. Germano, *M. G. SS.*, XIX, 348-349. Huillard-Bréholles, *Hist. diplomat.*, III, 32.
2. Casus S. Galli (*M. G. SS.*, III, p. 176.)

royaume de Jérusalem, mais il entendait bien exercer son autorité paternelle sur le jeune roi et sur son royaume. De même il réclama la suzeraineté du royaume de Chypre où régnait le jeune roi Henri sous la tutelle de sa mère Alix de Champagne et de son oncle Philippe d'Ibelin, sire de Beyrouth. A son arrivée à Limassol (21 juillet 1228) Frédéric II prétendit avoir la garde du jeune roi jusqu'à sa majorité et la jouissance des revenus du royaume. Le jeune Henri dut lui prêter hommage; les barons refusèrent de suivre cet exemple et n'accordèrent à l'empereur que la « *féauté* »[1]. L'année suivante il réussit à remplacer les régents par cinq bailes qui s'emparèrent de l'île en son nom.

Enfin le couronnement de cette politique fut l'acquisition pacifique de Jérusalem. Les troupes emmenées par Frédéric II étaient tout à fait insuffisantes pour une croisade. Ce n'était pas par la force, mais par voie diplomatique qu'il entendait rentrer à Jérusalem, afin de faire éclater aux yeux de tous la supériorité de sa puissance politique capable d'obtenir par son seul prestige sur les musulmans le résultat auquel n'avaient pu aboutir deux croisades générales. Les circonstances étaient d'ailleurs favorables et Frédéric II sut en profiter habilement. Le soudan d'Égypte Malek-el-Khamil était en lutte avec le prince de Damas qui sollicita contre lui l'alliance du puissant empereur de Kharezm maître de l'Asie centrale. Malek-el-Khamil effrayé négocia un traité d'alliance avec Frédéric II dont les rapports avec lui étaient déjà anciens. Il promit, moyennant son appui, de rendre aux Francs Jérusalem et la Palestine. Mais au moment où l'empereur aborda à Saint-Jean d'Acre en septembre 1228, le

1. CONTIN. GUILL. DE TYR, XXXIII, 2-3. *Gestes des Chiprois* (éd. *Or. lat.*, p. 38).

prince de Damas venait de mourir et le soudan s'entendit avec son oncle, le prince de Kélath, pour dépouiller le fils du défunt de son héritage. Malek-el-Khamil n'avait donc plus les mêmes raisons de tenir sa promesse et tout en entretenant avec Frédéric II les meilleurs rapports, en lui faisant cadeau d'un éléphant, il fit beaucoup de difficultés pour céder Jérusalem [1].

La situation de Frédéric II fut un moment assez critique. Le pape avait défendu aux grands maîtres des ordres militaires de lui obéir et enjoint au patriarche de Jérusalem de publier les bulles d'excommunication et de jeter l'interdit sur tous les lieux qu'il traverserait. A Saint-Jean d'Acre des franciscains et des dominicains prêchaient ouvertement contre lui, les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital publiaient les ordres du pape « au nom de Dieu et de la chrétienté » et beaucoup de croisés s'embarquaient pour l'Europe. Il ne resta bientôt à l'empereur que 2.000 allemands. 1.500 chevaliers teutoniques et 20.000 piétons. Alors il vint à Jaffa pour précipiter les négociations avec le soudan; il gagna à sa cause l'émir Fakr-Eddin à qui il conféra la chevalerie; grâce à cet intermédiaire il parvint à faire tomber les hésitations du soudan; un accord fut rédigé à la hâte en français et en arabe, devant quelques témoins; l'empereur le jura immédiatement (4 février 1229). D'après le traité de Jaffa le soudan restituait à l'empereur Jérusalem, Bethléem et Nazareth avec les routes et les hameaux qui reliaient ces villes à Saint-Jean d'Acre. Jérusalem venait d'être démantelée par les troupes du prince de Damas : il était interdit aux chrétiens d'en rebâtir les murs. Le patriarche, le clergé et les ordres militaires pourraient rentrer dans la ville, mais sans obtenir la restitution

1. Michaud, *Biblioth. des Croisades*, IV, 427-428.

de leurs biens. Les musulmans gardaient avec le libre exercice de leur culte et la juridiction sur leurs nationaux la propriété de la mosquée d'Omar et de la Sakhra. Le soudan restait en possession des villages voisins de Jérusalem et une trève de dix ans était conclue pendant laquelle Frédéric II s'engageait à empêcher les princes d'Occident d'attaquer l'Égypte[1].

Le 17 mars 1229, Frédéric II faisait son entrée dans la ville sainte. Le lendemain, troisième dimanche du carême, au point du jour, il vint dans la basilique du Saint-Sépulcre, revêtu du costume impérial, suivi de ses chevaliers. Une couronne d'or était déposée sur l'autel; sans aucune cérémonie religieuse, Frédéric la prit et la plaça sur sa tête et se proclama lui-même roi de Jérusalem. Puis dans un discours qu'il prononça en allemand et en français, le grand maître Herman de Salza affirma que l'empereur était prêt à consacrer toutes ses forces au service de la sainte Église et invita les assistants à contribuer de leurs deniers au relèvement des fortifications de la ville. Éloignant les chanoines du Saint-Sépulcre, des chevaliers laïques firent une quête pour cet objet. Frédéric II tint ensuite sa cour et après un festin auquel assistèrent des chef musulmans, alla ouvrir la première tranchée pour la reconstruction des remparts[2].

Ainsi la politique gibeline de Barberousse et d'Henri VI semblait triompher en Orient, mais les conditions précaires dans lesquelles Frédéric II avait obtenu son succès étaient manifestes et il n'eut même pas jusqu'au bout l'illusion d'avoir imposé son autorité à ses nouveaux sujets. Le patriarche de Jérusalem avait refusé d'entrer dans la ville. Avant son départ Frédéric

1. Contin. Guill. de Tyr, XXXIII, 8-9. Richard de S. Germano, *M. G. SS.*, XIX, 354-355.
2. Contin. Guill. de Tyr, XXXIII, 8.

dut convoquer la Haute Cour et confier les pouvoirs de baile à un seigneur du pays, Balian d'Ibelin, sire de Sidon. Au moment où il allait s'embarquer à Saint-Jean d'Acre avec le marquis de Montferrat et le roi de Chypre, des hommes du quartier de la boucherie l'insultèrent et jetèrent sur son escorte des entrailles d'animaux; il fallut que le sire de Beyrouth le dégageât (1er mai 1229)[1]. Mais de retour en Europe, Frédéric II se réconcilia avec le pape Grégoire IX au traité de San Germano (août 1230). A l'entrevue d'Anagni le pape le releva de son excommunication et le reconnut comme roi de Jérusalem en ratifiant le traité de Jaffa. L'empereur résolut de profiter de ces dispositions pour affermir son autorité en Orient : il y envoya 700 chevaliers et 100 piétons des Abruzzes sous les ordres de Richard Filangieri, maréchal de l'empire, qu'il nomma baile du royaume, légat impérial et grand justicier en Syrie. Il avait pour mission secrète de ruiner le pouvoir de la maison d'Ibelin, de lui enlever son fief de Beyrouth et de la chasser de l'île de Chypre[2].

Le nouveau régent eut d'abord une attitude très conciliante; il produisit devant la Haute Cour la bulle d'or de l'empereur et les barons acceptèrent ses pouvoirs. Mais bientôt il se montra plein de hauteur, cessa de convoquer la Haute Cour et entreprit de confisquer à Jean d'Ibelin son fief de Beyrouth. L'assemblée lui adressa alors des remontrances : Balian d'Ibelin, sire de Sidon, lui déclara que la Haute Cour pouvait seule juger les contestations entre le roi et ses vassaux et que l'attaque de Beyrouth était une forfaiture. Filangieri répondit en pressant le siège du château : alors Jean d'Ibelin accourut de l'île de Chypre avec un grand

1. *Lettre du patriarche Gerold* (Huillard-Bréholles; *Hist. diplom.*, III, 639.)
1. Contin. Guill. de Tyr, XXXIII, 23.

nombre de chevaliers pour défendre son fief; il fut bien accueilli à Saint-Jean d'Acre où se constitua une association de chevaliers, la compagnie de Saint-Hadrien, qui s'engagea à soutenir les Ibelin. Le 3 mai 1232, la troupe de Jean d'Ibelin fut vaincue par les Impériaux à Casal-Imbert au nord d'Acre[1]. A la suite de cette victoire, Richard Filangieri passa dans l'île de Chypre et s'empara en peu de temps de la plupart des places fortes. Mais le 30 mai 1232, Jean d'Ibelin quitta Saint-Jean d'Acre après avoir pris quelques navires impériaux et réquisitionné des navires génois. Le 8 juin il aborda à Famagouste et le 15 juin, près d'Agridi, il infligea une grande défaite aux Impériaux. Filangieri quitta l'île et se retira en Arménie où il essaya en vain de lever de nouvelles troupes. Le royaume de Chypre était débarrassé de la domination impériale : un grand nombre de Français, partisans de Frédéric II, émigrèrent en Apulie et le roi Henri de Lusignan, qui avait atteint sa majorité, prit le gouvernement du royaume[2].

Il n'en fut pas de même du royaume de Jérusalem où une garnison impériale continua à occuper Tyr. Les luttes compliquées dans lesquelles Frédéric II fut entraîné en Italie ne parvinrent pas à le faire renoncer à ses rêves de domination en Orient. En 1230, il ajouta à ses titres celui de roi de Thessalonique que lui avait légué Démétrius de Montferrat avant sa mort. Son attitude à l'égard de l'empire latin fut toujours malveillante; il n'accorda aucun secours, ni à Jean de Brienne, son beau-père, ni à Baudouin II, son beau-frère. En 1239 Thibaud IV de Champagne, devenu roi de Navarre, prépara à l'instigation du pape une croisade pour défendre Constantinople : Frédéric II refusa d'autoriser son passage à travers l'Allemagne,

1. Contin. Guill. de Tyr, XXXIII, 30-31.
2. Contin. Guill. de Tyr, XXVIII, 33-30. *Gestes des Chiprois*, p. 93 et suiv.

puis quand il sut que les croisés se dirigeaient vers la Syrie, il leur offrit de se mettre à leur tête, mais ses offres furent repoussées. En même temps il faisait alliance avec l'empereur de Nicée, Jean Vatatzès, lui donnait une de ses filles en mariage et promettait de chasser Baudouin II de Constantinople, si Vatatzès consentait à se déclarer son vassal. Les événements ne devaient pas tarder à dévoiler le caractère chimérique de ces projets et en 1243 le dernier lambeau de domination qu'il avait conservé en Palestine lui échappait.

Dans l'intervalle une nouvelle tentative de croisade avait eu lieu en Terre Sainte. Au mois d'août 1239 des barons français s'embarquèrent à Aigues-Mortes et à Marseille sous la conduite de Thibaud IV comte de Champagne et roi de Navarre : 1.500 chevaliers et un grand nombre de sergents débarquèrent à Saint-Jean d'Acre. Après avoir hésité entre l'attaque de l'Égypte et la marche sur Damas, les croisés résolurent de rétablir le *Saphed*, château construit par les Templiers au nord du lac de Tibériade, à la jonction des routes d'Acre et de Jérusalem vers Damas, puis cette idée fut abandonnée et on tenta de reconstruire les murailles d'Ascalon qui défendraient le royaume contre une invasion égyptienne. Un parti de Français commandé par le comte de Bar s'avança jusqu'à Gaza et fut taillé en pièces. Le roi de Navarre conclut une trêve pour l'échange des prisonniers et revint s'embarquer pour l'Europe avec le duc de Bretagne (24 septembre 1240)[1]. A ce moment arrivait en Palestine Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre et beau-frère de Frédéric II; il était accompagné d'un grand nombre de chevaliers anglais : les Hospitaliers lui persuadè-

1. Contin. Guill. de Tyr, XXXIII, 49 et suiv. Mss. de Rothelin. 20.

rent de conclure un traité avec l'Égypte, tandis que les Templiers étaient favorables à une alliance avec Damas. Richard accompagné du duc de Bourgogne et de quelques chevaliers français alla relever les murailles d'Ascalon, pendant que les Templiers reconstruisaient le Saphed. Le 3 mai 1241 une nouvelle trêve fut conclue avec l'Égypte et amena la délivrance de 6.000 prisonniers chrétiens[1]. Au mois de janvier 1242 le comte de Cornouailles était de retour à Londres. Peu de temps après son départ la domination impériale disparaissait de la Palestine. Le fils de Frédéric II, Conrad, ayant atteint sa majorité, fit réclamer par lettre l'hommage des hommes-liges du royaume. La Haute Cour s'assembla le 5 juin 1243; des barons de l'île de Chypre y étaient présents. Un chevalier déclara que le roi Conrad étant majeur, la régence de Frédéric II cessait à dater de ce jour et il ajouta que le roi ne pouvait être reconnu comme seigneur que s'il venait en personne affirmer ses droits. Alors Alix de Champagne reine de Chypre fit présenter par Philippe de Novare une requête par laquelle elle revendiquait la régence comme étant la plus proche parente d'Isabelle de Brienne, mère du roi Conrad. Cette requête fut accueillie par la Haute Cour : Alix et son deuxième mari Raoul de Soissons furent proclamés régents; la garnison impériale fut sommée d'évacuer Tyr et après un siège de quelques jours elle capitula. « Ainsi, dit la chronique de Chypre, cette venimeuse plante des Lombards fut déracinée à jamais des pays d'outre-mer[2]. » Après la mort d'Alix (1244), son fils Henri de Lusignan, roi de Chypre, prit la régence et le titre de seigneur du royaume de Jérusalem. Mais à ce moment

1. CONTIN. GUILL. DE TYR, XXXIII, 51. Mss. de Rothelin, 36.
2. DE MAS-LATRIE, *Histoire de Chypre*, p. 328. CONTIN. GUILL. DE TYR., XXXIII, 53 et suiv. *Gestes des Chiprois*, p. 135 et 143.

une nouvelle catastrophe enlevait Jérusalem aux chrétiens et ruinait définitivement les résultats de l'expédition de Frédéric II.

§ 4. — Les invasions mongoles et la perte de Jérusalem.

Pendant de longs siècles la civilisation blanche et la civilisation chinoise avaient pu vivre aux deux extrémités de l'ancien continent en s'ignorant mutuellement l'une l'autre : des rapports commerciaux à l'aide de nombreux intermédiaires, des missions nestoriennes, dont l'existence était inconnue en Europe, quelques échanges d'ambassadeurs, tels avaient été leurs seuls points de contact. Brusquement au milieu du XIIIe siècle l'invasion des Mongols vint les rapprocher et révéler à la chrétienté étonnée l'existence des millions d'êtres humains qui vivaient au delà des pays fabuleux que l'on regardait comme les extrêmes limites du monde habitable.

L'artisan de cet événement extraordinaire, qui devait avoir pour l'avenir de la politique chrétienne en Orient des conséquences incalculables, fut le chef d'une de ces misérables tribus de nomades de race turque qui vivait sur les frontières « du Saint Empire du Milieu », au delà de la Grande Muraille, protectrice des trésors mystérieux de la civilisation chinoise. En quelques années, Témoudjine parvint à soumettre à son autorité les tribus des vallées de la Keroulen et de l'Amour et leur imposa une solide organisation militaire. Devenu un chef puissant, il s'enrôla en 1193 sous les bannières chinoises, puis en 1206 il secoua ce joug et se proclama empereur des Turcs dans la capitale historique de Karakorum. Il devint le « Tchinguiz-Khan », l'empereur inflexible; il jura d'observer le

« yassak », la vieille coutume des peuples turcs et il commença la conquête de la Chine. En 1216, il entrait à Pékin et laissant en Chine un corps d'armée chargé d'achever la soumission du pays, il se dirigea vers l'ouest et s'empara en 1219 des passages du Pe-lou et du Nan-lou qui lui ouvraient la route de l'Occident[1]. A cette époque l'Asie centrale était occupée par l'empire turc du Kharezm qui s'était formé à la fin du XI[e] siècle, d'abord vassal des Seldjoucides, puis indépendant et ennemi naturel du califat de Bagdad. En une seule campagne Gengis-Khan détruisit cet empire, s'empara de Bokhara et de Samarcande et lança deux de ses fils avec 25.000 hommes à la poursuite du sultan du Kharezm en fuite vers l'Occident. Après avoir pris leur adversaire dans une île de la mer Caspienne, Djebé et Souboutaï continuèrent leur route vers l'Occident et dans une chevauchée fantastique de trois ans (1220-1223) traversèrent la Perse et l'Arménie, arrivèrent à Tiflis au grand étonnement des Géorgiens, franchirent le Caucase, tombèrent littéralement sur le dos des Kiptchaks, massacrèrent la chevalerie russe sur les bords de la Kalka, s'avancèrent jusqu'au Dniéper et revinrent à Samarcande en détruisant la Grande Bulgarie par le chemin des steppes qui séparent l'Oural de la Caspienne[2].

Lorsque les luttes qui suivirent la mort de Gengis-Khan (1227) furent terminées, les terribles envahisseurs reprirent leur marche vers l'Occident. L'Europe ignorait tout d'eux tandis que par leurs espions ils la connaissaient admirablement; en face de leurs régiments disciplinés et d'une mobilité merveilleuse, les lourdes cohues des chevaliers occidentaux étaient vouées à une défaite certaine. L'organisation qu'ils imposaient

1. CAHUN, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, p. 213-262.
2. CAHUN, p. 288-303.

aux pays conquis, leurs réquisitions méthodiques d'hommes, de chevaux, de subsistances, d'artisans nécessaires à la construction des machines de guerre, de clercs indispensables pour tenir leurs écritures étaient pour les Occidentaux un sujet d'effroi. En 1237, ils partirent des bords du Volga, s'emparèrent de Moscou et de Kiev et, en 1240, parurent aux frontières de la Hongrie qui avait donné asile aux Kiptchaks fugitifs. Le pape fit prêcher la croisade contre eux et trois armées s'organisèrent bientôt pour leur barrer la route : au sud des Hongrois et des Allemands, au centre les Tchèques de Bohême et de Moravie, au nord les Polonais appuyés sur les chevaliers teutoniques de Prusse, les Slaves de Silésie et les Allemands. Le chef mongol Souboutaï s'avança jusqu'au pied des Carpathes, et détacha vers le nord un corps d'armée qui battit les confédérés polonais (18 mars 1241), pénétra en Saxe, détruisit à Liegnitz la grande armée du duc Henri de Silésie, négligea l'armée du roi de Bohême Venceslas et par la Moravie courut à marches forcées sur la Hongrie. Pendant ce temps Souboutaï avait traversé les Carpathes, un autre corps mongol s'avançait par la Transylvanie et le 5 avril les trois armées mongoles opéraient leur jonction sur le Danube entre Pesth et Waitzen. Le 10 avril, la magnifique armée qu'avait rassemblée le roi Béla était en fuite : les prodiges de courage des chevaliers occidentaux ne purent avoir raison de la stratégie savante des Mongols. Maîtres de la Hongrie tout entière, les vainqueurs s'avancèrent jusqu'à l'Adriatique [1].

Auprès de cette invasion qui l'atteignait au cœur, qu'était pour la chrétienté le danger musulman? Il y eut alors dans toute l'Europe un instant d'angoisse

1. CAHUN, p. 348-375. *Rogerii carmen miserabile*, *M. G. SS.*, XXIX, 545-67.

terrible ; au moment où la lutte entre le pape et l'empereur ne s'arrêtait même pas devant l'imminence du danger, la civilisation chrétienne pouvait sembler en péril. Mais la conquête de l'Europe n'était pour les Mongols qu'une diversion et la mort du grand Khan Ogodaï (1242) détourna l'attention de Batou et de Soubotaï vers l'Extrême-Orient. Ils évacuèrent la Hongrie et se contentèrent de garder la Russie : ce fut elle qui subit jusqu'au xve siècle les conséquences de l'invasion mongole. Cette invasion eut d'ailleurs un autre contre-coup pour la domination chrétienne en Orient. Une bande de 10.000 Kharizmiens qui s'étaient enfuis devant les Mongols vint se mettre au service du soudan d'Égypte, et au mois de septembre 1244 ils s'emparèrent sans difficulté de Jérusalem [1]. Au même moment un corps de Mongols menaçait Antioche. Les possessions chrétiennes étaient en péril : pour les défendre un nouvel effort de l'Europe était nécessaire.

§ 5. — L'origine des missions.

Ce fut à cette époque si critique pour la domination chrétienne en Orient que naquit l'idée de la conversion des musulmans par des missionnaires. Sans doute au xiiie siècle les missions chrétiennes avaient déjà une histoire glorieuse. mais depuis l'époque de Charlemagne leur effort s'était porté surtout vers les peuples du nord, Slaves, Scandinaves, Lithuaniens. Les croisades avaient été des guerres de défense et aussi de conquêtes : elles n'étaient guère favorables à la propagande pacifique, aussi ce ne fut pas du côté des musulmans que se tourna l'attention du clergé latin de Terre Sainte ; il chercha bien plutôt à ramener à l'unité catholique les schismatiques grecs ou les débris des

1. Contin. Guill. de Tyr, XXXIII, 56-57. Mss. de Rothelin, 41.

anciennes sectes hérétiques, jacobites, nestoriens, arméniens, etc...; sa victoire la plus importante fut la conversion des Maronites du Liban, qui en 1182 abjurèrent leurs doctrines monothélites [1]. L'idée de la conversion des musulmans avait une tout autre portée, puisque sa réalisation ne tendait à rien moins qu'à rendre les croisades inutiles. C'était pour la chrétienté du moyen âge un bouleversement radical des rapports qu'elle avait eus jusque-là avec l'Orient; l'ardeur pour les croisades diminuait, le temps des conquêtes violentes était passé; pourquoi ne pas tenter la conquête véritable, celle qui ne verse aucune goutte de sang et ne laisse après elle aucune haine, la conquête des âmes?

Une initiative aussi audacieuse, aussi étrangère à la rudesse des chevaliers qu'aux calculs des politiques ne pouvait être prise que par des saints. Au moment où saint Dominique et ses compagnons travaillaient dans le midi de la France à la conversion des Albigeois, saint François d'Assise, qui venait à peine en 1210 de faire approuver par Innocent III sa manière de vivre, songeait à aller prêcher l'Evangile chez les musulmans. Ses premières tentatives furent malheureuses : en 1212, après avoir reçu la bénédiction du pape, il alla s'embarquer à Ancône pour l'Orient, mais une tempête poussa son navire sur les côtes d'Esclavonie et il dut revenir en Italie. Deux ans plus tard il voulait aller au Maroc quand il fut retenu en Espagne par une maladie. Enfin en 1219 dans l'église de Sainte-Marie des Anges il partagea le monde entre ses disciples et se réserva la Syrie et la Palestine; il alla s'embarquer à Ancône avec ses compagnons, mais, comme le navire ne pouvait les porter tous, il chargea

1. Voy. chap. V.

un enfant d'en désigner douze et arriva avec eux à Saint-Jean d'Acre. Là, il envoya onze de ses compagnons à travers l'Orient et ne gardant avec lui que le frère Illuminé de Rieti, il se présenta au camp des croisés devant Damiette et chercha sans succès à les empêcher de livrer bataille aux Sarrasins. Le soudan d'Égypte avait promis un besant d'or à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien. Malgré cette menace, François s'avança vers le camp des musulmans avec son compagnon. Accablés d'abord de coups par les sentinelles, ils parvinrent à se faire conduire devant le soudan et au milieu de la stupéfaction de tous, François lui exposa en toute simplicité l'objet de sa mission. Pour prouver la vérité de sa foi il offrait de traverser un brasier ardent avec les docteurs musulmans. Le soudan répondit qu'il craignait une révolte de son peuple et il le congédia amicalement après avoir voulu lui donner des présents qui furent refusés [1]. Saint François retourna au camp des croisés et les événements l'empêchèrent de renouveler cette tentative; il séjourna ensuite pendant près d'un an en Palestine et en 1220, après avoir recruté de nouveaux disciples qui formèrent la première colonie franciscaine de Terre Sainte, il revint en Europe.

A peine de retour en Italie, la première pensée de saint François fut pour ces frères qu'il avait laissés en Orient. Il désigna un de ses compagnons de la première heure. Benoît d'Arezzo, pour l'y remplacer. Parti en 1220, Benoît resta d'abord quelques années en Romanie où il créa une province franciscaine et chercha à ramener les Grecs à l'obédience romaine. En 1229, il arriva à Saint-Jean d'Acre, au moment de la croisade de Frédéric II. Il donna à l'institut franciscain de

1. S. Bonavent., *Vita S. Francisci*, IX. Bolland., *Acta Sanctorum*, II octobris.

Terre Sainte une organisation régulière ; il visita toutes les colonies de frères mineurs et en particulier le couvent de la Montagne Noire dans la Cœlésyrie. C'était un ancien monastère de bénédictins qui avait accueilli saint François avec enthousiasme et adopté sa règle. Benoît d'Arezzo construisit enfin à Saint-Jean d'Acre une résidence officielle pour le provincial de Terre Sainte. Dans une lettre datée de 1230 le pape Grégoire IX recommandait les frères mineurs aux patriarches d'Antioche et de Jérusalem ainsi qu'à tous les évêques de Palestine et leur enjoignait d'accueillir les demandes des fidèles qui voudraient fonder un établissement en leur faveur [1]. Dès cette époque les disciples de saint François avaient commencé leur apostolat chez les musulmans et au même moment les dominicains fondaient aussi une province de Terre Sainte. Leurs missions furent organisées par Jourdain, élu maître-général des Frères Prêcheurs après la mort de saint Dominique. Un couvent de dominicains fut établi à Damas et à chacun des chapitres généraux, on décida l'envoi de nouveaux missionnaires en Palestine. En même temps saint Raimond de Peñafort, troisième maître-général des dominicains. portait ses efforts du côté des musulmans d'Espagne et d'Afrique, invitait saint Thomas d'Aquin à écrire sa *Somme* contre les gentils, où étaient réfutées les objections des infidèles, et conseillait aux rois d'Aragon et de Castille de fonder à Murcie et à Tunis des collèges de dominicains où l'on apprendrait les langues orientales aux missionnaires [2]. Au moment même où germait dans la chrétienté du XIIIe siècle l'idée de convertir les infidèles, l'invasion mongole allait offrir aux nouveaux apôtres un domaine d'action illimité.

1. MARCELLIN DE CIVEZZA, III, 1, p. 53.
2. HENRION, *Histoire des Missions*, I, p. 34 et suiv.

CHAPITRE IX

LA PERTE DE CONSTANTINOPLE ET DE LA TERRE SAINTE (1244-1291)

§ 1. — La prédication de la croisade ; premiers rapports avec les Mongols.

Au moment où les maux de l'invasion mongole et de la prise de Jérusalem venaient accabler ainsi la chré-

BIBLIOGRAPHIE. — **Sources** : Lettres des papes : Innocent IV (1243-54), éd. E. Berger, *Bib. Ec. de Rome*. — Alexandre IV (1254-61), éd. de la Roncière, de Leye et Coulon, *id*. — Urbain IV (1261-1264), éd. Guiraud, *id*. — Clément IV (1265-1268), éd. Jordan, *id*. — Grégoire X (1271-1276) et Jean XXI (1276-1277), éd. Guiraud et Cadier, *id*. — Nicolas III (1277-1280), éd. J. Gay, *id*. — Martin IV (1281-1285), éd Soehnée, *id*. — Honorius IV (1285-1287), éd. M. Prou, *id*. (achevé). — Nicolas IV (1288-1292, éd. E. Langlois, *id*.

Conciles de Lyon : 1245. *Brevis nota eorum quæ in concilio Lugdunensi gesta sunt* (par un clerc de la chapelle pontificale), éd. Mansi, XXIII (610-613). — 1274. Mansi, XXIV, 38 et suiv. et Humbert de Romans, général des Frères Prêcheurs : *Livre sur les matières traitées au concile de Lyon*, éd. Martène. *Ampliss. collect.*, VII, 174-198.

Relations avec les Mongols : Jean de Plan-Carpin (1282-1251), Voyages, éd. d'Avezac (*Voyages et Mémoires de la Société de géographie de Paris*, 1839). Jean Ascelin (même édition). Guillaume de Rubrouck (Rubruquis) envoyé de saint Louis en 1252, éd. de Backer (*l'Extrême-Orient au moyen âge*).

Saint Louis : Guillaume de Nangis. *Gesta Ludovici regis* (composés sous Philippe III), éd. *Rec. Hist. de Fr.*, XX, 312-465. — Joinville (1225-1317). La partie relative à la croisade aurait été rédigée vers 1272-1273 ; elle a le caractère d'une autobiographie (voy. G. Paris, *Romania*, XXIII. 508), éd. Natalis de Wailly, 1881. — Geoffroi de Beaulieu, dominicain confesseur de saint Louis qu'il a cccompagné en Égypte et à Tunis : Vie de saint Louis, écrite à la demande de Grégoire X en 1272, éd. *Rec. Hist. de Fr.*, XX, 3-26. Guillaume de Chartres, chapelain de saint

tienté, l'union qui eût été nécessaire pour faire face à ces nouveaux périls lui faisait complètement défaut. La lutte entre le pape et l'empereur avait pris en Alle-

Louis, éd. *Rec. Hist. de Fr.*, XX, 28-41. Guillaume de Saint-Pathus, confesseur de la reine Marguerite, ed. DELABORDE (*Coll. de textes*), 1899). — Jean Sarrasin, chambellan de saint Louis. Lettre à Nicolas Arrode sur la prise de Damiette, ed. Rec. *Hist. or. Occ. Crois.*, II, 489-639. — *Pacta naulorum* (traités de nolis entre saint Louis et les Génois en 1246 et 1268-1270), éd. JAL, *Documents histor. inédits*, I, 507-615. 1841. — Lettre de saint Louis au peuple de France sur sa captivité et sa délivrance, éd. BONGARS, I, 1196-1200.

États latins d'Orient : *Les Gestes des Chiprois*, compilation formée au XIVe siècle et comprenant : Une chronique de Terre Sainte (1132-1224), d'après Eracles; Philippe de Novare, *Histoire de la guerre entre Frédéric II et Jean d'Ibelin* (1212-1242). *Chronique du Templier de Tyr* (1242-1309), éd. M. RAYNAUD (*Soc. Or. lat.*). Genève, 1887. — Continuation de Guillaume de Tyr dite manuscrit de Rothelin (1229-1261), éd. *Hist. Occ. Crois.*, II. — *La Devise des chemins de Babiloine*, mémoire envoyé en Europe vers 1289-1290 par les Hospitaliers, ed. de la trad. franç. du XIIIe siècle, MICHELANT et RAYNAUD, *Itinéraires. Soc. Or. lat.*, 1882. — *Excidium Urbis Acconis*, éd. MARTÈNE, *Ampliss. collect.*, V, 757-784. — *Thaddeus Neapolitanus. Historia de desolatione civitatis Acconensis*, écrite à Messine en 1291, d'après des récits du siège d'Acre, éd. RIANT. Genève, 1873. — Lettre du grand maître des Hospitaliers Jean de Villiers au prieur de Saint-Gilles, ed. V. LECLERC (traduct. franç. du XVIe siècle), *Hist. littér. de la France*, XX, 93-95. — Lettre de Ricoldo de Monte-Croce, dominicain, sur la prise d'Acre, éd. RÖHRICHT, *Arch. Or. lat.*, II, 264.

Monographies. — LECOY DE LA MARCHE, *La prédication de la croisade au XIIIe siècle* (*Revue des Q. H.*, juillet 1890). — E. BERGER, *Saint Louis et Innocent IV. Étude sur les rapports de la France et du Saint-Siège*. Paris, 1893. — LE NAIN de TILLEMONT, *Vie de Saint Louis, roi de France* (éd. *Soc. H. de Fr.*), 1847-51, 6 v. — WALLON. *Saint Louis et son temps*. Paris, 1875, 2 v. — SEPET, *Saint Louis*. Paris, 1898. — RÖHRICHT, *Der Kreuzzug Louis IX gegen Damiette*. Berlin, 1890. — DELABORDE, *Joinville et le conseil tenu à Acre en 1250* (*Romania*, 1894). — G. PARIS, *La chanson composée à Acre en 1250* (*Romania*, 1893). — G. PARIS, *Jean de Joinville* (*Hist. littér. de la France*, t. XXXII, 1898). — DELABORDE, *Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville*. Paris, 1895. — JULLIEN, *Note sur l'emplacement de l'ancienne Damiette* (*Bulletin de l'Institut égyptien*). — STERNFELD, *Ludwigs des Heiligen Kreuzzug nach Tunis*. Berlin, 1896. — W. NORDEN, *Das Pappstum und Byzanz* (p. 457-601). Étude importante sur la politique de Charles d'Anjou en Orient. — REY, *Acre, sa topographie au XIII siècle* (*Mém. de la soc. antiq. de France*, XXXIX, 115-145; XLIX, 1-18). — RÖHRICHT, *Die Eroberung Akkas* (*Forschungen fur deutsche Geschichte*, XX). — *Étude sur les derniers temps du royaume de Jérusalem*. A. *La croisade du prince Edouard d'Angleterre*. B. *Les batailles de Hims* (*Arch. Or. lat.*, I, 619-52). C. *Les combats du sultan Bibars contre les chrétiens en Syrie* (*Arch. Or. lat.*, II, 365 ss.).

magne et en Italie le caractère d'une guerre civile : au milieu des passions qu'elle excitait dans chaque province et dans chaque ville, nul ne se souciait plus de la croisade et de la Terre Sainte. Au moment même où les Tartares occupaient la Hongrie, la chaire de saint Pierre était vacante et Frédéric II retenait prisonniers une partie des cardinaux. Ce fut seulement après leur libération, au bout d'un an et demi d'interrègne, que le Sacré Collège put élire un pape et choisir le cardinal Sinibaldo Fieschi, le 25 juin 1243. Le nouvel élu, qui prit le nom d'Innocent IV, avait eu de bons rapports avec Frédéric II avant son avènement. On put croire quelque temps à une réconciliation qui aurait rendu possible une croisade contre les Mongols. Malheureusement cet espoir fut éphémère : après quelques négociations, le pape dut quitter Rome déguisé en chevalier (2 décembre) pour éviter de tomber entre les mains de l'empereur. Il se réfugia à Lyon et y convoqua un concile œcuménique : la nouvelle de la chute de Jérusalem venait de jeter toute l'Europe dans la consternation.

Lourde était la tâche du concile de Lyon (juin-juillet 1245), auquel se rendirent 144 évêques, l'empereur de Constantinople Baudouin II, les patriarches de Constantinople et d'Antioche. Thaddée de Suesse, ambassadeur de Frédéric II, offrit au nom de son maître l'organisation d'une croisade générale destinée à repousser les Tartares et à reprendre Jérusalem. Mais le pape se défiait avec raison des promesses de Frédéric II et il repoussa ses offres. Le 28 juin, le pape ouvrit la première session par un discours sur les cinq plaies de l'Église : l'invasion des Tartares, le schisme des Grecs, l'invasion des Kharizmiens, le relâchement de la discipline et la persécution de Frédéric II. La rupture entre le pape et l'empereur fut donc définitive : Inno-

cent IV prononça la déposition de Frédéric II et invita les princes allemands à élire un autre empereur; en même temps il fit décider que la croisade serait prêchée dans toute l'Europe, que le clergé y consacrerait le vingtième de ses revenus, que les croisés seraient exempts de charges et d'impôts pendant trois ans et que les tournois sanglants qui privaient la chrétienté de ses défenseurs seraient interdits [1].

Mais le renouvellement de la guerre entre Guelfes et Gibelins, qui fut la suite naturelle du concile de Lyon, devait condamner à l'impuissance tous les efforts faits pour organiser une croisade. L'ardeur pour la Terre Sainte avait visiblement diminué dans toute l'Europe et les légats pontificaux rencontrèrent partout des résistances : en Angleterre un mouvement très vif se produisit contre les levées d'argent qui accompagnaient la prédication de la croisade; à Ratisbonne, les bourgeois, partisans de l'empereur, décidèrent de punir de mort quiconque porterait la croix sur ses habits; en Norvège, le roi Hakon IV s'était croisé en 1237, mais il obtint du pape d'accomplir son vœu en combattant contre les païens du nord. Les appels à la chrétienté fussent demeurés sans résultat sans l'élan mystique qui poussa le roi de France à prendre l'initiative d'une expédition contre les infidèles. Au cours d'une maladie qui faillit l'emporter, saint Louis avait déjà pris la croix (décembre 1244). Il accueillit donc avec faveur les légats du pape, Eudes de Château et Raoul de Tusculum : Blanche de Castille et ses frères lui ayant remontré qu'un vœu fait pendant une maladie ne l'engageait pas, il le renouvela solennellement et dans un parlement, tenu à Paris, en 1245, ses trois frères, Charles d'Anjou, Alfonse de Poitiers, Robert d'Artois, le duc de

1. Mansi, XXIII, 633 et suiv.

Bretagne, le comte de Flandre, un grand nombre d'évêques et de chevaliers suivirent son exemple. Lorsque le jour de Noël il distribua suivant l'usage des présents aux officiers de son hôtel, les habits qu'il leur donna étaient couverts d'une croix [1]. Une entrevue eut lieu à l'abbaye de Cluny, entre saint Louis et Innocent IV (novembre 1245) : le roi de France offrit en vain au pape de le réconcilier avec l'empereur. Il dut donc prendre seul le commandement de la croisade, composée exclusivement de Français et de quelques seigneurs anglais.

Mais pour obvier aux causes d'insuccès que rencontrait la croisade, Innocent IV avait déjà entrepris la réalisation d'un plan dont le succès aurait modifié profondément la situation de la puissance chrétienne en Orient : il avait envoyé des ambassadeurs à ces chefs tartares contre lesquels on prêchait encore la croisade. A côté du chamanisme national, toutes les religions asiatiques étaient représentées dans l'armée mongole : on y voyait quelques musulmans, mais surtout des bouddhistes et des chrétiens de cette église nestorienne qui s'était étendue des frontières de la Perse jusqu'au cœur de la Chine et avait converti au christianisme plusieurs tribus turques. La femme même de Houlagou, petit-fils de Gengis-Khan et futur conquérant de la Perse, Dokouz-Khatoum, était chrétienne et, bien que son mari fût bouddhiste, il montrait la plus grande bienveillance aux nestoriens qui suivaient son armée et avaient établi auprès de son « ordou » ou tente une chapelle où l'on sonnait les cloches. L'existence de chrétiens dans les armées mongoles ne tarda pas à être connue en Europe : si la plupart des Occidentaux témoignaient de la plus grande ignorance des Tartares et de

1. JOINVILLE (éd. N. DE WAILLY), *Soc. H. Fr.*, p. 39.

leurs mœurs, il semble bien qu'avant leur invasion en Hongrie, des rapports diplomatiques se soient établis entre eux et ces hardis commerçants de Venise qui avaient installé des postes en Crimée et exploitaient les richesses de la Russie méridionale. Au moment de la première invasion en Russie, en 1223, les troupes de Djébé et de Souboutaï firent un crochet vers le sud pour aller détruire un comptoir génois de Crimée, dont l'existence gênait les intérêts vénitiens[1]. En 1241, quand les Mongols atteignirent l'Adriatique, il ne semble pas que la république de Venise se soit émue de leur voisinage. Innocent IV eut donc certainement des renseignements sur les dispositions favorables des Mongols et il résolut de se mettre en rapports avec eux. Ses auxiliaires furent justement ces franciscains et ces dominicains qui s'étaient voués à la conversion des infidèles.

En 1245, plusieurs ambassades du pape quittèrent l'Europe pour se rendre chez les Tartares et rassembler sur eux toutes les informations possibles. Jean de Plan-Carpin, frère mineur et ami de saint François d'Assise, fut chargé, avec trois de ses compagnons, d'aller trouver Batou à la Horde d'Or sur le Volga ; quatre dominicains dirigés par Nicolas Ascelin se dirigèrent sur la Perse dont l'armée était commandée par Batchou. Plan-Carpin et ses compagnons parvinrent à la Horde d'Or, résidence de Batou, Khan du Kiptchak, qui régnait sur la Russie et les pays de la Caspienne. Batou leur donna l'ordre de se rendre à la résidence du grand Khan. Ils partirent le jour de Pâques, 8 avril 1246, et au bout de quatre mois de voyage ils arrivèrent à Karakorum, au « sira ordou » (tente jaune), où se trouvaient réunis tous les princes de la famille de Té-

1. Cahun, *op. cit.*

moudjine, venus pour élire un grand khan. Des ambassadeurs de toute race et de toute religion assistaient à cette assemblée : le grand-duc de Russie Iaroslaf, les vassaux du Caucase et de la Géorgie, les envoyés du calife de Bagdad, du Vieux de la Montagne, du sultan seldjoucide d'Asie Mineure, des gouverneurs mongols, des lettrés chinois, des lamas du Thibet. Plan-Carpin a décrit dans son récit la magnificence barbare de ce « Camp du drap d'or » et les riches costumes d'or et d'écarlate dont se paraient les dignitaires qui portaient pour plus de vingt marcs d'argent aux harnais de leurs chevaux. Lorsque Gouyouk, petit-fils de Gengis-Khan, eut été élu empereur, les ambassadeurs du pape furent admis à lui présenter leurs lettres de créance.

Pendant ce temps la mission dominicaine arrivait en Perse au camp de Batchou (août 1247) et rencontrait d'abord un mauvais accueil. Les moines ayant dit que le pape était le plus grand des hommes en dignité, les Mongols leur demandèrent s'ils ignoraient l'existence du grand Khan ou Fils du Ciel. Sur leur réponse affirmative, les Mongols s'indignèrent de cette ignorance : ils furent choqués de voir qu'ils n'apportaient aucun présent et qu'ils refusaient de se prosterner devant Batchou ; on les menaça de les écorcher vifs, mais ils furent épargnés à la prière d'une femme de Batchou. Les lettres du pape furent traduites en persan et en tartare, puis on leur remit en échange une circulaire dans laquelle le grand khan ordonnait à tous les princes de la terre de venir lui rendre hommage. Ces premières négociations n'eurent donc pas de résultats immédiats, mais elles établirent entre la chrétienté et les Mongols des rapports qui devaient être féconds.

§ 2. — La croisade de saint Louis en Égypte.

Le 12 juin 1248, saint Louis quitta Paris avec les croisés qui allèrent s'embarquer les uns à Aigues-Mortes, les autres à Marseille. Le 17 septembre, la nef de saint Louis abordait au port de Limassol en Chypre qui devait servir de point de concentration à la croisade[1]. A ce moment les Mongols se préparaient à conquérir le califat de Bagdad : une ambassade qui portait des lettres du grand khan Gouyouk vint trouver saint Louis pour lui proposer son alliance. Les Mongols connaissaient son arrivée par une lettre du sultan de Mossoul qui avait été averti lui-même par le soudan d'Égypte. Il est difficile de savoir si les lettres présentées à saint Louis émanaient réellement du grand khan. Trompé par le tableau qu'on lui fit des bonnes dispositions de Gouyouk pour le christianisme, le roi lui envoya une « chapelle » d'écarlate, ornée de la représentation des principaux mystères du christianisme et chargea deux dominicains de la lui porter[2]. Ce fut l'année suivante que cette ambassade parvint à Karakorum : le grand Khan venait de mourir. La régente Ogoul-Qaïmisch reçut bien les ambassadeurs, mais elle prit le cadeau de saint Louis pour un tribut et lui répondit par une lettre hautaine dans laquelle elle le menaçait de le mettre « à l'épée » s'il ne faisait sa soumission. Les ambassadeurs ne revinrent à Saint-Jean d'Acre qu'en 1251[3].

Peut-être est-ce à la suite de cette invitation que saint Louis se décida à attaquer l'Égypte. Le 15 mai 1249, sa flotte quitta Limassol et fut rejointe par le

1. CONTIN. GUILL. DE TYR, XXXIV, 1. JOINVILLE, 29 (p. 46-47). — *Mss. de Rothelin*, 42.

2. JOINVILLE, 29 (p. 47-48). — GUILL. DE NANGIS, *Rec. Hist. Fr.*, XX, 358.

3. CAHUN, p. 391-392.

duc de Bourgogne, le prince de Morée et le comte de Salisbury. Une tempête dispersa les navires, mais avant même d'avoir réuni tous les siens, saint Louis fit jeter l'ancre devant la bouche de Damiette. défendue par une flotte sarrasine. Les chevaliers montèrent dans des barques et s'avancèrent malgré les flèches et les pierres des Sarrasins ; le roi s'élança dans la mer tout armé au cri de : Montjoie Saint-Denis ! et parvint à débarquer avec toutes ses troupes, pendant que la flotte musulmane s'enfuyait vers le Haut Nil. La garnison de Damiette fut prise de panique : deux jours après, le 7 juin 1249, les croisés entraient dans la ville et comme en 1219, le légat pontifical convertissait la Grande Mosquée en église [1]. Avant de continuer l'expédition, on résolut d'attendre la fin de la crue du Nil et l'arrivée du comte de Poitiers.

L'hiver que l'on passa à Damiette fut nuisible à la discipline de l'armée, qui n'obéissait guère au roi. L'arrivée des Templiers et des Hospitaliers, puis d'Alfonse de Poitiers porta l'armée à 20.000 chevaliers et 40.000 piétons. Enfin, pendant que la flotte remontait le Nil, on prit le chemin de Babylone. Le 19 décembre, après quelques escarmouches, les croisés arrivèrent devant le canal d'Aschmoun qui les séparait de la Mansourah où était retranchée toute l'armée du soudan. On essaya pour le franchir de construire une digue, mais le courant emportait les matériaux et les Sarrasins couvraient les travailleurs de feu grégeois ; en revanche des partis de musulmans avaient réussi à passer sur l'autre rive et venaient attaquer les croisés par derrière. Enfin moyennant 500 besants d'or, un Arabe indiqua un gué qui se trouvait à quatre milles

1. Guillaume de Nangis, *Rec. Hist. de Fr.*, XX, 370-372. — Joinville, p. 52-58. Contin. Guill. de Tyr, XXXIV, 1. — *Gestes des Chiprois*, p. 147-148; *Mss. de Rothelin*, 43,59-61 (*Hist. occ. Crois.*, II, 589-593).

du camp. Toute l'armée s'y dirigea. Le comte Robert d'Artois passa le premier avec l'avant-garde et, bien qu'il eût donné sa parole d'attendre le gros de l'armée, il se mit, malgré les avis des grands maîtres du Temple et de l'Hospital, à poursuivre les Sarrasins; en peu de temps le camp ennemi fut enlevé, l'émir fut tué et toute son armée se sauva vers la Mansourah. Le grand maître du Temple et Guillaume de Salisbury tentèrent encore une fois de contenir la fougue de Robert d'Artois : il n'écouta rien et, séparé par plus d'une lieue de l'armée chrétienne qui commençait à passer le canal, il s'élança dans les rues de la ville. Les musulmans ne tardèrent pas à s'apercevoir du petit nombre de chrétiens qui les suivait : un mamlouk destiné à une grande fortune, Bibars l'Arbalétrier, rallia les fuyards et dispersa les chrétiens dans les rues étroites où ils furent accablés par les projectiles qu'on lançait sur eux des maisons[1].

Pendant ce temps saint Louis avait passé le canal; entouré de Sarrasins, il avait ordonné la retraite lorsqu'il apprit que son frère était en danger à la Mansourah. Une grande confusion se produisit à cette nouvelle : sans attendre les ordres du roi, les uns s'élancèrent vers la ville tandis que d'autres couraient au canal et se noyaient en voulant le repasser. A la Mansourah, après un combat acharné qui dura de 10 heures du matin à 3 heures du soir, le comte d'Artois, le comte de Salisbury, Robert de Coucy étaient tombés percés de coups; seul le grand maître du Temple avait pu se sauver après avoir vu mourir deux cents de ses chevaliers. Les chrétiens réussirent cependant à rester maîtres du camp sarrasin, mais le nouveau soudan Touran-Schah parvint à intercepter les communica-

1. JOINVILLE, p. 65-75. — MICHAUD, *Bib. des Crois.*, IV, 457-459. GUILL. DE NANGIS, *Rec. Hist. Fr.*, XX, 374-378; *Mss. de Rothelin*, 62 (p. 594).

tions de saint Louis avec Damiette et la famine se mit bientôt dans le camp chrétien. Le 5 avril, au moment où saint Louis ordonnait l'embarquement de ses troupes pour retourner à Damiette, les Sarrasins attaquèrent le camp. Saint Louis ne voulut s'embarquer que le dernier; il parvint au bourg de Minieh avec Gaucher de Châtillon et l'arrière-garde, mais là l'émir Djemal-ed-Din s'empara de lui et le fit charger de chaînes. Charles d'Anjou et Alfonse de Poitiers furent pris également avec l'oriflamme et tous les bagages. La plupart des chevaliers furent faits prisonniers [1].

Saint Louis et ses frères furent conduits à la Mansourah, pendant qu'un grand nombre de prisonniers étaient massacrés par ordre du soudan. Puis des négociations s'ouvrirent et le traité conclu allait être exécuté quand le 2 mai 1250 Touran-Schah périt victime d'une conspiration de ces mamlouks kharizmiens qui étaient venus se mettre en foule au service de l'Égypte [2]. Avec lui disparaissait la dynastie ayoubite fondée par Saladin : l'Égypte allait rester jusqu'au XIXe siècle une possession de la milice des Mamlouks. Bibars l'Arbalétrier était un des chefs de la révolte et avait déchargé le premier coup de sabre sur la tête du soudan. Au milieu du tumulte qui suivit cette révolution la vie du roi et des prisonniers fut un instant en danger, puis les émirs se rendirent dans sa tente et le pressèrent d'accomplir le traité conclu avec le soudan. Saint Louis s'engagea à évacuer Damiette et à payer un million de besants d'or pour la liberté de tous les prisonniers chrétiens qui se trouvaient en Égypte [3].

Le 13 mai 1250, saint Louis débarqua à Saint-Jean d'Acre avec les débris de son armée; il avait le secret

1. JOINVILLE, p. 102-109. — MICHAUD, *Bib. des Crois.*, IV, 460-466.
2. *Bib. des Croisades*, IV, 466-472.
3. JOINVILLE, p. 119-130. — *Bib. des Croisades*, IV, 472-476.

espoir de prendre une revanche et la volonté de ne pas abandonner la Syrie sans avoir pourvu à sa sécurité. Il reçut cependant des lettres de sa mère, Blanche de Castille, qui l'exhortait à revenir en France; un conseil de guerre fut tenu et la plupart des barons se prononcèrent pour le départ, mais il y avait un parti dans l'armée, dont le sire de Joinville paraît avoir été le porte-parole, qui regardait comme une honte d'abandonner les états chrétiens et les prisonniers encore au pouvoir des musulmans. Dans une chanson composée à Acre, et dont Joinville paraît être l'auteur, saint Louis est sommé en termes véhéments de rester en Palestine,

> Tant que la France ait recovrée s'onor.

Si le roi se laisse persuader de revenir,

> France dira, Champagne, et tote gent
> Que vostre los avez mis en trestor
> Et gaaigné avéz meins que nient;
> Et des prisons qui vivent à torment
>   Deussiez avoir pesance,
> Bien deussiez querre lor délivrance;
> Quant por vos sont et por Jesus martir
> C'est granz péchiez ses i laissiez morir [1].

Ce conseil plaisait à saint Louis et il l'adopta. Ses frères furent envoyés en Europe pour y chercher des secours, tandis que les obstacles à la croisade ne faisaient que s'accroître. Avant de mourir, en 1250, Frédéric II avait affecté 100.000 pièces d'or à la Terre Sainte, mais la lutte continua entre son fils Conrad IV et le pape : ce fut contre les Gibelins qu'Innocent IV prêcha la croisade. En Angleterre, Henri III et plusieurs seigneurs prirent la croix, puis le roi obtint du pape la permission de suspendre son « passage » et mit même des

1. G. Paris et Delaborde, *art. cit.* — Joinville, p. 149-156.

gardes à Douvres et dans tous les ports pour empêcher ses sujets de s'embarquer pour la Palestine. Le seul mouvement excité en Europe par la nouvelle de la défaite de saint Louis fut la révolte confuse des Pastoureaux qui, sous un chef mystérieux, le maître de Hongrie, annoncèrent l'intention d'aller au secours de saint Louis et commirent tant de déprédations que les populations se soulevèrent sur leur passage et les massacrèrent. Tout espoir d'organiser une nouvelle croisade semblait perdu : saint Louis resta quatre ans en Palestine, négociant avec les émirs égyptiens pour obtenir la délivrance des captifs, accomplissant avec une émotion touchante les pèlerinages de Nazareth, du Mont Thabor et de Cana. mettant en état de défense les dernières places fortes du royaume, Saint-Jean d'Acre, Césarée, Jaffa, Sidon. En même temps il négociait avec les Assassins du Vieux de la Montagne [1], essayait sans succès de former une alliance avec les Mamlouks d'Égypte contre le sultan de Damas et, en 1252, envoyait en ambassade auprès du grand khan de Tartarie le dominicain Guillaume de Rubruquis [2]. Enfin en 1254 une lettre lui annonça la mort de Blanche de Castille et il dut se décider à revenir en France [3]. Entreprise sans forces suffisantes et avec une armée peu disciplinée, la croisade de saint Louis était vouée à un échec. Son séjour en Palestine du moins ne fut pas inutile et l'activité qu'il déploya pour sa défense ne contribua pas peu à relever en Orient le prestige de la royauté française.

1. Les Assassins formaient dans le Liban une secte musulmane très fanatique. Leur chef ou « Vieux de la Montagne » soumettait ses adhérents à un entraînement dans lequel les boissons fermentées comme le « hachich » jouaient un grand rôle; il s'en servait ensuite pour exécuter les sentences de mort qu'il avait prononcées contre les souverain chrétiens ou musulmans.

2. Joinville, p. 184, 198. — Geoffroi de Beaulieu, *Rec. Hist. Fr.*, XX, 16 — Guill. de Nangis, *Rec. Hist. Fr.*, XX, 384. — Contin. Guill. de Tyr. — *Mss, de Rothelin*, 44 (*Hist. occ. Crois.*, II, p. 569).

3. Guill. de Nangis, *Rec. Hist. Fr.*, XX (386-389). — Joinville, p. 216-220.

§ 3. — Les conquêtes de Bibars et l'alliance mongole.

L'état dans lequel saint Louis laissait les principautés chrétiennes de Syrie n'en était pas moins fort précaire : privées désormais des secours occidentaux, elles ne durent de subsister encore près d'un demi-siècle qu'aux fluctuations de la politique musulmane et à la lutte qui divisa d'abord le sultan de Damas et les Mamlouks d'Égypte, plus tard les Mongols et les Sarrasins. Entourés d'ennemis, les chrétiens d'Orient n'arrivaient même pas à renoncer à leurs discordes. En 1257 Henri Ier, roi de Chypre et de Jérusalem, étant mort, sa veuve la reine Plaisance réclama la régence au nom de son fils mineur, Hugue II. Appuyée par Bohémond VI prince d'Antioche, elle fit reconnaître ses droits, mais tandis que les barons, les Templiers, les Teutoniques, les Vénitiens, les Pisans lui rendaient hommage, les Hospitaliers, les Génois et les Catalans ne voulaient obéir qu'à Conradin, petit-fils de Frédéric II, qu'ils considéraient comme le roi légitime [1].

Les deux partis eurent bientôt une occasion de luttes. Les Vénitiens et les Génois se disputaient la possession d'un château et d'une église de Saint-Jean d'Acre. Les Génois coulèrent des navires de Venise et s'emparèrent d'une tour appartenant aux Pisans. Bientôt une flotte vénitienne parut devant Acre et brisa les chaînes qui fermaient l'entrée du port ; trente-deux navires génois ainsi que le château en litige furent incendiés ; les Génois furent mis en fuite et poursuivis jusqu'à Tyr ; Acre était traitée en ville conquise, tandis que des batailles rangées avaient lieu entre Hospitaliers et Templiers. Vingt mille hommes périrent dans cette lutte et

1. CONTIN. GUILL. DE TYR, XXXIV, 3-4. — *Mss. de Rothelin*, 79 (*Hist. occ. Crois.*, II, 633).

une quantité énorme de marchandises fut détruite. Lorsque le 31 juillet 1258 le pape Alexandre IV voulut imposer son arbitrage aux deux partis, il était trop tard : le 24 juin, la flotte génoise avait été complètement détruite devant Acre et les Génois faits prisonniers avaient dû jurer de ne pas revenir en Syrie avant trois ans ; le quartier qu'ils possédaient à Saint-Jean d'Acre fut partagé entre les Vénitiens et leurs alliés les Pisans [1]. La guerre permanente qui commença alors entre Gênes et Venise fut une des causes de la chute des états chrétiens. La perte de Constantinople en fut la première conséquence. En 1261 l'empereur Michel Paléologue accueillit avec joie les ouvertures d'une alliance avec les Génois et s'engagea à leur accorder tous les droits et privilèges dont Venise avait joui jusqu'ici dans l'empire byzantin. La même année pendant que l'escadre vénitienne de Constantinople assiégeait une ville de la mer Noire, Alexis Strategopoulos, général de Michel Paléologue, parvint à entrer sans peine dans la ville (25 juillet). Baudouin II se sauva sur une barque : le fantôme d'empire latin s'évanouissait et les Génois prenaient la place des Vénitiens à Constantinople [2].

Pendant que les chrétiens d'Orient étaient ainsi absorbés par leurs querelles, le sort de leurs possessions se jouait en réalité entre les Égyptiens et les Mongols. En 1255, une trêve de dix ans avait été conclue entre le royaume de Jérusalem et le sultan de Damas : l'année suivante l'Égypte accédait à ce traité. Mais bientôt la puissance mongole allait se trouver mêlée aux affaires de Syrie. En 1258, le khan Houlagou s'emparait de

1. HEYD, I, p. 345 et suiv. — CONTIN. GUILL. DE TYR, XXXIV, 4. — *Annales de Gênes*.

2. GEORGES ACROPOLITÈS, 84-85. — GREGORAS, IV, 2. — PACHYMÈRE, II, 26-27. — VILLANI, VI, 71-72.

Bagdad et du calife musulman : toutes les dynasties du Levant durent trembler. Le sultan d'Iconium abandonna ses états : Hayton, roi de la Petite-Arménie, se déclara le vassal d'Houlagou. Le sultan ayoubite de Damas sollicita son secours contre les Mamlouks d'Égypte et reçut en réponse l'ordre de se soumettre sans condition. A la demande d'Hayton, Houlagou envahit la Syrie et en quelques jours s'empara d'Alep et de Damas (février 1260) ; il montra les bonnes dispositions qu'il avait à l'égard des chrétiens en leur livrant plusieurs mosquées de Damas pour en faire des églises. D'autre part le prince d'Antioche dut se déclarer son vassal et réinstaller sur le siège de sa capitale le patriarche grec qu'il avait chassé. Frappés de terreur, les chrétiens envoyaient des lettres en Occident pour demander l'organisation d'une croisade contre les Tartares ; beaucoup n'avaient pas l'abnégation ou le sens politique du roi d'Arménie et redoutaient plus les Mongols, même favorables aux chrétiens, que les musulmans[1].

Cependant Houlagou était rappelé en Extrême-Orient par la mort du grand khan Mangou, mais il laissait en Syrie un général chrétien, Kitboga, avec 10.000 hommes. Bientôt les Mongols arrivèrent jusqu'à Gaza et Kitboga envoya au soudan d'Égypte un ultimatum. Le pouvoir des Mamlouks avait été affermi en Égypte par le soudan Kotouz, mais il devait partager le gouvernement avec les émirs choisis dans la terrible milice. Les émirs répondirent au message de Kitbouga en mettant à mort ses envoyés, puis le plus influent d'entre eux, Bibars l'Arbalétrier, fut envoyé en Syrie avec une armée : il y fit merveille. Kitboga fut vaincu et tué à Aïn-Djalout ; Damas capitula et en quelques jours Bibars était maître de toute la Syrie (septem-

1. CAHUN, p. 442 et suiv. — MICHAUD, *Bib. des Crois.* IV, 476 et suiv.

bre 1260). En récompense de sa victoire il demanda au soudan le gouvernement d'Alep : Kotouz commit la faute de le lui refuser. Bibars furieux organisa un complot; le soudan fut assassiné (24 octobre 1260) et Bibars proclamé à sa place. Une nouvelle armée envoyée par Houlagou fut battue à Hims (10 décembre) et Bibars n'eut plus rien à craindre de la puissance mongole : c'était à lui que revenaient les états chrétiens [1].

On a déjà vu quel rôle important avait joué ce personnage dans les événements de l'histoire orientale : parti de rien, il dut, à sa taille gigantesque, à sa force physique, à son audace et aussi à son énergie la fortune extraordinaire qui fit de lui un successeur de Saladin. Il était d'origine mongole, né dans le Kiptchak, et plus tard il conserva, même en Égypte, le goût du koumiss ou lait fermenté. Vendu comme esclave à Damas et surnommé Bibars (la Panthère), il fut revendu à un mamlouk dont il prit le nom, Bondokbar (l'Arbalétrier), et qui l'emmena en Égypte où il s'éleva des rangs inférieurs jusqu'au pouvoir suprême. Devenu ainsi le maître, son premier soin fut de prévenir une attaque de l'Égypte en faisant raser la ville de Damiette, qu'il rebâtit loin de la mer, et obstruer le lit du Nil par d'énormes troncs d'arbres. Il était à la fois cruel et vindicatif, n'hésitant pas à faire périr par petits groupes 280 émirs soupçonnés de complot. D'une grande activité, il parcourait ses états incognito afin de tout voir par lui-même, et alors malheur à qui le reconnaissait; il fit tuer des malheureux qui avaient commis le crime de se prosterner en le voyant. Enfin musulman convaincu, il se montrait rigoureux observateur du Coran, n'avait que les quatre épouses légitimes permises par la loi et défendait l'usage du vin sous les peines les plus graves. Il se rendait bien compte de la

1. *Bib. des Crois.*, IV, 479-80 — Röhricht, *Arch. Or. lat.*, II, 366 et suiv.

faiblesse des états chrétiens et à peine maître de l'Égypte, il commença à les attaquer[1].

Ce fut d'abord le tour du prince d'Antioche qui avait accepté la suzeraineté des Tartares : en novembre 1261 il partit d'Alep et ravagea le territoire de la principauté. L'année suivante, la flotte de Bohémond était incendiée dans le port de Séleucie. Dès lors chaque année fut marquée par une nouvelle incursion[2]. En 1263, Bibars détruisit l'église de Nazareth et vint donner un assaut à Saint-Jean d'Acre ; les Génois avaient eu l'audace de lui promettre leur aide, mais ils n'osèrent remplir leurs engagements. Les chrétiens ayant fait appel à Hayton et aux Mongols, Bibars se vengea en prenant la ville de Césarée, en 1265, et en démolissant de fond en comble les fortifications élevées par saint Louis. Arsouf en 1265, le château de Saphed en 1266 subirent le même sort tandis que leurs garnisons, malgré les capitulations accordées par le soudan, étaient massacrées. Hayton essayait de faire une guerre commerciale aux Egyptiens en les empêchant de se procurer en Cilicie le bois, le fer, les animaux et les produits qui leur étaient nécessaires : l'émir de Hamah envahit la Petite-Arménie, fit prisonnier le prince Léon, fils du roi, et ramena de son expédition un troupeau de captifs et un butin immense : la puissance arménienne fut brisée pour longtemps [3]. En 1267, les habitants des environs de Tyr furent forcés de payer 15.000 pièces d'or comme prix du sang, pour le massacre d'un mamlouk[4]. En 1268 la ville de Jaffa succomba après un siège de douze heures (7 mars). Bibars marcha ensuite vers le nord et parut à l'improviste devant Antioche ; après trois jours de négociations.

1. Röhricht, p. 365-370.
2. Röhricht, p. 371 (d'après Makrizi).
3. Id., p. 374-387.
4. Röhricht, p. 388.

les musulmans escaladèrent les murs de la ville : la population au nombre de 8.000 hommes, femmes ou enfants, se réfugia dans la citadelle et capitula au bout de deux jours : les malheureux furent emmenés enchaînés pour être vendus sur les marchés d'Égypte. Pour conserver son comté de Tripoli, le prince d'Antioche, Bohémond, dut signer la paix (mai 1268) [1]. La nouvelle de l'organisation d'une croisade contribua peut-être à ce résultat, mais les derniers débris des possessions chrétiennes, Tripoli, Acre, Sidon, étaient désormais complètement isolés.

§ 4. — La politique orientale de Charles d'Anjou.

Pendant que Bibars prenait ainsi une à une toutes les villes chrétiennes de Syrie, la querelle des Guelfes et des Gibelins continuait en Occident à détourner les esprits de la croisade : après la mort de Conrad IV (1254), Manfred releva dans les Deux-Siciles la cause des Hohenstaufen et entama des négociations avec Bibars. En 1261, un patriarche de Jérusalem qui se trouvait à Rome, Jacques Pantaleon, originaire de Troyes en Champagne, fut élu pape sous le nom d'Urbain IV : quelques jours après son élection il apprit la perte de Constantinople et vit bientôt arriver à lui le malheureux Baudouin II dénué de tout. Ce fut donc la croisade de Romanie qui attira d'abord son attention ; en mai 1262 il la fit prêcher en France, en Pologne, en Aragon et invita saint Louis à secourir l'empire latin. Venise offrait de passer les croisés gratuitement [2], mais la diplomatie de Michel Paléologue sut écarter ce danger et il commença avec le pape des négociations pour l'union des églises, qu'il savait pousser ou ralentir suivant l'état de ses affaires. D'autre part l'offre de

1. Röhricht, p. 390-392.
2. W. Norden, *Das Pappstum und Byzanz*, p. 401-402.

la couronne de Sicile à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, occupait toute l'attention du pape et la croisade devait en souffrir. Ce fut seulement sous Clément IV, en 1265, que les conditions diplomatiques de l'expédition furent réglées. Le parti gibelin fut écrasé avec Manfred à Bénévent (février 1266) et avec Conradin à Tagliacozzo (août 1268). Devenu roi des Deux-Siciles, vicaire en Toscane, sénateur de Rome, Charles d'Anjou se proposait de recueillir malgré le pape l'héritage des Hohenstaufen et d'être le chef temporel de la chrétienté. Il n'est donc pas étonnant qu'à peine maître de Naples, il ait repris vis-à-vis de l'Orient la politique de ses prédécesseurs, les Frédéric II et les Henri VI.

Cette politique n'était en somme que la solution gibeline de la question d'Orient. Charles d'Anjou ne se souciait nullement d'entraîner toute l'Europe à une croisade qui aurait profité surtout à l'Eglise et il était franchement hostile aux négociations des papes avec Michel Paléologue pour l'union religieuse. Comme Henri VI, comme Frédéric II, il voulait surtout par la diplomatie, fonder à son bénéfice une puissance politique en Orient : comme eux il regardait à la fois du côté de Constantinople et de Jérusalem. En Terre Sainte, Hugue II de Lusignan mourut en 1267. Son plus proche héritier était son neveu Hugue qui fut reconnu roi de Chypre par la Haute Cour de Nicosie, mais quand il réclama la couronne de Jérusalem, il se heurta aux prétentions de Marie d'Antioche, petite-fille par sa mère d'Amauri II. Marie n'avait jamais été mariée et était âgée de soixante ans; elle ne désirait la couronne que pour la léguer à Charles d'Anjou qui prétendait faire valoir sur Jérusalem les droits de Frédéric II et de Conradin. En 1269 la Haute Cour donna raison à Hugue III qui fut couronné roi de Jérusalem, mais Marie d'Antioche en appela au pape et réserva

ainsi l'avenir des prétentions de Charles d'Anjou[1]. De même du côté de l'empire latin. Charles revendiquait la succession de Manfred : le 16 janvier 1267, il nommait un capitaine-général de l'île de Corfou conquise sur le despote d'Epire par son prédécesseur. Contre Michel Paléologue il promettait des secours au prince Guillaume d'Achaïe. Enfin le 27 mai 1267, Baudouin II qui avait été l'allié de Manfred conclut avec Charles le traité de Viterbe par lequel il lui livrait en quelque sorte la Romanie : le roi de Sicile s'engageait à fournir 2.000 chevaliers pour la conquérir et, en échange, Baudouin lui cédait le tiers de ses conquêtes et en plus la suzeraineté sur l'Achaïe, l'Epire et toutes les îles de l'Archipel à l'exception de quatre. Au cas où Baudouin et son fils Philippe mourraient sans enfants, Charles deviendrait l'héritier de Constantinople. Pour sceller le traité une fille de Charles épousait Philippe de Courtenai[2].

Ainsi Charles d'Anjou préparait par une action diplomatique l'établissement de sa domination en Orient quand la nouvelle des conquêtes de Bibars vint jeter l'alarme en Europe et réveiller l'idée de la croisade. Dès 1266, Clément IV envoya à saint Louis et aux barons de France des lettres pour les exhorter à prendre la croix. Le 24 mars 1267, saint Louis réunit à Paris un parlement de barons et sans les avoir prévenus de ses intentions, les engagea brusquement à prendre la croix. Saint Louis, ses trois fils et un grand nombre de barons la reçurent des mains du légat pontifical. Le roi décida encore Thibaud de Champagne roi de Navarre, Robert d'Artois, etc... à suivre cet exemple. Aux fêtes de la chevalerie du

1. *Assises de Jérusalem*, II, p. 416 et suiv. — CONTIN. GUILL. DE TYR, *Gestes des Chiprois*, p. 187.
2. DUCANGE. *Hist. des Emper. lat.*, p. 465-66. — W. NORDEN, p. 442-443.

prince Philippe, le cardinal de Sainte-Cécile prêcha de nouveau la croisade et obtint de nouvelles adhésions [1]. Le mouvement se répandit dans toute la France et Humbert de Romans, frère prêcheur et conseiller de saint Louis, composa un manuel destiné aux prédicateurs de la croisade où étaient réunis tous les arguments susceptibles d'exciter l'enthousiasme et les conseils pratiques nécessaires aux croisés [2]. Le succès de cette prédication fut d'ailleurs minime. Le fidèle Joinville refusa avec obstination de prendre la croix et trouva que ceux qui louaient l'entreprise du roi commettaient un péché mortel [3]. Lorsque Alfonse de Poitiers voulut lever l'aide pour la croisade dans ses domaines, des résistances se produisirent en Auvergne : les habitants de Riom et de Montferrand furent menacés par les agents du comte de perdre leurs coutumes et on dut transiger avec eux [4]. Saint Louis décida cependant le prince Édouard d'Angleterre à prendre la croix en lui promettant une avance de 30.000 marcs [5].

Il y avait entre ces préparatifs de croisade et la politique de Charles d'Anjou une contradiction formelle. Pendant que Clément IV négociait avec Michel Paléologue une réconciliation religieuse qui eût été profitable aux intérêts de la Terre Sainte, Charles continuait à préparer son expédition contre Constantinople. Les circonstances parurent le favoriser : Clément IV mourut en 1268 et les cardinaux, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de partisans de la maison d'Anjou, ne purent se mettre d'accord pour élire son successeur. La vacance du Saint-Siège dura

1. Joinville, p. 260 et suiv. Guill. de Nangis, *Rec. Hist. Fr.*, XX, 438-440.
2. Lecoy de la Marche, *art. cité*.
3. Joinville, p. 262.
4. Boutaric, *Saint Louis et Alphonse de Poitiers*.
5. Röhricht, *Arch. Or. lat.*, I, 617-620.

trois ans (1268-1271) et offrit le champ libre aux entreprises du roi de Sicile; aussi il pressa ses préparatifs. Bien qu'il n'eût pu gagner formellement l'alliance de Venise, qui avait contre lui les mêmes motifs de défiance que les papes, il songea à entrer en campagne au printemps de 1270. Le 31 mars de cette année, il nommait Hugue de Conches capitaine de sa flotte en Romanie et en Slavonie. Le 11 mai, il fixait le chiffre de la flotte à 25 navires [1]. Tout était prêt quand l'intervention de saint Louis vint le forcer à remettre son expédition. Ce fut en effet au roi de France qu'en l'absence d'un pape, Michel Paléologue s'adressa pour détourner l'orage qui allait fondre sur lui; il lui offrit de le prendre comme arbitre dans la question de l'union et saint Louis ne voulant pas, lui simple laïque, prendre une décision en matière de foi, le renvoya au collège des cardinaux : comme chef de la croisade en revanche, le roi prit l'initiative d'arrêter l'entreprise de son frère et pendant la vacance du Saint-Siège il sauvegarda ainsi les intérêts de la politique traditionnelle des papes en Orient [2]. Avant de s'embarquer à Aigues-Mortes, le 4 juillet 1270, il invita Charles d'Anjou à venir le rejoindre avec toutes ses forces devant Tunis.

On a donc cru longtemps à tort que saint Louis s'était laissé engager dans la croisade de Tunisie par le machiavélisme de son frère. Cette expédition, à laquelle Charles d'Anjou dut prendre part, fut au contraire un grave échec pour ses projets sur l'Orient. Loin d'avoir été entreprise dans un intérêt politique, la croisade de saint Louis est au contraire un résultat de l'activité déployée par les missionnaires chez les musulmans. Un couvent de dominicains s'était fondé à Tunis; le frère Raymond Martin y enseignait l'hébreu

1. W. Norden, p. 457-464.
2. W. Norden, p. 465 et suiv. Sternfeld, *op. cit.*

et l'arabe et entretenait même d'excellents rapports avec le sultan qui fit annoncer à saint Louis qu'il était prêt à se convertir au christianisme. La fausseté du prince tunisien paraît hors de doute et il est vraisemblable qu'en détournant la croisade sur son pays, il ne fut que l'instrument de Bibars avec lequel on le trouve en rapports [1]. Le débarquement des croisés eut lieu le 17 juillet 1270 dans la presqu'île de Carthage; l'hostilité des musulmans montra bientôt combien leurs promesses de conversion étaient illusoires. On prit le château de Carthage, mais la peste se mit dans le camp des croisés et le 25 août 1270, quelques heures avant le débarquement de Charles d'Anjou, saint Louis était lui-même emporté par le fléau [2]. Devenu le chef de la croisade par la mort de son frère, Charles s'empressa de conclure avec le sultan de Tunis un traité avantageux pour le royaume de Sicile : le sultan s'engageait à payer l'arriéré du tribut dû à la Sicile et, à l'avenir, une somme double de celle qu'il avait payée à Frédéric II (30 octobre 1270) [3]. Le 25 novembre le nouveau roi de France, Philippe le Hardi, Charles d'Anjou et les autres princes s'embarquèrent après avoir décidé de remettre à trois ans l'accomplissement de leur vœu de croisade. Seul le prince Édouard d'Angleterre qui venait d'arriver à Tunis s'indigna de cette décision et résolut d'aller en Terre Sainte. Après avoir passé l'hiver en Sicile, il partit au printemps et arriva à Saint-Jean d'Acre le 9 mai 1271. Mais ses forces étaient insuffisantes et, malgré ses efforts, les Vénitiens continuaient à entretenir des relations avec Bibars. Il dut se contenter de faire en territoire sarrasin quelques incursions qui furent de simples razzias; les relations

1. RÖHRICHT, *Arch. Or. lat.*, II, 397.
2. GUILL. DE NANGIS, *Rec. Hist. Fr.*, XX, 460.
3. LANGLOIS, *Philippe III le Hardi*, p. 50. Trad. de l'original arabe de Sacy. *Mem. Acad. des Inscript.*, IX, 448.

diplomatiques qu'il noua avec les Mongols amenèrent une courte invasion du territoire d'Antioche. Les chrétiens sentaient trop bien leur faiblesse pour agir vigoureusement. Malgré Édouard, les habitants d'Acre et Charles d'Anjou conclurent une trêve de dix ans avec Bibars (22 avril 1272). Après avoir été l'objet d'une tentative d'assassinat ourdie par l'émir de Jaffa, le prince Édouard reprit le chemin de l'Europe [1].

Ainsi la croisade avait échoué et Charles d'Anjou reprenait sa liberté d'action : dès le mois de mai 1271, son deuxième fils épousait à Trani Isabelle de Villehardouin, fille du prince d'Achaïe, et il envoyait des contingents qui arrêtaient l'invasion des troupes de Michel Paléologue en Achaïe [2]. Mais l'élection d'un pape décidé à organiser la croisade fut pour lui un nouvel échec. Les cardinaux réunis à Viterbe depuis trois ans élurent enfin Théobald Visconti de Plaisance, archidiacre de Liège, qui accomplissait à ce moment un pèlerinage en Palestine. Le nouveau pape prit le nom de Grégoire X et promit avant son départ de Saint-Jean d'Acre de porter secours à la Terre Sainte [3].

L'union religieuse avec Constantinople lui paraissait la condition indispensable au succès d'une nouvelle croisade. A peine arrivé en Italie, il se mit en rapports avec Michel Paléologue et lui envoya quatre frères mineurs chargés de discuter avec lui les conditions de l'union [4]. A ce moment la politique de Charles d'Anjou devenait de plus en plus agressive pour les Grecs : en 1272, il se mettait en relations avec les Albanais qui le proclamaient roi. En mai 1273, il envoyait

1. Röhricht, *Arch. Or. lat.*, I, 622-629.
2. W. Norden, p. 474-480.
3. Contin. Guill. de Tyr, XXXIV, 5, 25.
4. *Registre de Grégoire X*, éd. Guiraud, n° 194.

en Grèce un grand nombre de chevaliers, deux compagnies d'archers sarrasins de Lucera sous Philippe de Toucy et des soudoyers provençaux et napolitains sous Barral de Baux; les Angevins arrivaient à déloger les troupes de Michel Paléologue de Négrepont. La même année il signait une alliance avec Jean l'Ange, prince indépendant de Thessalie [1]. Menacé d'une croisade angevine, Michel Paléologue dut accepter les propositions du pape et imposer l'union au clergé de Constantinople. De son côté, Charles d'Anjou avait à craindre le parti gibelin très fort en Lombardie, l'attaque d'Alfonse X de Castille, allié de Paléologue et, en Allemagne, l'élection d'un nouvel empereur, Rodolphe de Habsbourg (1273), avait été dirigée contre lui. Il fut donc obligé de souscrire lui aussi à la volonté du pape et le 6 juillet 1274 l'union des églises fut proclamée solennellement au concile de Lyon par Grégoire X. Après deux cent vingt ans de schisme les Grecs revenaient à la foi catholique et Michel Paléologue s'engageait à prendre part à une croisade, si ses états étaient garantis d'une attaque de la part des Latins [2].

Le concile de Lyon était à la fois un triomphe pour la papauté et pour les partisans de la croisade. Rien ne semblait plus faire obstacle à la délivrance de la Terre Sainte. Le pape obtint des évêques réunis au concile la levée des décimes de la croisade pendant six ans. Deux frères mineurs, Jérôme d'Ascoli et Bonagrazia de Persiceto, présentèrent au pape deux ambassadeurs du khan de Perse qui sollicitait une alliance contre les musulmans. Les envoyés mongols furent baptisés par le cardinal d'Ostie. En France la prédication de la croisade eut quelques succès : des seigneurs avaient con-

1. W. Norden, p. 480-483.
2. W. Norden, p. 520-536. — Mansi, XXIV, p. 67-74.

tinué à porter la croix après leur retour de Tunis. En 1275, après le couronnement de la reine Marie de Brabant à la Sainte-Chapelle, le roi Philippe III, la reine, les ducs de Brabant et de Bourgogne, les frères du roi, beaucoup de prélats et de barons prirent la croix. La même année Grégoire X achevait son œuvre en amenant Charles d'Anjou et Michel Paléologue à conclure une trêve (1er mai 1275). Quelques jours avant sa mort le pape recevait une ambassade de l'empereur byzantin qui lui renouvelait l'expression de son zèle pour la Terre Sainte. A ce moment les principaux souverains de l'Europe, l'empereur, le roi de France, le roi de Sicile, le roi d'Angleterre, le roi d'Aragon avaient pris la croix. L'union politique et spirituelle de la chrétienté semblait accomplie, les rêves des Urbain II et des Innocent III paraissaient près de se réaliser. Malheureusement cet accord tout diplomatique masquait des causes de divisions trop profondes pour qu'il pût durer : aussitôt après la mort de Grégoire X elles éclatèrent.

§ 5. — L'échec des projets de Charles d'Anjou et la chute de Saint-Jean d'Acre.

La politique d'union fut bientôt menacée par les résistances du clergé grec à la primauté romaine et par les nouvelles entreprises de Charles d'Anjou contre Constantinople. Trois papes dévoués au parti angevin, Innocent V, Adrien V et Jean XXI se succédèrent sur le trône pontifical en l'espace de quelques mois (1276-1277). Ils eurent vis-à-vis de Michel Paléologue et des Grecs une attitude hostile qui contrastait avec la bienveillance de Grégoire X. Au contraire, Jean Gaetani Orsini, élu sous le nom de Nicolas III, chercha à limiter la puissance de la maison d'Anjou, mais il ne put em-

pêcher ses progrès en Orient. En 1276, le roi de Jérusalem, Hugue III, outré de l'indiscipline des diverses factions qui se disputaient l'influence à Saint-Jean d'Acre et dont il ne pouvait obtenir l'obéissance, se retira dans l'île de Chypre après avoir nommé Balian d'Ibelin baile du royaume[1]. Ce fut à cette époque, en 1277, que la prétendante, Marie d'Antioche, céda ses droits à Charles d'Anjou qui prit le titre de roi de Jérusalem[2]. Puis il nomma comme vicaire en Syrie Roger de Saint-Séverin qui débarqua à Acre avec six galères et réclama la reconnaissance des droits de son maître. Grâce à l'appui des Templiers et des Vénitiens il put arborer sur le château d'Acre le drapeau de Charles d'Anjou et forcer tous les liges de Terre Sainte à lui prêter serment[3]. En Grèce, à la mort de Guillaume II de Villehardouin, en 1278, Charles prit possession de la principauté d'Achaïe au nom de sa bru Isabelle : les ducs d'Athènes, les terciers de Négrepont, les ducs de Sanudos et de Naxos se déclarèrent ses vassaux[4]. A Constantinople l'union était dénoncée officiellement au pape Martin IV qui excommunia Michel Paléologue (1280)[5]. Charles d'Anjou ne trouvait plus devant lui aucun obstacle. Sa situation dans la chrétienté était alors prépondérante : par le royaume des Deux-Siciles, le vicariat de Toscane et le titre de sénateur de Rome il était tout-puissant en Italie ; en France il avait ses états héréditaires d'Anjou et de Provence ; l'empereur Rodolphe lui avait cédé le royaume d'Arles ; son petit-fils Charles Martel était l'héritier présomptif de la Hongrie ; le sultan de Tunis lui payait tribut ; il était maître d'une partie de la Ro-

1. Contin. de Guill. de Tyr, XXXIV, 20-28.
2. De Mas-Latrie. *Hist. de Chypre*, I, 456 (note 1).
3. De Mas-Latrie, 458-64.
4. W. Norden, p. 595.
5. W. Norden, p. 621. Raynaldi, *Ann. Eccles.*, 1281.

manie et des débris du royaume de Jérusalem, protecteur du royaume d'Arménie et du comté de Tripoli : la possession de Constantinople eût achevé de faire de lui le premier personnage de l'Europe. Le 3 juillet 1281 il s'assura par un traité l'alliance de Venise et le pape accéda à la coalition contre Michel Paléologue. Le départ de la croisade contre Constantinople fut fixé en avril 1283 : 8.000 chevaliers et de nombreux piétons devaient être transportés en Grèce ; Venise promettait une flotte d'au moins 40 galères [1]. Michel Paléologue semblait perdu : tout à coup la catastrophe des Vêpres Siciliennes (30 mars 1282) vint faire sombrer pour jamais les rêves de domination universelle de Charles d'Anjou : les révoltes qu'il eut à soutenir de tous côtés et sa lutte contre le roi d'Aragon absorbèrent désormais toutes ses forces. Lorsque Michel Paléologue mourut en 1282, il était délivré du cauchemar de l'invasion angevine.

Mais l'échec de Charles d'Anjou fut bientôt suivi de la perte totale de la Terre Sainte ; distrait par ses projets contre Constantinople, il assista indifférent à l'agonie de la domination chrétienne en Syrie. Les troubles qui suivirent la mort de Bibars en 1277 étaient cependant favorables à une intervention : ses fils furent privés du pouvoir par Kelaoun qui devint sultan des Mamlouks en 1279 ; mais le gouverneur de Damas, ancien ami de Bibars, refusa de reconnaître l'usurpateur et appela les Mongols. Le frère du khan mongol de Perse, Mangou-Timour, envahit la Syrie en 1280. L'année suivante une rencontre décisive eut lieu entre les Égyptiens et les Tartares à Hims (Émèse) sur les bords de l'Oronte. L'armée mongole comprenait 50.000 hommes auxquels s'étaient joints 30.000 Grecs,

1. W. NORDEN, p. 623-629.

Géorgiens, Arméniens et Francs. L'aile droite des Mongols, où se trouvaient les chrétiens, enfonça l'aile gauche égyptienne et la poursuivit sous les murs de Hims ; en revanche le centre mongol, enfoncé par l'aile droite de Kelaoun, plia bientôt et s'enfuit[1]. La bataille fut très meurtrière et les deux armées s'éloignèrent très affaiblies, mais la Syrie échappait aux Mongols et les chrétiens allaient se trouver isolés en face de l'Égypte : d'ailleurs, loin de favoriser les Mongols, Roger de Saint-Séverin, gouverneur d'Acre au nom de Charles d'Anjou, était resté neutre et, en 1282, les habitants d'Acre conclurent une nouvelle trêve de dix ans avec Kelaoun. Le royaume de Jérusalem était réduit alors à Saint-Jean d'Acre avec soixante-treize villages, Sidon avec quinze villages, Caïphas avec le Carmel et sept villages, quelques châteaux, la seigneurie de Beyrouth, au château de Margat et au comté de Tripoli[2]. En 1286 les habitants de Saint-Jean d'Acre profitèrent des échecs de Charles d'Anjou pour expulser son sénéchal et appeler Henri II de Chypre qui fut couronné roi de Jérusalem le 15 août[3] : les jours de son règne sur la Terre Sainte étaient comptés.

Malgré la trêve qu'il avait signée, Kelaoun en effet résolut en 1286 d'en finir avec les possessions chrétiennes et commença par s'emparer de Margat, la grande forteresse des Hospitaliers. L'année suivante il attaqua le comté de Tripoli : un tremblement de terre qui amena l'écroulement d'une tour du côté de la mer lui permit d'entrer à Laodicée, puis en 1289 la ville de Tripoli succomba après quatre jours de siège. Le roi Henri II signa une nouvelle trêve de dix ans[4]

1. Röhricht, *Arch. Or. lat.*, I, 637-642.
2. De Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, I, 468-469.
3. De Mas-Latrie, p. 477-482.
4. De Mas-Latrie, p. 483-484.

et en Europe le pape Nicolas IV prêcha en vain la croisade : les princes prenaient la croix solennellement, levaient les décimes et ne partaient pas ou appliquaient leur vœu de croisade à quelque ennemi autre que les musulmans. En 1290 des chevaliers ayant pillé un bazar arabe à Saint-Jean d'Acre, Kelaoun rompit la trêve; il allait envahir le territoire d'Acre quand il mourut (octobre 1290), mais son fils Malek-Aschraf continua la guerre et repoussa toute proposition de paix [1]. Après avoir fait rassembler d'immenses provisions de bois pour construire des machines de siège, il parut le 5 avril 1291 devant Saint-Jean d'Acre et, dès le 11, commença à battre les murs de la place. Les forces des musulmans au siège d'Acre sont évaluées à 120.000 hommes ; les chrétiens avaient 25.000 hommes composés d'éléments disparates : d'abord les gens de la croisade, troupes soldées aux frais des rois de France et d'Angleterre, puis les ordres militaires, les chevaliers du royaume et les milices communales. Au nord, de la mer à la Tour Maudite, les murs étaient occupés par les Templiers et les Hospitaliers ; de la Tour Maudite à la mer du sud, les ouvrages de Saint-Nicolas, du Pont et du Légat avaient pour défenseurs Jean de Grailly capitaine des Français, Othon de Granson capitaine des Anglais, les croisés et les milices. Enfin Amauri de Lusignan, régent du royaume, s'établit avec les chevaliers de Syrie et de Chypre dans un poste très dangereux, à la Tour du roi Henri, nouvellement construite en avant de la Tour Maudite, près de la barbacane du roi Hugue. Comme toujours le commandement en chef faisait défaut. La ville continuait à communiquer avec la mer et recevait librement ses provisions ; on put même évacuer les femmes et les vieillards sur l'île de Chypre.

1. De Mas-Latrie, p. 486-488.

La défense de Saint-Jean d'Acre est la dernière page, mais non la moins glorieuse de l'histoire du royaume de Jérusalem. Les chrétiens déployaient la plus grande activité et réparaient sans cesse les brèches faites par les machines en les bouchant, à défaut de pierres, avec des estacades de bois ou des sacs de coton et de laine derrière lesquels on continuait à combattre. Au mois de mai le roi Henri II amena une flotte de vivres, 200 chevaliers et 500 piétons, puis blessé du manque d'autorité qu'il avait sur la garnison, il repartit le 15 mai et 3.000 chevaliers étrangers ou chypriotes le suivirent [1]. Pendant ce temps les mineurs ennemis sapaient la tour du roi Henri qui était fendue des créneaux à la base. Le 28 mai eut lieu d'une mer à l'autre un assaut général. Les musulmans pénétrèrent par toutes les brèches; des fakirs se jetaient dans les fossés au milieu des sacs de terre pour les combler avec leurs corps. Les ouvrages avancés, la Tour du roi Henri et la barbacane du roi Hugue tombèrent aux mains de l'ennemi, puis ce fut le tour de l'enceinte : mais les chrétiens avaient formé avec des barrières une deuxième enceinte qui fut défendue quelque temps par les Hospitaliers. Déjà la retraite avait commencé : Othon de Granson s'embarquait pour Chypre avec les blessés parmi lesquels se trouvaient Jean de Grailly et le grand maître de l'Hôpital, Jean de Villiers. Pendant ce temps Mathieu de Clermont, maréchal des Hospitaliers, se faisait tuer après avoir arrêté toute la nuit un corps d'armée à la porte Saint-Antoine. Une partie de la population se réfugia au château des Templiers qui, grâce à sa situation à l'angle occidental du mur et à ses communications avec la mer, formait une forteresse indépendante de la cité. Pendant que les Sar-

1. De Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, I, 491.

rasins pillaient la ville, les chevaliers du Temple mettaient leur château en état de défense et préparaient des barques pour transporter les habitants en Chypre. Le lendemain 29 mai le sultan leur ayant offert la vie sauve, ils capitulèrent, mais les musulmans entrés dans la place ayant commencé à poursuivre les femmes, les chrétiens indignés se jetèrent sur eux et les massacrèrent, puis refermant les portes ils se disposèrent à combattre pendant que le grand commandeur du Temple s'embarquait avec les trésors et les reliques. Quelques jours se passèrent et le sultan offrit une deuxième capitulation aux assiégés, mais à peine les Templiers, confiants dans cette promesse, sortaient-ils de la place qu'ils étaient massacrés : leurs compagnons exaspérés reprirent les armes et arrivèrent à tenir encore dix jours, puis quand les tours furent minées et s'écroulèrent, ils se laissèrent ensevelir sous leurs décombres. Tout ce qui fut encore trouvé vivant dans la place fut tué ou emmené en esclavage. Au mois de juillet 1291 les dernières villes chrétiennes, Caïphas, Tyr, Sidon, Beyrouth étaient prises ou évacuées : du royaume de Jérusalem il ne restait plus qu'un glorieux souvenir [1].

1. DE MAS-LATRIE, *Hist. de Chypre*, I, 493-498 (d'après l'Excidium Acconis).

CHAPITRE X

LA PÉRIODE DES THÉORICIENS ET DES MISSIONNAIRES (1291-1342)

§ 1. — Les théoriciens de la croisade.

Loin de soulever l'Occident et de déterminer le départ d'une croisade, la nouvelle de la prise de Saint-

BIBLIOGRAPHIE. — **Sources.** Lettres des papes : Registres de Nicolas IV (1288-1292), éd. E. LANGLOIS (*Bib. Ec. franç. de Rome*). — Boniface VIII (1294-1303), éd. FAUCON et THOMAS (*id.*). — Benoît XI (1303-1304), éd. GRANDJEAN. — Clément V (1305-1314), éd. des Bénédictins, Rome 1885-88, 7 v. — A partir de cette date les registres des papes sont inédits. L'Ecole française de Rome a entrepris pour le XIVe siècle la publication des lettres curiales relatives à la France (Jean XXII, éd. COULON. — Benoît XII, éd. DAUMET) ; quelques-unes ont trait aux affaires d'Orient et à la croisade. Beaucoup de lettres pontificales figurent enfin dans les *Annales Ecclésiastiques* de Raynaldi, la Collection des Conciles de Mansi, etc... Sur les lettres des papes échangées avec les souverains mongols ou les missionnaires voy. plus loin.

Vies des papes. BALUZE, *Vitæ paparum Avenionensium*. Paris, 1693, 2 v. (Biographies des papes du XIVe siècle. Voy. pour la critique de ces sources MOLINIER, *les Sources de l'Histoire de France*, IV, p. 97 et suiv.).

Actes du Concile de Vienne (1312) : RAYNALDI, *Ann. Eccles*, 1311 n° 55. (Mémoire d'un évêque français). Le P. EHRLE, *Zur Vorgeschichte des Conzils von Vienne* (*Archiv für Litterat. und Kirchengesch. des Mittelalters*, II-III).

Mémoires sur l'Orient et plans de croisade : Fidence de Padoue, frere mineur (vers 1291), Bib. Nat., lat. 7247, f°s 85-126 ; analyse dans DELAVILLE-LEROULX, *La France en Orient au XIVe siècle*, p. 19 et suiv. — Charles II roi de Naples (vers 1293), Bib. Nat. fr. 6049 ; analyse dans DELAVILLE LE-ROULX, p. 15-18. — Galvano de Levanto, médecin génois (adressé à Philippe le Bel vers 1295), *de Recuperatione Terræ Sanctæ*, éd. KOHLER, *Rev. Or. lat.*, VI, 343 et suiv. — Pierre Dubois, avocat de Coutances (vers 1305-1307),

Jean d'Acre paraît n'y avoir produit au contraire qu'un découragement universel. Malgré les prédications, les

De recuperatione Terræ Sanctæ, éd. LANGLOIS, *Collect. de textes.* — Guillaume de Nogaret (vers 1307), éd. BOUTARIC (*Not. et ext. de documents inédits relatifs à l'hist. de France sous Philippe le Bel*, p. 117). — Henri II, roi de Chypre, éd. de MAS-LATRIE, *Histoire de Chypre*, II, 118. — Othon de Granson, gardien des Iles normandes (1er quart du XIVe siècle), voy. KOHLER. *Rev. Or. lat.*, X, 406 et suiv. — Guillaume d'Adam, dominicain, archevêque de Sultanyeh, *De modo Sarracenos extirpandi* (vers 1310), ed. KOHLER, paraîtra dans le tome II des *Documents Arméniens des croisades*. M. KOHLER a pu, en outre, attribuer à Guillaume d'Adam le *Directorium ad passagium faciendum* mis jusque-là sous le nom du dominicain Brocard (éd. REIFFENBERG à la suite du Chevalier au Cygne). — Jacques de Molay, grand maître du Temple (vers 1307), éd. BALUZE, *Vitæ paparum Avenion.*, II, 176-185. — Foulque de Villaret, grand maître de l'Hôpital, éd. PETIT. *Biblioth. Ec. des Ch.*, 1899. — Hayton, roi d'Arménie (vers 1307), 4e partie de son Histoire des Tartares (éd. *Documents Arméniens*, I). — Marino Sanudo de Venise (vers 1321), *Secreta Fidelium Crucis*, éd. BONGARS, II (analyse dans MICHAUD, *Biblioth. des Croisades*, I). — Raymond Lulle, Œuvres, éd. SALZINGER, Mayence, 1721, 10 vol. — Vie par un de ses disciples, *A. Sanct. Bolland.*, 5 juin.

Rapports avec les Mongols. Voyageurs et missionnaires : Correspondance des papes avec les Khans mongols : voy. les études critiques de CHABOT sur les relations d'Argoun avec l'Occident (*Rev. Or. lat.*, II, p. 566 et suiv.). — Lettres des papes relatives à Guillaume d'Adam archevêque de Sultanyeh (éd. KOHLER. *Rev. Or. lat.*, X, 16 et suiv.). — Histoire du patriarche Mar Jabalaha III (patriarche nestorien de Chine) et du moine Rabban Çauma (trad. du syriaque par CHABOT, *Rev. Or. lat.*, I et II), récit du voyage de Rabban Çauma en Occident et des rapports d'Argoun avec les papes. — Jean de Montecorvino, archevêque de Pékin, Lettres, éd. MOSHEIN, *Bibliotheca Sinica.* — Guillaume de Rubrouck (Rubruquis), éd. de BACKER. Ricolde de Montecroce, dominicain mort en 1310 après avoir été à Bagdad, *Liber peregrinationis*, éd. de BACKER (*L'Extrême-Orient au moyen âge*). — Oderic de Pordenone (Frioul), franciscain (1285-1331), parcourt l'Asie, 1317-1329, *Peregrinatio*, ed. CORDIER. — Jean de Maundeville, de Saint-Albans (1300-1372), éd. HALLIWELL. Londres, 1839, éd. de BACKER, *L'Extrême-Orient au moyen âge* (sujet à caution). — Guillaume de Sanvico, carme, écrit vers 1291 une histoire des Carmes de Terre Sainte, éd. *A. Sanct. Boll.*, mai III, LX-LXIV.

Monographies. — DELAVILLE LEROUX, *La France en Orient au XIVe siècle.* Paris, 1885 (ouvrage d'ensemble sur les plans et les tentatives des croisades). — BRIDREY, *La condition juridique des croisés et le privilège de croix.* Paris, 1900. — MAGNOCAVALLO, *Marin Sanudo il vecchio il suo progetto di Crociata*, Bergame. 1901. — FOURNIER, *Joachim de Flore, ses doctrines et son influence* (*R. Q. H.*, LXVII, 1900, p. 457-505). — HAURÉAU, *Raimond Lulle* (*Histoire Littéraire de la France*, XXIX, avec bibliographie). — M. ANDRÉ. *Le bienheureux Raymond Lulle.* Paris, 1900... — DE BOISLISLE, *Projet de croisade du premier duc de Bourbon. Annuaire de la Soc. de l'Hist. de France*, IX. — LOT, *Essai d'intervention de Charles*

appels du pape, les promesses de toute sorte, aucune nouvelle expédition ne partit pour aller reconquérir la Terre Sainte. La période des croisades générales était bien close : les seuls efforts entrepris désormais en Orient ne produiront plus que des expéditions particulières et incohérentes. En revanche si l'on agit peu, on raisonna beaucoup : pendant la première moitié du XIVe siècle, la chrétienté semble se recueillir, étudier avec un soin minutieux les causes de ses échecs et préparer par cette enquête un avenir meilleur. Aucune époque ne fut aussi féconde que les vingt-cinq premières années de ce siècle en traités de toute sorte adressés au pape et aux souverains et destinés à fournir la meilleure méthode pour conquérir et garder la Terre Sainte. La multiplicité de ces opuscules dont les archives nous révèlent sans cesse de nouveaux exemplaires encore inédits, suffit à montrer combien l'idée de la croisade préoccupait encore les esprits en Occident : leurs auteurs, vrais publicistes du XIVe siècle, ont tenté de faire appel à la puissance de l'opinion publique ; plusieurs de ces traités en effet ont été répandus dans toute l'Europe, mais l'intérêt de curiosité qu'ils rencontraient ne dépassait guère le domaine de

le Bel en faveur des chrétiens d'Orient, (*Bib. Ec. des Ch.* 1875). — *Projets de croisade sous Charles le Bel et sous Philippe de Valois* (*id.*, 1879). — BOUREL DE LA RONCIÈRE, *Une escadre franco-papale*, 1318-1320 (*Mél. d'Archéol. et d'Histoire, École franç. de Rome*, 1893). — PETIT, *Charles de Valois* (1270-1325). Paris, 1900. — SCHLUMBERGER *Expédition des Almugavares en Orient*. Paris, 1902, — DELAVILLE-LEROULX, *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre*, Paris 1904.

Ouvrages généraux sur les missions (voy. Introduction). RÉMUSAT, *Biographie de Jean de Montecorvin* (*Biographie Universelle Didot*). — EUBEL, *Die während des XIV Jahrhunderts im Missionsgebiet der Dominikaner und Franziskaner errichteten Bisthümer* (*Festschrift zum Jubiläum des deutschen Campo Santo in Rom*. Fribourg en Brisgau, 1897). — BROU, *L'Évangélisation de l'Inde au moyen âge* (*Etudes des P.P. de la Compagnie de Jésus*, t. LXXXVII, 1901). — KOHLER, *Etude sur Guillaume d'Adam, archevêque de Sultanyeh* (*Documents arméniens des Croisades*, II, sous presse).

la théorie : dans l'enthousiasme avec lequel les contemporains de Philippe le Bel accueillaient les écrits relatifs à la Terre Sainte. il y a quelque chose du caractère platonique des vœux que les récits des souffrances des Arméniens, des Crétois ou des Macédoniens ont produit à une époque voisine de nous. L'esprit déjà tout réaliste qui dirigeait dans la recherche de leurs intérêts les états du XIVe siècle était le principal obstacle au soulèvement général de l'Europe en faveur de l'Orient.

Tous ces plans de croisade contiennent une partie critique ; la plupart de leurs auteurs ont bien analysé les causes de la destruction des colonies chrétiennes, désunion des princes, affaiblissement de l'ardeur religieuse, indiscipline des croisés, rivalité entre les ordres militaires, commerce des Italiens avec les infidèles : ils diffèrent au contraire sur les moyens qu'ils proposent pour remédier à ces maux. Il faut mettre d'abord à part un certain nombre de purs théoriciens qui n'ont aucune connaissance de l'Orient et s'inquiètent surtout des conséquences politiques de la croisade : tels sont les légistes de Philippe le Bel, Pierre Dubois et Guillaume de Nogaret. Leurs idées sont peu favorables au pouvoir de l'Eglise : il semble qu'ils aient voulu pousser le roi De France à reprendre pour son compte la politique gibeline d'Henri VI, de Frédéric II ou de Charles d'Anjou. Le traité « De recuperatione Terræ Sanctæ » de Pierre Dubois. avocat royal à Coutances, est dédié vers 1307 au roi d'Angleterre, Édouard Ier, qui depuis son expédition de 1270 n'avait jamais cessé de témoigner le plus grand zèle pour la croisade. L'auteur a bien compris que le principal obstacle à la croisade est dû aux discordes qui divisent les états chrétiens. Un concile général établira donc la paix entre les princes : les récalcitrants seront réduits par

la force; tout commerce avec eux sera interdit et l'on déportera leurs sujets en Orient pour coloniser la Palestine[1]. Un tribunal d'arbitrage européen composé de trois évêques et de trois laïques, inaccessibles à la corruption, réglera les conflits, sauf le droit d'appel au pape. L'Empire sera rendu héréditaire au profit d'un prince français [2]. L'église abandonnera ses possessions : le roi de France recevra à bail emphytéotique le patrimoine de Saint-Pierre : le pape viendra vivre en France, les cardinaux reviendront à la pauvreté, les évêques abandonneront leur temporel [3], les Templiers et les Hospitaliers seront réunis en un seul ordre [4], et tous les revenus des biens ecclésiastiques ainsi confisqués fourniront des ressources illimitées pour la guerre sainte. Les armées de croisés prendront des routes différentes, suivant leur pays, mais elles marcheront partout en bon ordre, les différents corps distingués par un uniforme, un drapeau, une musique militaire. Un gouvernement régulier sera établi en Terre Sainte où chaque ville aura un « dux belli » auquel seront subordonnés des centurions et des chefs de cohortes de douze hommes; chaque état chrétien entretiendra un grand hospice pour recevoir ses nationaux [5]. Enfin le seul moyen de rendre stable un état chrétien en Orient est de gagner les indigènes et de réunir à l'église romaine les sectes hérétiques; il faudra pour cet objet des interprètes capables de parler et d'écrire les langues orientales. Les écoles où l'on enseignera ces langues seront créées dans les prieurés du Temple et de l'Hospital; les femmes elles-mêmes seront des auxiliaires de cette œuvre; les monastères de

1. *De recuperat. Terræ Sanctae*, éd. LANGLOIS, 1-9.
2. ID., 12-13.
3. ID., 49-56.
4. ID., 15.
5. *De recuperatione*, 16 et 20-26.

religieuses seront adaptés aux nécessités de leur instruction et leurs élèves mariées à des Sarrasins, pourront amener leurs époux au christianisme [1]. A lire Pierre Dubois, il semble que l'on soit en plein rêve, et c'était poursuivre une chimère que de vouloir réconcilier tous les princes de la chrétienté. Il faut admirer cependant quelques-unes de ces idées ingénieuses qui prouvent son information des choses de l'Orient. L'idée d'imposer aux armées un uniforme et une discipline régulière lui a été inspirée par l'exemple de la puissante organisation des Mongols : celle de l'étude des langues orientales lui est commune avec tous les missionnaires de cette époque qui regardaient la propagande du christianisme comme la vraie solution de la question de la croisade. Dans un autre mémoire adressé à Philippe le Bel en 1308, Pierre Dubois invitait le roi à faire de son deuxième fils Philippe un roi « d'Égypte et de Babylone » et à réunir les ordres militaires sous le commandement du roi de Chypre [2]. C'est sur l'idée de la confiscation des biens ecclésiastiques qu'insiste Guillaume de Nogaret dans un projet de croisade qui date de 1310 et qui est loin d'avoir l'ampleur des conceptions de Pierre Dubois. Il semble d'ailleurs qu'il s'intéresse moins à la croisade qu'à la condamnation des Templiers qui par leurs désordres ont compromis le succès de toutes les expéditions d'outre-mer et qu'il faut offrir comme des victimes expiatoires à la colère de Dieu. Leurs biens et ceux des églises cathédrales, abbayes et collégiales seront remis au roi Philippe ainsi que tous les legs faits pour la croisade : la fiscalité tient trop de place dans ce projet pour qu'on puisse le prendre au sérieux [3]. Il en

1. *De recuperatione*, 80-101.
2. Édit. Langlois à la suite du *de Recuperatione*.
3. *Hist. Littér. de la France*, XXVI, p. 295 et suiv.

est de même du traité du médecin génois Galvano de Levanto dédié aussi à Philippe le Bel : son auteur s'inspire de la règle du jeu d'échecs pour montrer de quelle manière les princes d'Occident parviendront à recouvrer la Terre Sainte [1].

A côté de ces projets, œuvres de rêveurs ou de légistes sans scrupule, en quête de nouveaux procédés fiscaux, on trouve un grand nombre de mémoires dus à des hommes expérimentés, souverains, missionnaires, marchands : tous connaissent bien l'Orient et indiquent les moyens pratiques dont l'application peut être immédiate. Il y a d'ailleurs dans leurs observations une concordance remarquable et les méthodes qu'ils préconisent ne diffèrent que dans les détails. Au lendemain de la prise de Saint-Jean d'Acre, un Frère mineur, Fidence de Padoue, indique quelle doit être la principale condition du succès, le blocus commercial de l'Égypte qui sera ruinée dès qu'on l'aura privée des droits énormes qu'elle perçoit sur les échanges entre l'Orient et l'Occident; à cet effet on formera une grande flotte qui retiendra l'armée égyptienne aux embouchures du Nil, pendant qu'une armée de 30.000 hommes débarquera dans le golfe d'Alexandrette et marchera sur la Syrie après avoir fait sa jonction avec les Mongols [2]. L'idée du blocus de l'Égypte et de la constitution d'une flotte internationale chargée de faire la police de la Méditerranée, se retrouve également dans le projet de Charles II, roi de Naples (1291-1292), dans ceux de Jacques de Molay, grand maître des Templiers (1307) et de Guillaume Adam, missionnaire en Orient et plus tard archevêque de Sultanyeh (1310), dans le mémoire demandé par le pape après le concile de Vienne à Henri II de Lusignan,

1. Voy. *bibliog.*
2. DELAVILLE-LEROULX. *La France en Orient au XIVe siècle*, p. 21-24.

roi de Chypre (1311), enfin dans les « *Secreta fidelium crucis* », dus au Vénitien Marino Sanudo qui dédia la première rédaction de son ouvrage à Clément V en 1309 et la seconde au roi de France, Charles IV, en 1323. Comme le montrait Henri de Lusignan, l'Égypte ne pouvait vivre sans le commerce étranger qui lui apportait les produits essentiels à son existence : du bois, du fer et les esclaves qui devenaient les terribles mamlouks. Trois ans de blocus devaient suffire à entraîner sa ruine, mais la condition essentielle à la réussite de ce plan était l'interdiction absolue du commerce des villes italiennes et surtout de Venise avec les musulmans. Dans l'hiver même de 1310 les Hospitaliers ayant pris une galère génoise chargée de marchandises égyptiennes, Gênes s'était vengée en envoyant à Rhodes des navires de guerre qui firent un butin considérable et le vendirent aux Turcs [1]. Pour empêcher le retour d'un pareil scandale il fallait faire croiser dans la Méditerranée une puissante escadre dont le chef nommé par le Saint-Siège serait entièrement indépendant de Gênes et de Venise. Jacques de Molay propose de confier ce poste à Rogerone, fils de l'amiral d'Aragon Roger de Loria. Seul, Marino Sanudo, tout en donnant au pape la nomination du chef de l'escadre, veut que ses équipages soient vénitiens et réserve à son pays le bénéfice de la conquête de l'Égypte qui deviendra une nouvelle Venise; en attendant il propose de détourner vers la Perse le commerce des Indes.

Parmi les causes qui ont entraîné l'échec des croisades, tous les auteurs s'accordent à reconnaître le défaut de commandement et en particulier la rivalité entre les deux grands ordres militaires, Hospitaliers et Tem-

1. *Hist. Littér. de la France*, XXVI, 387-388.

pliers. Déjà, en 1245, au concile de Lyon, on avait parlé de les fondre en un seul ordre qui eût été pour la conservation de la Palestine d'un puissant secours : au début du XIVe siècle cette idée est devenue courante et on la trouve exprimée dans la plupart des mémoires relatifs à la Terre Sainte. Charles II songe à réunir en une seule « religion » les ordres Teutonique, de l'Hospital, du Temple, de Calatrava, de Roncevaux, des Prémontrés, etc... dont le chef serait roi de Jérusalem. La même idée reparaît dans un projet qu'on croit pouvoir attribuer à Othon de Granson, un des derniers défenseurs de Saint-Jean d'Acre : il veut amener les princes séculiers qui ont des droits à la couronne de Jérusalem à les céder au chef d'une milice religieuse qui formerait la défense permanente de la Terre Sainte : ce personnage exercerait l'autorité souveraine non seulement sur ses chevaliers, mais sur les habitants du pays, les pèlerins et les croisés. Au contraire, comme il est naturel, Jacques de Molay se montre très opposé à la réunion des ordres militaires : on sait comment les conseillers de Philippe le Bel se chargèrent de donner à ce problème une solution tragique et inattendue.

Sur les routes que doivent suivre les futures croisades, il y a des divergences qui s'expliquent par les goûts, les rancunes et les intérêts particuliers des auteurs. Charles II croit que « passage général serait folie » ; Henri de Lusignan ne pense pas non plus qu'une croisade immédiate soit possible : tous deux attendent le succès du blocus de l'Égypte. Fidence de Padoue et Othon de Granson proposent le débarquement de la flotte chrétienne dans le golfe d'Alexandrette à proximité de la Petite-Arménie qui fournira aux croisés les ravitaillements nécessaires : Othon de Granson déconseille l'escale à Chypre qui a été funeste à l'expédition de saint Louis. Hayton, neveu du roi d'Arménie et prieur

d'un couvent de prémontrés à Poitiers, dans le livre qu'il dicta en 1307 sur l'ordre du pape Clément V, conseille à la fois le passage par l'île de Chypre et le débarquement en Arménie dont il montre les avantages comme point de départ d'une invasion en Palestine. Au contraire Henri de Lusignan a très mauvaise opinion des Arméniens qui se livrent au commerce avec l'Égypte et Jacques de Molay croit que l'île de Chypre doit être le quartier général de la croisade : c'est dans ses ports que se concentrera la flotte chrétienne ; elle en partira pour aller débarquer sur un point des côtes de Syrie qui doit être tenu secret. Guillaume Adam aussi bien dans le *de modo Sarracenos extirpandi* que dans le *Directorium*, attribué à tort jusqu'ici à un certain Brocard et qu'on vient de lui restituer [1], est opposé au passage par mer : la vieille route de la vallée du Danube lui paraît la meilleure, mais pour éviter le retour des difficultés qui ont arrêté leurs prédécesseurs, les croisés commenceront par prendre Constantinople et rétablir l'empire latin qui sera le meilleur point d'appui pour la croisade. Cette théorie attardée apparaît comme isolée au milieu des autres.

Enfin dans presque tous les mémoires relatifs à la croisade, l'alliance avec les Mongols de Perse est représentée comme la condition indispensable du succès : Fidence de Padoue, Othon de Granson, Guillaume Adam, Sanudo sont d'accord sur ce point, mais les avantages de cette alliance sont surtout développés dans l'ouvrage d'Hayton qui a négocié personnellement avec les Mongols et connaît admirablement leur organisation militaire. Le nombre croissant des missionnaires et des négociants qui pénétraient dans l'Asie centrale et les relations qu'ils faisaient des égards dont

1. Voy. *Bibliographie*.

ils étaient l'objet de la part des Mongols, d'autre part les ambassades envoyées par les princes mongols eux-mêmes en Occident, justifiaient ce plan de coalition entre la chrétienté et les khans tartares. Cet espoir n'avait en somme rien de chimérique : les Mongols avaient déjà ruiné les États musulmans d'Asie centrale ; seule l'Égypte, grâce à l'immigration de leurs vieux ennemis les Kharizmiens, avait pu leur résister. Une double action des chrétiens et des Mongols eût rendu sa situation très critique et la réussite de la croisade certaine. Il y avait donc dans la plupart de ces plans de croisade un esprit tout pratique et des idées qui témoignaient chez leurs auteurs d'une véritable ouverture d'esprit et d'une connaissance réelle de la situation politique et économique de l'Orient. Jamais la chrétienté n'avait eu une conscience aussi claire de la place qu'elle tenait dans le monde ; jamais aucun moment n'avait paru plus favorable pour diriger contre le monde musulman une attaque décisive. Pourtant la croisade projetée n'eut pas lieu et les plans d'expéditions qui vinrent s'amonceler dans les archives des princes ou des papes restèrent de pures spéculations : aucun des remèdes qu'ils indiquaient ne put recevoir d'application : le commerce avec l'Égypte ne cessa pas ; le projet de réunion des ordres militaires échoua ; l'alliance avec les Mongols ne produisit aucun résultat durable ; enfin les princes qui prirent la croix ne songèrent jamais à donner à leur vœu même un commencement d'exécution.

§ 2. — Échec des tentatives de croisades.

Au lendemain de la prise de Saint-Jean d'Acre, Nicolas IV avait interdit d'une manière absolue le commerce entre la chrétienté et les pays musulmans ;

sa prohibition ne s'étendait pas seulement à la contrebande de guerre, armes, chevaux, fer, bois, esclaves, mais à toute espèce de marchandises. Non seulement les contrevenants devaient être excommuniés, mais le pape les déclarait infâmes à perpétuité, déchus de leurs droits civiques et civils, incapables de tester et d'hériter[1]. Afin de rendre cette interdiction efficace, le pape songeait à constituer l'escadre de surveillance qui tient tant de place dans les préoccupations de cette époque. Après sa mort, en 1292, les cardinaux, fidèles exécuteurs de sa volonté, négocièrent avec deux nobles Génois, Manuele Zaccaria et Tedisio Doria qui s'engagèrent au service de l'Église pendant un an et, avec vingt galères, auxquelles s'en joignirent quinze du royaume de Chypre, allèrent faire une démonstration devant Alexandrie[2]. Plus tard, en 1308, le pape Clément V confia spécialement aux Hospitaliers la police de la Méditerranée orientale, et leur flotte aidée par les galères de Chypre commença à donner la chasse à tous les navires suspects[3]. Mais il eût fallu pour obtenir quelques résultats, des forces plus importantes et une suite plus grande dans les opérations. De plus la prohibition du commerce avec l'Égypte blessait des intérêts si considérables qu'elle fut sans cesse violée ou atténuée. Les successeurs mêmes de Nicolas IV, Boniface VIII en 1295 et Benoît XI (1303-1306), consentirent à restreindre la défense au matériel de guerre[4]. Sous l'influence des ouvrages de Sanudo et de Jacques de Molay, Clément V renouvela l'interdiction absolue (12 octobre 1308)[5]; mais les états mêmes qui introduisaient officiellement cette défense dans

1. Raynaldi, *Ann. Eccles.*, a. 1291, n° 27.
2. Heyd, II, p. 29.
3. Heyd, II, p. 29.
4. Heyd, II, p. 26-27.
5. Tafel et Thomas, IV, 74 et suiv.

leur législation, la violaient effrontément. Dès 1302, la république de Venise se réconciliait avec le sultan d'Égypte qui renouvelait en sa faveur les concessions de Kelaoun : un article du nouveau traité donnait une prime à l'importation des marchandises prohibées et permettait la sortie en franchise des objets achetés avec le produit de leur vente[1]. En 1305, l'existence à Alexandrie de consulats vénitien, génois et pisan est certaine; des colonies de marchands s'y étaient donc installées de nouveau[2]. Les villes maritimes interprétaient les défenses du pape comme si elles s'étaient appliquées exclusivement à la contrebande de guerre et encore cet article était-il violé assez souvent. Dans une ordonnance de 1312, Philippe le Bel flétrit les mauvais chrétiens qui ont dénoncé au sultan d'Égypte les projets de croisade et lui ont fourni des esclaves et du matériel de guerre[3]. Le commerce si lucratif des esclaves, nécessaires au recrutement des Mamlouks, résistait à toutes les bulles et à toutes les menaces. Jean XXII se plaint aux Génois qu'un de leurs compatriotes ait osé arborer le drapeau du sultan pour s'y livrer en toute sécurité[4]. Sans doute ce pape parvint, en 1323, à agir sur le gouvernement vénitien et, à la suite d'un décret des conseils, le commerce de Venise avec l'Égypte cessa pendant neuf ans[5]. La colonie chrétienne d'Alexandrie n'avait pourtant pas disparu à cette époque, car elle est mentionnée par les sources arabes[6]. Plus tard les papes eux-mêmes accordèrent

1. Heyd, II, 38.
2. Heyd, II, p. 35, 37, 38 et suiv.
3. *Ordonn. des rois de France*, I, 505.
4. Raynaldi, *Ann. Eccl.*, a. 1317, n° 36.
5. Heyd, II, p. 43.
6. Makrizi raconte une dispute qui s'éleva en 1326 entre les chrétiens d'Alexandrie et les indigènes. Heyd, II, p. 51. En 1327, Charles IV, roi de France, charge Guillaume Bonnesmain, bourgeois de Figeac, d'une mission auprès du soudan. Heyd, II, p. 34.

des licences spéciales aux navires vénitiens qui allaient en Égypte à condition qu'ils n'eussent aucune marchandise prohibée. Le blocus de l'Égypte fut donc irréalisable; les entraves apportées par les prohibitions favorisèrent la route commerciale de la mer Noire ; Alexandrie n'en resta pas moins un des principaux marchés d'échanges entre l'Orient et l'Occident.

La réunion des ordres militaires en une seule milice et l'application à la croisade des revenus considérables dont ils disposaient en Europe ne purent pas davantage être effectuées. La cupidité et la fiscalité de Philippe le Bel et de ses agents surent exploiter à leur avantage les griefs auxquels s'étaient exposés les Templiers. Sans doute par l'acquisition de richesses trop considérables, par son goût trop marqué pour le commerce de l'argent, l'ordre du Temple s'était écarté du but de son institution primitive. Il eût été possible de le réformer sans l'anéantir et tout au moins de le fondre avec celui des Hospitaliers. Le pape Clément V dut sanctionner la condamnation prononcée par les tribunaux ecclésiastiques sous la pression royale. En supprimant officiellement l'ordre des Templiers en 1311, le concile de Vienne priva la Terre Sainte de ses meilleurs auxiliaires et porta un coup sensible à l'idée de la croisade. Les immenses ressources dont l'ordre disposait ne profitèrent qu'au roi de France, qui aurait dû les remettre aux Hospitaliers, mais qui les garda sous prétexte de rentrer dans les avances qu'il avait faites au Temple! Pour obtenir au moins la cession des immeubles les Hospitaliers durent verser de grosses sommes au fisc royal; la question n'était pas encore entièrement tranchée sous Philippe VI. L'ordre teutonique ayant émigré en Prusse[1], les Hos-

1. Le premier établissement remonte à 1226.

pitaliers restaient en Orient la seule force qui fût encore officiellement au service de la croisade. Après la prise de Saint-Jean d'Acre, ils s'étaient réfugiés dans l'île de Chypre où le roi Henri II leur avait assigné comme résidence le port de Limassol. Ils fortifièrent cette ville et en firent une station navale pour les navires avec lesquels ils surveillaient les côtes d'Égypte ou protégeaient les convois, des pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. Mais bientôt ils se trouvèrent à l'étroit dans cette résidence et la prétention que manifesta Henri II de les soumettre à la taille amena des conflits qui les décidèrent à quitter l'île de Chypre. En 1308, le grand maître Foulque de Villaret obtint du pape Clément V l'autorisation de conquérir l'île de Rhodes, rattachée de nom à l'empire byzantin, mais devenue un véritable repaire de pirates de toute origine. Le pape lui avança 90.000 florins et prêcha la croisade. Une petite flotte de croisés quitta Brindisi, vint prendre à Limassol tous les chevaliers et se dirigea brusquement sur l'Asie Mineure. Le débarquement eut lieu à Rhodes au grand étonnement des croisés qui n'étaient pas dans le secret. Après un long siège, les chevaliers prirent d'assaut la ville de Rhodes (13 août 1310); toutes les forteresses et les îles voisines se soumirent et l'ordre de Saint-Jean acquit ainsi un territoire indépendant dont l'importance stratégique était considérable[1]. Toutefois malgré ce succès il était loin de disposer de la puissance que lui aurait donnée son union avec les Templiers.

Le plan d'alliance avec les Mongols ne produisit pas non plus les résultats qu'on en avait attendus et que permettaient d'espérer les relations de toute sorte établies, grâce aux missionnaires et aux commer-

1. DELAVILLE-LEROULX, *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre*, p. 272-284.

çants, entre l'Extrême-Orient et l'Europe. Quelques années avant la prise de Saint-Jean d'Acre, le khan de Perse Argoun, favorable aux missions chrétiennes, avait fait des efforts répétés pour conclure une alliance avec la chrétienté et déterminer le départ d'une nouvelle croisade. Peut-être dès 1285 et certainement en 1287 il envoya une ambassade au pape[1]. Le moine Rabban Çauma vicaire du patriarche nestorien de Chine, Jabalaha III, arriva en Italie au moment où le pape Honorius IV venait de mourir. En attendant l'élection de son successeur, il se rendit à Paris où il reçut un excellent accueil de Philippe le Bel qui lui montra les reliques de la Passion à la Sainte-Chapelle. De là il passa en Gascogne auprès du roi Édouard I, puis, en 1288, il alla présenter au nouveau pape, Nicolas IV, les lettres d'Argoun[2]. D'après la réponse du pape à Argoun il ne semble pas qu'on ait attaché une grande importance en Occident à ces propositions des Mongols; la lettre de Nicolas IV a surtout pour objet d'exposer au khan les principes de la foi chrétienne et de lui recommander les missionnaires[3]. A deux reprises encore Argoun essaya d'entraîner les Occidentaux. En 1289, un Génois émigré en Perse, Buscarel apportait de nouvelles lettres destinées au pape, à Philippe le Bel[4], à Édouard I, dans lesquelles Argoun annonçait son intention d'envahir la Terre Sainte et insistait pour obtenir un secours d'Occident. Un de ses fils était chrétien et lui-même

1. Chabot, *Revue Orient Latin*, II, p. 568-74.
2. Chabot, *Id.*, p. 575-576.
3. *Reg. Nicolas IV*, n° 572.
4. Chabot, p. 601. L'original de cette lettre en langue mongole et en caractères oïgours se trouve aux Archives Nationales (J 937); il consiste en un rouleau de papier de coton plus large que long (1m82/0m25); on y voit l'empreinte du sceau d'Argoun à l'encre rouge. Fac-similé à la suite de l'étude de Chabot.

voulait recevoir le baptême à Jérusalem[1]. Enfin en 1290 un chrétien nouvellement converti nommé Chagan vint en Europe avec des lettres encore plus pressantes[2]. On possède deux réponses de Nicolas IV à cette démarche : dans la première le pape le félicite de la conversion de son fils et l'exhorte à se faire baptiser lui-même[3]; la seconde, écrite sans doute après la nouvelle de la prise de Saint-Jean d'Acre, annonce la prédication d'une croisade et le départ prochain d'Edouard Ier pour la Palestine[4]; deux franciscains devaient en outre porter des lettres du pape à la reine Ourouk-Katoum, au prince néophyte Nicolas et aux principaux personnages de l'empire perse[5], mais Argoun mourut au moment où il allait commencer son expédition (7 mars 1291).

La mort d'Argoun fut suivie de quelques années de troubles qui se terminèrent par l'avènement de son fils aîné, Cazan, en 1295. Le nouveau khan était favorable aux musulmans, mais il maintenait les traditions de tolérance religieuse du gouvernement mongol. Il fit donc bon accueil aux missionnaires chrétiens et reprit les plans de son père contre l'Égypte. Le 16 octobre 1299, il quittait Tauris et après avoir franchi l'Euphrate, passait en revue une armée de 90.000 cavaliers. Il était suivi du roi d'Arménie Hayton, du roi de Géorgie et de 3.000 Arméniens ; un contingent promis par le roi de Chypre arriva trop tard. Ce fut encore sur l'Oronte, dans les environs de Hims (Emèse), qu'eut lieu le 23 décembre 1299 la rencontre décisive entre les troupes mongoles et égyptiennes. Les Mamlouks commencèrent l'attaque en lançant sur leurs

1. Chabot, p. 592.
2. Chabot, p. 616.
3. *Reg. Nicolas IV*, n° 6722.
4. *Reg. Nicolas IV*, n° 6815.
5. *Reg. Nicolas IV*, nos 6816, 6817, 6833. — Chabot, p. 623.

ennemis des flèches enduites de naphte enflammé mais qui s'éteignaient avant d'atteindre leur but ; alors armés de l'épée et de la masse d'armes ils chargèrent, mais les Mongols descendirent de cheval et formant de leurs montures un véritable rempart, accablèrent les Égyptiens de flèches. Le désordre se mit bientôt dans l'armée égyptienne qui s'enfuit poursuivie par l'aile droite mongole, tandis que Cazan courait au contraire un sérieux danger à l'aile gauche [1]. Le 2 janvier 1300 Cazan entrait à Damas et faisait poursuivre les Égyptiens jusqu'à Gaza. Au même moment la flotte de Chypre inquiétait les côtes d'Égypte et celle des Hospitaliers attaquait Saint-Jean d'Acre ; toutefois Cazan voulut attendre l'hiver pour reprendre les opérations. Dans l'automne de 1300, il alla attaquer Alep pendant qu'Amauri de Lusignan, connétable de Chypre, l'attendait devant Tortose avec 600 chevaliers, mais les pertes qu'il fit en hommes et en chevaux découragèrent le prince mongol et il repassa l'Euphrate (février 1301). Une troisième expédition n'eut pas plus de succès et Cazan mourut en 1304 au moment où il en préparait une quatrième [2]. La nouvelle de ses victoires avait été défigurée en Occident : on racontait qu'il était chrétien, portait même l'habit de saint François, avait repris Jérusalem et était allé s'agenouiller au Saint-Sépulcre [3]. Il y avait là sans doute des illusions dangereuses ; cependant l'hostilité des khans mongols de Perse contre l'Égypte n'en était pas moins un fait certain et elle eût produit pour les chrétiens les résultats les plus favorables, s'ils avaient su l'exploiter ; au contraire les Mongols se trouvèrent isolés en face de l'Egypte et aucune croisade ne venant ap-

1. Röhricht, *Arch. Or. lat.*, I, 643-646.
2. Röhricht, p. 648-649.
3. Voy. les textes rassemblés par Röhricht, p. 648-649.

puyer leur action, ils finirent par se décourager.

Depuis la prise de Saint-Jean d'Acre en effet il ne se passait guère d'année sans qu'on vît plusieurs souverains ou princes d'Occident prendre la croix. Des négociations s'engageaient avec les papes pour la levée des décimes de la croisade : les impôts étaient levés avec soin; au dernier moment quelque événement subit faisait retarder le départ. La croisade devint ainsi pour Philippe le Bel en France et pour Édouard I[er] en Angleterre un véritable moyen de fiscalité. En 1311, le concile de Vienne proclama solennellement le « passage » et dans une assemblée, tenue à Paris, l'année suivante, Philippe le Bel prit la croix après avoir obtenu la levée des dîmes pour six ans [1]. Après sa mort, en 1314, ses fils s'engagèrent à accomplir son vœu : en 1318, Philippe V nomma Louis, comte de Clermont, capitaine général des forces destinées à la croisade : les décimes levées par Charles le Bel furent employées à une tentative pour enlever la couronne impériale à Louis de Bavière. En 1325, Louis, qui portait toujours son titre de capitaine-général, réunit les croisés à Paris le jour du Vendredi Saint et leur donna rendez-vous à Lyon pour l'année suivante, mais personne ne prenait plus ces promesses au sérieux et son discours fut accueilli par des plaisanteries. Piqué, Louis jura qu'il ne reviendrait pas à Paris avant d'avoir accompli le voyage d'outre-mer. « Et ainsi se parti de Paris, mès ne pour-
« quant il ne s'en esloigna adont pas mout loing; quar
« il se haberjoit de Paris près, c'est assavoir dehors
« les portes, com au Temple, ou au Louvre, ou à Vin-
« cennes [2]. » Au bout de quelques années, le roi Charles IV se montra tout à coup décidé à accomplir son vœu et en 1327 nomma Amauri, vicomte de Narbonne,

1. DELAVILLE-LEROULX, *La France en Orient au XIV[e] siècle*, p. 78.
2. *Rec. Hist. Fr.*, XX, 644, 723; XXI, 69, 687-688.

amiral d'une flotte destinée à empêcher le commerce avec les infidèles. Il s'en tint à l'intention et se contenta d'envoyer Guillaume Bonnesmain, bourgeois de Figeac, négocier avec le soudan d'Égypte pour obtenir de lui la protection des chrétiens établis à Alexandrie [1]. Philippe VI prit la croix en 1331 et obtint de Jean XXII la levée des dîmes pendant six ans; la route maritime fut choisie pour le passage. En novembre 1333, le pape nomma le roi de France capitaine-général de la croisade. Un traité fut conclu avec Venise pour obtenir des transports et on commença à rassembler des approvisionnements dans les ports de la Méditerranée; jamais le passage n'avait paru plus proche. En 1336, Philippe VI, accompagné des rois de Navarre et de Bohême, rendit visite à Avignon, à Benoît XII, récemment élu. Les rois d'Aragon et de Sicile assistèrent à cette conférence et le Vendredi Saint le pape prêcha la croisade. Puis Philippe alla à Marseille inspecter sa flotte, mais les nouvelles qu'il reçut des entreprises d'Édouard III le forcèrent à revenir à Paris [2]. Le commencement des guerres anglaises empêchait encore la croisade de réussir.

Enfin, comme si la conquête de la Terre Sainte n'eût pas suffi à absorber à elle seule les forces de la chrétienté, les princes occidentaux n'avaient pas perdu entièrement l'espoir de rétablir la domination latine à Constantinople. Les intrigues diplomatiques nouées en Romanie s'entrecroisaient avec les projets de croisades et les contrariaient souvent. En 1288, Philippe le Bel fit échouer un projet de mariage entre le fils d'Andronic Paléologue et Catherine de Courtenay, héritière des empereurs latins : toute rivalité eût ainsi disparu, mais ce n'était pas le compte du roi de France. Ce fut son

1. Lot, *Bib. Ec. des Chartes*, 1856, p. 503 — 1875, p. 588.
2. Delaville-Leroulx, *La France en Orient*, p. 87-92, 99-102.

propre frère, Charles de Valois, qui épousa Catherine de Courtenay en 1301 et devint ainsi prétendant à la couronne de Romanie. Après une expédition piteuse contre les Gibelins d'Italie, il obtint de Clément V l'autorisation de lever une décime de croisade en France et dans les Deux-Siciles et conclut une alliance avec Venise en 1308. Ses agents parcoururent la péninsule des Balkans, négociant tantôt avec les Serbes, tantôt avec les gouverneurs byzantins disposés à la révolte. Thibaud de Chepoy, ancien grand maître des arbalétriers de Philippe le Bel, essaya de prendre à sa solde la terrible compagnie catalane qui depuis trois ans ravageait l'empire byzantin; l'échec de cette négociation empêcha le projet d'aboutir [1]. Il devait être repris quelques années plus tard par Philippe de Tarente qui épousa la fille de Charles de Valois et de Catherine de Courtenay, mais avec les subsides qu'il reçut des rois de France il se contenta de défendre les possessions de la maison d'Anjou en Grèce, notamment la principauté d'Achaïe, menacée par la compagnie catalane qui venait de conquérir le duché d'Athènes (1312-1325). Une dernière fois, en 1327, il fut question d'une croisade contre Constantinople et la flotte confiée par Charles IV à Amauri de Narbonne était dirigée aussi bien contre les Grecs que contre les musulmans : son départ n'eut pas lieu et l'empereur Andronic II envoya un ambassadeur au roi de France pour lui affirmer son désir de réunir les églises [2].

§ 3. — Le développement des missions.

Ainsi les princes de la chrétienté consumaient leurs forces dans des intrigues stériles et le départ de la

1. PETIT, *Charles de Valois*. W. NORDEN, *Das Pappstum*, p. 660-671.
2 W. NORDEN, p. 671-693.

croisade apparaissait de plus en plus comme une chimère. L'idée de la guerre sainte pour la conquête du Saint-Sépulcre avait à lutter contre les intérêts politiques et économiques des états naissants, mais elle eut bientôt un autre adversaire aussi redoutable. Bien que l'encouragement donné aux missions se soit combiné souvent avec des plans de croisade, il y avait entre l'idée de convertir les infidèles et celle de leur faire la guerre une contradiction trop forte pour qu'elles pussent se concilier. Deux politiques en réalité étaient en présence : pour l'Europe du XIVe siècle la croisade était déjà celle du passé; l'avenir était aux missionnaires et le bouleversement que produisit dans l'ancien continent la conquête des Mongols sembla leur ouvrir un monde nouveau. L'idée de convertir les Tartares au christianisme hanta désormais les imaginations et dès 1252 saint Louis envoyait au grand khan le franciscain Guillaume de Rubruquis qui eut en présence du souverain mongol des discussions publiques avec des nestoriens, des musulmans et des bouddhistes. Saint François d'Assise et les premiers disciples de saint Dominique avaient fondé les premières missions en pays musulman, mais il était réservé à un esprit à la fois systématique et passionné, au bienheureux Raimond Lulle, de donner au commencement du XIVe siècle la théorie de la politique chrétienne de l'avenir. Sa doctrine s'oppose aux nombreux plans de croisades de ses contemporains et s'en distingue par son originalité.

Raimond Lulle était le fils d'un seigneur catalan qui avait aidé le roi d'Aragon Jaime I à conquérir Majorque sur les musulmans. Né à Palma vers 1235, il eut une jeunesse mondaine et s'adonna à la science du gai savoir, puis il se livra aux désordres et après un scandale, il se convertit brusquement et résolut pour expier ses fautes de se consacrer à la conversion des

Sarrasins. Après avoir vendu ses biens en en laissant une partie pour subvenir aux besoins de sa femme, il s'habilla grossièrement et alla en pèlerinage à Compostelle et à Rocamadour, puis acheta un esclave sarrasin qui lui apprit l'arabe. Mais pour convertir les musulmans il fallait être capable de discuter avec leurs docteurs et de réfuter leurs raisonnements[1]. Retiré dans les montagnes de Randa, Lulle conçut vers 1275 l'idée de son « Grand Art » qui en ramenant toutes les sciences à l'unité, essayait d'établir les fondements de la méthode universelle. Ensuite il se rendit à Montpellier et décida le roi de Majorque à fonder un monastère dans lequel treize frères mineurs apprendraient l'arabe : telle fut l'origine du collège de la Sainte-Trinité de Miramar approuvé par une bulle de Jean XXI en 1276. Raimond Lulle y resta dix ans pour enseigner aux frères les éléments du Grand Art et de la langue arabe[2] ; en même temps il écrivait en arabe des traités catéchétiques et apologétiques, des méditations, des poésies religieuses. Raimond Lulle se crut ainsi armé pour la lutte qu'il allait soutenir non seulement contre les erreurs des infidèles, mais contre l'indifférence des souverains qu'il fallait gagner à ses idées. La croisade guerrière avait fait son temps : celle que rêvait Lulle était toute pacifique, mais n'exigeait pas moins d'héroïsme. « Je les vois, disait-il des cheliers, aller outre-mer à la Terre Sainte et s'imaginer « qu'ils la reprendront par la force des armes, et à la « fin tous s'y épuisent sans venir à bout de leur dessein. « Aussi pensé-je que cette conquête ne se doit faire « que comme tu l'as faite, Seigneur, avec tes apôtres, « c'est-à-dire par l'amour, les oraisons et l'effusion des « larmes. Donc que de saints chevaliers religieux se

1. MARIUS ANDRÉ, *Le bienheureux Raymond Lulle*, p. 1-44.
2. MARIUS ANDRÉ, p. 68-85.

« mettent en chemin, qu'ils se munissent du signe de « la croix, qu'ils se remplissent de la grâce du Saint « Esprit, qu'ils aillent prêcher aux infidèles les vérités « de la Passion[1]... »

Ce fut en 1285 que commença pour lui la période de la vie active et les longues pérégrinations à travers les trois parties du monde. Tantôt à Rome, où il essaye de convaincre les papes et les cardinaux de la nécessité de créer des écoles de langues orientales, tantôt à Paris où il combat les docteurs averroïstes, chez les Tartares, en Arménie, en Ethiopie, en Afrique où il discute au risque de sa vie avec les musulmans, partout il déploie une prodigieuse activité et un courage véritablement surhumain. Sans jamais se décourager, il fait le siège de tous les souverains. Le « grand refus » de Célestin V en 1294 lui cause une amère déception, mais en 1295 il s'adresse à son successeur Boniface VIII, puis en 1298 au roi de France Philippe le Bel et en 1302 à Clément V. Enfin lorsqu'il apprend la convocation du concile de Vienne en 1311, il croit le moment venu d'exposer en quelques articles toutes ses idées de réforme, et c'est probablement sur ses instances que le concile décide la création de six écoles de langues orientales en Europe[2]. Mais déjà Raimond Lulle a pris contact lui-même avec les Sarrasins. En 1291, il s'embarque à Gênes pour Tunis et dès son arrivée il se met à discuter avec les mahométans : dénoncé pour sa propagande religieuse, il est expulsé, parvient à se cacher dans une galère pendant trois semaines et y continue son œuvre de conversion[3]. En 1306, il débarque à Bougie et dès son arrivée sur la grande place

1. *Lib. Contemplat. in Deum*, trad. HAURÉAU. *Histoire Littéraire*, XXIX, p. 229.
2. MARIUS ANDRÉ, p. 197-201.
3. MARIUS ANDRÉ, p. 136-140.

s'écrie qu'il est prêt à prouver la vérité de la loi des chrétiens et la fausseté de celle des Sarrasins. La foule veut d'abord le lapider, puis on le conduit à l'iman d'une mosquée avec lequel il argumente ; le musulman lui ayant concédé que Dieu est parfaitement bon, Lulle en déduit toute la Trinité. Pour toute réponse son adversaire le fait jeter en prison et l'y laisse six mois, puis l'embarque sur un navire en partance pour Pise[1]. En 1314, il retourne encore à Bougie où il a laissé quelques néophytes, mais bien qu'il ait pris le costume arabe, il est reconnu, jugé et exécuté immédiatement. Il avait trouvé enfin le martyre qu'il désirait si ardemment[2].

D'ailleurs l'exemple de Raimond Lulle ne fut pas isolé au xive siècle, mais il semble avoir eu à un plus haut degré que ses contemporains la conscience des résultats que pouvaient produire les missions. Déjà depuis le milieu du xiiie siècle les papes accordaient leur protection aux frères prêcheurs et mineurs qui allaient s'établir dans la Palestine redevenue musulmane ou dans les pays tartares. En 1253, à la demande de saint Louis qui prenait un grand intérêt à la conversion des infidèles, le pape Innocent IV avait formé la société des « Voyageurs pour le Christ » (*peregrinantes propter Christum*)[3], recrutée chez les franciscains et les dominicains, et leur avait conféré d'importants privilèges. Dans une lettre de 1257 Alexandre IV rendait témoignage au dévouement des frères mineurs de Palestine et leur accordait les mêmes faveurs spirituelles qu'aux croisés, après avoir constaté que plusieurs d'entre eux avaient déjà trouvé le martyre. En 1288, Nicolas IV correspondait avec les missionnaires de Tartarie par l'intermédiaire du moine nestorien Rabban Çauma, ambassadeur

1. Marius André, p. 186-191.
2. Marius André, p. 208-209.
3. Henrion, I, p. 35.

d'Argoun : parmi les privilèges qu'il leur concède se trouvent ceux de bénir les vases sacrés, de recevoir l'abjuration des hérétiques, d'absoudre ceux qui ont été excommuniés pour avoir frappé des clercs [1].

Les premiers missionnaires qui s'étaient aventurés ainsi dans l'Extrême-Orient avaient surtout le caractère de diplomates; non seulement Plan-Carpin et Rubruquis reçurent des Mongols un excellent accueil, mais ils furent agréablement surpris de trouver parmi eux des chrétiens. L'église nestorienne, dont les missions avaient apporté le christianisme en Chine dès le VIIe siècle, était encore florissante en Asie et avait recruté chez les Mongols eux-mêmes beaucoup d'adeptes. D'autre part au cours de leurs expéditions les conquérants avaient réquisitionné un grand nombre de scribes, de négociants, de marchands de toute sorte qu'ils avaient entraînés à leur suite et qui recevaient chez eux les meilleurs traitements à condition de leur rester fidèles. A Tiflis en 1220 ils mirent en réquisition un prêtre arménien, Guiragos et un docteur en théologie. Le docteur paya sa rançon et leur offrit celle de son compagnon, « mais ils n'y consentirent pas, dit Guiragos, « prétendant que je leur étais nécessaire pour écrire « et lire leurs lettres ». Le capitaine mongol consola Guiragos en lui donnant une tente et deux esclaves. « Demain, lui dit-il, tu auras un cheval, je te rendrai content, mais sois-nous fidèle [2]! » A son arrivée à Karakorum Rubruquis trouva à la cour de Gouyouk une dame de Metz, nommée Paquette, prise en Hongrie par les Mongols et mariée à un jeune architecte russe. Paquette lui apprit que le khan avait à son service un orfèvre parisien, Guillaume Le Boucher, dont le frère tenait encore boutique à Paris sur le Grand Pont. Maître

1. *Reg. Nicolas IV*, n° 578. — CHABOT, *Revue Orient latin*, II, p. 591.
2. GUIRAGOS, *Journal Asiatique*, V^{e} série, t. II.

Guillaume avait été pris par les Mongols à Belgrade; il avait épousé une Hongroise et avait fabriqué pour le grand khan un magnifique surtout d'orfèvrerie, représentant un arbre d'argent entouré de quatre lions. Son fils au service d'un Turc chrétien avait exécuté pour son maître un crucifix. Le jour des Rameaux tous ces Occidentaux dînèrent ensemble et à leur table se trouvait un fonctionnaire mongol d'origine anglaise, mais né en Hongrie[1]. Bientôt d'ailleurs ce fut volontairement que les Occidentaux se rendirent dans l'empire Mongol pour y chercher fortune. Nous connaissons déjà le génois Buscarel, officier de la garde d'Argoun[2]. Plus curieuse encore est l'odyssée des nobles Vénitiens Nicolo et Matteo Polo qui, après avoir dirigé une maison de commerce à Constantinople, partirent en 1260 munis d'un assortiment de bijoux, avec l'intention de se rendre seulement dans le Kiptchak dont le khan résidait alternativement à Saraï et à Bolgar. Après avoir vendu leurs marchandises à la « Horde d'Or », ils songèrent au retour, mais la guerre entre le khan du Kiptchak et celui de Perse les en empêcha, et, continuant leur route vers l'Asie centrale, ils arrivèrent à Bokhara, où une nouvelle guerre les força à rester trois ans. Leur embarras était grand, lorsque des ambassadeurs mongols, envoyés par le khan de Perse au grand khan qui résidait en Chine, les engagèrent à les accompagner, en leur promettant un excellent accueil de la part du grand khan. Après un an de voyage ils arrivèrent à la résidence de Koubilaï qui les interrogea avec curiosité sur l'Occident et les chargea de porter au pape une lettre dans laquelle il demandait l'envoi en Orient d'une mission d'au moins cent personnes assez instruites pour apprendre à ses sujets les principes de

1. RUBRUQUIS, ch. XXIV.
2. Voy. plus haut.

la science européenne. Les Polo mirent trois ans à revenir en Europe (1266-1269); à leur retour la papauté était vacante et Grégoire X élu en 1271 se contenta de renvoyer les Vénitiens au grand khan avec une lettre; deux dominicains devaient les accompagner, mais effrayés par l'approche d'une armée égyptienne, ils s'arrêtèrent en Asie Mineure. Nicolo Polo avait emmené cette fois son fils, Marco, qui après son arrivée à Kambalik (Pékin) en 1275, devint l'objet de la faveur du grand khan. Les trois Vénitiens restèrent dix-sept ans au service de Koubilaï. Pendant trois ans Marco Polo fut gouverneur d'une province limitrophe de l'Indo-Chine. En 1293, ils revinrent en Europe par le détroit de la Sonde, l'Océan Indien jusqu'à Trébizonde. Ils rapportaient en Europe des renseignements sur tous les pays d'Extrême-Orient. Un monde nouveau était ouvert aux Occidentaux et à l'activité des missionnaires.

Ce fut sous l'influence des rapports de tous ces hardis pionniers que les papes et les ordres religieux commencèrent à organiser dans toute l'Asie des missions permanentes qui devinrent bientôt l'origine d'églises nouvelles. La situation était bien différente en pays musulman et en pays tartare. Les Sarrasins toléraient le culte chrétien sous certaines conditions, mais interdisaient toute propagande. Chez les Tartares au contraire régnait la plus large tolérance et une bienveillance réelle à l'endroit des chrétiens; le vieux paganisme ouro-altaïque se réduisait à quelques rites superstitieux; les chrétiens avaient à lutter contre la propagande des moines bouddhistes du Thibet et surtout contre l'expansion de l'islam. Il y avait donc là une tentative à faire dont les résultats pouvaient avoir des conséquences incalculables. Dès le debut du XIVe siècle, l'exemple de Raimond Lulle et les récits des voyageurs ont rendu les missions populaires. A chacun

des chapitres généraux des dominicains de nouveaux missionnaires étaient désignés pour se rendre en Orient, mais ce fut surtout sous le pontificat de Jean XXII (1316-1334) que le mouvement prit sa plus grande extension. En 1324, ce pape réorganisait la société des « Voyageurs pour le Christ », sous la direction d'un vicaire général, chargé d'envoyer les missionnaires dans les pays infidèles au fur et à mesure des besoins. L'enthousiasme fut si grand que les provinces dominicaines se dépeuplèrent ; en 1328, le pape ayant demandé cinquante missionnaires au chapitre général de Toulouse, il s'en présenta cent [1]. Les deux couvents des Frères prêcheurs de Péra et de Caffa furent spécialement affectés à l'étude des langues orientales [2]. Jean XXII correspondait lui-même activement avec les missions établies en Géorgie, en Perse, en Chine, en Tartarie, en Turkestan. En 1329, il nommait trois évêques, l'un en Petite-Arménie, l'autre à Tauris, le troisième pour l'Inde [3]. Son règne fut véritablement l'âge d'or des missions et c'est à cette époque qu'elles obtinrent les plus grands résultats. Elles formaient alors de véritables provinces correspondantes aux dominations politiques établies en Asie.

En Terre Sainte, l'apparition des Frères mineurs remonte, comme on l'a vu, à saint François d'Assise [4]. Le frère Benoît d'Arezzo qu'il avait envoyé en Orient y créa de nombreux couvents et au chapitre général de Narbonne, tenu par saint Bonaventure, les Frères orientaux étaient si nombreux qu'on partagea la province d'Orient en deux « custodies », celle de Syrie

1. HENRION, I, 116.
2. HENRION, I, 119.
3. HENRION, I, 116.
4. Voy. chap. VIII.

et celle de Chypre, avec Saint-Jean d'Acre et Nicosie pour chefs-lieux. A la même époque, les dominicains avaient aussi une province de Terre Sainte qui comprenait, en 1277, les trois couvents de Nicosie, de Saint-Jean d'Acre et de Tripoli[1]. Après la prise de Saint-Jean d'Acre les religieux restèrent en Palestine, mais un grand nombre subit le martyre et les survivants, réduits à une poignée, se trouvèrent dans la position la plus précaire, soumis aux perquisitions à main armée et aux mesures arbitraires, comme l'interdiction de l'usage du vin pour célébrer la messe. Quelques-uns cependant vinrent au Caire et obtinrent l'autorisation de visiter les prisonniers chrétiens. En 1309, le frère Roger Guérin, de la province d'Aquitaine, obtint une audience du soudan et emporta l'autorisation pour les mineurs de s'établir définitivement en Palestine[2]. Nommé en 1310 provincial de Terre Sainte et gardien du couvent de Sion, il reçut en 1316 du chapitre général, tenu à Naples, la mission de négocier avec le soudan l'achat des Lieux Saints, où les franciscains n'étaient établis qu'en vertu d'une concession précaire. Le roi de Naples, Robert d'Anjou, et le roi de Majorque, Sanche d'Aragon, tous deux prétendants au trône de Jérusalem, s'engageaient à fournir la somme nécessaire. Ce fut seulement en 1328 que le soudan céda après une longue résistance et que Roger Guérin put venir en Europe annoncer la conclusion du marché. A son retour à Jérusalem en 1333 il construisit les trois couvents du mont de Sion, du Saint-Sépulcre et de la grotte de Bethléem. L'autorité du gardien de Sion sur tous les couvents de Terre Sainte fut confirmée par un bref de Clément VI (21 décembre 1336). Bientôt des donations permirent à ces établissements

1. Balme, *Rev. Or. lat.*, I, 526 et suiv.
2. Civezza, III (1), p. 119 et suiv.

de s'accroître : en 1336, la reine de Naples promit d'établir à ses frais douze Frères mineurs en Palestine et de faire partir chaque année un navire pour leur porter des provisions. En 1352, une dame de Florence consacra une somme importante à la construction sur la montagne de Sion d'une hôtellerie destinée à recevoir deux cents pèlerins [1]. Enfin en 1362 les Frères mineurs achetèrent le terrain de la Dormition de la Sainte Vierge et la grotte de l'Agonie : une bulle préparée par Innocent VI et publiée par Urbain V leur permit d'y élever une église et un couvent : trois cents ouvriers furent envoyés d'Europe avec des matériaux pour travailler à ces constructions [2]. Ainsi fut rétabli en Terre Sainte un régime assez analogue à celui qui existait avant les croisades et un nouveau mouvement de pèlerinages d'un caractère exclusivement pacifique commença à cette époque.

Tout le reste de l'Asie était partagé au début du XIVe siècle, entre les divers souverains mongols qu'un lieu de vassalité assez lâche rattachait au grand khan. « Fils du Ciel », résidant à Kambalik (Pékin) : la Perse et l'Arménie étaient le domaine des successeurs d'Houlagou ; la Russie, les pays de la Caspienne et de l'Oural formaient le Kiptchak ou domaine de la Horde d'Or ; la Transoxiane et le Turkestan chinois appartenaient aux Djagataïdes ; enfin l'autorité du grand khan s'étendait sur la Mongolie, la Chine, le Thibet et le nord de l'Indo-Chine [3]. On connaît déjà les relations fréquentes qui s'établirent dans la deuxième moitié du XIIIe siècle, entre les souverains mongols de Perse et l'Occident. Les bonnes dispositions d'Argoun et de Cazan à l'égard des chrétiens étaient le résultat

1. CIVEZZA, III (1), p. 148.
2. CIVEZZA, III (1), p. 146.
3. CAHUN, p. 436-438 (d'après une carte chinoise de 1330).

de leurs bons rapports avec les missionnaires qui avaient pénétré en Perse dès 1245 : quatre dominicains y avaient été envoyés par Innocent IV à cette époque et leur arrivée fut suivie de celle des Frères mineurs, en 1276. A la fin du XIII[e] siècle, le dominicain Ricold de Montecroix parcourut la Perse librement et disputa à Bagdad avec les docteurs musulmans ; il composa un commentaire du Coran et des ouvrages d'apologétique destinés aux missionnaires. Rappelé en 1303 par Benoît XI, il fournit son témoignage à l'enquête que ce pape faisait sur les croyances des Orientaux. Malgré les progrès de l'islam chez les Mongols de Perse (le conquérant de la Syrie, Cazan, était musulman), la propagande des missionnaires put s'exercer en toute liberté et le nombre des prosélytes devint bientôt assez grand pour qu'il fût nécessaire d'organiser une hiérarchie catholique en Perse. En 1318, le pape Jean XXII érigea en métropole la ville de Sultanyeh, fondée en 1305 par le khan Oldjaïtou sur le plateau que l'Elbourz sépare de la Caspienne, à 1.500 mètres d'altitude. La nouvelle capitale n'avait pas tardé à se peupler et on y comptait vingt-cinq églises. Le 1[er] avril 1318, le pape nomma archevêque de Sultanyeh le dominicain Franco de Pérouse, chef de la mission ; en même temps six évêchés suffragants étaient institués et confiés aux Frères prêcheurs Barthélemy Aballiati, Bernard Moret, Gérard Calvet, Bernardin de Plaisance, Barthélemy du Puy et Guillaume Adam que Franco avait envoyé en ambassade auprès du pape et qui, après avoir été sacré évêque, fut chargé de porter le pallium à son métropolitain [1]. En 1322, Franco renonçait à l'archevêché de Sultanyeh et Guillaume Adam lui succédait, mais au bout de deux ans, en 1324,

1. *Lettre de Jean XXII*, éd. KOHLER, *Rev. Or. lat.*, X, 17-21.

le pape le transférait à l'archevêché d'Antivari [1]. Des missions de franciscains existaient aussi en Perse et en 1321 deux d'entre eux envoyés à Jean XXII lui annonçaient le retour à la communion romaine de plusieurs schismatiques, parmi lesquels Zacharie, archevêque de Saint-Thaddée et les moines de son monastère [2]. Guillaume Adam travailla aussi à ramener au catholicisme les Arméniens dissidents qui habitaient l'empire perse et en 1323, Jean XXII écrivit au roi d'Arménie, Léon IV et au patriarche des Arméniens, Constantin, pour obtenir leur protection [3].

L'influence des missionnaires était d'ailleurs grande en Arménie où ils avaient été attirés dès 1266 par le roi Hayton. En 1289, le pape Nicolas IV remerciait ce prince par l'intermédiaire du frère Jean de Montecorvin de la protection qu'il leur accordait. Mais il s'agissait d'atteindre surtout les habitants schismatiques de la Grande-Arménie et de la Géorgie. Le frère Barthélemy, dominicain, originaire de Bologne, fut destiné par Jean XXII à être le chef de ces missions et le pape le sacra en 1318 archevêque de Maraga. Barthélemy apprit d'abord l'arménien et construisit un couvent dont les cellules étaient taillées dans le roc. En 1328, il eut une conférence avec l'higoumène arménien Jean qui fit retour à l'unité romaine et écrivit en arménien des ouvrages d'apologétique. En 1330, eut lieu un synode de tous les représentants des monastères d'Arménie et l'abjuration du schisme fut décidée. Sous l'influence de Barthélemy et de Jean on décréta la réforme des couvents basiliens dont les frères adoptèrent la règle et l'habit de saint Dominique. Les statuts et le bréviaire des dominicains furent traduits en arménien

1. Kohler, *Rev. Or. lat.*, X, p. 29-32, 42-44.
2. Civezzai, p. 238.
3. Kohler, *Rev. Or. lat.*, X, 35-38.

et le nouvel ordre sous le nom de Frères-Unis, prêta désormais son appui aux missionnaires. Barthélemy fonda un évêché qui fut érigé en métropole à Nakitchevan, au pied du mont Ararat; il en fut lui-même nommé titulaire et y mourut en 1333. Un de ses auxiliaires dévoués, Jean de Florence, avait établi une mission en Géorgie; le 19 octobre 1329, Jean XXII le nomma évêque de Tiflis et il résida dans cette ville jusqu'en 1348. L'ordre des Frères-Unis continua à prospérer et en 1355 deux d'entre eux obtenaient du pape Innocent VI qu'il fût placé sous la juridiction du maître général des Frères prêcheurs. Le pape sacra l'un de ces ambassadeurs, Thomas, archevêque de Nakitchevan.

Dans le Kiptchak, malgré la faveur accordée aux musulmans par le khan Ouzbek, les franciscains organisèrent une mission dès 1318 et un évêché fut institué à Saraï. Dans une lettre datée du 13 juillet 1338, Jean XXII remercie Ouzbek de sa bienveillance envers les chrétiens « au point, dit-il, qu'une ville étant venue « à se construire, vous avez gracieusement concédé « aux Frères mineurs un terrain où ils puissent élever « un couvent [1] ». Ouzbek choisit le frère Élie comme précepteur de son fils et l'envoya en ambassade à Avignon, auprès du pape, en 1340. Dans le Djagataï, les franciscains établirent une chrétienté à Ily-Balik (Dzoungarie), vers 1314 : elle avait pour évêque en 1340 le frère Richard de Bourgogne et ses missionnaires parcouraient le Turkestan dans des chariots à la manière des Mongols. Le frère François d'Alexandrie ayant guéri le khan d'un chancre fistuleux, exerça bientôt sur lui une grande influence et fut choisi comme précepteur de son fils qui fut baptisé sous le nom de Jean. Mais bientôt un prince du sang empoi-

1. Civezza, I, p. 198-199.

sonna le khan et son fils, usurpa le pouvoir et ordonna à tous les chrétiens de se faire mahométans : sept Frères mineurs et un commerçant génois subirent le martyre en 1342.

Ce fut surtout en Chine, dans l'État du grand khan où ils n'avaient pas à lutter contre la propagande musulmane, que les missionnaires remportèrent leurs plus grands succès. En 1279, Bonagrazia de Persiceto qui avait amené des ambassadeurs tartares au concile de Lyon, ayant été élu général des Franciscains, prépara l'envoi d'une mission en Extrême-Orient. Son chef fut le frère Jean, né à Montecorvino (Pouille), qui, après avoir organisé les missions de Perse, revint en Europe en 1283. Grâce à la facilité avec laquelle il s'assimilait les langues orientales et à son dévouement infatigable, Jean de Montecorvin fut véritablement le père des missions d'Extrême-Orient. Aussi, après avoir rassemblé une troupe de religieux qu'il vint présenter au pape Nicolas IV, il repartit pour l'Orient dans l'année même de son retour. Après un séjour en Arménie et en Perse il se dirigea vers l'Inde et établit à Méliapour une mission dont le chef fut le frère Nicolas de Pistoie, puis il continua sa route par mer en franchissant le détroit de la Sonde et arriva enfin en Chine vers 1298. Le grand khan Koubilaï était mort et son successeur Timour fit le meilleur accueil aux missionnaires et leur permit de prêcher publiquement et d'élever une église surmontée d'un campanile avec trois cloches. Bientôt les conversions furent nombreuses : Jean de Montecorvin apprit la langue et l'écriture des Tartares et forma un collège de jeunes gens destinés à être missionnaires. En même temps il groupait 150 enfants, les baptisait et leur apprenait les lettres grecques et latines ; il écrivit à leur usage trente-deux psautiers et deux bréviaires ; quelques-uns devinrent capables de

réciter l'office divin et de copier des livres. En 1304, Jean de Montecorvin avait conféré à Pékin plus de 5.000 baptêmes ; il dut élever une seconde église[1]. Les nestoriens, jaloux de ces succès, avaient cherché à le perdre en l'accusant d'être un espion et d'avoir tué un envoyé qui portait une somme d'argent au grand khan : il se défendit devant les tribunaux chinois et fut acquitté. Le premier exemplaire du Nouveau Testament et des psaumes traduits par lui en langue mongole fut offert au grand khan. D'après les traditions des Frères mineurs, un des grands khans, peut-être Haïcham (1307-1311), se serait fait baptiser et aurait porté l'habit de saint François. Il est difficile de vérifier l'exactitude de ce fait, qui, en lui-même, n'a rien d'invraisemblable mais qui n'aurait pas suffi, comme on était trop porté à le croire en Occident, à faire de l'empire mongol un état chrétien.

La mission de Chine devint bientôt assez importante pour donner naissance à une hiérarchie régulière. Thomas de Tolentino, chef de la mission de Perse, fut chargé par Jean de Montecorvin d'aller faire connaître au pape les résultats qu'il avait obtenus. Après un an de voyage, il vint trouver Clément V à Poitiers et dans un consistoire solennel, le pape décida que Jean de Montecorvin serait archevêque de Kambalik avec sept suffragants sous ses ordres ; sept Frères mineurs furent aussitôt sacrés évêques. Ils partirent avec des lettres du pape, mais plusieurs moururent en route de fatigue et les survivants arrivèrent en Chine en 1308[2]. En 1312, une bulle de Clément V nommait trois évêques nouveaux en Chine, ce qui portait le nombre des suffragants à dix. Un des évêchés les plus importants

1. HEYD, II, p. 219 et suiv. — *Oderic de Pordenone*, préf. de CORDIER. — RAYNALDI, *Annales eccl.*, 1305 (19-20), 1307 (29).
2. CORDIER, *op. cit.*

était celui de Zayton (Touen-tcheou-fou, province de Fo-Kien), grand port de commerce situé au nord de Canton où se trouvaient vers 1326 des marchands génois. Les franciscains y étaient établis depuis 1308 et y avaient construit trois églises, des bains et un entrepôt pour les marchands d'Occident. André de Pérouse, nommé par Clément V évêque de Zayton, a raconté l'entrée qu'il fit dans sa ville épiscopale, escorté par huit cavaliers tartares; il recevait du grand khan une pension annuelle que les marchands génois lui dirent valoir cent écus d'or [1]. Vers 1314, il y avait en Chine cinquante couvents de Frères mineurs et ils possédaient même un vicariat, Arabalek, situé au delà de la Grande Muraille.

Le premier archevêque de Pékin, Jean de Montecorvin, mourut en 1330, après avoir achevé son œuvre : à ses funérailles des païens déchirèrent leurs vêtements et ses restes furent l'objet d'un véritable culte. Averti de sa mort en 1333, Jean XXII désigna pour le remplacer le frère Nicolas, lecteur de théologie à l'Université de Paris, et lui permit d'emmener avec lui vingt religieux prêtres et six frères; il lui remit des lettres pour le grand khan et les principaux souverains d'Asie. Le nouvel archevêque n'arriva en Chine qu'en 1338, quatre ans après sa nomination, si bien que le grand khan et les fidèles, inquiets de ce retard, avaient envoyé au pape une seconde ambassade composée de seize personnes, sous la conduite du frère André, et cette députation parvint à Avignon en 1338 [2]. Le pape, qui était alors Benoît XII, envoya en Chine quatre légats apostoliques choisis parmi les Frères mineurs et leur remit des lettres pour le grand khan. Malgré la longueur effrayante des distances et les difficultés de

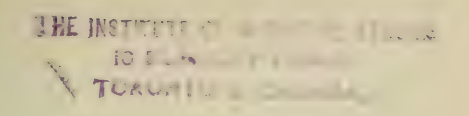
1. Heyd, II, 220.
2. Cordier, *op. cit.*

toute sorte, des rapports presque réguliers s'établissaient ainsi entre les papes et les souverains mongols : les missions, peu prospères dans les pays musulmans, se développaient avec une merveilleuse rapidité en Chine.

Le long voyage du bienheureux Oderic de Pordenone nous montre d'une manière frappante l'état des missions chrétiennes en Asie dans la première moitié du XIVe siècle [1]. Né en 1285, à Villanova, près de Pordenone (Frioul), Oderic entra à l'âge de quinze ans au couvent des Frères mineurs d'Udine et au bout de quelques années il obtint d'être envoyé en Extrême-Orient comme missionnaire. Il s'embarqua à Venise en 1304, s'arrêta à Constantinople, prit terre à Trébizonde et de là, en dix jours de marche, parvint à Sultanyeh après avoir traversé Erzeroum et Tauris. Sur tout son parcours il avait trouvé des couvents de la mission de Perse. Là, il se joignit à une caravane de Tartares qui partait pour l'Inde; il traversa en prêchant l'Évangile, le Farsistan, l'Irâk, le Kurdistan et gagna l'Océan Indien, à Ormuz. Arrivé dans l'Inde, il recueillit à Tana les reliques des franciscains de Tauris qui venaient d'y subir le martyre après une controverse devant le cadi, mais un dominicain, Jourdain de Severac, avait échappé au massacre et reformé une chrétienté assez prospère : il fut plus tard nommé évêque de Colam, par Jean XXII. Après s'être embarqué, Oderic longea la côte de Malabar; pendant une relâche il put assister à la procession sanglante des idoles hindoues. Puis, après une longue navigation à travers les îles de la Sonde, il aborda dans un port de la Chine méridionale, à Zayton, il trouva deux monastères de Frères mineurs et un évêque; il déposa dans cette ville les reliques

1. Éd. CORDIER.

des martyrs de l'Inde. A Quinsai (Han-tcheou-fou) bâtie sur des lagunes, il visita une communauté chrétienne, formée par les missionnaires de Zayton, et il parle d'un couvent de mineurs établis à Yang-tcheou-fou. Oderic parvint enfin à Kambalik où il fut reçu par l'archevêque Jean de Montecorvin; il fut témoin du respect que le grand khan témoignait aux missionnaires et le vit se découvrir devant la croix au moment où il rentrait dans sa capitale. Poursuivant sa route, Oderic traversa le Thibet où il trouva aussi des missions. Il revint en Europe en 1330, vingt-six ans après son départ; il se rendait à Avignon pour rendre compte de son voyage à Jean XXII; il eut seulement la force de revenir à son monastère d'Udine où il mourut le 14 janvier 1331. Si l'on met à part sa navigation dans l'Océan Indien, sur tout son parcours il n'avait cessé de trouver des missions et des chrétientés nouvelles. Au même moment l'enthousiasme pour la croisade s'affaiblissait en Europe et les missionnaires, en découvrant un monde inconnu, semblaient engager la chrétienté dans des voies nouvelles.



CHAPITRE XI

LES DERNIÈRES CROISADES (1342-1396)

§ 1. — L'invasion des Ottomans et les états chrétiens d'Orient au XIVe siècle.

Au moment même où le goût de la croisade semblait ainsi disparaître en Europe, une nouvelle offensive

BIBLIOGRAPHIE. — **Sources** : Lettres et actes des papes (voy. le chapitre précédent). Sur le registre inédit de Clément V consacré aux affaires d'Orient, voy. Gay, *Le pape Clément VI et les affaires d'Orient*, p. 8-10.

Philippe de Mézières (1326-1405). Voy. la bibliog. de ses œuvres dans Jorga, *Philippe de Mézières*, p. VII et suiv. : Lettres (Manuscrit de l'Arsenal). — Vie de saint Pierre Thomas, cardinal légat en Chypre, éd. *A. Sanct. Boll.*, janvier II, 995-1022. — *Oratio tragedica* (1389) (Mss. de la Bib. Mazarine). — *Militia Passionis Jhesu Christi* (1384). La 1re rédaction est de 1368. Mss. d'Oxford et de la Mazarine (Molinier, *Arch. Or. lat.*, 335-64 et Jorga, *op. cit.*). — *Songe du Vieil pélerin* (1319), Mss. de la Bib. Nation., Arsenal et Vienne. — Fragments édités par Lebeuf, *Mem. Ac. Inscrip.*, XIV, 223-235. — *Épitre à Richard II*, roi d'Angleterre (Jorga, p. 482-487). — *Epistre lamentable et consolatrice* (1397), fragments dans Kervyn de Lettenhove, éd. de Froissart, XVI.

Chroniques de Chypre ou relatives à Pierre de Lusignan : Guillaume de Machaut, *La Prise d'Alexandrie*, poème en 8887 vers. L'auteur né en Champagne, au service de Jean de Luxembourg et de Charles le Mauvais, mourut en 1377, éd. de Mas-Latrie, *Soc. Or. lat.*, 1877. — Leontios Macheras, chronique de Chypre, 1359-1432 (en grec), éd. Sathas, *Bibliotheca greca medii aevi*, II, et Miller et Sathas (avec trad. franç.), *Publicat. de l'Ecole des Langues Orientales*, II. — Amadi, mort en 1566. Histoire de Chypre, traduction italienne d'anciennes chroniques françaises jusqu'en 1441. éd. de Mas-Latrie, *Doc. inéd. de l'Hist. de France*, 1891. — Diomedes Strambaldi. Chronique de Chypre, en italien (en partie trad. de Macheras) éd. de Mas-Latrie, *Doc. inéd. Hist. de Fr.*, 1893

du monde musulman contre la chrétienté vint le réveiller brusquement : l'invasion des Ottomans s'ajouta aux éléments si complexes qui formaient déjà la trame de la politique chrétienne en Orient. Les nouveaux venus avaient une origine très modeste : ils étaient sortis d'une tribu de Turcomans, empreints de culture iranienne, les Kei-Kankli, qui vivaient au début du XIIIe siècle sous la domination du sultan de Kharezm, à Ourgendj dans le Khorassan. A l'approche des Mongols, en 1220, ils émigrèrent vers l'Occident, séjournèrent dans l'Azerbaïdjan, puis en Arménie et enfin au nombre de quatre cents familles, pénétrèrent sous la conduite d'Ertoghrul (l'homme au cœur droit), dans l'état du sultan d'Iconium désorganisé par l'invasion tartare. A la fin du XIIIe siècle

— Florio Bustron, Chronique de l'île de Chypre (XVIe siècle), raconte l'histoire de l'île jusqu'en 1489, éd. de MAS-LATRIE, *Doc. inéd. Hist. de Fr.*, 1886 (texte italien).

Chroniques byzantines. Nicéphore Gregoras, né en 1295, mort vers 1360. Histoire (1204-1359), éd. de Bonn, et *P. G.* CXLVII-CXLIX. — Jean VI Cantacuzène empereur (1341-54) : Histoire (1320-1356), véritables mémoires, éd. de Bonn et *P. G.*, CLIII et CLIV.

Chroniques occidentales. Nous nous bornerons à mentionner Froissart, les Grandes Chroniques de France, la Chonique des Quatre premiers Valois, le religieux de Saint-Denis, Juvénal des Ursins, et les Annales de Gênes etc... — Chroniques de Savoie (Croisade d'Amédée VI), éd. *Monum. historiae, patriae.* Turin, 1840, f°. — *La Chronique du bon duc Louis de Bourbon*, par Jean d'Orreville (croisade du duc de Bourbon en Afrique), éd. CHAZAUD, *Soc. Hist. de Fr.*, 1876.

Monographies : Ouvrages déjà cités de DELAVILLE-LEROULX (*La France en Orient au XIVe siècle*), W. NORDEN, HEYD. — GAY, *Le pape Clément VI et les affaires d'Orient* (1342-1352), Paris, 1904. — JORGA, *Philippe de Mézières*, 1327-1405 *et la croisade au XIXe siècle.* Paris, 1896 (*Bib. Ec. des Hautes Études*). — JORGA, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe* (1342-1362). *Byz. Zeit*, XV. — PARRAUD, *Vie de saint Pierre Thomas.* Angers, 1895. — RABANIS, *Notice sur Florimont, sire de Lesparre* (*Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1843). — JARRY, *Le retour de la croisade de Barbarie* (*Bib. Ec. des Ch.*, 1893). — MANFRONI, *La battaglia di Gallipolli e la politica veneto-turca.* Venise, 1902.

DE HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman*, t. I (trad. HELLERT, 1835). — HERTZBERG, *Geschichte der Byzantiner und des Osmanischen Reiches.* Berlin, 1883 (coll. ONCKEN). — CAHUN, *Op. cit.*, L. V. Timour et le triomphe de l'Islam. — SAINT MARTIN, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie.* Paris, 1818, 2 v.

l'Asie Mineure échappa aux Mongols, mais le sultan d'Iconium ne put y rétablir son autorité. Ses émirs ne tardèrent pas à fonder un groupe de principautés indépendantes : un des plus puissants était celui qui occupait le sud de l'Asie Mineure et que les Occidentaux appelaient le Grand Caraman; il disposait d'une armée de 50.000 hommes. Au centre de l'Anatolie l'émir de Kermian, maître de Kutayeh et d'Iconium en 1277, avait 40.000 cavaliers et 700 forteresses [1]. Les Ottomans, d'abord mercenaires à la solde du sultan d'Iconium, formèrent aussi près de Dorylée un état indépendant et commencèrent à s'agrandir aux dépens du territoire byzantin. En 1306 une de leurs bandes prit pied pour la première fois en Europe, appelée par la compagnie catalane et son chef Roger de Flor. En 1308, ils s'emparèrent de la grande métropole ecclésiastique d'Ephèse, massacrèrent les habitants et détruisirent la célèbre église Saint-Jean. En 1326, leur sultan Othman assiégea Brousse et, après l'avoir prise, en fit sa résidence. Du règne d'Ourkhan (1326-1359) date leur première organisation politique et militaire : ce fut lui qui créa l'infanterie des janissaires (yéni-tchéri), milice permanente recrutée avec les enfants enlevés aux chrétiens et convertis à l'islam; par une éducation religieuse et militaire on leur inculquait en même temps l'enthousiasme pour la guerre sainte et l'amour du drapeau et de la discipline. Alors que l'Europe attardée n'avait pas encore renoncé à ses bandes de chevaliers, les Ottomans avec leurs régiments de janissaires et de spahis possédaient une armée moderne. Leurs progrès devinrent bientôt inquiétants pour les possessions de l'empire byzantin en Asie Mineure. En 1328, Ourkhan

1. Quatremère, *Not. et Ext. des Manuscrits*, t. XIII, p. 340-355 et 373.

prenait Nicomédie; en 1330, après avoir infligé une défaite à l'empereur Andronic III, il entrait à Nicée, transformait en mosquée l'église du premier concile œcuménique et occupait les petits ports de la mer Noire et de la Propontide : les Grecs ne gardaient plus en Asie Mineure que Chrysopolis (Scutari) et Philadelphie. Au même moment les émirs indépendants voisins de l'Archipel, en particulier celui de Smyrne, envoyaient leurs navires ravager les côtes de la Grèce et les Cyclades. Athènes était au pouvoir de la Compagnie catalane depuis 1310. En face de ces nouveaux envahisseurs les débris de l'empire latin et l'empire byzantin incomplètement restauré étaient sans défense. En 1339, Andronic III envoya à Avignon un des principaux théologiens grecs de cette époque, Barlaam, chargé de négocier une alliance avec le pape Benoît XII et de lui promettre l'union religieuse en retour d'une croisade dirigée contre les Turcs. Barlaam était accompagné du Vénitien Étienne Dandolo, mais cette démarche n'eut aucun résultat[1].

Au sud de l'Asie Mineure, le royaume de Petite-Arménie menacé à la fois par les émirs turcs, les Mamlouks et les Mongols, conservait péniblement son indépendance. Il avait cependant pour le défendre un certain nombre de chevaliers occidentaux, immigrés après la perte de Saint-Jean d'Acre. En outre depuis la fin du XIIIe siècle, le port de Lajazzo était devenu un des principaux marchés d'Orient où les navires des puissances maritimes d'Occident venaient chercher les produits qui arrivaient du centre du continent asiatique par caravanes. La prohibition du commerce avec l'Égypte ne fit qu'accroître son importance, mais le désigna aux attaques des Soudans qui essayèrent

1. Gay, *op. cit.*, p. 27. Sur ces négociations, voy. Cantacuzène II, 39, 40. — Nicéphore Grégoras, IX, 10.

à plusieurs reprises de le détruire. Ruiné en 1322, il se releva rapidement, mais fut saccagé de nouveau en 1337; ses habitants s'enfuirent dans l'île de Chypre et le roi Léon V dut s'engager à détruire ses fortifications : les Mamlouks emmenèrent en Égypte 12.000 prisonniers [1].

Au milieu de la ruine des possessions chrétiennes deux états avaient seuls survécu et pouvaient devenir des points d'appui pour une nouvelle croisade. Établis fortement à Rhodes et dans les Sporades, les Hospitaliers pouvaient, grâce à l'abondance des revenus qu'ils possédaient en Occident, entretenir une flotte permanente qui parvenait à contenir la piraterie des Turcs. D'autre part la prospérité du royaume de Chypre se développait sous la dynastie des Lusignan de la branche d'Antioche. Le pouvoir y appartenait aux barons et aux chevaliers, presque tous d'origine française, mais dans les ports et surtout à Famagouste se pressaient des pèlerins et des marchands de toutes les parties du monde. Le voyageur allemand Ludolphe de Sutheim affirme que les épices venues de l'Inde y sont aussi communes que le pain en Allemagne et que c'est à Chypre qu'il faut aller pour apprendre tout ce qui se passe sous le soleil. Tous les grands ports de la Méditerranée avaient à Famagouste leurs colonies et leurs comptoirs. La prospérité avait développé chez les nobles l'amour du luxe et leurs revenus passaient à l'entretien des meutes et des faucons ou à la célébration de somptueux tournois; ils avaient adopté les modes d'Orient et se plaisaient à la chasse au léopard ou à la célébration fastueuse de cérémonies nuptiales ou funèbres. L'élément français était aussi représenté par l'Église qui possédait dans l'île de grandes richesses : la plupart des ordres

1. HEYD, II, p. 78 et suiv.

religieux d'Occident s'y étaient établis et les constructions d'églises gothiques, véritable reproduction des modèles empruntés aux écoles provinciales de France, se multiplièrent au XIIIe et au XIVe siècles.

§ 2. — La Croisade de l'Archipel.

Ainsi les chevaliers de Rhodes et l'état de Chypre étaient les seules puissances capables de défendre encore les positions chrétiennes en Orient. En 1337, le roi Hugue IV de Lusignan avait infligé une défaite aux Turcs[1] et les Hospitaliers donnaient la chasse à leurs pirates, mais pour que leur action fût efficace, il leur fallait des secours de l'Occident : plus que jamais un « passage général » était nécessaire. Comme on l'a vu, la rupture entre la France et l'Angleterre fit ajourner la croisade que Philippe VI devait diriger. La ligue maritime formée par Jean XXII avec le concours de Venise aboutit seulement à la destruction de quelques galères turques dans les eaux de Smyrne[2]. La cause de la croisade eût été perdue sans le revirement qui modifia la politique orientale de Venise. Après avoir été par ses rapports suspects avec les musulmans le principal obstacle à toutes les croisades, la puissance vénitienne recueillait maintenant les bénéfices de sa politique sans scrupules. Aucune force suffisante ne faisant plus équilibre aux états musulmans, ils étaient devenus les maîtres de la mer et, malgré les traités que Venise avait conclus avec eux, elle voyait ses possessions de l'Archipel et ses navires de commerce en butte à de continuelles attaques. Ce fut donc pour sauver leurs intérêts économiques menacés en Orient que les

1. Comme par la lettre que lui écrit Benoît XII. *Annales Eccles.*, a. 1338, n° 72.
2. Gay, p. 23.

Vénitiens devinrent les zélés partisans de la croisade : quand, en 1341, le roi Hugue IV et le grand-maître de Rhodes Helion de Villeneuve envoyèrent une ambassade en Occident pour demander des secours contre l'audace croissante des pirates turcs, ce fut à Venise que leurs demandes trouvèrent le meilleur accueil. Aussi lorsqu'en 1342 Pierre Roger archevêque de Rouen, un des prédicateurs de la croisade en 1333, fut élu pape sous le nom de Clément VI, ce fut d'abord vers l'Orient qu'il tourna ses regards et il entreprit de réorganiser la ligue maritime de 1334.

Malgré le caractère critique des circonstances les négociations furent loin d'être aisées ; on ne pouvait compter ni sur la France, ni sur l'Angleterre, alors en pleine lutte, ni sur Gênes en rivalité constante avec Venise. Bien que par ordre du pape la croisade eût été prêchée dans toute l'Europe, il n'y eut guère que des Italiens à s'en préoccuper. Tous les efforts du pape aboutirent à la formation d'une flotte de vingt galères qui se trouva réunie dans le port de Négrepont seulement au printemps de 1344. Clément VI avait fourni quatre galères commandées par le Génois Martin Zaccaria, ancien maître de Chio ; le légat Henri. patriarche latin de Constantinople, était le chef nominal de la croisade. Le reste de la flotte se composait de six galères vénitiennes, quatre galères chypriotes et six galères appartenant aux Hospitaliers. La flotte fut grossie par des contingents de Négrepont et des Cyclades[1]. Après avoir débarrassé les côtes de Grèce et les îles des pirates, elle parut brusquement devant Smyrne dont l'émir. Omourbeg, était absent. Les navires turcs furent brûlés dans le port, les croisés descendirent à terre. s'emparèrent de la ville et massa-

1. Gay, p. 32-38.

crèrent les habitants (28 octobre 1344)[1]. Puis la nouvelle conquête fut mise en état de défense, tandis que de nombreux marchands venaient déjà y installer leurs comptoirs. Omourbeg vint bientôt avec une armée et tenta de reprendre la place ; ses troupes furent repoussées, mais les principaux chefs de la croisade, parmi lesquels le légat Henri et Martin Zaccaria, furent surpris par les Turcs et massacrés[2]. Néanmoins la ville resta aux chrétiens et fut confiée à la garde des Hospitaliers (janvier 1345).

La nouvelle de la prise de Smyrne avait excité un certain enthousiasme en Occident et provoqué le départ de quelques troupes de croisés[3]. Quand on fut instruit de la mort des chefs de la croisade et de la situation critique dans laquelle se trouvait la nouvelle conquête, Clément VI résolut de provoquer un nouveau départ : il intervint même, sans beaucoup d'espoir il est vrai, auprès d'Édouard III pour l'amener à se réconcilier avec Philippe VI[4]. Le pape multipliait ses appels sans grand résultat, quand un chef inattendu se présenta pour commander la croisade. Humbert II, dauphin de Viennois, prince misanthrope et vaniteux, dont les finances étaient fort obérées, songeait à céder ses états au roi de France et à se distraire du chagrin que lui avait causé la mort d'un fils unique, en allant chercher au loin des aventures. Avec une véritable imprévoyance il offrit au pape d'entretenir à ses frais pendant la durée de l'expédition cinq galères, 1.000 arbalétriers et 300 chevaliers, dont 12 bannerets; il demandait seulement le commandement en chef de la croisade, le droit de lever des dîmes et la propriété des

1. Jorga, *Philippe de Mézières*, p. 42.
2. Gay, p. 55-57.
3. Gay, p. 58.
4. Gay, p. 61 (*Reg. inédit de Clément VI*).

territoires conquis. Le pape et les cardinaux hésitèrent longtemps avant de souscrire à ses demandes. Clément VI accepta enfin, probablement faute de mieux, mais il exigea que le dauphin s'engageât au moins à rester trois ans en Orient avec cent hommes d'armes[1]. Le 26 mai 1345 Humbert reçut le titre pompeux de « capitaine général du Saint-Siège apostolique et chef « de l'armée chrétienne contre les Turcs » et il vint à Avignon recevoir des mains du pape la croix et l'étendard de l'Église[2].

Ce fut seulement le 31 août 1345 que le dauphin quitta Marseille et se rendit à Gênes pour traverser l'Italie jusqu'à Venise. Une grande effervescence régnait dans le nord de la péninsule et des troupes d'hommes du peuple, las d'attendre toujours le chef de la croisade, commençaient à s'embarquer pour l'Orient : ce fut peut-être à ce moment que se répandit la nouvelle extraordinaire d'une bataille livrée près de Smyrne et dans laquelle 200.000 chrétiens commandés par saint Jean-Baptiste en personne auraient mis en déroute 1.200.000 musulmans[3]. Après s'être embarqué de nouveau à Venise, Humbert se dirigea vers l'île de Négrepont où il trouva la flotte chrétienne rassemblée. Dans l'intervalle Clément VI lui avait donné l'ordre de se rendre dans la mer Noire et de secourir la colonie génoise de Caffa, assiégée par les Tartares de Crimée. Mais Humbert ne tarda pas à montrer la plus complète incapacité ; il laissa la flotte dans l'inaction et s'occupa d'intrigues diplomatiques, négociant avec la Compagnie catalane de l'Attique et cherchant à se faire céder, au grand profit de ses alliés les Vénitiens, l'île de Chio,

1. Gay, p. 62-63.
2. Gay, p. 65. Raynaldi, *Ann. Eccles.*, 1345, n° 6.
3. Voy. la prétendue lettre de Hugue IV (Michelet, *Histoire de France*, éd. de 1837, III, p. 180). Voy. Jorga, *Philippe de Mézière*, p. 52-54 et l'édition du texte, *Rev. Or. lat.* III.

arrachée aux Génois par l'empire byzantin. Ces plans furent déjoués par l'arrivée subite d'une flotte génoise qui s'empara de l'île et dont quelques équipages eurent même l'audace de piller les navires du dauphin (1346). Après avoir livré aux Turcs quelques escarmouches dans les environs de Smyrne, Humbert découragé se retira à Rhodes et se fit relever de son vœu par le pape[1]. Rentré dans ses états, il abdiqua pour se faire dominicain (1349), mais toujours amoureux des honneurs, il accepta du pape le titre de patriarche latin d'Alexandrie[2]. Après son départ le grand maître de l'Hôpital continua à diriger les hostilités contre les pirates et en 1347, il brûla presque entièrement devant Imbros une flotte de 150 navires turcs. L'effet de cette victoire était détruit il est vrai par la prise de Lajazzo en Arménie, dont une flotte égyptienne s'emparait au même moment[3]. Les forces chrétiennes étaient épuisée ou décimées par les maladies; la croisade avait atteint au moins une partie de son objet, la répression des pirateries turques; Omourbeg avait été tué en essayant de reprendre Smyrne. Les Hospitaliers entreprirent donc des pourparlers avec les émirs turcs et en 1348 une trêve avantageuse pour les chrétiens fut signée, malgré les hésitations de Clément VI qui refusa de la ratifier[4]. La ligue maritime continua donc à fonctionner et fut renouvelée en 1350, mais elle eut désormais un caractère défensif et fut réduite à l'impuissance. Au même moment une guerre acharnée éclatait entre Gênes et Venise et, malgré Clément VI, on vit les Hospitaliers prendre parti dans les deux camps : ces puissances maritimes qui avaient marchandé leur appui à la ligue

1. Jorga, p. 50-51. Gay, p. 72-78.
2. Gay, p. 79 de Mas-Latrie, *Patriarches latins d'Alexandrie* (*Rev. Or. lat.*, p. 79).
3. Heyd, II, 91.
4. Gay, p. 86-93.

pour la croisade, trouvèrent facilement le moyen de mettre en ligne des flottes de 30 ou 40 galères lorsqu'il s'agit de s'entre-détruire.

§ 3. — Les croisades de Pierre Ier de Lusignan.

Pendant que les états chrétiens se querellaient ainsi, les Ottomans continuaient le cours de leurs succès : appelés en Europe par Jean Cantacuzène qui les prit comme auxiliaires dans sa lutte contre Jean Paléologue, ils s'emparaient, en 1356, de l'importante position de Gallipoli et interceptaient ainsi la route de Constantinople. En Asie Mineure le royaume d'Arménie était réduit à quelques châteaux dont l'existence précaire était menacée sans cesse. Ce fut alors que la cause de la croisade trouva un nouveau champion dans la personne de Pierre de Lusignan. Deuxième fils du roi de Chypre, Hugue IV, il était pénétré de l'idéal chevaleresque et mystique du xive siècle et se croyait destiné à conduire une croisade. Devenu en 1346 héritier du royaume par la mort de son frère aîné, il fonda un ordre de chevalerie, l'ordre de l'Épée, dont le but était la délivrance de la Terre Sainte et il y fit entrer des chevaliers de toute l'Europe. Puis en 1349, à l'insu de son père, il s'échappa avec son frère et quelques chevaliers pour aller prendre part aux tournois et aux fêtes d'Occident. Le roi Hugue IV, qui redoutait l'exode de la noblesse de Chypre, entra dans une grande colère et promit des primes à ceux qui arrêteraient les fugitifs. Un de leurs complices, Jean Lombard, fut pendu après avoir été mutilé : les fugitifs furent arrêtés dans le détroit de Messine et jetés en prison (septembre 1349) ; cependant au bout de

trois jours le roi leur pardonna leur escapade et les rétablit dans leurs dignités [1].

A peine devenu roi de Chypre, Pierre Ier reçut en 1359 des envoyés grecs de la ville arménienne de Gorigos qui venaient lui demander secours. A cause de sa forte position sur la côte de Cilicie, ce port parut au roi de Chypre un excellent point de débarquement pour une croisade future et il le fit occuper par son cousin Robert de Lusignan avec les deux navires qu'il entretenait pour la défense de Smyrne et cinq compagnies d'arbalétriers [2]. Aussitôt une ligue se forma entre le grand Caraman et les émirs turcs du sud de l'Asie Mineure. De son côté Pierre se prépara à la lutte, mais son départ fut retardé par les prétentions que le fils de son frère aîné, Hugue, éleva au trône de Chypre. Ce fut seulement en juillet 1361 qu'il put réunir à Famagouste une armée composée des troupes féodales de Chypre et de soudoyers lombards et florentins. Pierre avait équipé lui-même quarante-six galères auxquelles se joignirent celles du pape et des Hospitaliers. Le 23 août 1361 cette flotte venait surprendre la ville de Satalie qui était la capitale d'un émir turc et passait pour imprenable. La ville se rendit après un jour de siège et le château fut pris d'assaut [3]. Ce coup d'audace déconcerta les émirs turcs dont la ligue fut dissoute ; plusieurs émirs consentirent à se reconnaître les vassaux du roi de Chypre et l'année suivante une flotte de Pierre prenait la ville de Myrrhes et transportait en Chypre l'image de saint Nicolas [4].

Mais poussé par deux véritables apôtres de la croisade, le cardinal Pierre Thomas et son chancelier

1. Jorga, p. 80-91.
2. Jorga, p. 111-113.
3. Jorga, p. 121-125.
4. Jorga, p. 127.

Philippe de Mézières, Pierre de Lusignan avait résolu d'associer tout l'Occident à son entreprise. Tous trois s'embarquèrent à Famagouste le 24 octobre 1362 et firent voile pour Venise. Le roi de Chypre fut reçu en grande pompe par le doge et tout le patriciat, logé au palais Cornaro sur le grand canal, invité à de grandes chasses, comblé de présents : le doge lui fit espérer la participation de Venise à la croisade [1]. Pierre reçut le même accueil triomphal dans toutes les villes d'Italie et se dirigea vers Avignon où il trouva le roi chevalier, Jean le Bon et son fils le duc de Normandie. Jean était attiré par la réputation du vainqueur de Satalie et voulait accomplir les vœux de croisade que son père et lui avaient faits autrefois. Le 20 mars 1363, jour du Vendredi Saint, le pape Urbain V célébra l'office dans sa chapelle et, en présence des cardinaux, donna la croix rouge aux rois de France et de Chypre, au cardinal de Périgord et à une foule de seigneurs, parmi lesquels Boucicaut. Le 12 avril, Urbain V prêcha publiquement la croisade : Jean le Bon devait en être le chef; les grandes compagnies dont il songeait à débarrasser le royaume fourniraient des auxiliaires; le départ était fixé au 1er mars 1365 [2]. Continuant son voyage, Pierre passa dans l'Empire : à Strasbourg le clergé de la ville le reçut au son des cloches et on célébra des tournois en son honneur. De retour à Paris, il décida le roi Jean à partir un an avant le terme fixé, mais il rencontra un accueil plus froid à Rouen de la part du duc de Normandie, et surtout à Londres où Edouard III lui fit une magnifique réception, mais refusa de prendre aucun engagement en prétextant son grand âge. Il eut plus de succès auprès du prince Noir qui lui donna un tournoi à Angoulême, où

1. JORGA, p. 144-149.
2. JORGA, p. 158-167.

la chevalerie du Poitou accourue en foule se montrait disposée à prendre la croix. Mais en 1364 moururent les deux principaux partisans de la croisade, le cardinal de Talleyrand-Périgord et le roi Jean le Bon. Charles V, au sacre duquel Pierre assista dans la cathédrale de Reims, refusa nettement d'accomplir le vœu de son père. Sur ses conseils, Pierre se rendit auprès de l'empereur et en Allemagne les fêtes et les tournois recommencèrent : Charles IV logea son hôte au Hradschin de Prague et pendant trois semaines ce fut une succession de joutes dans lesquelles le roi de Chypre remporta de brillantes victoires. A ses demandes l'empereur répondit que ses seules forces étaient insuffisantes pour une croisade et en septembre 1364 il convoqua à Cracovie une brillante assemblée à laquelle assistèrent Casimir roi de Pologne et Louis roi de Hongrie; après de nouveaux tournois, Pierre repartit avec de belles promesses et au mois de juin 1365 il s'embarquait à Venise [1].

Rien n'est plus caractéristique que ce voyage de Pierre de Lusignan à travers l'Europe : l'idée de la croisade y est encore populaire et son côté romanesque séduit les imaginations, mais ces princes et ces chevaliers qui s'exaltent en entendant parler de la Terre Sainte ne tardent pas à se laisser reprendre par le souci de leurs intérêts politiques. Quelques chevaliers anglais poussèrent bien jusqu'à Venise, mais revinrent dans leur pays au lieu de s'embarquer. Les puissances maritimes satisfaites des traités conclus avec les musulmans étaient opposées à toute entreprise : les Génois dénoncèrent au soudan d'Égypte les desseins du roi de Chypre. Pierre, réduit à peu près à ses seules forces, résolut de commencer la croisade

1. Jorga, p. 174-201.

sans le secours des Occidentaux : pendant son absence Satalie avait résisté à une armée de Turcs et les pirateries sur les côtes de Chypre avaient recommencé ; il était donc urgent de défendre les positions chrétiennes menacées. Pierre avait quitté Venise le 27 juin avec une trentaine de navires sur lesquels se trouvaient des chevaliers français, anglais et allemands, des Italiens et deux nobles byzantins. Il se dirigea vers Rhodes où la flotte de Chypre vint le rejoindre. Ses forces s'élevaient à 10.000 hommes, dont 1.000 chevaliers : le légat pontifical Pierre Thomas suivait l'armée et exerçait une grande influence sur ces bandes cosmopolites. Le 4 octobre 1365, le légat monta sur la galère royale et bénit les croisés pendant qu'on arborait la bannière de Chypre au lion rouge. Toute l'armée s'embarqua pour une destination inconnue, puis le 9 octobre la flotte parut devant le Vieux-Port d'Alexandrie; la ville était défendue par une garnison de 100 Arabes dont la couardise était légendaire; l'eau et les approvisionnements lui manquaient pour soutenir un siège. Le lendemain toute l'armée débarqua malgré les habitants qui couvraient les embarcations de naphte enflammé : Pierre se battit comme un simple chevalier, tua trente Sarrasins et pourfendit un émir; puis il se dirigea vers la Porte de Mer et y mit le feu pendant que d'autres croisés entraient dans la ville par les aqueducs complètement à sec. Alexandrie était ainsi au pouvoir des chrétiens et pendant deux jours eut lieu un pillage en règle de la ville : les quartiers chrétiens eux-mêmes ne furent pas épargnés; les Génois qui étaient restés neutres pendant le combat emportèrent pour 800.000 florins d'épices et de marchandises précieuses. Mais bientôt on annonça que le soudan réunissait 100.000 hommes au Caire pour marcher contre la ville. Tous les chevaliers parlèrent

aussitôt de retraite : malgré l'indignation du roi et les objurgations du légat, le retour fut décidé et l'armée se rembarqua le 16 octobre au moment même où l'avant-garde turque paraissait devant la ville[1]. Tout cet immense effort n'avait abouti qu'à un coup de main et le soudan exaspéré se vengea sur les chrétiens d'Égypte et de Syrie dont les biens furent confisqués. Venise intervint alors et ses envoyés empêchèrent une nouvelle flotte chypriote d'aller attaquer Beyrouth : Pierre dut signer la paix avec le soudan en 1366, mais au moment même où les négociations se poursuivaient. il préparait une nouvelle croisade[2].

Le bruit de la prise d'Alexandrie n'avait pas tardé à se répandre en Occident et y avait excité l'enthousiasme. Duguesclin avait pris la croix et voulait entraîner les grandes compagnies en Orient. Le pape Urbain V cherchait à préparer une croisade pour défendre l'empire byzantin contre les Ottomans qui devenaient chaque jour plus dangereux : en 1363 ils étaient entrés à Philippopoli; en 1365 le sultan emportait Tzurulon et Didymotica. puis malgré une énergique résistance, s'emparait d'Andrinople dont il faisait sa résidence. L'existence même de Constantinople était menacée et. suivant les conseils donnés autrefois par Barlaam à Clément VI, le pape croyait qu'une intervention des Occidentaux en sa faveur pouvait hâter l'union religieuse. Urbain V voulait donc organiser contre la puissance ottomane une action combinée du roi de Hongrie par terre et du roi de Chypre par mer. En outre le comte de Savoie Amédée VI, cousin germain de l'empereur Jean V, avait pris la croix à Avignon en 1363. Sans attendre même la fin des négociations, le comte de Savoie s'embarqua à Venise

1. JORGA, p. 285-302.
2. JORGA, p. 319-324.

avec une petite armée composée de ses vassaux et de quelques chevaliers français, parmi lesquels Jean de Vienne. Le 2 août 1366 il arrivait à Négrepont, puis se dirigeant vers les détroits, il prit d'assaut Gallipoli le 15 août et après y avoir laissé 200 soudoyers allemands, il alla débarquer à Constantinople. L'empereur Jean V avait été pris par les Bulgares en traversant leurs terres pour aller demander des secours au roi de Hongrie. Le comte de Savoie, appuyé par des galères byzantines, alla assiéger les places bulgares de la mer Noire et après la prise de Varna et de Mesembria. obtint la délivrance de l'empereur, puis ses troupes étant au terme de leur engagement, il dut revenir en Occident en 1367 [1].

Pendant ce temps la rupture s'était produite entre le roi de Chypre et le soudan qui avait mis un de ses ambassadeurs en prison. Pierre réunit dans le port de Famagouste une flotte de 123 navires, dont 56 galères, mais à peine sortie du port elle fut dispersée par une tempête. Florimont de Lesparre à la tête des secours d'Occident parvint à occuper douze jours le port de Tripoli [2]. Le soudan effrayé entama de nouvelles négociations, puis il mourut et son successeur refusa de ratifier le traité. Avec une nouvelle flotte Pierre reparut devant Tripoli et, après s'en être emparé. la détruisit de fond en comble, mais lorsque les chrétiens voulurent se rembarquer les Sarrasins les attaquèrent à la faveur de l'obscurité et les obligèrent à abandonner leur butin (20 septembre 1367). Le lendemain la flotte paraissait devant Tortose; Pierre de Lusignan mit le feu aux munitions entassés dans la cathédrale et emporta comme trophée de victoire les portes du château. La flotte alla brûler de même

1. Delaville-Leroulx, p. 114-158.
2. Jorga, p. 354-355.

Laodicée et les places voisines, tandis qu'une troupe d'aventuriers faisait subir la même sort à Jaffa[1]. Lorsque Pierre revint à Nicosie au mois d'octobre, il avait ruiné le commerce entre la Syrie et l'Égypte et son expédition avait fait plus de mal au soudan qu'une croisade. Puis en 1368 le roi de Chypre retourna en Occident pour y préparer une nouvelle croisade et parcourut de nouveau l'Italie[2]. A Bologne il rencontra l'homme d'Europe le plus capable d'apprécier ses « apertises », l'historien Froissart[3]. Il quitta l'Italie après avoir accepté la médiation de Venise pour traiter avec le soudan et revint en Chypre. Mais cet homme si populaire en Occident, ce chevalier accompli était haï de ses barons qu'il avait exaspérés par ses violences et auxquels il avait fait subir le contrecoup de ses querelles domestiques. Le 17 janvier 1369, il périt assassiné en laissant pour lui succéder un enfant maladif, le roi Perrin. La reine-mère, haineuse et violente, s'empara du pouvoir et la guerre civile désola Chypre[4]. En 1373, les Génois envoyaient une flotte et, sous prétexte de rétablir l'ordre, mettaient l'île à feu et à sang, exigeaient avant de se retirer une rançon formidable et emmenaient à Gênes en trahison le connétable du royaume : en outre ils gardèrent pour eux le port de Famagouste[5]. Ces actes de brigandage avaient pu s'accomplir sans qu'aucune puissance eût bougé : seul le pape éleva la voix en faveur de Pierre II. Au même moment les Égyptiens assiégeaient le roi Léon VI d'Arménie dans son dernier château de Gaban et en 1375 ils l'emmenèrent

1. Jorga, p. 365-369.
2. Jorga, p. 370-137.
3. Froissart, *Chroniques*, éd. Buchon, III, 501.
4. Jorga, p. 385-392.
5. Heyd, II, p. 407-410.

en captivité au Caire [1]. Non seulement tous les plans de Pierre de Lusignan avaient échoué, mais après sa mort la puissance de sa dynastie s'effondrait définitivement.

§ 4. — Philippe de Mézières et la propagande pour la croisade.

Et pourtant malgré les leçons d'une cruelle expérience et les démentis incessants de la réalité, l'idée de la croisade hantait toujours les imaginations des Occidentaux. Au moment où disparaissait Pierre de Lusignan, son fidèle ami Philippe de Mézières continuait en France sa propagande pour l'œuvre dont il avait fait le but suprême de son existence. A la différence de Pierre, Philippe, le « vieil pèlerin », comme il s'appelle, est surtout un théoricien, mais il a pour ainsi dire fixé dans ses ouvrages les rêves de prouesses extraordinaires et d' « apertises » miraculeuses qui étaient ceux de ses contemporains, grands lecteurs des romans de la Table Ronde et désireux d'égaler le courage du roi Arthur. Cadet d'une nombreuse famille, Philippe passa son enfance au château de Mézières et étudia à l'école des chanoines de la cathédrale d'Amiens ; il montra un goût très vif pour l'étude et surtout pour la lecture, passant d'Aristote au cycle de Troie ou d'Alexandre et dévorant surtout le livre d'Eracles et les ouvrages relatifs à la Terre Sainte. Enflammé par l'histoire de Pierre l'Ermite et de la première croisade, il rêva d'aller en Orient chercher fortune. En 1345, à dix-neuf ans, il quitta son château de Mézières et alla faire l'apprentissage de la guerre d'abord en Lombardie, puis à Naples et enfin en Espagne. En 1346, il prit la croix et assista aux batailles livrées sous Smyrne par le dauphin de

1. Heyd, II, p. 91.

Viennois. Armé chevalier, il accompagna Humbert à Rhodes et fit en 1347 le pèlerinage de Jérusalem[1]. A son retour il s'arrêta en Chypre et se lia d'amitié avec le prince Pierre de Lusignan : il l'encouragea dans ses idées de croisade et rassembla tous les renseignements qu'il put obtenir des marchands et des voyageurs sur la force des états musulmans[2]. Après l'avènement de Pierre il revint en Chypre, devint l'homme-lige du roi et fut créé chancelier ; il l'accompagna en 1364 dans son voyage à travers l'Europe et fut chargé par lui de nombreuses négociations ; on le trouve successivement en Lombardie, à Venise, puis à Kœnigsberg auprès des chevaliers teutoniques. Après la prise d'Alexandrie, la retraite des croisés lui causa une grande douleur et il offrit en vain de garder la ville à lui seul avec cinquante chevaliers. Il revint en Europe et continua au nom du roi de Chypre les négociations pour la croisade ; il apprit à Venise en 1369 l'assassinat de Pierre de Lusignan. Son chagrin fut tel qu'il résolut d'abord d'entrer dans un cloître : sa foi dans la cause de la croisade l'en empêcha. En 1372, il se rendit à Avignon et obtint que le pape fît adopter en Occident la fête de la Présentation de la Vierge, célébrée déjà dans l'Église grecque ; il avait traduit lui-même en latin l'office grec et dans un manifeste il l'offrit à tous les chrétiens comme un « chant nouveau » grâce auquel ils pourraient obtenir de la Vierge les remèdes à leur détresse présente[3].

Philippe de Mézières trouve ensuite asile auprès de Charles V qui, malgré sa politique de calcul et de froide prudence, avait pour les choses de l'Orient la même curiosité que ses contemporains. Sa bibliothèque

1. Jorga, p. 19-32.
2. Jorga, p. 85-89.
3. Jorga, p. 411-415.

contenait beaucoup d'ouvrages relatifs à la croisade. Au festin qu'il offre à l'empereur Charles IV dans la grande salle du palais le jour des Rois de l'année 1378, un entremets représente une nef qui porte Godefroy de Bouillon et Pierre l'Ermite; plus loin on voit Jérusalem avec le temple et au sommet d'une tour, un Sarrasin « vêtu très proprement et qui, en langue arabique, criait la loi en manière que font les Sarrasins »; les chevaliers de la nef descendent et plantent la bannière de Godefroy sur les murs de la ville[1]. Charles V paraît avoir rêvé réellement de délivrer Jérusalem, mais il voulait préalablement la réunion d'un concile qui réformât la chrétienté. Comme Philippe de Mézières il a horreur des guerres entre les princes chrétiens, du luxe des cours, de la licence des gens de guerre. Il n'est donc pas étonnnant qu'il ait fait bon accueil au « vieil pèlerin » : en 1373 il lui accorda une pension et des maisons à Paris[2]. Philippe de Mézières assista au conseil du roi et suivit sans cesse Charles V avec lequel il eut de longs entretiens : il fut même chargé par le roi de négociations en Lombardie et fut le précepteur du dauphin Charles. En 1380, après la mort de Charles V, il se retira au couvent des Célestins à Paris, mais il ne cessa d'être en relations avec les anciens conseillers du dernier roi, il acquit l'amitié du duc d'Orléans et quand le jeune Charles VI saisit un instant le pouvoir, il lui donna les conseils les plus hardis. Cette période fut celle de sa grande activité littéraire et en 1384, il rédigea sous une forme définitive son projet d'ordre de la Passion qui devait dans sa pensée donner une nouvelle vie aux expéditions d'Orient.

Ce fut en 1347, au cours de son pèlerinage à Jéru-

1. *Grandes chroniques de France*, éd. P. Paris.
2. Jorga, p. 417-424.

salem, que Philippe conçut dans l'église du Saint-Sépulcre l'idée de constituer une nouvelle milice, « une monarchie militaire » capable de conquérir la Terre Sainte et de la garder[1]. Les deux grandes infirmités des croisades ont été, d'après lui : *divisio*, la mésintelligence entre les chefs et *propria voluntas*, l'indiscipline des soldats. Les ordres militaires actuels, même réunis, sont insuffisants pour établir l'unité et « la volonté bien réglée qui manque » ; leurs richesses les en empêchent. On créera donc pour les remplacer l'ordre de chevalerie de la Passion de Jésus-Christ qui se composera de chevaliers, pris parmi les cadets de noblesse et les bourgeois, et de sergents recrutés dans la classe des ouvriers et des artisans. Par leur vie pure et leur observation de la discipline, ils seront un modèle pour les chevaliers errants qui dépensent en vain leurs forces à la conquête de la Terre Sainte. D'après le « prologue de la règle militaire », les chevaliers seront au nombre de 100.000, mais on ne les admettra dans l'ordre qu'après de longues épreuves purificatrices : ils prononceront quatre vœux et ne pourront rien posséder en propriété, mais ils devront être mariés ; car c'est une véritable caste qu'il s'agit de créer et les enfants pourront succéder à leurs pères. A leur tête sera un prince élu par l'ordre tout entier ; il rendra la justice tous les jours, et commandera l'armée ; lui-même sera sous la juridiction du conseil général de l'ordre qui pourra le déposer en cas de faute grave. Le prince sera assisté par un gouvernement de 34 officiers élus tous les quatre ou six ans par le grand chapitre. A l'ordre sera attaché un clergé composé d'un patriarche, d'archevêques, évêques, chanoines, scribes et hospitaliers. Une discipline presque monastique régnera dans cette répu-

1. *Oratio tragedica*. JORGA, p. 71-75.

blique; l'assistance à l'église sera obligatoire même pour les enfants; dans les grandes fêtes le patriarche officiera au son des orgues et des trompettes d'argent. Les femmes prononceront aussi des vœux et mèneront une vie de recluses, mais dans l'intérêt de l'ordre, les veuves pourront se remarier indéfiniment. Les femmes nourriront elles-mêmes leurs enfants et les élèveront sévèrement [1].

Telles sont les grandes lignes de ce projet, le plus extraordinaire qui ait jamais été proposé pour trancher la question de la croisade; on y trouve un curieux mélange de chimères et de sens pratique. Après la prise d'Alexandrie, Pierre de Lusignan avait donné à Mézières le tiers de la ville, pour lui permettre de créer son ordre, mais ce fut un espoir vite disparu et la chevalerie de la Passion resta toujours dans le domaine du rêve.

Cependant le jeune roi Charles VI montrait des dispositions très favorables pour la croisade et célébrait de grandes fêtes en l'honneur du roi fugitif d'Arménie, Léon VI, qui venait se fixer à Paris en 1384 [2]. Il croyait aux prophéties qui annonçaient qu'un roi franc reprendrait Jérusalem et rêvait d'aller en Italie pour mettre fin au grand schisme, de s'opposer aux progrès de Mourad et de s'allier au roi d'Angleterre Richard II, pour conduire la croisade. Dans le « Songe du Vieil Pèlerin » publié en 1388, Philippe de Mézières traçait au roi un plan de croisade en empruntant ses comparaisons au jeu d'échecs; il voulait établir la paix universelle au moyen de « conseils de bailliages » et précipiter tous les princes de l'Europe sur les Musulmans, les rois espagnols sur Grenade et l'Afrique, l'empereur et les princes allemands sur les Turcs, les rois

1. Jorga, p. 453-459.
2. Jorga, p. 463.

de France et d'Angleterre sur la Syrie et l'Égypte [1]. Il est impossible de ne pas voir une relation entre cette propagande active et la croisade que le duc Louis II de Bourbon entreprit en Tunisie en 1390 à l'instigation des Génois. Charles VI, il est vrai, modéra l'ardeur des chevaliers qui voulaient partir en grand nombre : cependant une armée de 1.400 chevaliers venus de France, d'Angleterre et d'Espagne fut portée par des galères génoises devant la place d'Africa (el-Mahadia). Après un long blocus, pendant lequel les chevaliers purent se livrer à leur prouesses favorites, l'armée se trouva sans approvisionnement et les Génois satisfaits de cette démonstration conclurent avec les Sarrasins un traité par lequel ceux-ci s'engageaient à leur payer tribut. La croisade faisait toujours preuve de la même impuissance [2].

Pourtant le « vieil pèlerin » espérait beaucoup de Charles VI qui parlait sans cesse de croisade dans son conseil. En 1392, des conférences s'ouvraient pour établir la paix entre la France et l'Angleterre, mais quelques jours après éclata la folie du roi. Cependant la paix fut signée en 1395 et Richard II épousa Isabelle de France. Le succès était grand pour les partisans de la croisade, mais après avoir apaisé les guerres entre les états il fallait faire cesser le grand schisme de la papauté qui désolait la chrétienté depuis 1378. La croisade de Hongrie qui partit en 1396 ne répondait guère à l'idéal que Philippe de Mézières se faisait de la guerre sainte : elle était, d'après lui, dirigée par « vaine gloire ». Avec un courage vraiment infatigable il composa une nouvelle rédaction de son projet d'ordre chevaleresque. Bien qu'il n'attendît pas grand'-chose des chevaliers frivoles qui se dirigeaient vers

1. Jorga, p. 466-471.
2. Delaville-Leroulx, p. 166-200.

Constantinople avec un train trop somptueux pour des pèlerins, la nouvelle du désastre de Nicopolis le désola et il adressa à Charles VI son « Epistre lamentable et consolatrice ». Mal vu du parti bourguignon qui lança contre lui des calomnies épouvantables, Philippe de Mézières mourut le 29 mai 1405 après avoir été témoin des premières catastrophes du siècle de fer qui s'annonçait[1].

§ 5. — La ruine des missions d'Extrême-Orient.

La deuxième moitié du XIV[e] siècle avait révélé l'impuissance de l'Europe à organiser une nouvelle croisade : elle devait être aussi fatale à la prospérité des missions chrétiennes en Orient. A la même époque l'islam triompha dans l'Asie centrale, et un mouvement national, en renversant la dynastie mongole de Chine, anéantit l'œuvre de Jean de Montecorvin et de ses successeurs.

En 1353, le pape Innocent VI recevait encore à Avignon un Frère mineur, Jean de Florence, envoyé par le grand khan Chun-ti avec une lettre où le souverain mongol témoignait de sa bienveillance pour le christianisme. Le pape demanda aux franciscains de nouveaux missionnaires dont plusieurs devaient être sacrés évêques ; la mission allait partir quand la nouvelle des événements de Chine vint suspendre son départ. La terrible guerre civile, qui aboutit en 1368 au renversement de la dynastie mongole, commençait. Les missions de Pékin eurent à souffrir et quelques mineurs se réfugièrent en Kiptchak. En 1362, le cinquième évêque de Zayton fut mis à mort par les Musulmans. La nouvelle dynastie des Ming abandonna

1. JORGA, p. 489-512.

Pékin et transporta le siège de l'empire à Nankin. Cependant en 1370 Urbain V organisa une nouvelle mission et nomma archevêque de Pékin Guillaume de Prato, docteur de l'Université de Paris, qui partit avec douze compagnons et fut suivi peu après par 70 missionnaires. On ne sait quel fut le sort de cette mission dont le voyage dut se heurter à des difficultés inouïes. La chrétienté de Chine continua cependant à subsister quelques années : en 1391 elle envoyait en Europe Roger d'Angleterre et Ambroise de Sienne demander au pape de nouveaux missionnaires. Des archevêques de Pékin sont mentionnés jusqu'en 1456, mais il est difficile de savoir s'ils ont pu résider dans leur ville épiscopale.

Au même moment les états mongols de l'Asie centrale étaient définitivement conquis à l'islam. Dès 1262, le khan du Kiptchak avait été converti par les missionnaires de Bibars. En Perse les successeurs de Cazan furent comme lui des musulmans et la loi religieuse se substitua à la coutume mongole, au yassak. La Transoxiane, l'ancien Kharezm dont la population indigène était si attachée à l'islam, ne tarda pas à redevenir une des principales forteresses du Coran. En 1322, le sultan Tarmachirine faisait profession publique de mahométisme et prenait le nom d'Ala-ed-Din (Exaltation de la Foi)[1]. Mais le triomphe définitif de l'islam dans l'Asie centrale fut dû à un nouveau conquérant, à Timour-lengk (Tamerlan), qui parvint en quelques années à fonder un nouvel empire. Fils d'un émir turc de la famille de Djagataï, possesseur d'un fief en Transoxiane, il naquit en 1335 et se montra de bonne heure dévot musulman et parfait homme de guerre.

1. Cahun, p. 409-417 (accuse à tort les missions catholiques de la disparition du christianisme en Asie qui, selon lui, convenait mieux aux Mongols sous la forme nestorienne).

Il fit ses premières armes au milieu des guerres civiles de la Transoxiane et gagna l'alliance du clergé musulman. Nommé par le sultan du Djagataï gouverneur de la Transoxiane, il se révolta, fut vaincu, connut la proscription et le métier de chef de bandes, puis sa fortune ayant changé, il devint le maître de la Transoxiane, y ruina le pouvoir de la grande féodalité turque et en 1369 fut élevé sur le feutre blanc et proclamé roi de Transoxiane. Son avènement fut un véritable triomphe pour le clergé musulman qui substitua le Coran au yassak, s'empara des biens de la noblesse turque et établit dans toute l'Asie centrale une véritable inquisition chargée de surveiller les fidèles. Une nouvelle guerre sainte commençait : le Kiptchak était conquis en 1389, l'Inde en 1398. Timour songeait à rétablir à son profit l'antique califat [1]. L'irruption de cette nouvelle puissance musulmane anéantissait les résultats obtenus par les missions dans l'Asie centrale et allait empêcher pendant des siècles le christianisme d'y faire des progrès. Cependant la mission créée en Perse par les dominicains ne disparut pas entièrement et l'on suit l'histoire des archevêques de Sultanyeh jusqu'au milieu du xve siècle. En 1402 Jean Lycènes de Bruges, archevêque de Sultanyeh, est chargé par Tamerlan d'une mission auprès de Charles VI et à sa mort, en 1423, il a pour successeur un frère-uni d'Arménie [2].

1. Cahun, p. 441 et suiv.
2. Silvestre de Sacy, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, VI, 503 et suiv. Le Quien, *Oriens Christianus*, III, p. 1365 et suiv. Un archevêque de Sultanyeh, l'Arménien Thomas de Albaraner, est encore institué par une bulle de Martin V (14 décembre 1425).

CHAPITRE XII

LA DÉFENSE DE L'EMPIRE BYZANTIN

(1396-1453)

§ 1. — Les croisades de Nicopolis et de Constantinople.

Les croisades de Pierre de Lusignan furent le dernier effort sérieux entrepris pour reprendre la Terre

BIBLIOGRAPHIE. — **Sources** : 1. Croisade de Nicopolis. Étude sur les sources dans DELAVILLE-LEROULX, *la France en Orient*, p. 213-219. Sources françaises : le *Livre des faits du bon Messire Jean le Maingre, dit Boucicaut* (dû à un familier du maréchal de Boucicaut ; récit des faits jusqu'en 1409), éd. MICHAUD et POUJOULAT (*Nouv. Collect. de mém.*, 1836) et BUCHON (*Panthéon littéraire*, t. III des chroniques de Froissart). — Froissart (récit très développé, a mis au premier plan Enguerrand VII de Coucy aux dépens du connétable d'Eu). — *Religieux de Saint-Denis* (récit d'après un témoin oculaire). Sur les sources allemandes, hongroises, polonaises, byzantines, turques, voy. DELAVILLE-LEROULX, p. 214-217. Les documents d'archives, listes des chevaliers accompagnant le comte de Nevers, impôts levés pour la croisade ou le paiement de la rançon des prisonniers, négociations diplomatiques, etc... ont aussi une grande importance ; les principaux sont fournis par les Archives de la Chambre des Comptes de Bourgogne et les archives de Venise.

2. Invasion de Tamerlan et état de l'Orient de 1402 à 1453. — SILVESTRE DE SACY, *Mémoire sur une correspondance inédite de Tamerlan avec Charles VI* (*Mém. Acad. Inscript.*, VI-VII). Étude sur les lettres conservées au Trésor des Chartes. — Sources orientales : Chérifeddin, Histoire de Timur-Beg (en persan), trad. franç. — PETITS DE LA CROIX, Paris, 1722, 4 v. — Arabchah, Vie de Tamerlan (en arabe), trad. franç. VATTIER, 1658. — Sources byzantines : Laonikos Chalchondyles d'Athènes. Histoire de 1298 à 1463, éd. de Bonn et *P. G.*, CLIX. — Ducas. Histoire de 1341 à 1462. ed. de Bonn et *P. G.*, CLVII. — Georges Phrantzès né en

Sainte et attaquer l'Égypte. Désormais la délivrance du Saint-Sépulcre continue bien à hanter les imaginations : devenu maître de la France, le roi d'Angleterre

1401, Histoire de 1258 à 1476, éd. de Bonn et *P. G.*, CLVI. — Témoignages occidentaux : Ruy Gonzalez de Clavijo ambassadeur d'Henri III, roi de Castille près de Tamerlan, fait un séjour à Samarcande de 1404 à 1406 et rédige une Historia del gran Tamorlan... (Ier éd., Séville ,1582. — éd. *Colection de Cronicas y memorias de los Reyes de Castilla.* Madrid, 1779, III) et *I. Streznevski* (texte espagnol et traduction russe, Mém. Acad. des Sciences de St-Pétersbourg, XXVIII, 1881). — Bertrandon de la Brocquière, confident de Philippe le Bon et chargé d'une mission en Orient (1432-1435) : Le voyage d'Oultremer, rédigé en 1455-1457, éd. Schefer, *Rec. de Voy. et documents...*, XII. — Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XVe siècle* (analyse des archives de Gênes et de Venise), *Rev. Or. lat.*, IV-VIII. — Marino Sanudo, *Vitæ ducum Venetorum* (421-1493), éd. Muratori, XXII (important pour les vies du xve siècle).

3. Concile de Florence. Documents rassemblés dans Mansi, t. XXXI. D'après Vast, *Le cardinal Bessarion*, p. 437 et suiv.; l'auteur des *Acta Græca* serait Bessarion.

4. Prise de Constantinople. Recueil des sources entrepris par l'Académie de Buda-Pesth et confié à Dethier et Hopf (*Monumenta Hungariae hist.*, XXI et XXII. Le tome XXII n'a jamais été mis en vente et les exemplaires en ont été presque tous détruits. Voy. la table des matières publiée par Krumbacher (*Geschichte der Byzantin. Litteratur*. 2e éd., p. 311). — *a*) Récits grecs. Voy. les chron. citées plus haut et les lettres de Philelphe, 2e éd., Paris, 1503. — *b*) Récits d'origine turque : Critobule d'Imbros, rallié à Mahomet II. Son récit est très complet et impartial. Éd. Muller, *Fragmenta historicorum græcorum*, V. — Annales turques trad. par Leunclavius, *P. G.*, CLIX. — Saad-ed-Din. Extr. dans l'édit. de Jacques Duclercq de Buchon. — *c*) Récits italiens : Nicolas Barbaro de Venise : Journal du siège, éd. *P. G.*, CLVIII. — Magno de Venise. Extr. Jorga, *Rev. Or. lat.*, VIII, 108. — Jean Zaccaria podestat de Péra, éd. Silvestre de Sacy, *Not. et ext. des mss.*, XI, 1827. — Francisco de Trasne et deux marchands florentins. Relation reproduite dans les mémoires de Jacques Duclercq, éd. Buchon. — *d*) Lettres. Léonard de Chio, archevêque de Mitylène, au pape Nicolas V, éd. *P. G.*, CLIX, 928 et suiv. (L'auteur avait accompagné le légat Isidore de Russie dont le rapport mutilé se trouve aussi *P. G.*, CLIX). — Lettre de Giustiano au gouvernement de Gênes, éd. Jorga, *Rev. Or. lat.* VIII, 105.

Monographies. — Ouvrages déjà cités de Cahun, Heyd, Delaville-Le-Roulx, de Hammer etc... Berger de Xivrey, *La vie et les ouvrages de l'empereur Manuel Paléologue* (*Mém. Ac. Inscript.*, XIX). — Vast, *Le cardinal Bessarion* (1403-1472). Paris, 1878. — Pears, *The destruction of the Greek Empire...* London, 1903. — Vlasto, *Les derniers jours de Constantinople*, Paris, 1883. — Du Fresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. V, p. 390. — Vast, *Le siège et la prise de Constantinople par les Turcs. Revue Historique*, 1880 (XIII). — Charles Schefer, *Le discours du Voyage d'Oultremer de Jean Germain. Rev. Or. lat.*, III (projets de croisade de Philippe le Bon).

Henri V a songé à conduire une croisade en Palestine ; plus tard la même idée s'est présentée à l'esprit de Jeanne d'Arc. Mais les fléaux de tout genre qui ont désolé l'Occident pendant la première moitié du xve siècle, folie des rois, grand schisme, guerres anglaises ont empêché tous les projets d'aboutir. En outre un danger plus pressant que le souci de délivrer la Terre Sainte a sollicité en Orient l'attention de l'Église. La possession d'Andrinople et de Philippopoli avait fait des Ottomans une des puissances des Balkans : maîtres des routes de la Thrace, ils interceptaient les communications entre Constantinople et les tronçons de territoire qui formaient encore l'empire byzantin, Thessalonique, la Morée etc... ; de plus par la vallée de la Maritza ils menaçaient les états slaves des Balkans et, derrière eux, la Hongrie, qui formait vis-à-vis de l'Orient le rempart de la chrétienté latine. La terreur excitée par les Turcs était si grande qu'en 1365 la république de Raguse leur offrit volontairement de leur payer tribut. Avant de songer à la Terre Sainte il fallait donc assurer la défense de l'Europe menacée directement par l'islam.

Tel fut désormais depuis Urbain V le nouveau souci qui dirigea la politique des papes en Orient : les croisades redevenaient des guerres de défense et il s'agissait non seulement d'entraîner des armées occidentales sur la route de Constantinople, mais d'unir dans une même alliance les états de la péninsule des Balkans directement menacés par les Turcs. La tâche était difficile : sans parler des rivalités politiques, le schisme des Grecs était le principal obstacle à l'organisation de la défense. D'autre part, suivant les traditions de leur politique réaliste, Gênes et Venise n'avaient pas tardé à ouvrir des négociations avec les nouveaux maîtres du Levant : dès 1372 les colons

européens de Péra avaient conclu avec eux un traité de commerce. Malgré ces circonstances défavorables, les papes firent leurs efforts pour sauver l'empire byzantin. La croisade du comte de Savoie en 1366 avait été une première manifestation de cette nouvelle attitude vis-à-vis de l'Orient. De leur côté les empereurs byzantins, conscients de leur faiblesse, essayèrent par tous les moyens d'amener leur clergé à accepter l'union religieuse. En 1369, l'empereur Jean V Paléologue vint trouver Urbain V à Rome et abjura personnellement le schisme [1], mais un fait en dit long sur la situation des princes de cette époque : en passant à Venise l'empereur se trouva sans ressources et ses créanciers le firent mettre en prison sans que la Sérénissime République fît rien pour le délivrer; le malheureux Jean V essuya même des refus de la part de son fils aîné, Andronic, et ce fut son second fils, Manuel, despote de Thessalonique, qui le sauva en engageant ses biens. Pendant ces négociations stériles les Turcs devenaient chaque jour plus menaçants et Jean Paléologue désespéré dut se résigner à payer tribut à Mourad. Trouvant ainsi la route libre, les Turcs attaquèrent les états slaves : en 1389, l'indépendance de la Serbie périt à la bataille de Kossovo, où furent tués d'un côté le sultan Mourad, de l'autre le prince Milosch ; tous deux furent considérés comme des martyrs par leurs compatriotes. Le nouveau sultan, Bajazet, devenait le maître des Balkans : il obligea Jean V à lui fournir un contingent de guerre et à lui laisser son fils Manuel comme otage. A la nouvelle que l'empereur réparait les murs de Constantinople, il menaça de lui renvoyer Manuel les yeux crevés. En 1391, il le somma de lui livrer Philadelphie, la seule ville qu'il possédât encore en Asie Mineure, et les habitants ayant résisté, il força l'empe-

1. W. Norden, p. 708.

reur et son fils à ouvrir la brèche dans les murs de leur propre ville. A la mort de Jean V, Manuel parvint à s'échapper et se fit proclamer empereur, mais sa situation n'était plus tenable : maître de l'Asie Mineure, où il venait d'abattre les émirs indépendants, et de la Bulgarie, où il avait pris Tirnovo, Bajazet allait s'emparer facilement de Constantinople quand l'arrivée d'une croisade d'Occidentaux l'arrêta.

Effrayé des progrès des Turcs, le roi de Hongrie Sigismond avait imploré les secours de l'Europe. Le pape Boniface IX reconnu en Italie. en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne, fit prêcher la croisade. La noblesse française était sous l'impression de la propagande faite par Philippe de Mézières. Sur le conseil de Philippe le Hardi duc de Bourgogne, Sigismond envoya une ambassade au roi Charles VI ; c'était l'époque où la trêve venait d'être conclue entre la France et l'Angleterre [1]. Les chevaliers offrirent leurs services à l'envi et il y eut tant de demandes qu'on dut limiter leur nombre à 1.000. Le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne et âgé de vingt-quatre ans, fut proclamé le chef de la croisade ; il était accompagné des seigneurs les plus en vue, du connétable d'Eu, du maréchal de Boucicaut qui avait déjà fait un voyage en Orient et avec une insconcience juvénile avait pris du service dans l'armée de Bajazet contre les émirs d'Asie Mineure, d'Enguerrand de Coucy, de l'amiral Jean de Vienne, etc... Au mois de juillet 1396, la concentration des croisés eut lieu à Bude. Outre les Français, il était venu des chevaliers d'Allemagne et d'Angleterre ; grossie des contingents hongrois, des troupes valaques, de soudoyers allemands et tchèkes, l'armée avait donc un caractère cosmopolite : c'était une véritable

1. DELAVILLE-LEROULX, p. 229-232.

armée de croisade, mais elle en présentait aussi tous les inconvénients : aucune entente entre les alliés, aucune discipline parmi les chevaliers, qui s'étaient fait suivre de leurs somptueux équipages de chasse et voyaient déjà les Turcs chassés d'Europe. Contre les Turcs le roi de Hongrie aurait préféré une guerre défensive, mais cet avis rencontra une opposition générale et l'on décida la marche en avant [1].

De Bude les croisés descendirent la vallée du Danube et passèrent le fleuve au delà des portes de Fer; les chevaliers se lancèrent sur la Serbie en saccageant et en pillant tout sur leur passage, puis on assiégea Nicopolis, située sur la rive droite du Danube. Bajazet, instruit par des espions de l'arrivée des chrétiens, avait concentré son armée à Philippopoli; à la nouvelle de son approche les chevaliers, pris de folie, firent massacrer les prisonniers turcs. Le désastre de Nicopolis, le 25 septembre 1396, fut la conséquence inévitable de l'aberration qui s'était emparée d'eux. Sigismond ayant voulu mettre à l'avant-garde l'armée du voiévode de Transylvanie dont les sentiments étaient douteux, le comte d'Eu déclara qu'un connétable de France ne pouvait combattre qu'au premier rang et la noblesse française accusa le roi de Hongrie de vouloir lui enlever l'honneur de la journée.

L'amiral Jean de Vienne [2] ayant déployé la bannière de la Vierge, les chevaliers chargèrent avec furie les troupes irrégulières que Bajazet avait mises en première ligne et qui, après avoir fui, démasquèrent tout à coup une seconde ligne composée de 13.000 janissaires flanqués de spahis et couverte contre les charges par une véritable enceinte de pieux. Après avoir hésité un instant, les chevaliers français s'élancèrent :

1. Delaville-Leroulx, p. 233-249.
2. Sur Jean de Vienne voy. l'étude de Terrier de Loray, Paris, 1878.

accablés de flèches, après avoir perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux, ils parvinrent à franchir les pieux et à mettre l'infanterie turque en déroute. Au lieu d'attendre l'armée hongroise, le connétable fait de nouveau sonner la charge et les Français se mettent à la poursuite des fuyards : arrivés au sommet d'une colline ils se trouvent tout à coup en face de 40.000 Turcs d'élite qui formaient une troisième ligne et qui sur l'ordre de Bajazet se mettent immédiatement en mouvement pour envelopper les croisés. Les Français se défendent comme des lions, mais ils sont comme engloutis au milieu des bataillons épais de janissaires. L'amiral Jean de Vienne est tué; Boucicaut, le comte de Nevers et la plupart des chevaliers sont faits prisonniers. A cette vue les alliés valaques et transylvains font défection, tandis que les Serbes restés indécis jusque-là achèvent la victoire en empêchant les Hongrois de secourir les Français. Après avoir lutté longtemps, le roi Sigismond dut diriger la retraite vers le Danube. Tout le camp des croisés et les équipages somptueux des seigneurs français tombèrent aux mains de Bajazet, mais exaspéré d'avoir acheté la victoire par la mort de trente à quarante mille des siens, le sultan fit massacrer ses prisonniers : seuls les seigneurs de marque, parmi lesquels Jean Sans-Peur et Boucicaut furent épargnés pour être mis à rançon. Une ambassade envoyée par Charles VI en Turquie obtint leur délivrance au prix de 200.000 florins [1].

La victoire de Nicopolis rendait Bajazet maître de la péninsule des Balkans et il semble qu'il ait d'abord hésité sur le parti qu'il allait en tirer. Successivement il continue sa marche en Hongrie, puis cherche sans y réussir à enlever Constantinople et enfin jette ses trou-

1. Delaville-Leroulx, p. 270 et suiv.

pes sur la Thessalie et la Morée[1]. Manuel II fit appel aux secours d'Occident : Théodore Cantacuzène vint de sa part implorer Charles VI qui, sur les instances des princes du sang, consentit à laisser partir pour l'Orient 400 chevaliers, 400 valets et des archers sous le commandement de Boucicaut. L'embarquement des croisés eut lieu à Aigues-Mortes en juin 1399 et, après avoir franchi le détroit de Gallipoli malgré l'escadre turque, ils arrivèrent à Constantinople. Avec cette petite armée l'empereur Manuel put diriger sur les côtes d'Asie Mineure une série d'incursions qui eurent pour résultat de rompre le blocus établi autour de Constantinople. Châteaumorand avec 100 chevaliers, décida Manuel à l'accompagner en Occident pour chercher des renforts[2]. L'empereur fut admirablement reçu à Venise, à Paris et à Londres; pendant deux ans (1400-1402) il parcourut l'Europe, mais il n'obtint que de belles promesses[3]. Constantinople eût été perdue sans l'invasion de Tamerlan.

§ 2. — Les conséquences de l'invasion de Tamerlan.

La conquête de l'Asie Mineure avait rendu voisins les états de Tamerlan et de Bajazet; les émirs dépossédés de leurs états par les Ottomans s'étaient enfuis auprès de Tamerlan; de son côté Bajazet donnait asile aux ennemis de son rival. Un chef de Turcomans vassal de Bajazet, Yousouf le Noir, pilla une caravane de pèlerins qui se rendait de Transoxiane à la Mecque. Il fournissait ainsi à Tamerlan une occasion de se poser en protecteur de la foi musulmane et de satisfaire son ambition d'arriver au califat. Ba-

1. Delaville-Leroulx, p. 349 et suiv.
2. Delaville-Leroulx, p. 359-375.
3. Delaville-Leroulx, p. 376-383.

jazet reçut une lettre injurieuse où Tamerlan affectait de le traiter comme un faux Turc en lui donnant le titre du « Kaïssar i Roum » (César de Rome). En 1400, Tamerlan se jeta sur Siwas, fit massacrer tous les habitants et tuer un fils de Bajazet, mais au lieu de continuer sa marche vers l'ouest, il se tourna contre les Mamlouks, s'empara d'Alep, de Bàlbek, de Damas, puis de Bagdad (1401). Après avoir reçu une lettre insultante de Bajazet, il revint en Asie Mineure et assiégea Angora (Ancyre) avec une armée de 300.000 hommes. Bajazet vint au secours de la place avec 120.000 hommes : c'était ce que désirait Tamerlan. Le 20 juillet 1402, les Ottomans ne purent résister au choc des Turcs de Transoxiane : les contingents d'Asie Mineure voyant leurs anciens maîtres dans l'armée de Tamerlan, passèrent à l'ennemi. Après une héroïque résistance à la tête de ses janissaires, Bajazet fut fait prisonnier et malgré le traitement honorable dont il fut l'objet de la part du vainqueur, il mourut d'épuisement et de chagrin au bout de quelque temps[1].

Le premier résultat de la bataille d'Ancyre fut un véritable effondrement de la puissance ottomane. Les émirs turcs détrônés par Bajazet furent restaurés en Asie Mineure. L'empereur Jean Paléologue laissé par Manuel à Constantinople paya à Tamerlan le tribut qu'il acquittait autrefois aux Turcs; les habitants de Péra arborèrent la bannière du vainqueur. Tamerlan lui-même continua sa route jusqu'à Smyrne, qui était occupée par les chevaliers de Rhodes depuis la croisade de 1346, et s'en empara en massacrant toute sa population[2]. Malgré cet acte significatif, la chrétienté eut l'illusion que l'arrivée de Tamerlan allait rétablir

1. Delaville-Leroulx, p. 392-394. De Hammer, II, 86-95.
2. Delaville-Leroulx, p. 395.

ses affaires en Orient et que les jours de l'alliance mongole étaient revenus. Deux ambassadeurs castillans envoyés par le roi Henri III assistaient à la bataille d'Ancyre; le roi de France Charles VI fit demander à Tamerlan son alliance par un Frère mineur. Tamerlan répondit à ces lettres : on conserve aux Archives nationales l'original et la traduction latine de la lettre qu'il fit porter au « Rc de Francia » par le Frère prêcheur Jean Lycènes archevêque de Sultanyeh : avec un orgueil tout asiatique il avait fait écrire son nom au-dessus de celui de Charles VI et il demandait surtout qu'on envoyât des marchands dans ses états. Si on réfléchit que Charles VI est seigneur de Gênes depuis 1396 et qu'une route commerciale en concurrence avec celle de l'Egypte traversait les états de Tamerlan, on comprendra l'importance qu'il devait attacher à cette demande. Au roi de Castille, Tamerlan envoya un de ses sujets, MohammedHadji, avec des présents; cet ambassadeur repartit de Cadix en mars 1403 accompagné d'une mission castillane dans laquelle se trouvait don Ruy Gonçales de Clavijo qui a laissé un portrait si vivant de Tamerlan. Les Espagnols arrivèrent à Samarcande le 8 septembre 1404 et en repartirent avec de riches présents [1].

L'intérêt commercial paraît avoir été surtout en jeu dans ces pourparlers. Tamerlan n'eut ni la volonté, ni même l'idée de se faire l'auxiliaire des chrétiens en Orient; eût-il réussi à s'emparer de l'Égypte, sa puissance, toute musulmane, eût été plus dangereuse encore pour l'Europe que celle des Mamlouks. Mais d'autres projets attirèrent son attention : en véritable Turc, il ne voyait dans l'Occident qu'une diversion et les Ottomans lui paraissaient des compatriotes dégé-

1. SILVESTRE DE SACY, *art, cité*.

nérés : c'était du côté de la Chine qu'il regardait et peut-être songeait-il, bien qu'il eût plus de soixante ans, à en préparer la conquête. Il abandonna donc le pays de « Roum » et retourna à Samarcande, mais il mourut le 19 février 1405, avant d'avoir pu donner suite à ses desseins.

L'invasion de Tamerlan n'en avait pas moins sauvé Constantinople et devait prolonger son existence encore un demi-siècle. Tandis que Soliman, fils aîné de Bajazet, recevait en fief de Tamerlan les provinces d'Europe, ses trois frères se disputaient les territoires d'Asie Mineure. Par contre Manuel Paléologue, qui avait appris en Occident la nouvelle de la bataille d'Ancyre, rentrait à Constantinople, déposait son neveu Jean VII que Bajazet lui avait imposé comme collègue, détruisait la mosquée qu'il avait dû laisser construire et chassait le cadi chargé de rendre la justice aux musulmans de Constantinople[1]. Pendant quelques années il allait pouvoir jouer entre les princes ottomans divisés le rôle de protecteur et d'arbitre que les sultans s'étaient si souvent arrogé dans l'empire byzantin. D'autre part le maréchal Boucicaut chargé par Gênes, dont il était gouverneur au nom de Charles VI, de défendre Famagouste contre l'attaque du roi de Chypre Janus, profitait de l'abattement où l'invasion de Tamerlan avait plongé les puissances du Levant pour attaquer l'Égypte. En 1403, pendant les négociations qui se poursuivaient entre Gênes et le roi Janus par l'intermédiaire du grand maître de Rhodes, il attaqua le château de l'Escandelour sur la côte de Cilicie et s'en empara. Puis, après la signature de la paix entre Gênes et le roi de Chypre (juillet 1403), il se dirigea vers Alexandrie, ne put y aborder et alla prendre d'assaut le

1. Ducas, 18.

port de Tripoli qu'il ne put garder, puis la ville de Beyrouth qui fut prise et saccagée. Après un débarquement à Sagette (Sidon) et une démonstration devant Laodicée, il revint à Famagouste[1]. Ses navires avaient été sans cesse suivis par des barques vénitiennes qui avertissaient les musulmans de ses mouvements ; bien plus, le butin trouvé à Beyrouth se composait surtout de marchandises vénitiennes. Une guerre éclata entre Gênes et Venise le 7 octobre 1403 ; les navires que Boucicaut ramenait à Gênes furent attaqués à la hauteur de Modon par une flotte vénitienne. Après un combat acharné, Boucicaut put continuer sa route, mais les querelles entre les deux cités rivales avaient rendu stérile cet effort suprême[2]. D'ailleurs les luttes terribles qui allaient commencer en France à cette époque empêchèrent la chrétienté de tirer parti des circonstances favorables qui étaient le résultat de l'invasion de Tamerlan.

§ 3. — L'union des églises et la croisade.

Les querelles entre les princes ottomans cessèrent en effet en 1413 après la victoire que Mahomet Ier remporta sur ses frères avec l'appui de l'empereur Manuel. Il resta d'ailleurs jusqu'à sa mort en 1421 un client de Constantinople et ce fut son fils, Mourad II, qui restaura réellement la puissance ottomane. Manuel ayant soutenu un de ses oncles, révolté contre lui, Mourad se vengea en assiégeant Constantinople (juin-septembre 1422). L'émotion fut grande dans le monde musulman et le grand cheïkh Bokkari, descendant du prophète et oncle du sultan, annonça que la ville tomberait le

1. Delaville-Leroulx, p. 424-446.
2. Delaville Leroulx, p. 447-457.

24 août. Les Turcs donnèrent l'assaut, mais reculèrent tout à coup pris d'une terreur panique : on avait vu paraître sur un bastion une femme en robe violette et l'on crut que la Panagia venait défendre sa ville ; de plus Mourad venait d'apprendre que l'empereur avait suscité contre lui un autre prétendant à Nicée. Le siège fut donc levé précipitamment [1]. Au moment où Manuel Paléologue mourut, en 1423, l'empire se composait de Constantinople et sa banlieue jusqu'à Selymbria, d'Anchialos, de Mesembria, de la péninsule du mont Athos, de Thessalonique et de quelques places du Péloponèse. Jean VIII, fils aîné et successeur de Manuel, s'empressa de payer un nouveau tribut au sultan. Le danger des Turcs reparaissait, plus menaçant que jamais pour la chrétienté : le 29 mars 1430 Mourad enlevait Thessalonique aux Vénitiens et changeait ses églises en mosquées [2] ; la muraille de l'Hexamilion, élevée par Manuel à travers l'isthme de Corinthe, était forcée ; l'Épire était envahie en 1431 : au sud la dynastie des Tocci perdait Arta et Janina ; au nord Jean Castriota avait dû livrer en otage ses quatre fils, parmi lesquels le fameux Scanderberg ; à sa mort ses états furent occupés par les Turcs. Enfin les frontières de la Serbie et de la Hongrie étaient violées de nouveau ; en 1428, le prince de Serbie Georges Brankovitch fut soumis au tribut. Constantinople était de plus en plus isolée de la chrétienté et il devenait évident qu'une nouvelle croisade pouvait seule la sauver.

Les puissances chrétiennes n'avaient pu malheureusement profiter de l'affaiblissement momentané des Turcs pour agir vigoureusement en Orient et même quand elles eurent conscience du danger, leur intervention fut insuffisante et inefficace. Les querelles du

1. Phrantzès, II, 9. Laonicus, V, 125-126.
2. Ducas, 28. Laonicus, l. V., 123.

grand schisme, la guerre civile entre les Armagnacs et les Bourguignons, l'invasion de la France par les Anglais, le concile de Constance et l'hérésie de Jean Huss absorbaient toutes les préoccupations des Occidentaux. Seul un prince paraît avoir eu à cette époque quelque souci de l'Orient : le duc de Bourgogne Philippe le Bon, fils du vaincu de Nicopolis, ne cessa jamais de rêver pour lui le rôle de chef de la chrétienté et crut bon de préparer de longue date son intervention possible dans les affaires orientales. Il combla les établissements chrétiens de Palestine de ses libéralités, fit construire à Ramleh un hospice pour les pèlerins, acheta à Venise et fit transporter à Bethléem le bois nécessaire à la réparation de l'église, offrit au couvent du Mont de Sion une tapisserie de fils d'or destinée à orner la chapelle du Cénacle. En 1421, Gilbert de Lannoy était chargé au nom d'Henri VI, du duc de Bedford régent de France et du duc de Bourgogne de reconnaître le littoral de la Syrie et de Palestine et de s'assurer de l'état de Gallipoli; il revint en 1423 et alla à Londres remettre son rapport à Henri VI. En 1432, un des principaux confidents de Philippe le Bon, Bertrandon de la Brocquière, se rendit en Palestine et revint par la Syrie et l'Asie Mineure en se joignant à une caravane de la Mecque; après avoir séjourné à Brousse au milieu des Turcs, il traversa Constantinople, vit le sultan Mourad à Andrinople et retourna en Occident par la Serbie et la Hongrie. Dans sa relation composée seulement en 1457 il donna de précieux renseignements sur les qualités militaires des Turcs [1]. C'est à ces quelques démarches que se réduit l'action des puissances d'Occident à cette époque.

Il en est autrement des villes italiennes qui s'effor-

1. Schefer, *Rev. Or. lat.*, III, p. 303 et suiv.

çaient de sauvegarder à travers les hasards des conquêtes, les intérêts de leur domination commerciale, mais suivant leurs traditions, elles firent bon marché des intérêts de la chrétienté et quand elles commencèrent à s'émouvoir des progrès des Turcs il était trop tard. Au lendemain de la bataille d'Ancyre, Venise ne profite de l'affaiblissement des Turcs que pour obtenir de Soliman un traité de commerce avantageux : en 1403, Pietro Zeno seigneur d'Andros négocie avec les Turcs au nom d'une ligue, formée de Jean Paléologue régent, de Venise, de Gênes et des chevaliers de Rhodes. Le sultan s'engageait à ouvrir aux navires de la ligue toutes les échelles turques, à restituer Thessalonique à l'empire, à mettre Venise en possession des côtes situées en face de l'Eubée, à renoncer aux tributs que Bajazet avait imposés aux Génois de Péra et de Constantinople [1]. Cet acte montre la dépendance dans laquelle les Turcs tenaient les puissances chrétiennes de l'Orient; elles profitent de leur défaite pour améliorer leur sort, mais ne songent pas encore à les combattre. Les Hospitaliers eux-mêmes traitent ouvertement avec les Turcs : quand Mahomet I assiège en 1415 l'émir de Smyrne Djouneid, il a pour alliés le grand maître de Rhodes, le prince génois de Lesbos et le podestat génois de Chio qui s'assure sa protection moyennant un tribut de 4.000 écus d'or [2]. Rien n'égale d'ailleurs la servilité des Génois vis-à-vis des Turcs. Le gouvernement de Gênes aurait préféré maintenir en Orient la domination byzantine, mais il se laissait entraîner par ses colonies à l'alliance avec les sultans et aux hostilités contre Constantinople. Or la commune des Génois de Péra et de Galata était entièrement gagnée aux Turcs : en 1421, elle mendiait auprès de

1. Heyd, II, 267.
2. Heyd, II, 278.

Mourad II un subside pour construire une tour sur laquelle on aurait sculpté les armes du sultan; Gênes elle-même s'indigna et blâma sa colonie [1]. En 1433 un conflit à propos de droits de douane éclata entre les habitants de Galata et Constantinople : une flotte génoise qui se rendait en Crimée parut dans la Corne d'Or et son chef, Carlo Lomellino, voulut enlever d'assaut les murs maritimes; il fut battu par la flotte impériale et les Génois bloqués dans Galata durent se soumettre à la volonté du gouvernement byzantin [2]. Le témoignage de Bertrandon de la Brocquière en dit long sur les dispositions de ces Italiens. Il débarque à Péra habillé en Turc et tout le monde se courbe devant lui, mais quand on apprend qu'il est chrétien, on veut augmenter le prix de son passage et lui faire un mauvais parti [3]. Des esclaves chrétiens n'auraient pas été en sécurité à Péra, s'ils s'étaient enfuis de chez les Turcs, et on les aurait immédiatement rendus à leurs maîtres [4]. Les Génois de Péra sont donc aux portes de Constantinople les auxiliaires dévoués des Turcs et comptent sur l'indulgence ou l'aveuglement de leur métropole.

La politique de Venise fut un peu différente de celle de Gênes, par suite de la puissance territoriale qu'elle avait conservée en Romanie. Sa colonie de Constantinople administrée par un « baile » était toujours prospère et à de nombreuses reprises elle obtint des empereurs le renouvellement de ses privilèges. Depuis la mort du dernier « tiercier » en 1390, elle était maîtresse de Négrepont. Elle ne put se faire céder Athènes, mais elle s'installa à Nauplie en 1419 et à Monembasia (Malvoisie). D'abord alliée des Turcs dans l'intérêt de sa

1. Heyd, II, p. 278.
2. Heyd, II, p. 286-287.
3. Bertrandon de la Brocquière, éd. Schefer, p. 148. Cf. p. 139, 237.
4. Id., p. 141.

situation commerciale, elle s'en détacha peu à peu lorsque ses intérêts furent menacés par leurs progrès. En 1406, elle protestait encore auprès de Soliman de son désir de rester en paix avec lui, quelque ennemi qu'il ait à combattre[1] : même démarche en 1410 auprès de Moussa[2] et en 1416 auprès de Mahomet I[3], mais ce sultan trouvait Venise trop redoutable et prit l'initiative de la rupture. Sur ses ordres la flotte ottomane alla ravager les Cyclades et Négrepont; en même temps Mahomet faisait élever par un architecte génois à Lampsaque une tour située en face de celle que Bajazet avait construite à Gallipoli; la route de Constantinople était ainsi interceptée. Venise releva ce défi et le 29 mai 1416 l'amiral Pietro Loredano infligea une défaite complète à la flotte ottomane en vue de Gallipoli[4]. Dès lors l'attitude de Venise à l'égard des Turcs changea complètement : en 1423 Mourad II assiégeait Thessalonique gouvernée par le despote Andronic Paléologue; désespérés, les habitants se donnèrent aux Vénitiens qui en prirent possession après un traité avec le despote et garnirent la place de mercenaires[5] : ce fut seulement en 1430 que Mourad put leur enlever cette ville. Venise était donc devenue par suite de ses intérêts une alliée de Constantinople; elle favorisa donc de toutes ses forces le projet d'union religieuse qui devait, dans la pensée de tous, rendre la croisade possible.

La réconciliation avec Rome était depuis Jean V la pensée secrète de tous les empereurs byzantins; ils croyaient qu'elle déciderait l'Occident à entreprendre une nouvelle croisade, mais l'époque du grand schisme

1. Heyd, II, p. 276.
2. Heyd, II, p. 277.
3. Heyd, II, p. 277-278.
4. Heyd, II, p. 283.
5. Heyd, II, p. 277-278. Phrantzès, II, 9. Laonicus, V, p. 125-126.

n'était guère favorable aux négociations de ce genre : d'autre part le clergé grec et la masse du peuple s'obstinaient dans un particularisme farouche qui était devenu une sorte de sentiment national ; enfin, si l'on en croit les conseils donnés par Manuel Paléologue à son fils avant sa mort[1], les empereurs n'abordèrent pas toujours le problème de l'union avec sincérité et s'efforcèrent de donner peu pour obtenir beaucoup. Ce fut d'ailleurs seulement après l'élection de Martin V en 1417, qu'il fut possible de songer à de nouveaux pourparlers. Manuel II envoya un ambassadeur au nouveau pape qui écrivit au patriarche de Constantinople une lettre où il l'appelait son frère : la question de la convocation d'un concile, chargé de régler les difficultés religieuses, fut posée[2]. En 1423 l'héritier même du trône impérial, Jean Paléologue, se rendit en Occident, accompagné, de Philelphe comme interprète : il séjourna successivement à Venise, à Milan, en Hongrie, vit l'empereur Sigismond, et le pape se montra favorable à la convocation d'un concile en Italie[3] ; malgré ces bonnes dispositions la question n'avançait pas et ce fut seulement en 1431 que l'empereur Jean VIII adressa une nouvelle ambassade à Gabriel Condolmieri de Venise, élu pape sous le nom d'Eugène IV[4]. Mais à ce moment les pères du concile réuni à Bâle essayaient d'établir la supériorité de leur autorité sur celle du pape : ils virent dans l'union des deux églises une admirable occasion de faire triompher ces principes et déléguèrent à Constantinople deux envoyés chargés de représenter à l'empereur que le concile était supérieur au pape et que les plus puissants princes de l'Europe étaient dévoués

1. PHRANTZÈS.
2. VAST, *Le cardinal Bessarion*, p. 40.
3. VAST, p. 40.
4. VAST, p. 42.

à cette doctrine. Aucune circonstance ne pouvait être plus défavorable à l'union que le conflit qui s'éleva entre le pape et le concile et peu s'en fallut qu'elle n'échouât. Jean VIII accueillit d'abord les avances du concile et entra en rapports réguliers avec lui. Le pape de son côté saisit les pères de Bâle de ses négociations avec l'empereur, mais des divergences éclatèrent quand il s'agit de fixer la ville où se tiendrait le futur concile. Jean VIII aurait désiré que ce fût Constantinople et devant le refus du concile de Bâle, il demanda qu'au moins le choix se portât sur une ville italienne et maritime ; tel était aussi l'avis du pape. Le 7 mai 1437, les représentants de la majorité et de la minorité du concile lurent simultanément deux décrets qui convoquaient la future assemblée, l'un à Avignon, l'autre à Florence ou Udine [1]. Le pape se prononça pour l'opinion de la minorité et envoya immédiatement à Constantinople trois délégués de cette minorité et deux légats. Après avoir signé un traité qui lui assurait une somme de 10.000 ducats pour régler les difficultés qui pourraient se présenter pendant son absence [1], Jean VIII s'embarqua le 24 novembre 1437 avec le patriarche, les principaux représentants du clergé grec et une suite nombreuse [2]. Le 8 février 1438, il recevait à Venise un accueil magnifique et le 9 avril suivant le nouveau concile inaugurait ses travaux à Ferrare sous la présidence du pape [3].

Les négociations furent pénibles et longues. A côté des partisans sincères de l'union tels que Bessarion métropolite de Nicée et Isidore métropolite de Kiev, on trouvait dans le clergé grec des adversaires irré-

1. Vast, p. 43-46.
2. Vast, p. 46.
3. Vast, p. 51.
4. Vast, p. 57 et suiv.

ductibles dont l'archevêque d'Éphèse, Marcos Eugenikos, était le chef; la masse était incertaine et flottante. L'empereur eut une grande déception en ne voyant au concile aucun des ambassadeurs des princes temporels; il demanda qu'on les attendît pour délibérer, dans l'espoir que la question de la croisade tiendrait la première place dans les préoccupations du concile. Son attente fut déçue et, seul de tous les souverains, le duc de Bourgogne se fit représenter à Ferrare. Le concile fut donc une assemblée purement théologique et le problème de la procession du Saint-Esprit occupa la plus grande partie des sessions. Quand à la suite de la peste qui éclata à Ferrare, le concile se fut transporté à Florence, le 20 janvier 1439, aucun résultat n'était encore obtenu [1]. Enfin lorsqu'on fut parvenu à se mettre d'accord sur le « Filioque », les autres difficultés furent aplanies plus aisément. Le 6 juillet 1439, dans la cathédrale de Florence le pape Eugène IV célébra la messe devant tous les évêques grecs ou latins revêtus de leurs ornements sacerdotaux, puis successivement Bessarion et le cardinal Julien Césarini lurent l'acte d'union, l'un en grec, l'autre en latin : la lecture terminée les deux prélats s'embrassèrent et tous les Grecs, l'empereur en tête, vinrent fléchir le genou devant le pape et lui baiser la main [2]. La promotion au cardinalat de deux prélats grecs (5 février 1441) sembla sceller le nouvel accord [3]. En même temps les autres églises schismatiques d'Orient adhéraient à l'union de Florence : les Arméniens (22 novembre 1439), les Jacobites (5 février 1441), les Éthiopiens (25 février 1443), les Syriens, les Chaldéens et les Maronites (26 avril 1442) envoyèrent successivement leur consentement [4]. Le

1. Vast, p. 62-74.
2. Vast, p. 108-109.
3. Vast, p. 126.
4. Vast, p. 127.

concile de Florence devait donc avoir une importance considérable pour l'action future de l'Église dans les pays d'Orient et ses décrets sont devenus la base juridique sur laquelle se sont constituées les églises uniates. Bien au contraire les conséquences immédiates que le pape et l'empereur grec espéraient tirer de cette manifestation grandiose se heurtèrent à des difficultés insurmontables qui vinrent, les unes du clergé grec, les autres des princes d'Occident.

La froideur de l'accueil que Jean VIII reçut de ses sujets à son retour le détermina à retarder la proclamation à Constantinople de l'accord qui venait d'être conclu à Florence [1]. Le champ fut ainsi librement ouvert aux polémiques et Constantinople se divisa en deux camps hostiles ; l'emprisonnement de Marc d'Éphèse par ordre de l'empereur ne fit qu'augmenter la discorde [2]. La famille impériale elle-même était divisée : tandis que le despote Constantin était le chef des unionistes, le frère de l'empereur, Démétrius, qui avait assisté au concile, favorisait ses adversaires et essayait de s'emparer de Constantinople avec l'appui d'une armée turque (1441) [3]. D'autre part, sauf Philippe le Bon, les souverains d'Occident étaient restés indifférents aux résultats du concile de Florence : ni Charles VII, ni Henri VI, ni Frédéric III ne pouvaient songer non seulement à prendre la croix, mais même à favoriser dans leurs états la propagande pour la croisade ; l'Occident n'était pas encore sorti de l'état d'anarchie qui suivit la guerre de Cent ans. Les exhortations du pape à la croisade produisirent donc peu d'effet : des Flamands sujets de Philippe le Bon envoyèrent des galères dans la

1. Ducas, 31. Phrantzès, II, 17. Voy. la *Lettre de Georges Scholarios*. *P.G.*, CLX, 1092.

2. Vast, p. 119-120.

3. Phrantzès, II, 18.

Méditerranée, puis une troupe d'aventuriers de tous pays vint s'enrôler sous les ordre du cardinal Julien Césarini nommé par le pape chef de la croisade et se dirigea vers la Hongrie [1].

C'était en effet contre les pays du Danube que Mourad, satisfait d'avoir isolé Constantinople, tournait ses principaux efforts. En 1438 il avait envahi la Transylvanie et assiégé sans succès Hermanstadt, puis il avait essayé sans succès de prendre Belgrade. Une coalition qui allait fournir un point d'appui à la croisade, se formait contre lui : le roi de Pologne Ladislas Jagellon élu roi de Hongrie en 1439 et le voiévode de Transylvanie, Jean Hunyade, « le chevalier blanc des Valaques », firent alliance avec le prince de Serbie Georges Brankovitch, dont Mourad retenait les fils en otage après leur avoir fait crever les yeux. Mourad ayant envahi de nouveau la Transylvanie en 1442, les habitants se soulevèrent sous la direction de Jean Hunyade et 20.000 Turcs furent massacrés sous Hermanstadt : non content de ce succès, Hunyade passe les Alpes de Transylvanie, ravage le pays jusqu'au Danube et envoie à Georges Brankovitch un char couvert de trophées surmontés de têtes de Turcs. Une troisième armée envoyée contre Hunyade se retira en abandonnant 5.000 prisonniers et 200 étendards. Par sa bravoure Jean Hunyade avait sauvé la chrétienté : l'arrivée de la croisade allait lui permettre de prendre l'offensive contre les Turcs. Au mois de juillet 1443 l'armée des croisés conduite par Césarini fit sa jonction avec celles de Ladislas et de Jean Hunyade : Georges Brankovitch se trouvait avec eux. Les alliés pénétrèrent en Serbie : Hunyade s'avança avec l'avant-garde formée de 12.000 hommes et battit le sultan Mourad sous les murs de Nisch (3 novembre 1443), puis se mettant à

1. Vast, p. 130.

la poursuite des Turcs il entra à Sofia et leur infligea une seconde défaite à Kounovitsa (24 décembre) : la défection des Albanais sous la direction de leur chef, Georges Castriota (Scanderberg), que le Sultan retenait dans son armée, lui assura la victoire[1]. Scanderberg força un secrétaire du sultan, le poignard sur la gorge, à sceller une lettre dans laquelle Mourad ordonnait au gouverneur de Croïa, capitale de l'Epire, de lui remettre la citadelle ; il put ainsi rentrer dans ses anciens états et soulever toute la population contre les Turcs. Accablé par ces revers, Mourad signa à Szegedin une trêve de 10 ans avec Jean Hunyade et Ladislas (15 juillet 1444) : Georges Brankovitch fut rétabli en Serbie et le sultan paya 60.000 ducats pour la rançon d'un de ses gendres[2]. Dans son découragement, Mourad abdiqua le trône en faveur de Mahomet II et se retira en Asie Mineure dans une sorte de retraite[3].

La trêve avait été conclue malgré le cardinal Julien Césarini qui voulait que l'armée continuât sa marche sur Andrinople et Constantinople. L'occasion semblait d'autant meilleure que des renforts allaient arriver d'Occident. Après avoir reçu à Chalon-sur-Saône une ambassade de Jean VIII, Philippe le Bon avait équipé une flottille de quatre galères qui sous le commandement de Geoffroy de Thoisy et de Martin Alphonse, longèrent les côtes d'Algérie et de Tunisie, non sans y causer quelques dommages, et après un séjour à Rhodes, où les Bourguignons aidèrent les chevaliers de Saint-Jean à repousser une attaque des Égyptiens, se dirigèrent vers Constantinople[4]. Une flotte plus importante commandée par François Condolmieri

1. De Hammer, II, p. 294-305.
2. Ducas, 32. Laonic., VI, p. 167.
3. De Hammer, II, p. 304-305.
4. Schefer, *art. cité*.

neveu du pape se trouvait aussi dans ces parages. En outre Jean VIII par ses lettres pressait les croisés d'agir et le cardinal Césarini, après avoir déclaré qu'un traité conclu avec un infidèle était nul et promis à Hunyade le titre de roi de Bulgarie, le décida ainsi que Ladislas à rompre la trêve [1]. La Bulgarie fut envahie et les croisés, se dirigeant vers la mer Noire, vinrent assiéger Varna : tout à coup on apprit que Mourad approchait avec 40.000 Turcs. Il avait quitté sa retraite et comme il manquait de navires pour faire passer son armée, les inévitables Génois se trouvèrent là pour lui en fournir à point nommé. Ni les galères de Philippe le Bon, ni l'escadre du pape ne purent empêcher les Turcs de traverser le Bosphore. Malgré le nombre supérieur des Turcs la bataille fut longtemps indécise, mais la mort du roi de Hongrie, puis du légat Julien Césarini déterminèrent la déroute ; cependant Hunyade parvint à protéger la retraite de l'armée (10 novembre 1444) [2].

La défaite de Varna enlevait ainsi à Constantinople sa seule chance de salut, mais avant de l'attaquer les Turcs voulurent compléter leur victoire. En 1446, Mourad envahit la Morée pour venger le florentin Nerio Acciaiuoli son tributaire que les despotes Constantin et Démétrius avaient chassé de Thèbes. L'Hexamilion fut forcé, Corinthe subit l'incendie et le pillage et les Turcs se répandirent dans toute la péninsule [3]. Au contraire les efforts dirigés contre Scanderberg échouèrent complètement : deux armées turques furent successivement détruites dans les gorges de l'Épire ; en 1449, Mourad lui-même vint assiéger Croïa, mais menacé d'être enveloppé, il veut traiter ; Scan-

1. Ducas, 33. Laonic., VI, p. 138.
2. Phrantzès, I, 32 ; II, 19. Ducas, 32. Laonic., VII.
3. Ducas, 32. Laonicus, V, p. 123 et 131.

derberg refuse; ses troupes harcèlent l'armée turque en retraite et lui causent de grands dommages[1]. En 1448, Jean Hunyade avait fait un effort suprême pour sauver Constantinople : nommé régent du royaume de Hongrie, il réunit 24.000 hommes, passa le Danube près du pont de Trajan et envahit la Serbie : Mourad se retrancha à Kossovo d'où son adversaire essaya de le déloger. L'armée de Jean Hunyade fut entièrement détruite après deux jours de combat, mais les Turcs avaient perdu 40.000 hommes[2].

L'héroïsme de Scanderberg et de Hunyade parvint ainsi à prolonger l'agonie de Constantinople, mais désormais sa situation était désespérée : après la mort de Jean VIII, en 1448, ses trois fils firent de Mourad l'arbitre de la succession impériale et ce fut lui qui désigna Constantin Dragasès[3] comme empereur. Lorsque Mourad disparut à son tour, le 5 février 1451, les jours de l'empire byzantin étaient comptés.

§ 4. — La prise de Constantinople.

La chute de Constantinople est le dernier épisode de l'histoire des rapports de la chrétienté avec l'Orient au moyen âge : elle a été rendue possible par l'impuissance où se trouvaient les souverains du XV[e] siècle d'organiser une action commune et par leur indifférence pour tout ce qui n'était pas intérêt immédiat et tangible. L'Europe a subi longtemps et supporte encore les conséquences de l'étroitesse de ces conceptions : en appelant les peuples à la croisade contre les Turcs les papes servaient les intérêts matériels autant que spirituels de l'Europe, mais seuls ils avaient

1. DE HAMMER, II, 337-351.
2. LAONICUS, VII, p. 191, 195, 196.
3. PHRANTZÈS, II. 19. DUCAS, 36. LAONIC., VII, p. 197-198.

encore conservé la notion de la solidarité des peuples chrétiens en face du monde musulman. Les politiques réalistes qui refusèrent d'écouter leur voix préparèrent aux peuples chrétiens des Balkans ainsi qu'à la Hongrie plusieurs siècles de servitude; lorsque l'Orient, autrefois source de toutes les richesses, devint sous la domination des Turcs comme un désert stérile, les états maritimes de la Méditerranée furent les premiers à payer la rançon de leur égoïsme sans scrupules; la prise de Constantinople aboutit à livrer tous les trésors du Levant aux deux soldatesques qui se partagèrent désormais la domination orientale, les janissaires sur le Bosphore, les mamlouks en Égypte; tout le XIX[e] siècle fut consacré par les puissances européennes à détruire ce régime néfaste; on ne peut dire que même aujourd'hui elles aient résolu le problème de la question d'Orient et que l'état de malaise créé par le séjour des Turcs à Constantinople soit encore près de cesser.

Ce fut au printemps de 1453 que Mahomet II, après avoir conclu des trêves ou des traités avec la plupart des puissances balkaniques ou maritimes, commença à concentrer ses troupes devant Constantinople[1]. L'approche du danger avait enfin décidé les Grecs à proclamer l'union de Florence; tandis qu'en 1450 les ennemis des Latins avaient encore le dessus et pouvaient tenir à Constantinople un concile où assistaient les délégués des patriarches orientaux et qui dressa un nouveau catalogue des erreurs latines, la situation changea à l'arrivée des légats pontificaux Isidore de Russie et Léonard archevêque de Mitylène; le 12 décembre 1452, l'empereur Constantin XII fit proclamer l'union à Sainte-Sophie et pour la première fois de-

1. DUCAS, 37. PHRANTZÈS, III.

puis le XI[e] siècle, le nom du pape fut récité dans les diptyques[1]. Mais les adversaires de l'union n'avaient pas désarmé. Après la mort de Marc d'Éphèse ils avaient trouvé un autre chef dans Gennadius moine au monastère du Pantocrator et les grands dignitaires déclaraient ouvertement qu'il valait mieux voir à Constantinople le turban que la tiare pontificale[2]. Par sa démarche Constantin XII espérait obtenir des secours de l'Europe, mais il était déjà trop tard. Seul, parmi les princes du continent, Philippe le Bon essaya d'organiser une croisade; en 1452, il envoya à Charles VII Jean Germain, évêque de Chalon-sur-Saône, qui lut devant le roi et ses conseillers son « Discours du voyage d'Outre-mer », mais ses exhortations ne trouvèrent aucun écho à la cour de France[3]. Au nom de l'empereur Frédéric III, Æneas Sylvius, évêque de Sienne, fit devant le pape et les cardinaux un discours très éloquent sur la nécessité d'organiser le passage général[4]. Ce n'était là que des manifestations oratoires sans portée. Les puissances maritimes fournirent au moins quelques secours. Dès le mois de décembre 1452 dans un conseil tenu entre l'empereur et les représentants de la colonie vénitienne, on décida d'envoyer demander secours à Venise et de mettre l'embargo sur tous les navires vénitiens présents à Constantinople[5]. Six navires de commerce étant arrivés de Candie sous le commandement de Gabriel Trevisano, l'empereur engagea leur chef et ses équipages à son service[6]. Les nouvelles alarmantes reçues de Constantinople au début de 1453, décidèrent le

1. Sur le concile de 1450, voy. VAST, p. 133-137. DUCAS, 36-37.
2. DUCAS, 37.
3. SCHEFER, *art. cit.*
4. *Anal. et ext.* MICHAUD, *Bib. des Crois.*, III, 40.
5. BARBARO, p. 11.
6. BARBARO, id. HEYD, II, 305.

sénat de Venise à prendre des mesures de défense, mais elles étaient trop tardives pour être efficaces. Le 2 janvier l' « office de Romanie » décidait d'envoyer 200 mercenaires à Péra[1]. Le 4 février la république écrivait au roi d'Aragon pour lui signaler le danger couru par Constantinople[2]. Le 19 février, le sénat résolut d'envoyer un secours important, mais le 7 mai il n'était pas encore parti : c'est à cette date que le commandement de l'expédition est confié à Jacques Loredano, capitaine-général de la mer. Il a pour instructions de prendre cinq galères en Istrie, de rallier toutes les galères de Candie et de se rendre à Ténédos pour y rester jusqu'au 20 mai sans commettre aucun acte d'hostilité contre les Turcs. Les Vénitiens avaient encore l'illusion que Mahomet II se montrerait accessible à des ouvertures diplomatiques et le 8 mai ils dépêchaient à Constantinople Barthélemy Macello, chargé d'engager l'empereur à négocier avec le sultan pour gagner du temps[3]. L'expédition commandée par Loredano se mit en route, mais elle arriva à Négrepont un jour après la prise de Constantinople[4].

Ce fut un aventurier sans mandat d'aucune puissance qui fournit à Constantin XII le seul secours important qu'il ait reçu. Giovanni Guglielmo Longo de la famille des Giustiniani de Chio avait longtemps exercé le métier de corsaire dans l'Archipel. Le 29 janvier 1453, il vint offrir ses services à Constantinople avec deux galères qui portaient 400 chevaliers et 300 sergents ; il fut reçu avec joie par l'empereur qui lui promit l'île de Lesbos et, du consentement de tous, on

1. Jorga, *art. cit. Rev. Or. lat.*, XIII, 92.
2. Jorga, p. 93.
3. Jorga, p. 94-95.
4. Francisco de Trasne, p. 312.

lui confia le commandement en chef de la défense[1]. Outre les 2.000 étrangers de toute nationalité enfermés dans la place, l'empereur disposait environ de 5.000 hommes de troupes ; c'était ces 7.000 défenseurs qui allaient pendant deux mois défendre Constantinople contre 160.000 réguliers Turcs et une masse énormes de bandes irrégulières[2].

L'investissement de Constantinople fut terminé en mars 1453 : le blocus ne fut jamais complet et la ville put toujours être ravitaillée par le faubourg de Péra. La chaîne de fer qui partait de l'extrémité de ce faubourg et qui barrait l'entrée de la Corne d'Or fut tendue. Le 6 avril Mahomet II vint camper en face des murs, tandis que sa flotte occupait l'entrée du Bosphore[3]. Des tentatives de sortie des assiégés furent repoussées et on ne les renouvela plus[4]. Pour venir à bout de la vieille enceinte de Théodose II le sultan comptait sur sa formidable artillerie. Un transfuge hongrois, l'ingénieur Orban, avait construit un canon géant qu'on amena à grand'peine devant la porte Saint-Romain, mais à la première décharge il éclata en tuant son inventeur[5]. L'artillerie byzantine qui garnissait les murailles paraît avoir été mieux réglée que celle des Turcs. D'ailleurs à côté des bombardes et des couleuvrines on voyait toute l'ancienne artillerie des croisades, balistes, catapultes, hélépoles[6] et le feu grégeois était employé en même temps que la poudre à canon. Dans l'armée turque régnait un enthousiasme mystique entretenu par des bandes de derviches qui répandaient un grand nombre d'oracles

1. Barbaro, Critobule d'Imbros, I, 25.
2. Phrantzès, III. Ducas, 39.
3. Critobule d'Imbros, I, 23.
4. Critob., I, 25. Léon de Chio, p. 928.
5. Ducas, 38. Phrantzès, III, p. 837. Léon de Chio, p. 927.
6. Phrantzès, III, p. 842.

et de prédictions[1]. A Constantinople l'empereur Constantin XII avait à lutter contre les querelles qui divisaient son état-major d'étrangers; de plus la population, loin de concourir à la défense, voyait dans l'arrivée des Turcs le châtiment attiré par l'union religieuse ou se repaissait des prophéties enfantines qui annonçaient que lorsque les Turcs arriveraient devant la colonne de Justinien un ange descendrait du haut du ciel pour les exterminer[2].

Mahomet II commença d'abord par battre les murs de la place avec son artillerie : des brèches furent ouvertes en plusieurs endroits, mais elles étaient aussitôt réparées au moyen de poutres, de sacs de terre et de toutes sortes de matériaux. Une tentative pour pénétrer dans la ville au moyen d'une mine échoua également et plusieurs assauts furent repoussés avec bravoure[3]. Le 15 avril, la flotte turque essaya sans succès de forcer la chaîne de fer de la Corne d'Or[4]. Le 20 avril, trois galères envoyées par le pape Nicolas V et garnies d'hommes et de munitions parvinrent à traverser la ligne des navires turcs et, après un combat acharné, entra à Constantinople[5]. Mahomet II exaspéré se jeta sur l'amiral Contostaulos et le roua de coups. Désespérant de forcer la chaîne, il fit établir en arrière de Galata un chemin formé de planches graissées sur lesquelles on fit glisser 70 navires qui apparurent subitement le 22 avril au milieu de la Corne d'Or. Maître du port, il jeta sur toute sa largeur un pont suffisant pour livrer passage à cinq soldats de front[6]. Les assiégés essayèrent alors d'incendier

1. Saad-ed-din Effendi (Chron. de J. Duclercq, ed. Buchon, p. 313).
2. Ducas, 39.
3. Ducas, 38. Phrantzès, III, p. 840-41. Critob., I, 31. Léon de Chio, p. 928.
4. Critob., I, 47.
5. Critob., I. 39. Léon de Chio, p. 391. Phrantzès, III. Ducas, 38.
6. Ducas, 38. Critob., I, 42-43. Phrantzès, III, p. 847-848.

la flotte turque avec le feu grégeois : le 5 mai, Mahomet II répondit à cette attaque en bombardant les navires grecs du haut de la colline de Galata[1]. Chaque jour les Turcs recevaient d'Asie de nouvelles forces, tandis qu'à Constantinople le nombre des défenseurs diminuait. L'état moral des assiégés empirait aussi et à chaque instant avaient lieu de petites émeutes dans lesquelles l'empereur était injurié[2]. Enfin le soir du 26 mai, les Grecs virent tout à coup les navires turcs qui occupaient le Bosphore s'illuminer, tandis que de grands feux allumés du côté de la terre firent croire un moment que le camp ennemi était incendié. Mais aux clameurs et aux cris de joie qui leur parvenaient les habitants de Constantinople répondirent bientôt par des gémissements et comprirent que le dénouement était proche : dans un conseil de guerre Mahomet II avait décidé l'assaut et les proclamations faites par ses ordres dans son armée étaient accueillies par le cri de guerre : Allah illi Allah[3] !

Les journées du 27 et du 28 mai furent employées aux préparatifs des Turcs. A Constantinople Giustiniani faisait réparer les brèches et assignait des postes aux défenseurs. Des processions solennelles parcouraient les rues et, dans un discours ému, l'empereur confia aux défenseurs et aux chefs du peuple le sort de la ville, puis, après avoir reçu l'Eucharistie à Sainte-Sophie avec toute sa suite de dignitaires, il revêtit son armure semée d'aigles d'or et se dirigea vers les remparts[4]. Le soir du 28 mai, les illuminations et les clameurs de triomphe recommencèrent dans le

1. Ducas, 38. Phrantzès, III, p. 854. Critob. d'Imbros, I, 38.
2. Phrantzès, III, p. 855.
3. Critob. d'Imbros, I, 51. Phrantzès, III, p. 859-62. Léon de Chio, p. 938.
4. Critob., I, 52. Ducas, 38-39. Phrantzès, III, p. 864-71. Léon de Chio, p. 938.

camp des Turcs, puis vers minuit ces bruits s'apaisèrent brusquement, les feux furent éteints et le silence le plus complet régna dans l'armée ennemie. Tout à coup, sans qu'aucun signal eût été donné, l'assaut commença de tous les côtés à la fois aussi bien aux murs maritimes qu'aux murs terrestres. Le sultan voulait disperser l'attention des assiégés, mais l'attaque réelle était dirigée contre la partie la plus faible de l'enceinte, c'est-à-dire vers le sud, de la porte d'Andrinople à la porte Saint-Romain où se trouvaient l'empereur et Giustiniani. Mahomet II lança d'abord ses troupes les plus mauvaises composées de nouvelles recrues qui furent facilement repoussées. A 3 heures du matin pendant que les cloches de la ville sonnaient le tocsin et que les habitants commençaient à se réfugier dans les églises, Mahomet II fit donner ses troupes irrégulières, mais elles furent décimées par la mousqueterie des Grecs et plièrent : le sultan dans sa fureur fit diriger des bombardes contre ses propres troupes[1]. Enfin à l'aurore, vers 4 heures du matin, Mahomet II dirigea contre les murs ses magnifiques janissaires. Franchissant le fossé comblé auparavant, ils repoussèrent les défenseurs à l'aide de mousquets et s'élancèrent sur le rempart artificiel élevé pour remplir la brèche. Une mêlée furieuse s'engagea : Grecs et Italiens défendirent le terrain pied à pied et se firent tuer sur les débris des murs. Tout à coup, un peu avant le lever du soleil, Jean Giustiniani fut blessé au poignet par un projectile qui traversa son armure; la douleur fut si vive qu'il cessa de combattre et se retira dans sa tente. Non seulement il refusa de céder aux sollicitations de l'empereur pour le retenir, mais il négligea même de désigner quelqu'un pour

1. Ducas, 39. Critob., I, 33-39. Phrantzès, III, p. 872-875. Léon de Chio, p. 940.

commander les Génois à sa place; ses soldats n'ayant plus de chef commencèrent à déserter les murs[1]. L'heure suprême de Constantinople avait sonné.

Au moment en effet où à 4 heures et demie le soleil paraissait à l'horizon, l'entrée des Turcs dans la ville était un fait accompli : cinquante janissaires décidés avaient réussi à s'emparer de la Cercoporta ouverte dans la muraille des Blachernes. Bientôt suivis d'une multitude innombrable, ils pénétrèrent dans Constantinople et les défenseurs de la porte Saint-Romain continuaient encore à défendre avec une énergie désespérée l'espace compris entre les deux enceintes quand ils se trouvèrent tout à coup attaqués par les ennemis qui arrivaient derrière eux[2]. Alors l'empereur Constantin XII, ne songeant plus qu'à bien mourir, abandonna ses compagnons qui fuyaient et se précipita au plus épais de la mêlée : il disparut percé de coups[3]. Dans la ville la résistance était désorganisée : la chaîne de la Corne d'Or était brisée, les murs maritimes enlevés après une vigoureuse résistance; les Turcs pénétrèrent bientôt dans l'enceinte de tous les côtés et commencèrent à tuer et à saccager tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage, pendant que la population éperdue se réfugiait dans l'enceinte de Sainte-Sophie; enveloppée comme dans un immense filet, elle se laissa enchaîner sans résistance pour fournir des recrues aux marchands d'esclaves. Au même moment Giustiniani et les Génois s'enfuyaient sur leurs galères et les habitants de Galata obtenaient de Mahomet II une capitulation. A midi le sultan fit son entrée dans la ville, suivi d'un grand cortège, et

1. Ducas, 39. Critob., I, 58. Phrantzès, III, p. 875. Léon de Chio, p. 940. Jean Zacharias, p. 75.

2. Phrantzès, III, p. 876-877. Critob., I, 59-61. Ducas, 39.

3. Phrantzès, III, p. 877-878, Critob., I, 60. Ducas, 39. Léon de Chio, p. 941.

se rendit à Sainte-Sophie : après être descendu de cheval il pénétra dans l'immense nef et la considéra avec étonnement, puis gravissant l'ambon avec un imam, il fit la prière; ensuite il monta sur le grand autel et le foula aux pieds [1]. Le temple de la Sagesse Divine était converti en mosquée. Quelques jours plus tard le plus violent adversaire de l'union religieuse, le moine Gennadius, était investi par Mahomet II des fonctions patriarcales.

La prise de Constantinople était pour l'Europe chrétienne une importante défaite : aussi y eut-elle un grand retentissement et dans tous les pays de nouveaux projets de croisade furent élaborés : Nicolas V, Æneas Sylvius plus tard pape sous le nom de Pie II, Philippe le Bon firent aux princes et aux peuples des appels pressants. Loin de disparaître des préoccupations des politiques, l'idée de la croisade survécut à tous les bouleversements territoriaux dont l'Europe fut le théâtre ; en plein XVIIe siècle elle était encore vivante et elle vint hanter souvent l'imagination des navigateurs qui s'en allaient par les routes de l'ouest à la recherche du Prêtre Jean, cet allié fabuleux qui n'attendait qu'un signe des Occidentaux pour tomber sur les musulmans et les prendre à revers. L'infant don Enrique, Vasco de Gama, Christophe Colomb, Albuquerque et bien d'autres se figurèrent très sincèrement qu'ils travaillaient à la cause de la délivrance de la Terre Sainte et portèrent la croix sur leur poitrine. Mais les obstacles qui avaient empêché le départ des croisades à la fin du moyen âge ne firent que s'accroître et les rendirent tout à fait chimériques : la politique de la raison d'état qui triompha partout au XVIe siècle était la négation même de l'unité chrétienne en face du monde musul-

1. PHRANTZÈS, III, p. 879-881. DUCAS, 39. CRITOB., I, 61-68. LÉON DE CHIO, p. 941-942. *Ann. turques*, *P. G.*, CXLIX, 612.

man. On continua à parler de croisade pour respecter une tradition très vénérable, mais sauf en quelques circonstances qui rendirent nécessaires des guerres de défense, on ne songea plus à passer des paroles aux actes.

CONCLUSION

Pendant la période de mille ans qui forme ce qu'on est convenu d'appeler le moyen âge, le sort des pays d'Orient n'a jamais cessé de solliciter l'attention des papes et de l'Église tout entière. A la fin de l'antiquité l'Orient est la partie vitale du monde civilisé : c'est vers lui que se tournent tous ceux qui sont avides d'apprendre, c'est à lui que les théologiens, les réformateurs monastiques, les artistes vont demander leurs inspirations, c'est en parcourant son territoire que les simples fidèles arrivent à se pénétrer des souvenirs de l'histoire biblique ou évangélique qui revivent pour ainsi dire sans leurs yeux dans les noms des plus modestes bourgades. C'est pendant cette période féconde, qui s'étend du IVe au VIIe siècle, que s'est éveillé en Occident le goût des voyages aux Lieux Saints et la curiosité des choses d'Orient.

C'est ce qui explique que la ruine des chrétientés orientales au VIIe siècle ait eu pour résultat d'éveiller la pitié des Occidentaux en face des malheurs qui frappaient leurs frères d'Orient. Devenu le chef temporel de l'Occident, Charlemagne a su établir sur les chrétiens de Palestine un protectorat dont l'influence a duré plus longtemps que sa dynastie elle-même et a rendu possibles pendant deux siècles les pèlerinages

en Terre Sainte. Aussi lorsque au XIe siècle la persécution passagère de Hakem, puis le malentendu qui résulta du schisme grec et enfin l'invasion des Turcs eurent rendu plus périlleux la route de Palestine, les Occidentaux ne purent se résoudre à abandonner les Lieux Saints et prirent l'habitude de se réunir en troupes afin d'accomplir le saint voyage. Ce fut cet enthousiasme pour la vénération du Saint-Sépulcre et en même temps cette connaissance des choses de l'Orient qui déterminèrent le mouvement des croisades. Quand, à la suite de la réforme ecclésiastique et de la querelle des investitures, les papes eurent pris conscience de leur pouvoir politique, ils songèrent à en user pour défendre l'Orient chrétien contre les progrès des Turcs et arriver en même par cette diversion à introduire plus d'ordre et de discipline dans la société féodale. Grégoire VII et Alexis Comnène ont voulu faire concourir des forces occidentales à la défense de l'empire byzantin : à Urbain II appartient l'idée de la croisade. L'empereur de Constantinople demandait au pape quelques secours : Urbain II répondit par la levée en masse de la chrétienté contre le monde musulman.

Les premières croisades eurent pour résultat la fondation des états latins d'Orient, patrimoine commun des fidèles, qui dut son organisation aux efforts des chevaliers français, et dont les richesses furent exploitées de bonne heure par les villes maritimes d'Italie. Dès lors la défense et l'accroissement des territoires de l'Orient latin devinrent le but suprême de l'activité politique des papes et, à plusieurs reprises, les plus grands souverains d'Europe, l'empereur, le roi de France, le roi d'Angleterre durent abandonner leurs intérêts immédiats pour aller défendre la Terre Sainte. Mais de pareils résultats n'étaient obtenus qu'à grand'-

peine et sous le coup de l'émotion excitée par quelque victoire retentissante des musulmans. Dès le XIIe siècle en réalité on voit naître une opposition entre l'action généreuse des papes en faveur de la Palestine et la politique temporelle des états, soucieuse de réalités tangibles. Entourés d'ennemis, affaiblis par l'indiscipline de leurs éléments constitutifs, les états latins ont été bientôt livrés à eux-mêmes et n'ont dû compter que sur les secours trop intéressés des villes italiennes. S'ils excitaient parfois l'intérêt des souverains, c'était pour des raisons de lucre et l'on vit les Hohenstaufen essayer avec Henri VI et Frédéric II de confisquer à leur profit la domination de l'Orient. La querelle du sacerdoce et de l'empire fut ainsi transportée en Terre Sainte et la diversion de la croisade de 1204 sur Constantinople fut le premier échec important que subit l'action pontificale. Défendu par des secours occidentaux, l'empire byzantin eût pu se régénérer et reprendre son rôle historique aux avant-postes de la civilisation européenne : l'empire latin au contraire, loin de pouvoir servir à la défense de la chrétienté, ne fut pour elle qu'une cause d'embarras et d'affaiblissement. Ce fut à cette époque que les forces nécessaires à la croisade commencèrent à se disperser vers des entreprises de tout genre : il y eut des croisés en Espagne contre les Maures, dans le midi de la France contre les Albigeois, en Prusse contre les païens du nord, en Angleterre contre Jean Sans Terre, en Allemagne contre Frédéric II ; il y en eut bientôt partout, sauf en Palestine. L'idée de la croisade sortit de cette crise entièrement discréditée : la terrible invasion des Mongols ne put même pas arracher les états d'Europe à leurs querelles. Saint Louis, chez lequel s'alliaient la pleine conscience des intérêts de son royaume et celle de l'unité chrétienne, donna un exemple qui fut isolé.

L'Europe abandonna ses colonies d'Orient à leur destinée et vit sans s'émouvoir la chute de Jérusalem en 1244, celle de Constantinople en 1261, celle de Saint-Jean d'Acre en 1291.

Au moment même où l'idéal de la croisade s'affaiblissait ainsi, les rapports de la chrétienté avec l'Orient allaient prendre une nouvelle forme et les disciples de saint François d'Assise et de saint Dominique inauguraient leurs missions chez les infidèles. Le contact soudain qui, à la suite de l'invasion mongole, mit en présence la chrétienté européenne et les civilisations d'Extrême-Orient, ouvrit à l'activité des missionnaires un domaine illimité. Les papes songèrent dès lors à profiter des bonnes dispositions des Mongols à l'égard des chrétiens pour conclure avec eux une alliance contre l'islam; ces rapports diplomatiques ne furent pas d'ailleurs assez suivis et l'indifférence des Occidentaux rendit inefficaces les tentatives faites par les Mongols pour soustraire la Syrie à la domination égyptienne. Le XIVe siècle est pour les rapports entre l'Église et l'Orient, comme d'ailleurs dans tous les autres domaines, une période d'activité confuse pendant laquelle l'Europe semble chercher sa voie. Il y a une véritable disproportion entre l'abondance des plans de réforme, de missions ou de croisades que vit naître cette époque et les efforts insignifiants entrepris pour les exécuter. Ce fut à peine si les pirateries des corsaires musulmans et les progrès des Ottomans décidèrent Venise à prêter son concours au pape et à constituer une escadre que sa faiblesse numérique devait rendre impuissante. Le goût des aventures romanesques inspira les entreprises de Pierre de Chypre, de Boucicaut et des chevaliers de Nicopolis : il ne pouvait suppléer à l'absence de discipline qui vouait les chevaliers occidentaux aux pires défaites. Comme si ces

désastres ne suffisaient pas, la fin du XIVe siècle et le début du XVe siècle furent marqués par de nouvelles catastrophes : les missions de Chine, si prospères sous la domination mongole, furent ruinées par le soulèvement national qui porta les Ming au pouvoir ; dans l'Asie centrale les Mongols adoptaient franchement l'Islam et si la diversion de Tamerlan aboutit à briser un moment la puissance ottomane, les Occidentaux ne surent pas profiter de cette occasion de reprendre pied en Orient. L'Europe divisée contre elle-même, absorbée par les querelles du grand schisme, par les guerres anglaises et par la croisade des Hussites, assista presque indifférente à l'agonie de l'empire byzantin. Avec Eugène IV, la papauté fit un effort suprême pour secouer cette torpeur, mais ni l'union de Florence, ni la croisade de Varna ne purent sauver Constantinople. L'événement de 1453 établissait à demeure les Turcs en Europe, comme la prise de Jérusalem en 1244 avait eu pour conséquence de livrer l'Égypte et la Syrie aux Mamlouks. Tout en continuant à prêcher la croisade, les papes durent accepter le *modus vivendi* qui permit aux chrétiens de Syrie de vivre comme avant les croisades sous la domination musulmane. Cet état considéré d'abord comme provisoire devait devenir sous la garantie des grandes puissances, et en particulier de la France, qui est la première en date, le régime définitif des rapports entre l'Église et l'Orient.

Les chrétiens de Syrie étaient ainsi ramenés au protectorat franc d'avant les croisades et en présence de ce résultat en apparence négatif on a été souvent tenté de regarder comme stériles les efforts faits pendant cinq cents ans par la chrétienté contre l'islam. Faut-il conclure que les croisades n'ont aucune importance historique et qu'elles n'ont fait que gaspiller en pure

perte les forces de l'Europe? On oublie trop que la croisade fut à son début une guerre de défense et que, malgré les inconvénients qui en résultèrent pour lui, l'empire byzantin lui dut cependant à la fin du XIe siècle une protection efficace contre les Turcs. Jusqu'au XIIe siècle l'islam n'avait cessé de s'étendre : désormais il doit lutter pour son existence, et sur son propre territoire. S'il put au XIVe siècle reprendre sa marche envahissante, ce fut justement à la suite de l'affaiblissement de l'enthousiasme pour la croisade.

Tels sont les résultats directs de l'action des papes en Orient : à une époque où l'Europe était morcelée en dominations féodales, ils ont seuls compris le danger que les progrès de l'islam faisaient courir à la civilisation chrétienne. Mais plus importants peut-être sont les résultats auxquels ils n'avaient pas songé et qui sortirent indirectement des rapports de la chrétienté avec l'Orient. La question si complexe des emprunts faits par la civilisation européenne à l'Orient ne peut être agitée ici : cependant chaque jour on découvre soit avant, soit pendant les croisades de nouvelles traces de l'attrait qu'exerçait la culture orientale sur les Européens. Ce qui nous importe davantage ce sont les progrès des connaissances géographiques et, par suite, de l'extension de la civilisation européenne qui résultèrent des expéditions et des voyages en Orient. L'Asie a été véritablement découverte au XIIIe siècle par ces missionnaires et ces marchands italiens qui furent les hôtes des khans mongols : pour la première fois depuis l'expédition d'Alexandre les pays restés jusque-là dans la pénombre de la légende apparurent comme une réalité. Il est donc juste de placer Jean de Plancarpin, Guillaume de Rubruquis, Marco Polo, Jean de Monte-Corvin, Oderic de Pordenone et bien d'autres parmi les prédécesseurs des Christophe Colomb et des Vasco

de Gama. Bien plus les « conquistadores » eux-mêmes étaient animés de l'esprit de la croisade et, en cherchant des mondes nouveaux, ils ne renoncèrent jamais à l'idée de trouver des alliés possibles contre les Sarrasins et de travailler à l'œuvre de la propagation du christianisme. Il serait donc injuste de condamner sommairement les cinq siècles d'héroïsme qui ont eu pour l'histoire de l'Europe des résultats si féconds et laissé dans la conscience des peuples modernes un certain idéal de générosité, un goût de sacrifice pour les nobles causes que les leçons les plus dures de la réalité ne parviendront jamais à faire disparaître.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

B

C

D

E

F

G

H

I

K

L

M

P

T

U

V

W

X

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

LES SOURCES ET LES INSTRUMENTS DE TRAVAIL

CHAPITRE PREMIER

LES RAPPORTS RELIGIEUX ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT AVANT L'INVASION PERSANE

CHAPITRE II

LA DESTRUCTION DE L'ORIENT CHRÉTIEN ET LE PROTECTORAT FRANC EN TERRE SAINTE

CHAPITRE III

LE PROTECTORAT BYZANTIN ET L'INVASION DES TURCS. ORIGINE DES CROISADES

CHAPITRE IV

LA PREMIÈRE CROISADE ET LA FONDATION DES ÉTATS LATINS D'ORIENT

CHAPITRE V

LA PREMIÈRE DESTRUCTION DU ROYAUME DE JÉRUSALEM

CHAPITRE VI

LES TENTATIVES DE RESTAURATION DE L'ORIENT LATIN (1187-1198)

CHAPITRE VII

LE PAPE INNOCENT III ET L'ORIENT (1198-1216)

CHAPITRE VIII

LA LUTTE DE LA PAPAUTÉ ET DE L'EMPIRE EN ORIENT (1216-1244)

CHAPITRE IX

LA PERTE DE CONSTANTINOPLE ET DE LA TERRE SAINTE

CHAPITRE X

LA PÉRIODE DES THÉORICIENS ET DES MISSIONNAIRES (1291-1342)

CHAPITRE XI

LES DERNIÈRES CROISADES (1342-1396)

CHAPITRE XII

LA DÉFENSE DE L'EMPIRE BYZANTIN (1396-1453)

